

**o-okun**

# **LE BRUIT D'À CÔTÉ**

*Ceux qu'on entend sans les voir*



© 2026 o-okun

Tous droits réservés.

Première édition : 2026

Dépôt légal : juin 2026

Publié par Nukooworld Studio, éditeur indépendant.

<https://www.nukooworld.com/fr/livres/le-bruit-d'a-cote/>

Ce roman est une œuvre de fiction.

Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés de manière fictive.

Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, ou avec des faits réels serait purement fortuite.

Cette édition numérique (e-book) est disponible gratuitement par l'auteur et l'éditeur. Ne payez personne pour y avoir accès.

Les lecteurs peuvent télécharger, lire et partager cette édition numérique complète pour un usage personnel. L'édition officielle gratuite est disponible exclusivement via

les canaux officiels de l'auteur et de l'éditeur.

Cette œuvre ne peut pas être collectée, exploitée ou utilisée, notamment pour l'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle, de modèles d'apprentissage automatique ou de bases de données d'entraînement, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

[@nukooworld](#)

[@ookun\\_words](#)

On croit souvent rencontrer les gens au moment où ils entrent dans notre vie.  
Mais la plupart du temps, ils étaient déjà là.  
Derrière un mur.  
Dans une habitude.  
Dans un bruit devenu familier.  
Parfois, il suffit simplement d'apprendre à écouter pour comprendre qu'une  
histoire avait déjà commencé.

o-okun

## Prologue

Le curseur clignotait au milieu de l'écran depuis presque trente secondes.

Le client voulait « quelque chose de plus vivant ».

Ce qui, dans le langage étrange des gens qui commandaient des illustrations corporate sur internet, pouvait vouloir dire absolument n'importe quoi.

Plus vivant comment ??

Plus de couleurs ?

Plus de contraste ?

Plus de sourire dans les légumes ?

Oui... Des légumes.

Je travaillais depuis deux jours sur une série d'illustrations destinées à promouvoir une application de livraison bio.

Des carottes souriantes. Des tomates heureuses. Une aubergine qui devait, selon le brief, « transmettre une sensation de confiance moderne ».

Je fixai l'écran.

L'aubergine avait déjà l'air de payer des impôts.

Je soupirai doucement avant de reprendre mon stylet.

Dans le studio, le silence respirait lentement autour de moi. Celui des appartements habités. Le ronronnement discret du frigo. Les voitures étouffées cinq étages plus bas. Les tuyaux qui claquaient parfois dans les murs comme un vieil immeuble qui parlait dans son sommeil.

Et Eugène, évidemment.

Il traversa le salon avec la sérénité d'un propriétaire venant inspecter un investissement immobilier.

Queue haute en point d'interrogation.

Regard calme.

Aucune conscience des charges et régulier qu'il ne payait pas.

Il sauta sur le bureau sans aucune autorisation puis s'installa exactement devant mon écran.

Parfait.

— Tu fais exprès ?

Eugène cligna lentement des yeux.

Ce chat avait l'assurance insupportable des êtres qui n'avaient jamais douté d'être aimés.

Je poussai doucement sa tête sur le côté pour récupérer une visibilité minimale sur mon document.

Erreur !

Il s'allongea immédiatement sur ma tablette graphique.

Très bien.

Je venais officiellement d'être expulsé de mon propre espace de travail par huit kilos et demi de fourrure grise.

Je regardai l'heure dans un coin de l'écran.

« 21:47 »

Le freelance avait cet avantage étrange : personne ne m'empêchait de travailler le soir.

Le freelance avait aussi cet autre avantage étrange : personne ne m'empêchait de travailler le soir.

Nuance importante.

Je sauvegardai le fichier avant de reculer ma chaise. Lapin leva immédiatement la tête depuis son coin aménagé près de la bibliothèque.

Lui, à l'inverse d'Eugène, avait l'air de s'excuser d'exister.

Petit mouvement prudent des oreilles.

Regard hésitant.

— Ça va.

Il continua de me regarder.

— Oui, toi aussi t'as le droit de vivre ici.

Lapin sembla considérer l'information avec prudence.

Puis retourna manger son foin.

Le studio n'était pas grand, mais je connaissais chaque centimètre par cœur. Le canapé près de la fenêtre. La petite cuisine ouverte. Les plantes qui survivaient contre toute attente. Les piles de carnets. Les câbles de guitare dans un coin. Les tasses oubliées sur la table basse.

Tout avait parfaitement trouvé sa place avec le temps.

Ou plutôt, j'avais réduit le monde jusqu'à une taille que je savais gérer.

C'était plus honnête comme formulation.

Je passai une main dans mes cheveux avant de rouvrir le mail du client.

« Nous aimerions une identité visuelle plus organique, chaleureuse et engageante. »

Je regardai l'aubergine.

Elle avait maintenant l'air d'être thérapeute.

Progrès.

Un bruit sourd traversa alors le mur de droite.

Des pas rapides.

Puis une voix féminine.

Trop énergique pour presque vingt-deux heures.

Impossible de distinguer les mots. Seulement le rythme. Rapide. Vivant. Une façon de parler qui donnait l'impression que les phrases essayaient de sortir plus vite que la pensée.

Je connaissais cette voix.

Pas la personne. Juste la voix.

L'appartement voisin était occupé depuis plusieurs mois déjà. Une famille, probablement. Ou au moins plusieurs personnes. J'avais fini par reconnaître certains bruits.

La porte d'entrée qui claquait trop fort.

Les retours tardifs.

Les conversations étouffées dans le couloir.

La musique, parfois.

Les pas rapides.

Surtout les pas rapides.

Puis la voix grave arriva à son tour.

Plus lente.

Plus posée.

Clairement le père.

Même à travers le mur, il parlait avec l'autorité dramatique d'un homme convaincu que chaque discussion familiale pouvait devenir un débat parlementaire.

Je ne distinguais toujours pas les mots.

Juste l'énergie.

Quelque chose sur des clefs oubliées.  
Ou un sac.  
Ou un entraînement.  
Puis la voix féminine reprit immédiatement.  
Rapide. Défensive. Vivante. Très vivante.  
Eugène leva vaguement une oreille avant de décider que cette information ne concernait pas sa juridiction.  
Moi, j'écoutais malgré moi.  
Pas par curiosité malsaine.  
Enfin... Pas uniquement.  
C'était simplement devenu une habitude.  
Je vivais seul depuis presque deux ans. À force, on apprenait les présences autour de soi sans les rencontrer vraiment. Certains voisins existaient uniquement sous forme de bruits.  
Le couple du dessous qui se disputait toujours le dimanche matin.  
Le voisin du quatrième qui éternuait comme s'il essayait d'expulser son âme.  
Et l'appartement d'à côté.  
Je remis mon casque autour de mon cou sans lancer de musique.  
Le silence complet me mettait parfois plus mal à l'aise que le bruit normal des gens.  
Contradiction assez irritante quand on passait sa vie à prétendre aimer le calme.  
Je retournai travailler encore une dizaine de minutes avant d'abandonner l'aubergine à son triste destin.  
Mes yeux commençaient à fatiguer.  
Je sauvagardai tout.  
Trois fois.  
L'anxiété financière transformait n'importe quel freelance en archiviste paranoïaque.  
Je me levai pour étirer mon dos pendant qu'Eugène descendait enfin du bureau avec la lenteur insultante d'un roi quittant une réception.  
Lapin, lui, trottina discrètement jusqu'à moi.  
Je m'accroupis pour lui caresser le haut du crâne.  
Petit nez qui bougeait vite.  
Pelage chaud.  
Je ne savais pas exactement à quel moment ma vie était devenue : vivre seul dans un studio avec un chat tyrannique et un lapin anxieux en dessinant des légumes émotionnellement accessibles.  
Mais honnêtement, il y avait pire.  
Je remplis leur eau avant d'ouvrir un peu la porte du balcon.  
L'air du soir entra immédiatement dans le studio avec l'odeur froide de la ville.  
Au loin, des sirènes.  
Des voitures.  
La vie normale.  
Eugène apparut aussitôt derrière mes jambes.  
Évidemment.  
— Non.  
Il me regarda.  
— Tu ne sors pas.  
Il continua de me regarder.

Le problème avec les chats, c'est qu'ils écoutaient les règles comme des suggestions philosophiques.  
Je refermai le balcon avant qu'il tente une négociation physique.  
Puis j'attrapai ma guitare.  
Le bois était légèrement froid contre mes doigts.  
Je m'installai sur le canapé sans allumer la grande lumière. Juste la lampe près de la bibliothèque. Une petite lumière douce.  
Je jouais rarement longtemps.  
Quelques accords.  
Je pense...  
La guitare n'avait rien à voir avec le reste.  
Le dessin était devenu un travail. Même quand je l'aimais encore, il y avait des clients derrière. Des délais. Des versions  
« V2\_finale\_definitiv\_5. »  
La guitare, elle, ne me demandait rien.  
Je grattais simplement quand mon cerveau devenait trop bruyant.  
Une suite d'accords revint presque automatiquement sous mes doigts. Une mélodie commencée plusieurs semaines plus tôt.  
Toujours incomplète.  
Il manquait quelque chose au milieu.  
Une transition.  
Ou une phrase.  
Ou... du talent.  
Je rejouai le passage une deuxième fois.  
Puis une troisième.  
Toujours ce vide.  
Comme une marche absente.  
De l'autre côté du mur, les voisins continuaient leur vie.  
Des pas rapides traversèrent l'appartement.  
Un tiroir qu'on ouvre trop fort.  
La voix grave du père.  
Puis celle de la fille.  
Plus proche cette fois.  
Je m'arrêtai quelques secondes sans m'en rendre compte.  
C'était étrange comment certaines personnes occupaient l'espace sans même être présentes physiquement.  
Je ne connaissais rien d'elle.  
Même pas son prénom.  
Mais je savais qu'elle parlait vite quand elle était en retard.  
Qu'elle marchait lourdement après certaines soirées.  
Qu'elle riait rarement discrètement.  
Qu'elle rentrerait parfois très tard avant de repartir tôt le matin.  
Et qu'elle semblait incapable de fermer une porte normalement.  
La baie vitrée vibra quand quelque chose claqua chez eux.  
Je relevai les yeux.  
— Ils vont finir par arracher un mur entier !  
Eugène ouvrit un œil depuis le tapis.  
Aucune inquiétude.  
Il avait déjà accepté que les humains soient globalement incompetents.  
Je repris ma guitare doucement.

Cette fois, la mélodie alla un peu plus loin avant de bloquer encore.  
Toujours cet endroit.  
Toujours ce moment où mon cerveau refusait d'avancer.  
Je laissai les dernières notes mourir lentement dans le studio.  
Puis plus rien.  
Le calme revint.  
Enfin. Presque.  
Parce qu'au bout de quelques secondes, j'entendis à nouveau les pas de l'autre côté.  
Plus rapides.  
Puis un rire bref.  
Je restai immobile sans raison précise.  
Comme si mon cerveau attendait inconsciemment la suite du bruit.  
Ridicule.  
Je reposai la guitare sur son support avant de me lever pour aller dans le coin cuisine.  
Eugène me suivit immédiatement.  
Bien sûr.  
Le vrai propriétaire du studio venait superviser mes activités nocturnes.  
Je préparai un thé pendant qu'il tournait autour de mes jambes.  
— Tu as déjà mangé.  
Il miaula.  
Mensonge évident.  
Je lui donnai quand même quelques croquettes.  
Le thé chauffait doucement quand un bruit plus fort résonna soudain derrière le mur.  
Quelque chose qu'on faisait tomber.  
Puis un mouvement précipité.  
Une fenêtre.  
Ou une porte-fenêtre.  
Je tournai légèrement la tête.  
Silence.  
Puis la voix féminine, plus proche que d'habitude.  
Très proche.  
Comme sur le balcon.  
Je fronçai un peu les sourcils avant de boire une gorgée trop chaude.  
Aucune importance.  
Les voisins vivaient.  
Les gens faisaient du bruit.  
Les immeubles étaient faits pour ça.  
Eugène, lui, avait déjà quitté le coin cuisine.  
Je le retrouvai quelques secondes plus tard devant la baie vitrée.  
Immobile.  
Très concentré.  
Regard fixé vers le balcon voisin.  
Comme s'il avait repéré quelque chose d'intéressant.  
Ou une future très mauvaise idée.  
Je m'approchai vaguement derrière lui.  
Dehors, la nuit enveloppait les balcons côte à côte dans une lumière bleutée.  
Rien d'anormal... Probablement.

Eugène remua lentement la queue sans quitter l'extérieur des yeux.  
J'eus soudain l'impression étrange que quelque chose était sur le point de changer.

## Chapitre 1

### *Violation de territoire*

J'étais en train de finir une commande quand j'ai remarqué le silence.

Pas le vrai silence. L'immeuble n'était jamais vraiment silencieux.

Il y avait toujours quelque chose.

Une canalisation qui cognait.

Une porte qui claquait deux étages plus bas.

Une chaise déplacée chez les voisins.

Un scooter dehors.

Le bourdonnement du frigo.

Et l'appartement d'à côté.

Des pas rapides. Une voix de fille. Des objets qu'on pose trop fort sans le vouloir.

Une existence entière menée avec environ quarante pour cent d'énergie de plus que nécessaire.

Je connaissais déjà leurs habitudes sans avoir jamais vraiment parlé à qui que ce soit là-bas.

C'était difficile de ne pas les connaître.

Je retirai mon casque et m'étirai lentement. Mon dos protesta immédiatement. Trois heures du matin avaient cette capacité à transformer une chaise correcte en instrument de torture médiévale.

L'écran de ma tablette graphique éclairait encore le studio d'une lumière bleutée un peu trop triste. Des croquis ouverts partout. Une tasse vide près du clavier. Une autre tasse vaguement moins vide mais devenue scientifiquement inquiétante depuis au moins deux heures.

Je clignai des yeux.

Puis je regardai vers le coussin près de la bibliothèque.

Vide.

Je ne réagis pas tout de suite.

Eugène changeait régulièrement de place. Il avait développé une passion très personnelle pour les endroits impossibles à anticiper. Une fois, je l'avais cherché vingt minutes avant de découvrir qu'il dormait dans un carton que j'avais moi-même fermé.

Je tournai légèrement la tête.

— Eugène ?

Rien.

Lapin leva simplement une oreille depuis son territoire avant de reprendre son activité principale, qui consistait probablement à juger mes capacités cognitives.

Je me levai.

Pas inquiet.

Pas encore.

Je regardai derrière la chaise.

Sous la table.

Près de la fenêtre.

Rien.

Bon.

Très bien.

Je traversai le studio.

Sous le canapé.

Derrière le meuble télé.

Dans la salle de bain.

Rien.

Je m'arrêtai au milieu de la pièce.

Puis...

Mon cerveau décida immédiatement de devenir un documentaire catastrophe.

Eugène tombé du balcon.

Eugène coincé dans une gouttière.

Eugène écrasé dans la cour intérieure pendant que les voisins disent :

— C'est terrible. Il avait l'air gentil.

Et quelqu'un répondrait :

— Oui, mais certaines personnes ne devraient pas avoir d'animaux.

Parfait.

Je passai une main sur mon visage.

— Non non non.

Calme.

Il était probablement caché quelque part.

Les chats faisaient ça.

Ils disparaissaient pendant une heure juste pour observer une crise psychologique humaine en direct.

Je vérifiai la chambre en mezzanine.

Enfin, la demi-mezzanine. Le constructeur avait visiblement considéré qu'ajouter deux mètres carrés en hauteur suffisait à créer une pièce entière.

Le lit était vide.

Le tiroir aussi.

Je m'accroupis pour regarder sous la commode.

Rien.

Mon ventre se serra un peu plus.

Cette fois, la panique commença à devenir organisée.

Je retournai dans le salon.

La fenêtre du balcon était entrouverte.

Je restai immobile deux secondes.

Puis trois.

Ah.

Évidemment.

Je m'approchai lentement comme si la fenêtre allait soudainement m'annoncer une mauvaise nouvelle supplémentaire.

L'air frais de la nuit entraînait dans le studio. Le rideau bougeait légèrement.

Et surtout :

Le balcon.

Les balcons adjacents.

Cette idée n'avait jamais posé problème avant parce qu'Eugène n'avait jusque-là montré aucune ambition particulière en matière d'exploration territoriale.

Visiblement, cette phase était terminée.

Je sortis.

La rambarde séparant les deux appartements était basse. Pas dangereusement basse pour un humain normal. Mais largement franchissable pour un chat agile, irresponsable et probablement persuadé d'être immortel.

Je regardai en bas.

Mauvaise idée.

Quatre étages.

Très bien.

Je venais peut-être d'assassiner mon propre chat.

Il ne manquait plus que ça dans ma vie.

Je me penchai un peu plus.

— Eugène ?

Ma voix resta basse malgré moi. Comme si parler trop fort risquait de transformer la situation en réalité officielle.

Rien.

Puis un bruit.

À droite.

Chez les voisins.

Un éternuement.

Je tournai lentement la tête.

Une voix de fille suivit immédiatement.

— Je te jure que ça va.

Puis un autre éternuement.

Puis :

— Oh mon Dieu, il est trop beau.

Je clignai des yeux.

Silence.

Ensuite une voix masculine, plus grave.

Très grave.

Le genre de voix qui donnait l'impression qu'elle avait déjà signé plusieurs documents administratifs importants dans sa vie.

— Liora.

— Quoi ?

— Ne touche pas ce chat.

— Je le touche déjà !

Un nouveau silence.

Je restai figé sur mon balcon, en t-shirt à trois heures du matin, en train d'écouter un chat provoquer une crise chez les voisins.

La voix masculine reprit.

— Tu es allergique.

— Techniquement oui.

— Il n'existe pas de « techniquement » allergique.

— Papa, ne crie pas, tu vas lui faire peur.

Je fermai les yeux une seconde.

Eugène ?

Soulagement presque immédiat.

Puis une autre pensée arriva.

Et si mon chat était entré chez des inconnus en pleine nuit ?

Des inconnus avec une fille allergique ?

Et un père qui parlait comme un préfet en désaccord avec une décision ministérielle.

Génial.

Je rentrai dans le studio en passant les mains dans mes cheveux.

Très bien.

Il fallait simplement aller vérifier si c'est Eugène.

Simple.

Une interaction humaine courte.

Civilisée.

Je pouvais faire ça.

J'attrapai un sweat sur le dossier d'une chaise.

Puis je m'arrêtai au milieu de la pièce.

Parce qu'il était trois heures du matin.

Ou peut-être quatre.

Socialement, il n'existait aucun bon moment pour annoncer :

— Bonsoir, excusez-moi, mon chat a peut-être commis une intrusion domestique.

Je regardai ma porte.

Puis le balcon.

Puis la porte.

Mon cerveau recommença immédiatement.

Et si le père pensait que j'étais irresponsable ?

Non, il pensait déjà ça.

Et si la fille faisait une réaction allergique sévère ?

Et si Eugène avait renversé quelque chose ?

Et si Eugène était blessé ?

Et si le père décidait que j'étais un danger public pour l'immeuble ?

Il existait probablement un groupe pour la copropriété quelque part.

Je pouvais déjà imaginer le message.

« Bonjour, merci de tenir vos animaux sous contrôle !!! »

Avec trois points d'exclamation passifs-agressifs.

Je soufflai longuement.

Lapin me regardait toujours.

Sans soutien émotionnel particulier.

— Merci pour ton implication.

Aucune réaction.

Je remis mes lunettes correctement et avançai vers la porte.

Puis m'arrêtai encore.

Parce que maintenant que j'y pensais, je connaissais déjà cette fille.

Pas vraiment. Pas son visage.

Mais sa voix.

Les bruits de l'appartement voisin traversaient facilement les murs. Pas assez pour comprendre des conversations complètes. Juste des fragments.

Des départs précipités.

Des rires.

Des « j'arrive ».

Des sacs qu'on laisse tomber.

Des retours tardifs.

Elle vivait comme quelqu'un qui traversait ses journées en courant légèrement plus vite que le reste du monde.

Et maintenant mon chat était probablement en train de dormir chez elle comme s'il payait un loyer.

Je passai une main sur mon front.

Le problème avec Eugène, c'était qu'il avait l'air profondément innocent.

Grand pelage blanc et gris. Yeux calmes. Démarche tranquille.

Une arnaque complète.

Cet animal avait le morale d'un cambrioleur expérimenté.

Je m'approchai enfin de la porte d'entrée.

Une nouvelle voix traversa le mur.

— Papa, regarde, il vient vers moi.

— Ne l'encourage pas.

— Trop tard.

Je fixai ma poignée.

Mon niveau de motivation sociale venait de chuter à zéro absolu.

Mais je ne pouvais pas laisser Eugène là-bas.

Déjà parce que c'était mon chat.

Ensuite parce qu'il existait probablement une limite légale au temps acceptable avant récupération d'un félin infiltré.

Je mis la main sur la poignée.

Puis l'image d'Eugène tombant du balcon revint immédiatement.

Je rouvris la porte-fenêtre et sortis encore une fois vérifier en bas.

Toujours rien.

Aucun chat écrasé.

Aucune voiture arrêtée.

Aucun attroupement tragique.

Très bien.

Je pouvais donc arrêter de préparer mentalement son enterrement.

Le vent nocturne était frais. La ville semblait plus calme à cette heure-là. Plus espacée. Comme si même les immeubles respiraient moins fort.

Et pourtant, l'appartement d'à côté continuait de vivre.

Je pouvais entendre des déplacements rapides.

Un meuble.

Un rire étouffé.

Puis encore cette voix.

Claire. Vive. Impossible à ignorer.

— Il m'aime bien.

— C'est un chat, Liora.

— Exactement. Donc c'est important.

Je baissai lentement la tête.

Cette conversation n'avait aucun sens.

Le pire, c'était qu'Eugène devait effectivement être en train de la fixer avec cet air placide qu'il réservait aux humains qu'il décidait d'adopter temporairement.

Traître.

Je rentraï encore une fois dans le studio.

Puis je remarquai autre chose.

Le silence laissé par son absence.

Le coussin vide.

La place près de la fenêtre.

L'habitude.

C'était ridicule à quel point un animal pouvait occuper un espace sans faire de bruit.

Je regardai le studio quelques secondes.

Les dessins ouverts sur mon bureau.

La guitare contre le mur.

Lapin installé dans son coin

Mon espace.

Mon calme.

Enfin normalement.

Parce qu'à cet instant précis, mon chat était probablement en train de provoquer une crise allergique chez des voisins que je n'avais jamais rencontrés.

Je pris enfin ma décision.

J'allais toquer.

Récupérer Eugène.

M'excuser.

Dire quelque chose de normal.

Puis retourner immédiatement vivre dans l'anonymat confortable de mon appartement.

Plan simple.

Très bien.

Je partis ouvrir ma porte.

Et quelqu'un toqua exactement au même moment.

Je sursautai tellement violemment que je cognai mon épaule contre l'encadrement.

Parfait.

Le problème venait officiellement à moi.

## Chapitre 2

### *Le père, le chat et moi*

Je restai parfaitement immobile.

La main sur la poignée.

L'épaule douloureuse.

Le cœur très légèrement occupé à essayer de quitter mon corps par la gorge.

Quelqu'un venait de toquer à ma porte.

À trois heures du matin.

Ou presque quatre.

Dans tous les cas, à une heure où les interactions humaines devraient légalement être interdites, sauf incendie, urgence médicale ou livraison de nourriture qu'on regretterait le lendemain.

Un second coup retentit.

Plus calme.

Plus net.

Le genre de coup donné par quelqu'un qui savait exactement pourquoi il était là.

Je baissai les yeux vers ma tenue.

T-shirt froissé.

Jogging.

Sweat mal enfilé, une manche à moitié retournée.

Cheveux probablement dans un état compatible avec une enquête scientifique.

Très bien.

J'allais ouvrir la porte à mes voisins pour la première fois de ma vie avec l'apparence d'un homme qui venait de perdre un combat contre son propre mobilier.

Lapin, depuis son coin, leva la tête.

Cette fois, il me regardait vraiment.

Comme s'il venait enfin de comprendre que la situation pouvait devenir intéressante.

— Ne me juge pas.

Il remua le nez.

Jugement confirmé.

Je déverrouillai la porte.

L'ouvris.

Et me retrouvai face à un homme.

Très droit.

Très digne.

Très réveillé, ce qui me sembla immédiatement suspect.

Il avait cette façon de se tenir dans un couloir d'immeuble comme si le couloir lui appartenait provisoirement. Épaules droites. Menton stable. Regard posé. Pas agressif. Pire. Administratif.

Dans ses bras, Eugène.

Mon chat.

Installé contre lui avec la sérénité obscène d'un animal qui venait de déclencher une crise diplomatique et qui comptait rester neutre.

Je regardai Eugène.

Eugène me regarda.

Lent clignement.

Aucun remords.

Évidemment.

— Bonsoir, dit l'homme.

Sa voix était exactement comme à travers le mur.

Grave.

Posée.

Avec l'autorité naturelle d'un homme capable de dire « bonsoir » comme s'il introduisait un dossier devant une commission.

Je répondis trop vite.

— Bonsoir.

Puis je réalisai que ce n'était pas suffisant.

— Désolé.

Trop tôt.

Il n'avait encore rien dit.

Excellent départ.

L'homme baissa brièvement les yeux vers Eugène, puis les releva vers moi.

— Ce chat est à vous, je suppose.

Je regardai Eugène.

Puis l'homme.

Puis Eugène.

Il existait probablement une réponse plus subtile que celle que j'allais donner.

— Oui.

Très bien.

Concise.

Accablante.

L'homme hocha lentement la tête.

— Il est entré chez nous par le balcon.

— Oui. Enfin, je crois. Je veux dire... probablement. Je viens de m'en rendre compte.

— Il était dans le salon.

Je fermai les yeux une demi-seconde.

Le salon.

Bien sûr.

Pas le balcon.

Pas juste le rebord.

Le salon.

Eugène n'avait pas franchi une limite. Il avait immigré.

— Je suis vraiment désolé.

— Ma fille est allergique aux chats.

— Oui, j'ai entendu.

Silence.

Erreur.

Je venais d'avouer que j'écoutais mes voisins.

À trois heures du matin.

Dans un couloir.

Face à un père protecteur tenant mon chat comme une pièce à conviction.

Parfait.

Je repris immédiatement.

— Enfin, pas entendu entendu. Les murs sont fins. Et j'étais sur le balcon parce que je le cherchais. Eugène. Le chat. Pas... votre fille.

L'homme me fixa.

Longtemps.

Trop longtemps.

Je sentis mon âme essayer de sortir discrètement par l'escalier de secours.

— Je comprends, dit-il enfin.

Il ne comprenait absolument pas.

Ou alors il comprenait trop.

Derrière lui, un mouvement apparut dans l'encadrement de l'appartement voisin.

Une silhouette.

Puis une voix.

— Papa, tu lui fais peur !

Je levai les yeux.

Et je la vis.

Pour la première fois autrement qu'en fragments sonores.

Liora.

Je le sus avant même que quelqu'un prononce son prénom, ce qui était probablement ridicule. Je connaissais déjà sa voix, son rythme, sa façon d'occuper l'air. Son visage arriva simplement en retard sur tout le reste.

Elle se tenait derrière son père, légèrement penchée pour voir par-dessus son épaule. Ou plutôt pour contourner son autorité physique. Cheveux attachés n'importe comment, yeux un peu rouges, nez légèrement irrité, manches longues tirées sur les poignets. Elle avait l'air fatigué, allergique et absolument ravie.

Association inquiétante.

Elle ne ressemblait pas à quelqu'un réveillé par un problème.

Elle ressemblait à quelqu'un qui venait de découvrir un passage secret dans un mur.

Son regard passa de moi à Eugène, puis revint sur moi avec une curiosité immédiate, directe, presque dérangeante.

Pas impolie.

Juste sans détour.

Comme si elle venait d'ouvrir un livre au milieu et qu'elle avait décidé de comprendre l'intrigue tout de suite.

— C'est lui Eugène ?

Je clignai des yeux.

— Oui.

— Il s'appelle vraiment Eugène ?

— Oui.

— C'est incroyable.

Je ne sus pas si elle parlait du prénom, du chat, ou de la situation générale.

Son père tourna légèrement la tête vers elle.

— Liora, recule.

— Je suis reculée.

— Tu es à trente centimètres du chat.

— C'est déjà mieux que zéro.

— Tu éternues depuis dix minutes.

— Huit.

— Liora.

Elle soupira, mais ne bougea presque pas.

Son regard revint vers Eugène, qui avait posé une patte sur l'avant-bras de son père avec l'aisance d'un propriétaire exigeant un service de portage.

— Il est magnifique, dit-elle.

Je regardai mon chat.

Eugène avait effectivement mis son meilleur visage.

Celui des photos d'adoption.

Celui qui disait : je suis une créature douce, posée, composée uniquement de tendresse et de fourrure.

Une escroquerie visuelle.

— Il est surtout très désobéissant, répondis-je.

Liora sourit.

— Non, il est aventureux.

— Il est entré chez vous sans autorisation.

— Comme les héros au début des histoires.

Son père inspira lentement.

Je reconnus cette respiration.

Même à travers le mur, je l'avais déjà entendue.

Celle d'un homme qui découvrirait que la logique ne suffirait pas à sauver sa soirée.

— Ce n'est pas une histoire, Liora. C'est une intrusion.

— Une petite intrusion.

— Féline.

— Donc moins grave.

— Justement pas.

Je restai sur le seuil, incapable de déterminer si je devais intervenir, récupérer mon chat, m'excuser, disparaître, ou déménager avant le lever du jour.

Toutes les options semblaient valables.

L'homme reporta son attention sur moi.

— Il faudra empêcher que cela se reproduise.

— Oui. Bien sûr. Je vais... sécuriser le balcon.

— Le balcon communique avec le nôtre ?

— Pas vraiment. Enfin, il y a une séparation. Mais elle est basse. Pour un humain, ça va. Pour un chat déterminé...

Je regardai Eugène.

Il cligna des yeux.

— ... visiblement, ça ne va pas.

Liora eut un petit rire.

Bref.

Vif.

Un rire qui sembla se déplacer dans le couloir plus vite que le reste d'elle.

Je ne souris pas.

Pas extérieurement.

Enfin, j'espérai.

Parce qu'il n'y avait absolument rien de drôle dans cette situation.

Sauf peut-être mon chat porté par un père de famille en pleine mission de sécurité domestique pendant que sa fille allergique le regardait comme s'il venait d'accomplir un miracle.

D'accord.

Un peu drôle.

— Vous habitez seul ? demanda le père.

La question tomba avec une précision inquiétante.

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Deux ans. Enfin presque.

— Et vous avez plusieurs animaux ?

Je me figeai.

Comment savait-il ?

Puis je tournai légèrement la tête vers mon appartement.

Lapin venait d'avancer de quelques centimètres.

Il était visible derrière moi.

Assis au milieu du studio, parfaitement immobile, dans la lumière bleutée de l'écran encore allumé.

Traître numéro deux.

Liora le vit aussitôt.

Ses yeux s'agrandirent.

— Oh mon Dieu.

Je fermai mentalement toutes les issues.

Trop tard.

— C'est un lapin ?!

— Oui.

— Tu as un lapin ?!

Le passage soudain au tutoiement me percuta avec une violence disproportionnée.

Je la connaissais depuis quarante secondes.

Elle venait déjà de faire tomber une barrière grammaticale.

— Oui.

— Il s'appelle comment ?

Je jetai un regard vers son père, qui semblait estimer que cette question n'était pas prioritaire dans le cadre de l'incident en cours.

Je partageais cette analyse.

Malheureusement, Liora me regardait comme si la réponse avait une importance immense.

— Demitrius.

Silence.

Même Eugène sembla reconnaître que quelque chose venait de se passer.

Liora me fixa.

Puis elle éclata de rire.

Pas fort.

Pas méchamment.

Mais avec une spontanéité telle que le couloir sembla se réveiller autour d'elle.

— Pardon, dit-elle aussitôt en portant une main à son nez. Pardon. C'est juste... Eugène et Demitrius ?

— Oui.

— Tes animaux ont des noms de vieux messieurs qui jouent aux échecs au parc.

Je restai sérieux.

— Ils ont une vie intérieure complexe.

Elle sourit encore plus.

Son père, lui, ne sourit pas.

Ou très peu.

Ou alors il avait une façon extrêmement discrète de reconnaître l'humour.

— Liora, va prendre ton antihistaminique.

— J'en ai déjà pris un.

— Alors éloigne-toi.

— Mais je suis bien.

Elle éternua.

Une fois.

Puis deux.

Puis trois.

Son père la regarda.

Elle leva un doigt.

— Ce n'est pas une preuve.

— C'est exactement une preuve.

Je fis un pas en avant malgré moi.

— Vous voulez peut-être que je le récupère ?

L'homme baissa les yeux vers Eugène.

Eugène ne bougea pas.

Il était confortablement installé dans ses bras.

Confortablement.

Dans les bras de l'homme qui venait de dénoncer son comportement.

Ce chat n'avait aucune cohérence morale.

— Oui, dit-il.

Il me tendit Eugène.

Je m'avançai pour le prendre.

Le transfert eut quelque chose d'étrangement solennel.

Comme une remise d'enfant après médiation familiale.

Ou une restitution d'œuvre volée.

Eugène passa de ses bras aux miens avec une lenteur lourde, volontairement encombrante. Il étira une patte contre mon sweat, posa sa tête près de mon épaule, puis ronronna.

Très fort.

Je baissai les yeux vers lui.

— Maintenant tu ronronnes ?

Il ferma les yeux.

Bien sûr.

Liora porta les deux mains à sa poitrine.

— Il ronronne comme un moteur.

— Oui. Généralement quand il a obtenu ce qu'il voulait.

— Il voulait venir chez nous ?

— Apparemment.

— Tu vois, papa.

— Je ne vois rien du tout.

— Il nous a choisis.

— Il s'est introduit chez nous.

— C'est une manière de choisir.

Le père se tourna lentement vers sa fille.

— Liora.

Elle se tut.

Pas parce qu'elle semblait impressionnée.

Plutôt parce qu'elle connaissait assez bien la limite exacte avant le discours parental complet.

Je reconnus ça aussi.

Pas par expérience personnelle très marquée.

Plutôt par instinct de survie.

Un père comme lui ne criait probablement pas souvent. Il n'en avait pas besoin. Il pouvait produire une phrase complète, calme, construite, et tout le monde comprenait qu'il valait mieux remettre les objets fragiles à leur place.

Il me regarda à nouveau.

— Vous comprenez que je ne peux pas accepter qu'un chat entre chez nous.

— Oui. Totalement. Je suis désolé.

— Ma fille a toujours eu des allergies.

— Papa...

— Ce n'est pas anodin.

— Je sais.

— Tu dis ça comme si j'étais en sucre.

— Je dis ça parce que tu éternues dès qu'un chat existe dans un rayon de dix mètres.

— Pas celui-là.

Nouveau silence.

Je baissai les yeux vers Eugène.

Liora aussi.

Son père aussi.

Eugène continua de ronronner.

Énorme.

Satisfait.

Absolument inutile au débat scientifique.

— Enfin, pas trop, ajouta Liora.

Elle renifla discrètement.

Pas assez discrètement.

Son père leva les sourcils.

Elle leva les yeux au plafond.

— D'accord, un peu. Mais beaucoup moins que d'habitude.

— Liora.

— Quoi ? C'est vrai. Normalement je meurs.

Je me raidis.

— Vous... mourez ?

— Non, dit son père.

— Métaphoriquement, dit Liora.

— Il n'y a rien de métaphorique dans une crise d'asthme.

— Je n'ai pas fait de crise d'asthme.

— Parce que j'ai retiré le chat.

— Tu l'as pris dans tes bras, papa. Ne fais pas comme si tu avais mené une opération sanitaire.

Son père se redressa un peu.

— Je l'ai isolé.

— Tu l'as caressé.

— Je vérifiais son calme.

— Avec ta main sur sa tête ?

— C'est une méthode.

Je regardai l'homme.

Puis Eugène.

Puis Liora.

Une fatigue étrange me traversa.

Pas mauvaise.

Juste la fatigue de quelqu'un qui avait travaillé jusqu'à trois heures du matin, cherché son chat en imaginant sa mort, puis découvert que l'appartement voisin était habité par une fille capable de négocier une allergie comme un traité international.

Je resserrai Eugène contre moi.

— Je vais faire attention, dis-je. Vraiment. Je vais bloquer l'accès au balcon. Il n'a jamais fait ça avant.

— Les chats recommencent, dit le père.

Ton définitif.

J'eus envie de répondre que les freelances aussi, mais ce n'était ni clair ni utile.

— Oui, probablement.

— Il faudra une solution sérieuse.

— Je vais trouver.

— Une vraie solution.

— Oui.

— Pas une chaise devant la porte-fenêtre.

Je me figeai.

Parce que c'était précisément ma première idée.

Une chaise.

Peut-être deux.

Avec un carton.

Solution temporaire mais moralement rassurante.

Liora me regarda.

Son sourire apparut immédiatement.

Elle avait compris.

Évidemment.

— Tu allais mettre une chaise.

— Non.

Trop rapide.

— Si.

— Pas seulement.

— Deux chaises ?

Je détournai les yeux.

Elle rit encore.

— Papa, il a exactement ta méthode de bricolage.

— Ma méthode de bricolage est parfaitement fonctionnelle.

— Tu as réparé la porte du placard avec un livre de cuisine.

— Temporairement.

— Depuis novembre.

— Il tient.

Je ne voulais pas apprécier cette conversation.

Je ne voulais pas non plus remarquer la manière dont Liora parlait, rapide, directe, avec tout le visage. Pas seulement la bouche. Les yeux, les mains, les épaules. Elle semblait incapable de garder une émotion à un seul endroit.

J'avais passé des mois à l'entendre à travers un mur.

En vrai, c'était pire.

Pas plus fort.

Plus présent.

Elle donnait l'impression que le couloir avait gagné une source de lumière supplémentaire, très mal réglée, probablement énergivore, impossible à ignorer.

Je baissai le regard vers Eugène.

— Tu as créé ça.

Il ronronna plus fort.

Liora se pencha légèrement.

Son père posa aussitôt une main devant elle, sans la toucher vraiment. Simple barrage.

— Non.

— Je voulais juste lui dire au revoir.

— Tu peux lui dire d'ici.

Elle soupira, puis regarda Eugène avec une gravité absurde.

— Au revoir, Eugène...

Eugène ne répondit pas.

Même pas un mouvement d'oreille.

Liora sembla fascinée.

— Il est très impoli.

— Oui, dis-je.

— J'aime bien.

— Oui, ça aussi, c'est inquiétant.

Elle me regarda.

Cette fois, son sourire fut moins éclatant.

Plus précis.

Comme si elle venait de remarquer que j'avais parlé sans paniquer complètement.

Ce qui était faux.

Je paniquais encore.

Simplement, ma panique avait trouvé une chaise intérieure pour s'asseoir.

— Tu t'appelles comment ? demanda-t-elle.

La question arriva naturellement.

Sans détour.

Comme tout le reste.

— Aurèl.

— Aurèl, répéta-t-elle.

Elle prononça mon prénom comme si elle testait le son.

Je ne savais pas quoi faire de cette information.

Aucune procédure interne disponible.

— Moi c'est Liora.

— Je sais.

Silence.

Re-erreur.

Elle pencha la tête.

Son père aussi me regarda.

Génial.

J'allais vraiment devoir arrêter d'avouer spontanément des choses inquiétantes.

— Enfin, votre père vous a appelée comme ça, expliquai-je. Tout à l'heure.

Quand... le chat.

— Ah.

Elle sourit.

— Oui. Logique.

Le père semblait moins convaincu par le caractère innocent de mon savoir.

Je repris, parce que visiblement ma bouche avait décidé de terminer seule sa descente.

— Et puis les murs sont fins.

Nouveau silence.

Pourquoi.

Pourquoi avais-je ajouté ça.

Liora me fixa une seconde.

Puis son visage s'illumina.

— Tu nous entends ?

— Non.

— Tu viens littéralement de dire que les murs sont fins.

— J'entends des bruits. Pas des conversations. Enfin, pas toujours. Enfin, rarement. Enfin...

Je m'arrêtai.

Trop tard.

On ne pouvait pas revenir d'un « pas toujours ».

Son père croisa les bras.

Lentement.

Très lentement.

J'eus soudain l'impression d'être redevenu adolescent, sauf que je n'avais rien fait d'adolescent depuis plusieurs années, à part manger des céréales au dîner quand une facture tombait mal.

— Les murs sont très fins, dit Liora en se tournant vers son père. Je te l'avais dit !

— Ce n'est pas le sujet.

— Un peu, quand même. S'il nous entend, on fait trop de bruit.

— Nous ne faisons pas trop de bruit.

Elle me regarda.

— On fait trop de bruit ?

Question piège.

Absolue.

Mortelle.

Je regardai le père.

Le père me regarda.

Je regardai Eugène.

Eugène avait fermé les yeux.

Lâche.

— C'est un immeuble, dis-je prudemment. Les gens vivent.

Liora plissa les yeux.

— Réponse de diplomate.

— Réponse de survivant.

Elle rit.

Encore.

Je ne pus pas empêcher le coin de ma bouche de bouger.

Très peu.

Un accident musculaire.

Probablement.

Son père le remarqua.

Je le vis dans son regard.

Il n'avait pas l'air hostile. Plutôt en train d'ajouter une information dans un dossier mental déjà ouvert.

Aurèl.

Voisin.

Jeune.

Vit seul.

Deux animaux aux noms suspects.

Chat fugueur.

Humour sec.

Potentiel bruit passif.

À surveiller.

Je pouvais presque entendre le tampon.

— Bon, dit-il enfin. Nous n'allons pas continuer cette conversation dans le couloir à cette heure-ci.

Soulagement.

— Oui. Bien sûr.

— Veillez à ce que votre chat ne revienne pas.

— Oui.

Liora ouvrit la bouche.

Son père leva un doigt sans même la regarder.

— Non.

— Je n'ai rien dit.

— Tu allais le dire.

— Tu ne sais pas.

— Je suis ton père.

— Ce n'est pas une preuve scientifique.

Il l'ignora avec une maîtrise impressionnante.

Puis il me tendit quelque chose que je n'avais pas remarqué dans sa main gauche.

Une chaussette.

Grise.

Mâchouillée.

Je la regardai.

Je regardai Eugène.

Je regardai la chaussette.

— Il avait ça ?

— Dans la cuisine, dit le père.

— Ce n'est pas à moi.

— C'est à moi, dit Liora.

Elle tendit la main.

Son père lui lança un regard.

— Elle est pleine de poils.

— C'était déjà une chaussette de sport, papa. Elle a connu pire.

Je ne savais pas où poser mes yeux.

Sur la chaussette ?

Sur Liora ?

Sur Eugène ?

Sur le sol ?

Le sol semblait raisonnable.

Je choisis le sol.

— Il vole parfois des choses, dis-je.

— Donc c'est un récidiviste, dit le père.

— Je préfère dire qu'il collectionne.

— Il collectionne mes affaires ? demanda Liora.

— Apparemment.

— C'est mignon.

— Non, dit son père et moi en même temps.

On se regarda.

Alliance brève.

Inattendue.

Désagréable dans ses implications.

Liora nous regarda tous les deux, puis sourit comme si elle venait d'assister à une scène prometteuse.

Je n'aimai pas ce sourire.

Il avait l'air de contenir un futur.

Je n'avais pas besoin de futur à cette heure-ci.

J'avais besoin d'eau, de sommeil et d'une barrière anti-chat conforme aux normes européennes.

— Bon, dit-elle en récupérant sa chaussette malgré le regard paternel. Eugène, tu as officiellement le droit de la garder si tu reviens.

— Liora.

— Quoi ?

— Il ne revient pas.

Elle se tourna vers moi.

— Il peut revenir quand il veut.

Son père répondit aussitôt :

— Non.

Réponse parfaite.

Instantanée.

Définitive.

Je baissai les yeux pour cacher un sourire.

Échec partiel.

Liora le vit.

Bien sûr.

Elle semblait voir beaucoup de choses, pour quelqu'un qui prétendait ne pas trop réfléchir avant d'agir.

— Tu souris, dit-elle.

— Non.

— Si.

— C'est la fatigue.

— La fatigue te fait sourire ?

— Rarement. Mais la situation est médicalement étrange.

Elle éclata d'un rire un peu plus fort, puis toussa aussitôt.

Son père posa une main dans son dos.

Geste simple.

Habitué.

Elle leva les yeux.

— Ça va.

Il ne répondit pas.

Il la regarda seulement.  
Et pendant une seconde, quelque chose changea.  
Pas grand-chose.  
Juste assez pour que je voie que son sérieux n'était pas seulement du contrôle.  
C'était de l'inquiétude. Réelle. Précise. Fatiguée peut-être, elle aussi.  
Liora détourna les yeux la première.  
— Je vais prendre de l'eau.  
— Bonne idée.  
Elle recula enfin vers l'intérieur de l'appartement, mais pas avant d'avoir jeté un dernier regard à Eugène.  
Puis à moi.  
— Bonne nuit, Aurèl.  
Mon prénom, encore.  
Dans sa voix.  
À travers le mur, elle avait toujours été une présence. Un bruit. Une énergie sans contour.  
Maintenant elle avait un visage.  
Des yeux rouges à cause de mon chat.  
Une chaussette volée.  
Et la capacité inquiétante de dire mon prénom comme si nous n'étions pas deux inconnus debout dans un couloir à une heure indéfendable.  
— Bonne nuit, répondis-je.  
Trop bas.  
Elle l'entendit quand même.  
Puis elle disparut dans l'appartement.  
Pas totalement.  
Il resta son mouvement.  
Un bruit de pas rapides.  
Un tiroir.  
Une toux.  
Puis sa voix, plus loin :  
— Maman, tu dors ?  
Une autre voix répondit quelque chose que je ne distinguai pas.  
Une mère.  
Bien sûr.  
L'appartement d'à côté continuait de gagner des dimensions.  
Le père, lui, resta encore une seconde devant moi.  
Je resserrai Eugène contre mon torse.  
— Encore désolé.  
Il hocha la tête.  
— Je vous crois.  
Surprenant.  
— Merci.  
— Mais je vous préviens, si cela se reproduit, il faudra en parler plus sérieusement.  
— Oui.  
— Pas à trois heures du matin.  
— Non.  
— À une heure décente.  
— Bien sûr.

— Et sans chat dans mon salon.

— Idéalement.

Il me regarda.

Puis, cette fois, je crus voir l'ombre d'un sourire.

Très mince.

— Bonne nuit, Aurèl.

Lui aussi connaissait mon prénom maintenant.

J'aurais dû m'y attendre.

J'avais littéralement répondu à sa fille deux minutes plus tôt.

Mais l'entendre dans sa voix à lui produisit un effet différent.

Comme une convocation.

— Bonne nuit, monsieur.

Je ne connaissais pas son nom.

Monsieur semblait suffisamment sûr.

Il inclina légèrement la tête, puis retourna vers son appartement.

La porte se referma.

Pas violemment.

Normalement.

Ce qui, dans cette famille, ressemblait presque à un événement.

Je restai dans le couloir avec Eugène dans les bras.

Une seconde.

Deux.

Trois.

Puis je rentrai chez moi.

Je refermai la porte derrière moi avec précaution.

Le studio me reçut immédiatement.

La lumière bleutée de l'écran.

Le bureau encombré.

La tasse abandonnée.

La guitare contre le mur.

Lapin au milieu du tapis, encore figé dans une position d'observation intense.

Tout était à sa place.

Enfin.

Presque.

Parce que quelque chose avait changé.

Je déposai Eugène au sol.

Il s'étira longuement, comme s'il revenait d'un séjour fatigant dans une résidence secondaire très agréable.

Puis il marcha jusqu'à son coussin et s'y installa.

Sans hâte.

Sans culpabilité.

Sans comprendre qu'il venait de modifier l'équilibre social de ma vie entière.

Je le regardai.

— Tu es interdit de balcon.

Il ferma les yeux.

— Définitivement.

Aucune réaction.

— Je vais mettre une chaise.

Silence.

— Deux chaises.

Lapin bougea une oreille.  
Je me tournai vers lui.  
— Ne commence pas.  
Je passai une main sur mon visage.  
La fatigue me tomba dessus d'un coup.  
Lourdement.  
Mais mon cerveau, lui, refusait de dormir.  
Il repassait la scène.  
Le père dans le couloir.  
Eugène dans ses bras.  
Liora derrière lui.  
Ses yeux rouges.  
Son rire.  
Sa façon de dire « aventureux » au lieu de « désobéissant ».  
Sa manière de parler à mon chat comme s'il venait d'entrer dans sa vie avec une mission particulière.  
Ridicule.  
Elle était ridicule.  
La situation était ridicule.  
Moi aussi, probablement.  
Je retournai vers la porte-fenêtre et vérifiai qu'elle était bien fermée.  
Puis je plaçai une chaise devant.  
Puis je restai debout devant l'installation.  
C'était objectivement laid.  
Peu fiable.  
Pas compatible avec l'expression « solution sérieuse ».  
Je soupirai.  
De l'autre côté du mur, j'entendis encore des bruits.  
Plus calmes maintenant.  
Des pas.  
Une voix basse.  
Puis Liora.  
Un peu étouffée.  
— Il s'appelle Eugène, maman.  
Silence.  
Puis elle ajouta, plus loin :  
— Et il a un lapin qui s'appelle Demitrius.  
Je fermai les yeux.  
Très bien.  
Mon anonymat dans l'immeuble était mort.  
Officiellement.  
Je retournai vers le canapé et m'assis sans allumer davantage.  
Le studio avait repris son calme, mais ce n'était plus exactement le même.  
Il y avait maintenant, dans le mur de droite, une personne que j'avais vue.  
Pas seulement entendue.  
Une fille allergique aux chats qui défendait les intrusions félines.  
Une fille qui riait trop facilement.  
Une fille qui prenait trop de place dans un encadrement de porte.  
Dangereuse.  
Pas au sens dramatique.

Pas au sens romantique non plus.

Non.

Dangereuse au sens très concret où certaines personnes arrivaient dans une soirée déjà mal rangée et donnaient soudain l'impression que tout ce qu'on avait organisé jusque-là pouvait être déplacé.

Je regardai Eugène dormir.

Il avait l'air paisible.

Bien sûr.

Lui avait déjà choisi.

Je m'allongeai sur le canapé sans prendre la peine de monter à la mezzanine.

Juste quelques minutes.

Le temps de redescendre.

Le temps de laisser mon cœur arrêter de commenter chaque seconde de cette rencontre.

De l'autre côté, une porte se ferma.

Puis un dernier bruit.

Plus doux.

Comme un rire retenu.

Je fixai le plafond.

Très bien.

Cette fille était dangereuse pour mon équilibre.

Et mon chat venait probablement de lui donner l'adresse.

### Chapitre 3

#### *Allergie sélective*

Le lendemain matin, je sécurisai le balcon.

Enfin.

Je tentai de sécuriser le balcon.

Nuance importante.

À neuf heures dix, après quatre heures et demie d'un sommeil approximatif et deux cafés trop rapides, je me retrouvai debout devant ma baie vitrée, les bras croisés, en train d'observer le lieu du crime.

Le balcon n'avait pas changé.

Évidemment.

Deux mètres carrés de carrelage froid. Une chaise pliante. Une plante qui survivait par pure rancune. La rambarde. La séparation avec l'appartement voisin.

Basse.

Beaucoup trop basse.

La veille encore, elle m'avait semblé normale. Un élément architectural banal. Une frontière claire entre deux espaces de vie. Une ligne simple que tout être vivant raisonnable pouvait comprendre.

Eugène avait visiblement interprété cette séparation comme une invitation.

Je regardai le passage possible.

Le rebord.

L'espace entre les barreaux.

L'angle contre le mur.

Je plissai les yeux.

Un chat de taille moyenne aurait pu passer avec un peu de souplesse.

Eugène n'était pas de taille moyenne.

Eugène était une créature imposante, sûre d'elle, construite comme un coussin diplomatique.

Et pourtant.

Il était passé.

Je me retournai vers lui.

Il était assis au milieu du salon, dans un rayon de lumière, occupé à se lécher une patte avec la concentration tranquille d'un individu qui avait traversé une frontière internationale et n'avait pas été arrêté.

— Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

Il leva à peine les yeux.

Aucun remords.

Très bien.

Je pris un carnet sur la table basse et notai :

« Balcon. Risque de récurrence. »

Puis je m'arrêtai.

Je venais vraiment d'écrire ça.

Dans un carnet.

À propos d'un chat.

Je posai la pointe du stylo sur la page.

Ajoutai quand même :

« Capacité de saut supérieure aux prévisions. »

Parce que c'était vrai.

Il fallait rester scientifique.

Je sortis sur le balcon avec un mètre, deux cartons vides, une chaise, une caisse de vieux carnets et un niveau de détermination qui aurait probablement mieux servi à ma déclaration d'impôts.

Je mesurai la séparation.

Puis la hauteur de la rambarde.

Puis la largeur de l'appui.

Puis l'espace au sol entre la chaise et le mur.

Je dessinaï un schéma.

Un vrai.

Avec des flèches.

Trajet probable d'Eugène.

Zone de propulsion.

Point de réception.

Angle d'infiltration.

Je contemplai mon croquis.

On aurait dit le plan d'évasion d'un prisonnier dans un film beaucoup trop sérieux.

Je rajoutai un point d'interrogation près de la plante.

La plante avait peut-être servi d'appui.

Complice végétale.

Je la déplaçai immédiatement à l'intérieur.

Elle ne protesta pas.

C'était déjà ça.

Ensuite, je plaçai la chaise contre la séparation.

Mauvaise idée.

Elle créait une marche.

Je l'enlevai.

Je mis les cartons.

Encore pire.

Un escalier.

Je retirai les cartons.

Je posai la caisse de carnets.

Eugène, attiré par l'idée qu'un nouvel élément de mobilier venait d'apparaître dans son royaume, sortit sur le balcon avec une lenteur calculée.

— Non.

Il s'arrêta.

Me regarda.

Regarda la caisse.

Regarda la séparation.

Je reconnus immédiatement cette expression.

Calcul.

Projet.

Désastre en préparation.

— Non, répétais-je.

Il avança d'un pas.

Je plaçai mon pied devant lui.

Il regarda mon pied comme si l'obstacle était intellectuellement décevant.

— Tu ne vas pas recommencer.

Il s'assit.

Devant moi.

Très droit.  
Très calme.  
Le genre de calme qui ne rassure jamais chez les chats.  
Je notai mentalement :  
Obstacle humain efficace à court terme.  
Peu viable professionnellement.  
Je ne pouvais pas passer le reste de ma vie debout sur le balcon à faire barrage avec une jambe pendant qu'une cliente me demandait si une aubergine pouvait être plus inclusive.  
Je rentrai la caisse.  
Puis je fermai la baie vitrée.  
À clé.  
Eugène posa une patte contre la vitre.  
Moi aussi, presque.  
De l'autre côté, le balcon voisin était vide.  
Rideau tiré.  
Pas de voix.  
Pas de père.  
Pas de fille allergique ravie.  
Je restai quand même quelques secondes à regarder.  
Pas longtemps.  
Juste assez pour vérifier que la scène de la veille avait bien eu lieu.  
Parce qu'au réveil, certains événements prenaient une texture étrange. Ils semblaient appartenir à une heure illégale de la nuit, donc moins réels. Comme les idées qu'on trouve géniales à trois heures du matin et qu'on supprime prudemment le lendemain.  
Sauf qu'Eugène avait vraiment disparu.  
Liora avait vraiment dit qu'il pouvait revenir quand il voulait.  
Son père avait vraiment précisé que non.  
Et moi, j'avais vraiment parlé des murs fins.  
Je fermai les yeux.  
Pourquoi.  
Pourquoi avais-je dit ça.  
Je passai la matinée à travailler par petit à coups.  
Correction client.  
Sauvegarde.  
Regard vers Eugène.  
Déplacement d'un tabouret.  
Correction.  
Regard vers le balcon.  
Mail.  
Panique légère.  
Nouvelle sauvegarde.  
Lapin, depuis son coin, semblait vivre cette agitation avec un mélange de prudence et de déception. Il avait reçu son foin, son eau, et la promesse qu'aucun changement architectural majeur ne concernerait son territoire.  
Il ne me croyait pas.  
À midi, je décidai de descendre vérifier le courrier.  
Décision simple.  
Banale.

Socialement sans danger.

Enfin, normalement.

Je pris mes clés, mon téléphone, puis m'arrêtai devant la baie vitrée.

Eugène dormait maintenant sur le canapé.

Ou faisait semblant.

Je savais reconnaître un chat qui dormait vraiment.

Là, il gardait une oreille légèrement orientée vers moi.

Simulation.

— Je reviens dans trois minutes.

Il ne bougea pas.

— Si tu ouvres une fenêtre tout seul, je déménage.

Toujours rien.

Je sortis.

Le couloir avait son odeur habituelle. Un mélange de poussière tiède, de lessive, de vieux bois et de repas préparés quelque part derrière une porte. La lumière du jour rendait tout moins dramatique que la veille.

Le palier.

Les deux portes.

La mienne.

La leur.

Je ne regardai pas.

Enfin, pas directement.

Un peu.

La porte de Liora était fermée. Calme. Normale. Aucune chaussette mâchouillée en évidence. Aucune trace d'incident diplomatique.

Je descendis l'escalier.

Deux étages.

Puis trois.

Je récupérai une facture, une publicité pour une pizzeria, et une enveloppe adressée à l'ancien locataire, qui continuait visiblement de vivre dans mon appartement malgré son départ.

Je remontais déjà quand la porte de l'immeuble s'ouvrit en bas avec un bruit sec.

Des pas rapides.

Très rapides.

Je n'eus pas besoin de voir pour savoir.

Mon cerveau fit immédiatement le lien.

Pas.

Rythme.

Impact légèrement trop énergique sur les marches.

Liora.

Elle apparut au tournant de l'escalier avec un sac de sport sur l'épaule, une veste ouverte, les cheveux attachés plus correctement que la veille mais quand même pas totalement, et une gourde coincée sous le bras. Elle montait comme si les escaliers étaient un obstacle personnellement insultant.

Elle leva les yeux.

Me vit.

S'arrêta.

Enfin, ralentit.

Chez elle, s'arrêter semblait être une version locale de ralentir.

— Aurèl !

Mon prénom rebondit dans la cage d'escalier.  
Je me figeai une marche au-dessus.  
Elle avait retenu mon prénom.  
Normal.  
Je lui avais dit.  
Ce n'était pas une information intime.  
Les gens retenaient des prénoms tous les jours sans que cela nécessite un brief.  
— Salut, dis-je.  
Réponse brillante.  
Elle arriva à mon niveau, légèrement essoufflée, mais pas comme quelqu'un de fatigué. Elle dégageait une chaleur de dehors, de mouvement, d'air froid et de vitesse.  
Je regardai son sac.  
Puis ses chaussures.  
Puis de nouveau le sac.  
Analyse immédiate.  
Entraînement.  
Sport.  
Départ ou retour ?  
Elle avait l'air de partir.  
Ou de revenir.  
Ou de vivre dans un état permanent de transition entre deux lieux.  
— Comment va Eugène ? demanda-t-elle.  
Pas bonjour.  
Pas « ça va ».  
Eugène.  
Évidemment.  
— Il va bien.  
— Il a bien dormi ?  
Je la regardai.  
— Je crois.  
— Tu crois ?  
— Je ne l'ai pas interrogé.  
Elle sourit.  
Trop vite.  
Comme si elle attendait exactement ce genre de réponse.  
— Dommage. Il aurait sûrement eu des choses à dire.  
— Probablement contre son avocat.  
— Il en a un ?  
— Lui-même.  
— Logique.  
Elle rajusta la sangle de son sac sur son épaule, tout en fouillant dans une petite poche avec l'autre main. Elle réussissait à parler, respirer, chercher quelque chose et rester attentive en même temps.  
Inquiétant.  
Moi, il m'arrivait de perdre le fil d'une conversation parce qu'une notification apparaissait sur mon téléphone.  
— J'ai pensé à lui ce matin, dit-elle.  
— À Eugène ?  
— Oui.

— D'accord.

Je ne savais pas ce qu'on répondait à une voisine qui annonçait avoir pensé à votre chat après l'avoir rencontré à trois heures du matin dans le cadre d'une violation de domicile.

Merci ?

Toutes mes condoléances ?

Veuillez consulter ?

Elle continua sans attendre mon autorisation.

— Je pense que c'était une rencontre importante.

Je clignai des yeux.

— Importante.

— Oui.

— Avec mon chat.

— Oui.

Je regardai autour de moi.

La cage d'escalier.

Les boîtes aux lettres.

Le carrelage usé.

Le néon un peu triste.

Rien dans le décor ne semblait prêt à soutenir une telle déclaration.

— Il est entré chez vous par effraction, rappelai-je.

— Chez moi.

— Chez vous.

— Chez moi aussi, techniquement.

— D'accord. Chez toi.

Elle sourit encore.

Je regrettai immédiatement d'avoir cédé sur ce point.

— Et justement, reprit-elle, il aurait pu aller n'importe où. Il a choisi notre balcon. Notre salon. Ma chaussette.

— La chaussette était peut-être l'objectif principal.

— Tu crois ?

— Je préfère ne pas sous-estimer ses motivations criminelles.

Elle rit, puis porta rapidement une main à son nez.

Je me raidis.

— Ça va ?

— Oui.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Elle renifla.

— Enfin, je suis allergique, donc « ça va » a une définition un peu souple.

Très bien.

Nous y étions.

Le dossier sanitaire.

Je me redressai légèrement, comme si mon corps pouvait devenir plus responsable par posture.

— Je suis vraiment désolé pour hier. Je vais sécuriser le balcon. J'ai commencé. Enfin, j'ai essayé. Je dois acheter quelque chose de plus... solide.

— Quoi, tu as mis une chaise ?

Je ne répondis pas assez vite.

Son visage s'éclaira.

— Tu as mis une chaise.

— Temporairement.

— Deux ?

— Pas exactement.

— Des cartons ?

Je détournais les yeux.

Elle éclata de rire.

Pas longtemps, parce qu'elle éternua juste après.

Une fois.

Puis elle leva un doigt.

— Rien à voir.

— Ça a l'air très en lien.

— Non, ça c'est la cage d'escalier. Il y a de la poussière.

— Bien sûr.

— Et peut-être un peu Eugène dans ma mémoire immunitaire.

Je la regardai.

— Ta mémoire immunitaire ?

— Oui.

— C'est un concept médical ?

— Aucune idée.

Parfait.

J'imaginai déjà le père ouvrant la porte au même moment.

Sa fille en tenue de sport, dans l'escalier, expliquant à son voisin que son système immunitaire gardait un souvenir émotionnel de son chat.

Moi, à côté.

Propriétaire du chat.

Sans emploi stable.

Danger sanitaire.

À surveiller plus activement.

— Plus sérieusement, dit-elle, je suis vraiment allergique aux chats.

— Oui, j'avais compris.

— Pas une allergie dramatique à mourir sur place.

— Ton père a parlé d'asthme.

— Mon père parle toujours comme si le monde préparait un dossier contre nous.

Je ne pus pas m'empêcher de sourire.

Très peu.

Un accident.

Elle le vit.

Encore.

— Il t'a fait peur ?

— Non.

Mensonge.

— Aurèl.

Elle disait mon prénom avec une facilité dérangeante.

Comme si elle avait déjà le droit de l'utiliser pour contester mes réponses.

— Un peu, admis-je.

— Il fait ça à tout le monde. Même au facteur. Une fois, le facteur a sonné pour un colis, mon père lui a demandé s'il avait bien fermé la porte de l'immeuble en entrant.

— Il avait bien fermé ?

— Non.

— Donc il avait raison.

Elle ouvrit la bouche.

La referma.

Puis pointa un doigt vers moi.

— Ne prends pas son parti.

— Je constate.

— Tu constates comme lui.

— C'est grave ?

— Un peu.

Elle chercha à nouveau dans son sac. Des clés tintèrent. Un paquet de mouchoirs tomba au sol.

Je me baissai par réflexe pour le ramasser.

Elle aussi.

On faillit se cogner le front.

Petit arrêt.

Très court.

Trop proche.

Je sentis l'odeur de son shampoing, ou de sa lessive, ou juste de l'air froid.

Je me redressai immédiatement.

Elle récupéra les mouchoirs de ma main.

— Merci.

— De rien.

Silence.

Une seconde.

Peut-être deux.

Puis elle reprit, comme si son corps refusait les silences prolongés.

— Donc, oui. Allergique. Mais avec Eugène, c'était moins violent que prévu.

— Moins violent ne veut pas dire sans risque.

— Tu parles comme mon père.

— Je suis désolé.

— Non, c'est drôle.

— Je ne suis pas sûr que ce soit rassurant.

Elle haussa les épaules.

— Normalement, quand je touche un chat, j'ai les yeux qui piquent, je me mets à éternuer, parfois je tousse, et mon père agit comme si j'avais léché de l'amiante.

Je restai immobile.

— Tu ne devrais probablement pas lécher de l'amiante.

— Merci pour cette précision.

— De rien.

— Mais hier, avec Eugène, c'était différent.

Je regardai l'étage au-dessus.

Puis l'étage en dessous.

Comme si quelqu'un de plus compétent allait venir prendre le relais.

Personne.

— Différent comment ?

Elle leva les mains, cherchant ses mots tout en faisant glisser son sac de l'autre épaule.

— Je ne sais pas. J'ai éternué, oui. J'avais le nez un peu... enfin, tu as vu.

J'avais vu.

Yeux rouges.

Nez irrité.

Ravisement complet.

Mélange difficile à classer.

— Mais je n'ai pas eu la grosse réaction habituelle. Pas d'oppression, pas de crise, pas la sensation que mon visage voulait quitter mon crâne.

Je fronçai les sourcils.

— C'est une sensation fréquente ?

— Avec les chats, oui.

— Et tu voulais quand même en avoir un ?

— Évidemment !

Je la fixai.

Elle me fixa en retour.

Comme si c'était moi qui venais de dire quelque chose d'étrange.

— Tu as toujours voulu avoir un animal auquel tu es allergique.

— Pas « un animal auquel je suis allergique ». Un chat.

— Auquel tu es allergique.

— C'est un détail contraignant.

— C'est un détail respiratoire.

Elle sourit.

— Mon père dit exactement ça.

Je baissai la tête.

Excellent.

J'étais en train de fusionner mentalement avec le père de ma voisine après moins de douze heures de connaissance.

Évolution préoccupante.

— Donc, reprit-elle, je pense qu'Eugène est spécial.

— Il est surtout très poilu.

— Non. Spécial.

— Dans le sens médical ?

— Dans le sens destin.

Je restai silencieux.

Vraiment silencieux.

Mon cerveau reçut le mot, le posa sur une table intérieure, l'observa sous plusieurs angles, puis conclut qu'aucune réponse raisonnable n'était disponible.

Destin.

Pour un chat entré par un balcon.

Avec une chaussette volée.

— Tu ne crois pas au destin ? demanda-t-elle.

— Je crois aux fenêtres mal fermées.

Elle rit.

— C'est triste.

— C'est prudent.

— C'est très toi.

Je relevai les yeux.

— Tu ne me connais pas.

— Pas encore.

La réponse arriva vite.

Trop vite.

Elle-même sembla ne pas y mettre de poids particulier. Elle continuait à fouiller dans son sac, à chercher ses clés, à ajuster sa gourde, à exister en plusieurs gestes à la fois.

Moi, en revanche, je restai bloqué sur « pas encore ».

Pas encore.

Comme si une suite était déjà prévue.

Comme si elle avait ouvert un dossier, elle aussi.

Pas administratif.

Pire.

Curieux.

— Je pars à l'entraînement, dit-elle en tirant enfin ses clés de la poche latérale. Sinon je vais être en retard.

— Sport ?

Question idiote.

Elle avait un sac de sport, des chaussures de sport, une gourde, et l'air d'une personne qui considérait les escaliers comme un échauffement acceptable.

— Athlé.

— Ah.

— Tu as l'air surpris.

— Non.

— Si.

— Je réfléchissais.

— À quoi ?

À la manière dont elle semblait trop rapide même immobile.

À la façon dont son énergie avait une direction, pas seulement du volume.

À l'étrangeté de découvrir que les bruits d'à côté avaient un lieu où aller, une piste peut-être, un entraînement, un cadre que je n'avais jamais imaginé depuis mon canapé.

— À rien de précis, dis-je.

Elle plissa les yeux.

— Réponse de diplomate.

— Réponse de survivant.

Son sourire revint.

Le même que la veille.

Celui qui avait remarqué que je pouvais parfois répondre avant de paniquer complètement.

— Je fais de l'athlétisme depuis longtemps, expliqua-t-elle en reculant déjà d'une marche. Beaucoup trop selon mon père. Pas assez selon moi. Et là je suis en retard, donc son argument va gagner des points.

— Tu t'entraînes où ?

La question sortit avant que je l'aie vraiment validée.

Elle sembla contente.

Trop contente pour une question aussi banale.

— Au stade, pas très loin. Enfin, « pas très loin » si tu marches vite. Je suppose que pour toi c'est loin.

— Pourquoi pour moi ?

— Tu as l'air de quelqu'un qui considère sortir acheter du pain comme une expédition.

Je la regardai.

— C'est parfois vrai.

— Je savais.

— Je travaille chez moi.

— Oui, l'excuse classique.

— Ce n'est pas une excuse. C'est un statut fiscal.

Elle rit encore, puis éternua.

Cette fois, elle sortit un mouchoir.

Je pointai vaguement son visage.

— Tu devrais peut-être éviter de penser trop fort à Eugène.

— Impossible.

— C'est inquiétant.

— Non. C'est beau.

— C'est allergique.

— C'est sélectif.

— Ton allergie ?

— Oui.

— Je ne pense pas que les allergies fonctionnent comme ça.

— Tu n'en sais rien.

— Toi non plus.

— Mais moi j'ai l'expérience du terrain.

— Ton terrain est ton nez.

— Exactement.

Je n'avais aucune réponse à ça.

Aucune.

Elle recula encore d'une marche, puis remonta aussitôt, comme si elle venait d'oublier quelque chose.

— Et ton balcon ? Tu vas vraiment le sécuriser ?

— Oui.

— Avec autre chose qu'une chaise ?

— Oui.

— Vraiment ?

Le mot était simple.

Trop simple.

Je ne savais pas pourquoi il rendait la question moins légère.

Peut-être parce qu'elle ne demandait pas seulement pour son père.

Peut-être parce qu'elle demandait aussi pour Eugène.

Ou pour elle.

Ou je surinterprétais une conversation dans une cage d'escalier avec une fille allergique en retard à l'entraînement.

Option la plus probable.

— Promis, dis-je.

Elle hocha la tête, satisfaite.

— Bien. Parce que mon père a déjà un avis très ferme sur toi.

Ah.

Voilà.

Le procès.

— Déjà ?

— Oui.

— Très ferme comment ?

Elle prit une voix plus grave, redressa les épaules et imita avec une précision assez violente :

— « Ce garçon a l'air poli, mais il faudra vérifier s'il comprend les responsabilités liées à la vie collective ».

Je fermai les yeux.

Magnifique.

J'étais officiellement un sujet de vigilance domestique.

— Il a dit ça ?

— Presque.

— Presque comment ?

— Il a surtout dit « il faudra surveiller le chat ».

— Ah.

— Mais j'ai compris le sous-texte.

— Tu interprètes librement.

— Toujours.

Elle regarda sa montre.

Son visage changea d'un coup.

Pas totalement.

Juste assez.

La légèreté resta, mais quelque chose se tendit. Un fil. Une urgence claire. Elle était déjà ailleurs. Dans la rue, au stade, dans le mouvement suivant.

— Zut. Là je suis vraiment en retard.

Elle descendit deux marches rapidement, puis se retourna.

— Enfin, pas en retard en retard. Juste pas en avance.

— C'est différent ?

— Psychologiquement, oui.

Puis elle descendit.

Vite.

Trop vite pour des escaliers d'immeuble.

Je restai sur place, la main autour de mon courrier inutile, à la regarder disparaître étage après étage. Son sac tapait légèrement contre sa hanche. Ses clés tintaient. Ses pas remplissaient la cage d'escalier comme s'ils avaient toujours été là.

Arrivée au palier du bas, elle s'arrêta brusquement.

Se retourna.

Leva la tête vers moi.

— Au fait !

Sa voix remonta jusqu'à moi.

Claire.

Vive.

Naturellement trop présente.

— Oui ?

— Je n'ai jamais redemandé. Ton chat, il s'appelle bien comment ?

Je fronçai les sourcils.

— Tu le sais déjà.

— Je veux l'entendre officiellement.

Je ne compris pas.

Évidemment.

Il y avait probablement une logique quelque part, mais elle se trouvait à une vitesse supérieure à la mienne.

Je répondis quand même.

— Eugène.

Elle sourit.

Un vrai sourire.

Immédiat.

Comme si le prénom venait de confirmer une théorie.

— Parfait.

Je restai immobile.

Elle ajouta, beaucoup trop convaincue :

— Beaucoup trop parfait.

Puis elle disparut dehors, presque en courant.

La porte de l'immeuble se referma derrière elle.

Le silence revint.

Enfin.

Pas totalement.

Il restait encore le bruit de ses pas dans ma tête.

Je descendis lentement les yeux vers mon courrier.

Facture.

Pizzeria.

Ancien locataire.

Rien qui explique pourquoi mon appartement, mon chat, mon balcon et maintenant mon prénom semblaient avoir glissé dans une zone du réel que je ne maîtrisais plus très bien.

Je remontai jusqu'à mon étage.

Sur le palier, les deux portes se faisaient face.

La mienne.

La sienne.

Je regardai la séparation invisible entre les deux appartements.

Le mur.

Le balcon.

Le couloir.

Tous ces endroits qui, hier encore, fonctionnaient correctement.

Puis je rentrai chez moi.

Eugène m'attendait derrière la porte.

Assis.

Calme.

Comme s'il savait.

— Ne me regarde pas comme ça.

Il cligna lentement des yeux.

Je refermai derrière moi, posai le courrier sur la table, et allai vérifier la baie vitrée.

Toujours fermée.

Toujours verrouillée.

Dehors, le balcon voisin était vide.

Pour l'instant.

Je sortis mon carnet et ajoutai sous mon schéma :

« Acheter vraie protection. Urgent. »

Puis, après une hésitation, j'écrivis aussi :

« Allergie sélective ? »

Je regardai la phrase.

Absurde.



## Chapitre 4

### *Récidive*

J'achetai de quoi sécuriser le balcon.

Vraiment.

Pas une chaise.

Pas des cartons.

Pas une caisse de carnets que même un lapin aurait pu contourner avec un minimum de motivation.

Une vraie protection.

Enfin, ce que le magasin de bricolage le plus proche appelait une vraie protection, c'est-à-dire un rouleau de grillage souple, des attaches en plastique, deux tendeurs, et une notice qui semblait avoir été traduite par quelqu'un qui n'avait jamais vu de balcon.

Je rentrai chez moi avec l'ensemble sous le bras, l'air d'un homme responsable.

Eugène m'attendait près de la porte.

Assis.

Droit.

Silencieux.

Comme s'il avait déjà été informé de mes intentions.

— Ne commence pas.

Il cligna des yeux.

Trop lentement.

Je posai le sac sur la table basse, retirai mon manteau et déballai le contenu avec une concentration excessive. Le grillage se déroula d'un coup sec et faillit renverser ma tasse.

Lapin sursauta dans son coin.

Moi aussi.

Eugène, lui, ne bougea pas.

Il avait la stabilité émotionnelle d'un meuble ancien.

— Tout va bien, dis-je à personne en particulier.

Lapin me regarda.

Je ne sus pas s'il me croyait.

Je passai l'heure suivante à transformer mon balcon en dispositif de prévention féline.

Je fixai le grillage contre la séparation.

Puis je le détachai.

Puis je le refixai plus haut.

Puis je réalisai qu'il baillait.

Puis je le retendis.

Puis une attache céda.

Puis j'en mis deux.

Enfin, trois.

À un moment, je me retrouvai accroupi sur le balcon, une attache entre les dents, le rouleau de grillage coincé sous un genou, en train de négocier avec le vent.

Très digne.

Très professionnel.

Un voisin du dessous sortit brièvement fumer.

Il leva les yeux.

Je fis semblant de ne pas le voir.  
Il fit semblant de ne pas m'avoir vu.  
Respect mutuel entre habitants d'immeuble.  
Quand j'eus terminé, je reculai de deux pas pour observer le résultat.  
Le balcon avait maintenant l'air d'un petit enclos improvisé pour animal délinquant.  
Ce qui était techniquement exact.  
Je tirai sur le grillage.  
Solide.  
Je poussai la séparation.  
Stable.  
Je testai l'espace entre le sol et le bas du filet.  
Trop étroit.  
Je regardai l'ensemble.  
Puis Eugène, qui m'observait depuis l'intérieur à travers la baie vitrée.  
— Voilà.  
Il me fixa.  
— Tu peux essayer, mais c'est fini.  
Il se leva.  
S'étira.  
Puis repartit vers le canapé.  
Très bien.  
Message reçu.  
Ou ignoré.  
Avec les chats, la différence était souvent théorique.  
Je passai le reste de l'après-midi à travailler sur une commande de couvertures illustrées pour une petite maison d'édition. Trois propositions d'ambiance. Une forêt. Une maison isolée. Une lumière chaude à la fenêtre.  
J'aimais mieux ça que les légumes émotionnellement disponibles.  
C'était moins rentable.  
Évidemment.  
Je travaillai presque correctement.  
C'est-à-dire que je restai concentré par périodes de douze minutes avant de jeter un œil vers le balcon.  
Baie vitrée fermée.  
Eugène visible.  
Grillage en place.  
Tout allait bien.  
Je sauvagardai.  
Une fois.  
Deux fois.  
Trois fois.  
Puis je reçus un mail d'un client qui commençait par :  
« Petite remarque rapide. »  
Mensonge.  
Il n'existait aucune petite remarque rapide dans un mail professionnel.  
Je l'ouvris quand même.  
À la quatrième ligne, il proposait de « revisiter entièrement la direction spirituelle du visuel ».  
Je fermai les yeux.

Direction spirituelle ?  
D'une bannière promotionnelle ?  
Je commençai à répondre avec une politesse qui me coûtait plusieurs années d'espérance de vie.  
C'est à ce moment-là que j'entendis un bruit.  
Pas un grand bruit.  
Un frottement léger.  
Puis un petit choc.  
Puis rien.  
Mon corps se figea avant mon cerveau.  
Je tournai lentement la tête.  
Le canapé était vide.  
Le coussin près de la bibliothèque aussi.  
Mon regard glissa vers la baie vitrée.  
Ouvverte.  
Pas grande ouverte.  
Juste assez.  
Une faille.  
Je restai immobile.  
Non.  
Impossible.  
J'avais fermé ?  
J'étais presque sûr d'avoir fermé.  
Presque sûr n'était pas une notion acceptable quand on vivait avec Eugène.  
Je me levai trop vite, cognai mon genou contre le bureau, ignorai la douleur par pure priorité dramatique, puis traversai le studio.  
— Eugène ?  
Rien.  
Je sortis sur le balcon.  
Le grillage était toujours là.  
En place.  
Solide.  
Enfin.  
Solide, sauf à un endroit.  
Le coin inférieur, près du mur.  
Là où la tension créait un léger écart.  
Pas grand.  
Juste assez pour un chat très déterminé, très mou quand il le voulait, et moralement défaillant.  
Je fixai l'espace.  
Puis je fixai le balcon voisin.  
Silence.  
Une seconde.  
Deux.  
Puis un rire.  
Pas discret.  
Pas totalement fort non plus.  
Un rire étouffé, comme quelqu'un qui essayait de ne pas se faire entendre et échouait avec beaucoup de personnalité.  
Liora.

Évidemment.

Ensuite, un éternuement.

Puis sa voix.

— Non, mais tu es incroyable.

Je posai lentement une main sur mon visage.

Très bien.

Récidive.

Le mot était parfait.

Eugène avait récidivé.

Après renforcement du dispositif.

Avec préméditation.

Je m'approchai de la séparation.

Je ne voyais pas encore l'intérieur de chez eux, seulement un morceau de balcon voisin, le rebord, une plante beaucoup mieux entretenue que la mienne, et le rideau de leur baie vitrée légèrement ouvert.

— Eugène, appelai-je à voix basse.

Un mouvement gris et blanc apparut.

Pas chez moi.

Bien sûr.

Chez eux.

Eugène sortit tranquillement sur leur balcon, queue haute, l'air de quelqu'un qui revenait d'une visite officielle parfaitement réussie.

Derrière lui, Liora apparut à son tour.

Elle portait un sweat trop large, un short de sport, et des chaussettes dépareillées. Ses cheveux étaient attachés au sommet de sa tête d'une manière qui semblait tenir par optimisme. Elle avait un mouchoir dans une main.

Et elle souriait.

Beaucoup trop.

— Ah, dit-elle. Bonjour.

Je regardai Eugène.

Puis elle.

Puis le grillage.

Puis Eugène.

— Bonjour.

Elle essaya de reprendre un visage sérieux.

Échec immédiat.

— Je crois que ton système a une petite faiblesse.

— J'ai remarqué.

— Très petite.

— Pas assez.

— Non.

Elle baissa les yeux vers Eugène.

— Lui, par contre, il l'a trouvée tout de suite.

Eugène s'assit devant sa baie vitrée.

Chez elle.

Comme s'il attendait qu'on lui serve quelque chose.

Je sentis un mélange très précis monter en moi.

Soulagement, parce qu'il était vivant.

Agacement, parce qu'il était vivant chez les autres.

Malaise, parce que ces autres étaient Liora.

Et parce qu'elle avait l'air sincèrement contente.

Ce qui compliquait tout.

— Je suis désolé, dis-je.

— Tu t'excuses beaucoup.

— Mon chat entre chez toi.

— Chez moi, oui.

— Sans invitation.

— Là, c'est discutable.

Je la regardai.

— Tu l'avais invité ?

Elle caressa doucement la tête d'Eugène.

Eugène ferma les yeux.

Traître absolu.

— Pas officiellement.

— Donc non.

— Mais je pense qu'il s'est senti attendu.

— Il ne faut pas l'encourager.

— C'est difficile. Il a une tête qui encourage toute seule.

Je ne pus pas vraiment contester.

C'était aussi son arme principale.

Eugène avait la tête d'un animal innocent même quand il démontait méthodiquement votre vie sociale.

Je m'appuyai contre la rambarde, prudemment. Le grillage séparait maintenant nos balcons d'une manière absurde. Comme une frontière installée trop tard entre deux pays déjà en négociation.

Liora était de l'autre côté.

Pas trop près.

Pas dans mon couloir.

Pas face à moi dans une cage d'escalier trop étroite.

Le balcon créait une distance étrange.

Assez proche pour parler.

Assez loin pour respirer.

Je pouvais la regarder sans avoir l'impression qu'elle venait d'entrer directement dans mon espace vital avec ses clés, son sac, sa voix et son allergie sélective.

C'était plus simple.

Un peu.

— Il est venu vite ? demandai-je.

— Très.

— Depuis combien de temps il est là ?

Elle regarda vers l'intérieur de son appartement.

— Trois minutes.

— Et tu l'as laissé entrer ?

— Il était déjà entré.

— Liora.

Le prénom sortit avant que je puisse le retenir.

Elle se redressa légèrement.

Pas vexée.

Plutôt amusée.

— Oui ?

Je regrettai immédiatement.

Dire son prénom donnait à la scène une familiarité que je n'avais pas validée en interne.

— Je veux dire... il ne faut pas.

— Je sais.

— Tu es allergique.

— Oui.

— Ton père va me tuer.

— Il ne te tuera pas.

— Il va me juger.

— Ça, oui.

— Longtemps ?

— Probablement.

Très bien.

Honnête.

Elle éternua soudain.

Une fois.

Puis leva la main.

— Ça va.

— Tu n'avais même pas entendu ma question.

— Je l'ai anticipée.

— C'est inquiétant.

— Non, c'est efficace.

Elle se moucha rapidement, puis se pencha vers Eugène.

— Tu vois, lui, il ne dramatise pas.

— Lui ne comprend pas les conséquences.

— Ou alors il les comprend et il s'en fiche.

— C'est pire.

— C'est plus félin.

Je devrais être en colère, pensai-je.

Ou au moins plus ferme.

Je devrais récupérer Eugène, reboucher la faille, m'excuser auprès de ses parents, installer un dispositif digne d'une prison haute sécurité et reprendre ma vie normale.

Sauf que Liora était de l'autre côté du grillage, en chaussettes dépareillées, avec mon chat à ses pieds, et qu'elle parlait comme si cette intrusion répétée était une évidence du monde.

Et je ne savais pas quoi faire de l'étrange soulagement que cela provoquait.

— Tu es toujours aussi dramatique avec lui ? demanda-t-elle.

— Je ne suis pas dramatique.

Elle baissa les yeux vers le grillage.

Puis vers l'espace où Eugène était passé.

Puis vers moi.

— Aurèl.

Encore.

Mon prénom, utilisé comme argument complet.

— J'ai sécurisé le balcon parce que mon chat a failli tomber de quatre étages.

— Il n'a pas failli tomber. Il a changé d'appartement.

— Par un balcon.

— Avec succès.

— Ce n'est pas parce qu'une catastrophe n'a pas eu lieu qu'il faut féliciter le protocole.

Elle me fixa une seconde.

Puis rit.

Pas un rire moqueur.

Je le compris avant même de l'analyser.

Elle ne riait pas de moi comme de quelqu'un de ridicule.

Elle riait parce qu'elle trouvait ma panique lisible.

Peut-être même logique, à sa manière.

Drôle.

Pas méprisable.

La nuance était minuscule.

Elle comptait énormément.

Je détournai les yeux vers Eugène pour éviter qu'elle remarque que je venais de remarquer ça.

— En plus, ajoutai-je, il a déjà recommencé. Donc il va recommencer, encore.

— Peut-être qu'il a juste besoin de me voir régulièrement.

— Non.

— Tu dis non très vite.

— Parce que la phrase ne méritait pas plus d'analyse.

— Dur.

— Réaliste.

— Tu devrais le laisser décider.

— C'est exactement ce que je ne devrais jamais faire.

Elle sourit en coin.

— Tu n'aimes pas laisser les choses décider toutes seules, hein ?

La question arriva doucement.

Trop doucement pour elle.

Ou trop précisément.

Je sentis quelque chose se refermer un peu dans mon torse. Une réaction.

Défense automatique.

— J'aime éviter que mon chat meure ou rende ma voisine malade.

— Ta voisine ?

— Tu habites à côté.

— C'est vrai.

Elle avait l'air satisfaite d'une victoire que je ne comprenais pas.

Eugène choisit ce moment pour se lever, entrer dans son appartement, puis disparaître de mon champ de vision.

Mon corps se tendit.

— Eugène.

— Il va juste boire, dit Liora.

— Boire quoi ?

— De l'eau.

— Où ?

— Dans un bol.

— Tu lui as donné un bol ?

Elle se figea une demi-seconde.

— Non...

Silence.

— Liora.

— Peut-être.

Je posai les deux mains sur la rambarde.

— Il ne faut pas servir les animaux qui entrent illégalement chez toi.

— Je ne l'ai pas nourri.

— Tu lui as donné de l'eau.

— Je ne l'ai pas nourri.

— C'est une hospitalité.

— Tu veux que je laisse ton chat mourir de soif à deux mètres de chez toi ?

— Il était chez moi il y a cinq minutes.

— On ne sait pas ce qu'il a vécu pendant le trajet.

Je la regardai.

Elle se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas rire.

Échec.

Elle rit quand même.

Et, contre toute logique, je sentis ma bouche bouger.

Un peu.

Très peu.

Un sourire incomplet.

Probablement invisible.

Elle le vit.

Évidemment.

Son visage s'éclaira.

— Ah.

— Quoi ?

— Rien.

— Ce n'était pas un sourire.

— Je n'ai rien dit.

— Tu allais le dire.

— Non.

— Si.

— J'allais dire que tu as l'air moins en colère quand tu fais ça.

— Je ne suis pas en colère.

— Non. Tu es inquiet avec des bords secs.

Je restai silencieux.

Formulation scandaleusement précise.

Je n'aimais pas ça.

Ou alors j'aimais trop qu'elle soit capable de remarquer.

— Tu as une façon très libre de décrire les gens, dis-je.

— Et toi tu as une façon très compliquée de ne pas dire les choses.

— Je dis les choses.

— En trois mots maximum.

— Efficacité.

— Protection.

Cette fois, je ne répondis pas.

Parce qu'il n'y avait rien à répondre sans ouvrir une porte que je n'avais pas encore regardée correctement.

À l'intérieur de son appartement, quelque chose bougea.

Une voix grave traversa l'air.

— Liora ?

Je me redressai immédiatement.

Le père.

Évidemment.

Toutes les scènes avec Liora semblaient équipées d'un mécanisme d'alerte paternelle.

Elle se retourna vers l'intérieur.

— Oui ?

— Tu es sur le balcon ?

— Oui !

— Pourquoi ?

Elle hésita.

Mauvais signe.

Je le vis de dos.

Ses épaules montèrent très légèrement.

— Pour prendre l'air.

Silence.

Je fermai les yeux.

Mensonge catastrophique.

Elle était en short et sweat, avec un mouchoir dans la main, debout à côté d'un bol d'eau probablement destiné à mon chat clandestin.

Prendre l'air.

Très solide.

La voix du père reprit.

Plus proche.

— Il y a encore le chat ?

Liora tourna la tête vers moi.

Ses yeux s'écarquillèrent.

Comme si j'étais responsable de la réponse.

Ce qui était techniquement vrai.

Socialement injuste.

Je secouai très légèrement la tête.

Elle fit un geste de la main vers le bas, probablement pour me dire de ne pas paniquer.

C'était exactement le genre de geste qui faisait paniquer.

— Non, dit-elle.

Silence.

Eugène ressortit à ce moment précis sur le balcon.

Il miaula.

Fort.

Très fort.

Je fermai les yeux.

Liora aussi.

Long silence.

La voix du père devint plus grave.

— Liora.

Elle inspira.

— Alors, définition de « là »...

Je portai une main à mon front.

Complice.

J'étais devenu complice.

Sans avoir bougé de mon balcon.

Le père apparut partiellement derrière elle, à l'intérieur. Je ne le vis pas entièrement, seulement sa silhouette au-delà de la baie vitrée, droite, solide, immédiatement préoccupée.

Son regard passa de Liora à Eugène.

Puis d'Eugène à moi.

À travers le grillage.

Moi, debout sur mon balcon.

Mains vides.

Visage probablement coupable.

Mon chat chez lui.

Deuxième fois.

— Bonjour, monsieur, dis-je.

Pourquoi.

Pourquoi avais-je parlé.

Il resta immobile une seconde.

Puis répondit avec cette gravité tranquille qui donnait envie de présenter ses papiers d'identité.

— Bonjour, Aurèl.

Il connaissait mon prénom.

Très bien.

Le dossier avançait.

— Je suis désolé, repris-je. J'avais sécurisé le balcon, mais il a trouvé un passage.

— Je vois cela.

Phrase simple.

Condamnation complète.

Liora se plaça légèrement devant Eugène.

Comme si elle pouvait dissimuler huit kilos et demi de chat derrière ses mollets.

— Papa, ça va. Il n'est là que depuis deux minutes.

— Sept, corrigeai-je par réflexe.

Elle me lança un regard.

Trahison.

Le père tourna les yeux vers moi.

Erreur.

J'aurais dû mentir.

Ou me taire.

Me taire était une compétence que je maîtrisais généralement très bien.

Liora reprit vite :

— Et je n'ai presque pas éternué.

Son père la regarda.

Elle éternua.

Une fois.

Parfait.

Un timing d'une cruauté rare.

— Presque, répéta-t-il.

— C'est la poussière.

— Sur le balcon ?

— L'air urbain est très complexe.

Je baissai la tête pour cacher un sourire.

Raté.

Je sentis le regard de Liora sur moi.

Elle avait gagné quelque chose.  
Je ne savais pas quoi.  
Mais elle l'avait gagné.  
Le père soupira.  
Pas un soupir excédé.  
Plutôt le soupir d'un homme qui voyait une situation absurde se transformer en précédent juridique.  
— Le chat doit rentrer chez lui.  
— Oui, répondis-je immédiatement.  
Trop vite.  
— Bien.  
Il recula d'un pas, puis pointa Liora avec une autorité calme.  
— Et toi, tu te laves les mains après.  
— Oui.  
— Et pas ce visage.  
— Papa.  
— Liora.  
— Je sais.  
— Tu sais et tu fais quand même.  
Elle ouvrit la bouche.  
La referma.  
Parce que, pour une fois, il avait résumé la situation avec une précision difficile à attaquer.  
Le père disparut à l'intérieur.  
Pas complètement.  
On sentait encore sa présence.  
Comme une administration dans la pièce voisine.  
Liora attendit deux secondes, puis se tourna vers moi.  
— Bon.  
— Bon.  
— Il faut qu'on rende le fugitif.  
— Oui.  
Eugène était assis entre nous, côté Liora, l'air parfaitement satisfait d'avoir mobilisé trois humains adultes ou presque adultes autour de sa personne.  
Elle s'accroupit.  
— Eugène.  
Il la regarda.  
— Il faut rentrer.  
Il cligna des yeux.  
— Tu vois, dit-elle, il comprend.  
— Il n'a pas bougé.  
— Il réfléchit.  
— Il désobéit lentement.  
Elle tendit une main vers lui.  
Eugène frotta sa tête contre ses doigts.  
Je regardai le geste.  
Elle avait la main légère.  
Contrairement à ce que j'aurais imaginé d'elle, elle ne caressait pas vite.  
Pas trop fort.

Elle suivait le mouvement du chat, le laissait venir, puis repartait doucement entre les oreilles.

Eugène ferma les yeux.

Je ne sus pas pourquoi ce détail m'arrêta.

Peut-être parce qu'elle bougeait tout le temps.

Et que là, pendant quelques secondes, elle ralentissait pour lui.

Pour mon chat.

Le chat qui l'obligeait à se moucher toutes les trois minutes.

— Tu peux le faire passer ? demandai-je.

— Par-dessus ?

Je regardai la séparation.

Le grillage.

Le vide.

Le quatrième étage.

Mon estomac répondit avant moi.

— Non.

Elle sourit.

— Je plaisante.

— Ne plaisante pas avec les hauteurs et les chats.

— Noté.

Elle se leva et ouvrit un peu plus le passage près du bas du grillage, là où Eugène avait dû se faufiler. Je me penchai de mon côté pour maintenir la structure et éviter qu'il décide soudainement de tester une troisième option plus dramatique.

Nous nous retrouvâmes tous les deux accroupis de part et d'autre de la séparation.

Le grillage entre nous.

Eugène au milieu.

Liora d'un côté.

Moi de l'autre.

Une scène parfaitement normale.

— Allez, Eugène, dit-elle doucement. Chez toi.

Il ne bougea pas.

— Eugène, appelai-je.

Il me regarda.

Très calme.

— Viens.

Il resta assis.

Liora pencha la tête.

— Il t'écoute toujours comme ça ?

— Oui.

— Impressionnant.

— Merci.

— On sent l'autorité.

— Je vais le porter.

— Attends.

Elle tendit la main vers l'intérieur de son appartement, attrapa quelque chose que je ne vis pas, puis revint avec un petit bout de tissu.

Une chaussette.

Probablement la sienne.

Celle de l'incident originel.

— Tu as gardé la preuve ? demandai-je.

— C'est ma chaussette.

— Une pièce à conviction.

— Une relique.

— Tu es inquiétante.

— Tu es jaloux parce qu'il l'aime bien.

— De ta chaussette ?

— De notre lien.

— Votre lien est textile.

Elle agita légèrement la chaussette devant Eugène.

Le chat suivit le mouvement des yeux.

Puis, avec une lenteur arrogante, il se leva.

Un pas.

Deux.

Il passa son museau dans l'ouverture.

Je retins presque mon souffle.

Liora lui parla doucement.

— Voilà. Très bien. On coopère. On évite les drames. On rentre chez soi comme un citoyen responsable.

— Ce n'est pas un citoyen.

— Pas encore.

Eugène se glissa enfin sous le grillage, du côté de mon balcon, avec une souplesse insultante compte tenu de son volume.

Je l'attrapai dès qu'il fut assez près.

Il se laissa faire, avec l'expression d'un roi provisoirement déplacé par son personnel.

Je le serrai contre moi.

Pas trop fort.

Juste assez pour vérifier qu'il était là.

Chaud.

Lourd.

Indifférent.

Mon cœur ralentit un peu.

Je levai les yeux vers Liora.

Elle me regardait déjà.

Pas avec son sourire large habituel.

Avec quelque chose de plus petit.

Plus attentif.

Ça dura une seconde.

Puis elle éternua.

La réalité revint.

— Désolé, dis-je encore.

Elle agita la main.

— Ça va.

— Tu dis toujours ça.

— Et toi tu t'excuses toujours.

— Parce que mon chat t'attaque immunologiquement.

— Il m'a choisie.

— Ton système respiratoire n'est pas d'accord.

— Il s'adaptera.

— Ce n'est pas comme ça que ça marche.

— Peut-être que si.

— Non.

— Tu n'es pas médecin.

— Toi non plus.

— Mais moi, je connais Eugène.

Je baissai les yeux vers le chat dans mes bras.

— Depuis hier.

— Les grandes histoires commencent vite.

— Ce n'est pas une grande histoire.

Elle sourit.

— Pas encore.

Encore ce pas encore.

Décidément.

Elle le lançait comme on laisse une porte entrouverte.

Moi, je restais devant avec un extincteur, un plan d'évacuation et des doutes.

À l'intérieur de son appartement, son père toussa.

Pas une vraie toux.

Une toux de rappel.

Liora leva les yeux au ciel.

— Je dois y aller avant qu'il vienne nous lire le règlement sanitaire de l'immeuble.

— Il en a un ?

— Non, mais il peut l'écrire avant ce soir.

Je faillis sourire.

Cette fois, je n'eus pas le temps de le cacher complètement.

Elle le vit.

Encore.

— À plus tard, Aurèl.

— À plus tard.

Elle resta une seconde de plus.

Puis elle ajouta :

— Et renforce le bas.

Je regardai l'ouverture.

— Oui.

— Parce qu'il est malin.

— Il est obstiné.

— Comme toi.

— Je ne passe pas sous les grillages des voisins.

— Pas encore.

Je la fixai.

Elle sourit, ravie de sa propre absurdité, puis rentra chez elle en refermant la baie vitrée derrière elle.

Le rideau bougea.

Sa silhouette disparut.

Puis j'entendis, plus étouffé :

— Oui, papa, je vais me laver les mains.

Une pause.

— Non, je n'ai pas mis mon visage sur son pelage.

Une autre pause.

— Mais c'est une phrase bizarre quand même.  
Je restai sur le balcon, Eugène dans les bras, à écouter malgré moi.  
Pas par curiosité malsaine.  
Enfin.  
Pas uniquement.  
Le père répondit quelque chose que je ne distinguai pas. Liora protesta. Un tiroir s'ouvrit. De l'eau coula probablement dans la cuisine ou la salle de bain.  
La vie reprenait de l'autre côté du mur.  
De l'autre côté du balcon.  
Je baissai les yeux vers Eugène.  
— Tu comprends que tu es en train de créer un problème ?  
Il posa sa tête contre mon avant-bras.  
Geste doux.  
Manipulation évidente.  
Je rentrai dans le studio.  
Refermai la baie vitrée.  
À clé.  
Puis, par prudence, tirai légèrement le rideau.  
Eugène sauta de mes bras dès que je le posai au sol. Il alla directement vers son coussin, tourna deux fois sur lui-même, et s'installa comme si rien de notable ne venait de se produire.  
Lapin, depuis son coin, le regardait avec une expression que je choisis d'interpréter comme du mépris.  
— Oui, dis-je. On est d'accord.  
Je retournai sur le balcon avec des attaches supplémentaires, réparai le bas du grillage, ajoutai deux couches, puis une troisième.  
Quand ce fut terminé, l'ensemble ressemblait encore moins à une installation discrète.  
Très bien.  
Je sacrifiais l'esthétique à la survie.  
Je rentrai, me lavai les mains, puis retournai à mon bureau.  
Le mail du client était toujours ouvert.  
« Revisiter entièrement la direction émotionnelle du visuel. »  
Je fixai l'écran.  
Puis regardai Eugène.  
Puis la baie vitrée.  
Puis le mur de droite.  
Derrière, j'entendis Liora rire de nouveau.  
Un rire court.  
Suivi d'une remarque de son père, plus grave.  
Puis sa voix à elle, rapide, vivante, impossible à ignorer.  
Je posai les doigts sur le clavier.  
Ne tapai rien.  
Cette fois, le silence du studio n'était plus exactement le même.  
Il y avait une sorte de passage dedans.  
Un endroit nouveau par lequel le monde pouvait entrer.  
Je n'étais pas sûr d'aimer ça.  
Je n'étais pas sûr de ne pas aimer ça.  
Je regardai Eugène, déjà à moitié endormi, parfaitement innocent dans son mensonge général.

— Cette situation ne va pas rester un accident, hein ?

Il ouvrit un œil.

Le referma.

Aucune réponse.

Évidemment.

## Chapitre 5

### *Prétexte félin*

Pendant trois jours, Eugène ne tenta rien.

Rien.

Aucune infiltration.

Aucun regard prolongé vers le balcon voisin.

Aucune patte glissée sous le grillage renforcé.

Aucun comportement suspect, en dehors de son comportement normal, qui restait globalement suspect par principe.

Il dormait.

Mangeait.

Occupait le canapé avec l'assurance d'un propriétaire non déclaré.

Parfois, il fixait la baie vitrée comme on fixe un souvenir heureux, mais sans passer à l'acte.

Je décidai donc que le problème était réglé.

Décision optimiste.

Presque dangereuse.

Le grillage tenait. Les attaches aussi. Le bas était doublé, puis triplé, avec une précision que j'avais refusé d'accorder jusque-là à mes démarches administratives.

Même Eugène semblait avoir accepté la nouvelle frontière.

Ou préparait autre chose.

Avec lui, la paix ressemblait toujours un peu à une embuscade.

Je repris mon travail.

Enfin.

J'essayai.

Les commandes n'avaient pas disparu parce que mon chat s'était découvert une vocation de diplomate de voisinage. Les clients continuaient de vouloir des visuels « plus humains », des ambiances « plus respirantes », des couvertures « moins froides mais pas trop chaleureuses ».

Je passai une matinée entière sur une forêt qui devait être inquiétante sans être anxiogène.

Différence fondamentale.

Apparemment.

Je dessinaï des arbres.

Les effaçai.

Ajoutai une lumière.

La retirai.

Sauvegardai.

Ouvris un mail.

Le refermai.

Sur le bureau, derrière la fenêtre du logiciel, un dossier intitulé « intérieurs\_sélection » restait ouvert depuis deux jours.

Je le minimisai.

Pas maintenant.

Les images personnelles avaient une façon très désagréable de regarder le travail alimentaire par-dessus son épaule.

Je me levai pour remplir mon verre.

De l'autre côté du mur, une porte claqua.

Pas fort.

Enfin, fort selon des critères normaux.

Normal selon les critères de Liora.

Je restai immobile, le verre vide à la main.

Des pas.

Rapides.

Une voix.

La sienne.

Impossible de distinguer les mots, seulement le rythme. Une phrase lancée trop vite, une réponse plus grave, probablement son père, puis un bruit de clés.

Je regardai l'heure.

Dix-sept heures vingt-deux.

Entraînement ?

Peut-être.

Non.

Je ne connaissais pas ses horaires.

Je ne les suivais pas.

J'avais simplement constaté, par hasard, qu'elle partait souvent entre dix-sept heures et dix-huit heures avec un sac. Et qu'elle revenait plus tard, parfois en parlant moins fort. Ce qui pouvait vouloir dire fatigue. Ou mauvaise humeur. Ou juste respect tardif des cloisons.

Observation neutre.

Aucune implication.

Je bus mon verre d'eau.

Puis je retournai à mon bureau.

Le lendemain, même chose.

Dix-sept heures trente.

Pas rapides.

Clés.

Voix.

Porte.

Le jour suivant, un peu plus tôt.

Je remarquai aussi qu'elle rentrait parfois en traînant légèrement les pieds.

Pas beaucoup.

Juste assez pour que le rythme change.

Moins d'impact.

Moins d'élan.

Comme si le monde pesait davantage après le stade.

Je ne voulais pas savoir ça.

Enfin.

Je ne cherchais pas à savoir ça.

Mais les murs étaient fins. La réalité acoustique de l'immeuble me forçait à développer une expertise passive.

C'était indépendant de ma volonté.

Le quatrième jour, à onze heures, je travaillais sur un croquis de fenêtre quand quelqu'un toqua à ma porte.

Deux coups.

Pas ceux du père.

Les siens étaient nets, posés, avec une gravité notariale.

Ceux-là étaient plus rapides.

Presque impatientes.

Mon stylet resta suspendu au-dessus de la tablette.

Eugène leva la tête depuis le canapé.

Lapin, lui, ne réagit pas. Ou alors d'une manière si intérieure que personne ne pouvait juridiquement le prouver.

Je regardai la porte.

Puis Eugène.

Puis la porte.

Deuxième série de coups.

— Aurèl ?

Je fermai les yeux.

Évidemment.

Je me levai, vérifiai vaguement mon pull, mon pantalon, l'état général du studio, puis compris immédiatement qu'il était trop tard pour améliorer quoi que ce soit en moins de cinq secondes.

Le studio était dans son état normal.

Désordre maîtrisé.

Donc désordre.

Des carnets empilés sur la table basse. Une tasse vide près de l'ordinateur. Des feuilles au sol, mais pas au hasard. Enfin, pas complètement. La guitare dans un coin, près de la lampe. Une couverture mal pliée sur le canapé. Eugène sur la couverture. Et, derrière l'angle de la bibliothèque, le territoire de Demitrius, suffisamment discret pour exister sans attirer l'attention.

Un monde entier organisé selon une logique que moi seul pouvais défendre devant un tribunal.

Je traversai la pièce et ouvris la porte.

Liora était sur le palier.

Debout devant moi.

Un pied légèrement en arrière, comme si elle s'était arrêtée juste avant de repartir. Elle portait un jean, des baskets, une veste légère ouverte sur un sweat. Ses cheveux étaient attachés, encore, mais quelques mèches s'échappaient autour de son visage. Elle avait un petit sac en tissu sur l'épaule et l'air de quelqu'un qui venait avec une demande préparée depuis exactement deux minutes.

Pas plus.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

Elle jeta un regard derrière moi.

Pas discret.

— Il est là ?

Je tournai légèrement la tête, même si je savais.

Eugène n'avait pas bougé.

Il était toujours sur le canapé, dans une position tellement noble qu'on aurait pu croire que la visite avait été programmée par ses services.

— Oui.

— Bien.

Silence.

Je la regardai.

Elle me regarda.

Puis elle inspira, comme si elle décidait d'assumer pleinement l'absurdité de sa présence.

— Je peux le voir ?

Je clignai des yeux.

— Eugène ?

— Oui.

— Maintenant ?

— Si tu peux.

— Tu veux voir mon chat.

— Oui.

Elle hocha la tête avec un sérieux presque admirable.

— Officiellement.

— Officiellement ?

— Oui.

Je posai une main sur le bord de la porte.

Le couloir était calme autour de nous. Trop calme pour une conversation pareille.

— Pourquoi ?

Elle ouvrit la bouche.

La referma.

Puis haussa les épaules.

— Parce que j'en ai envie.

Réponse dangereusement simple.

Aucune stratégie apparente.

Aucun détour.

Juste l'envie, posée là, au milieu du palier, comme une chose qui suffisait.

Moi, j'avais immédiatement douze objections.

Allergie.

Père.

Porte ouverte.

Voisine.

Chat.

Allergie, encore.

Studio pas préparé.

Implications sociales d'une fille entrant chez moi pour voir un animal qui avait déjà envahi son appartement deux fois.

Message possible au groupe de copropriété.

« Bonjour, attention, le jeune du cinquième organise maintenant des visites. »

Très mauvais.

— Tu es allergique, dis-je.

— Moyennement.

— C'est toujours allergique.

— J'ai pris un antihistaminique.

Je la regardai.

— Pour venir voir mon chat ?

— Peut-être.

— Liora.

— Quoi ?

Elle eut un petit sourire.

Elle savait.

Elle savait que c'était bizarre.

Elle ne semblait pas s'en excuser pour autant.

C'était là toute la difficulté.

— Je sais que c'est un peu... dit-elle en cherchant le mot.

— Inquiétant ?

— Non.

— Médicalement discutable ?

— Non plus.

— Socialement étrange ?

— Voilà.

Elle pointa un doigt vers moi.

— Socialement étrange. Mais pas grave.

— Ce n'est pas toi qui seras interrogée par ton père si tu fais une réaction.

— Si.

— D'accord, mais moi je serai accusé.

— Il ne t'accusera pas.

Je levai les yeux.

Elle corrigea :

— Pas officiellement.

— Rassurant.

— Il demandera juste pourquoi j'étais chez toi.

— Voilà.

— Et je dirai que j'étais venue voir Eugène.

— Ça n'arrange rien.

— Si. C'est la vérité.

Je restai silencieux.

La vérité, dans ce cas précis, avait un potentiel catastrophique.

Je regardai derrière moi.

Eugène nous observait maintenant.

Il avait levé la tête.

Très calme.

Très conscient d'être le centre du problème.

Liora suivit mon regard, puis son expression changea. Elle s'adoucit, mais d'une manière vive.

— Oh, il me regarde.

— Il regarde tout le monde comme s'il évaluait la valeur locative des lieux.

— Il m'a reconnue.

— Probablement.

— Tu vois.

— Je ne vois rien.

— Tu refuses de voir.

Je soupirai.

Erreur.

Elle prit ça comme une ouverture.

— Je peux rester deux minutes, dit-elle. Vraiment. Je le vois, je dis bonjour, je repars. Je ne touche pas tout. Je ne m'installe pas. Je ne fais pas d'état des lieux.

Je regardai son sac.

Son visage.

Le couloir derrière elle.

Puis mon appartement.

Je pouvais dire non.

Techniquement.

Poliment.

Simplement.

Je pouvais dire : « Pas aujourd'hui. »

Je pouvais dire : « C'est mieux d'éviter. »

Je pouvais dire : « Ton père a raison. »

Rien dans ma vie ne m'obligeait à ouvrir davantage cette porte.

Sauf qu'Eugène descendit du canapé à cet instant précis.

Il s'étira.

Longuement.

Puis marcha vers l'entrée avec une lenteur dramatique.

Liora se redressa, comme s'il venait lui-même de valider la demande.

— Tu vois, souffla-t-elle.

— Non.

— Il vient.

— Il marche chez lui.

— Vers moi.

— Vers la porte.

— Où je suis.

Je baissai la tête.

Très bien.

Je venais de perdre un débat contre une voisine et un chat.

Situation humiliante.

J'ouvris un peu plus la porte.

— Deux minutes.

Son sourire fut immédiat.

— Promis.

— Et tu ne le portes pas.

— D'accord.

— Tu ne mets pas ton visage dessus.

— Je sais.

— Tu te laves les mains après.

— Tu parles vraiment comme mon père.

— C'est à cause de toi.

— C'est touchant.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle entra.

Juste un pas d'abord.

Puis deux.

Et le studio changea.

Pas physiquement.

Rien ne bougea vraiment. La table basse resta la table basse. Les carnets restèrent les carnets. La guitare ne devint pas soudainement autre chose qu'une guitare posée dans un coin.

Mais sa présence fit comme les bruits d'à côté, sauf sans le mur.

Elle remplissait l'espace immédiatement.

Pas en criant.

Pas même en parlant.

Simplement en étant là.

Elle regarda autour d'elle avec une curiosité directe, sans gêne excessive, mais sans indiscretion méchante. Elle ne fouillait pas. Elle recevait tout trop vite.

Le bureau. Les feuilles près de la tablette.

Le dossier minimisé sur l'écran.

Le canapé. Les plantes. La lampe près de la bibliothèque.

La guitare.

Trop longtemps, la guitare.

Ou peut-être une seconde seulement.

Je le remarquai quand même.

Évidemment.

— C'est petit, dit-elle.

Je me figeai.

Elle tourna aussitôt la tête vers moi.

— Pas dans le mauvais sens.

— Il y a un bon sens ?

— Oui. Petit comme... contenu.

— Contenu ?

— Oui. Tout est là.

Je ne répondis pas.

Je ne savais pas si c'était un compliment. Ou une observation. Ou une violation douce de mon organisation intérieure.

Elle avança encore un peu, puis s'arrêta près du canapé parce qu'Eugène venait d'arriver à ses pieds.

Il ne se frotta pas contre elle.

Bien sûr que non.

Il s'assit à un mètre.

Face à elle.

Très droit.

Très digne.

Absolument pas disponible.

Liora porta une main à sa poitrine.

— Il m'ignore ?!

— Oui.

— Après tout ce qu'on a vécu ?!

— Vous avez vécu une chaussette et deux intrusions.

— C'est déjà beaucoup.

— Pour lui, non.

Elle s'accroupit lentement.

Je me tendis.

Elle leva une main sans quitter Eugène des yeux.

— Je sais. Pas le visage. Pas le porter. Pas le respirer comme un coussin.

— Merci.

— Je peux lui dire bonjour ?

— Verbalement, oui.

Elle sourit et baissa la voix.

— Bonjour, Eugène.

Eugène tourna la tête vers la fenêtre.

Refus complet.

Liora resta accroupie, bouche entrouverte.

— Il me snobe.

— Il est chez lui.

— Chez moi aussi, il faisait son important.

— C'est sa personnalité.

— J'adore.

— Mauvaise nouvelle pour ton système immunitaire.

Elle tendit une main, paume vers le haut, sans toucher.

Eugène ne bougea pas.

Puis il avança d'un demi-pas.

S'arrêta.

La fixa.

Et contourna sa main pour aller se frotter contre le pied du canapé.

Liora resta figée.

— C'était une humiliation.

— Oui.

— Tu as vu ?

— Oui.

— Tu ne vas rien faire ?

— Contre mon chat ?

— Dis-lui d'être gentil.

— Eugène, sois gentil.

Eugène s'allongea.

Dos à nous.

Liora tourna lentement la tête vers moi.

— Il te respecte énormément.

— Nous avons une relation complexe.

Elle rit.

Puis renifla légèrement.

Mon attention se fixa immédiatement sur son nez.

— Ça va ?

— Oui.

— Déjà ?

— Ce n'est rien.

— Tu viens d'entrer.

— Et ?

— Ton allergie est rapide.

— Toi aussi, tu es rapide pour paniquer.

— Je m'informe.

— Tu paniques méthodiquement.

Je n'eus pas de réponse.

Elle se releva et regarda autour d'elle à nouveau. Je vis ses yeux passer sur les carnets empilés. Sur les feuilles près du bureau. Sur les croquis retournés contre la table, comme si le simple fait de cacher leur face suffisait à les rendre invisibles.

Ça ne suffisait pas.

Elle les avait vus.

Elle vit aussi mon mouvement, minuscule, celui de quelqu'un qui hésite entre se placer devant et prétendre qu'il n'a rien remarqué.

Elle ne posa pas de question.

Pas tout de suite.

Son regard glissa simplement, s'arrêta sur une feuille au mur, puis repartit.

— Tu fais tout ici ? demanda-t-elle.

Je suivis son regard.

Bureau. Tablette. Tasses.

Carnets.

- La plupart du temps.
- Tu travailles vraiment dans ce fauteuil ?
- Oui.
- Ton dos va mourir.
- Il a déjà commencé.
- Je le savais.

Elle pointa la chaise de bureau.

- Ça, ce n'est pas une vraie chaise pour rester assis toute la journée.
- C'est une chaise.
- Pas une vraie.
- Elle a les propriétés essentielles.
- Tu veux dire quatre pieds et une assise ?
- C'est une base solide.
- Ton dos te déteste.

Je faillis répondre, mais Eugène choisit ce moment pour rouler légèrement sur le côté.

Liora se retourna aussitôt vers lui.

— Ah, quand même.

Elle s'approcha du canapé, puis s'arrêta à une distance raisonnable.

— Je peux ?

Elle me regardait.

Cette fois, elle demandait vraiment.

Pas avec provocation.

Pas avec son air de transformer chaque limite en négociation.

Une vraie question.

Je baissai les yeux vers Eugène.

Il s'était installé sur la couverture, pattes repliées, regard à moitié fermé.

Disponible.

Ou en train de préparer une humiliation plus subtile.

— Tu peux essayer.

Liora tendit la main.

Doucement.

Elle toucha le haut de sa tête du bout des doigts.

Eugène ne bougea pas. Puis il ferma les yeux.

Victoire totale.

Son visage à elle changea.

Pas beaucoup.

Juste assez.

La joie devint plus silencieuse.

— Oh, murmura-t-elle.

Je la regardai caresser mon chat avec une concentration rare. Elle semblait retenir son énergie pour ne pas aller trop vite. Ses doigts passaient entre les oreilles, puis s'arrêtaient, puis recommençaient.

Un éternuement monta.

Elle tourna la tête au dernier moment.

— Désolée.

— Tu devrais arrêter.

— Dans trente secondes.

— Liora.

— Vingt.

— Tu négocies avec ton allergie.

— Je gagne souvent.

— Elle aussi.

Elle sourit sans relever les yeux.

— Il est plus doux chez toi.

— Il est pareil.

— Non.

— Si.

— Chez moi, il visitait. Ici, il habite.

Je regardai Eugène.

Puis le studio.

Je n'avais jamais pensé la différence comme ça.

Visiter.

Habiter.

Encore une phrase qu'elle lançait sans prévenir et qui restait accrochée quelque part.

Elle retira enfin sa main et se redressa.

— Voilà. Je suis raisonnable.

Elle éternua.

Deux fois.

— Relativement, ajoutai-je.

— Relativement raisonnable, c'est déjà bien.

Elle sortit un petit flacon de gel hydroalcoolique de son sac.

Je la regardai.

— Tu avais prévu.

— Oui.

— Donc ce n'était pas une impulsion.

— Un peu quand même.

— Tu as pris un antihistaminique et du gel pour une impulsion ?

— Je suis spontanée avec préparation.

Je restai silencieux.

— Ça n'a aucun sens, dis-je.

— Pour toi.

Elle se frotta les mains, puis se tourna encore une fois vers le studio.

Son regard passait partout, mais il était moins rapide maintenant. Comme si elle commençait à comprendre qu'il fallait regarder autrement ici.

Moins fort. Moins vite.

Ça me troubla plus que son énergie.

— C'est bizarre, dit-elle.

Je me tendis.

— Quoi ?

— Je t'imaginai autrement.

— Comment ?

Elle réfléchit.

Mauvais signe.

— Je ne sais pas. Plus vide.

Je ne répondis pas.

— Pas toi. Enfin, pas vide toi. Ton appartement. Depuis le couloir, tu fais très... discret.

— C'est une qualité.

— Oui. Mais ici, c'est plein.

Je regardai les carnets.

Les plantes.

Les feuilles.

Les tasses.

La guitare dans son coin.

Le canapé.

Eugène, déjà satisfait de lui-même.

— Plein de désordre.

— Non. Plein de trucs qui restent.

Je déglutis.

Très discrètement.

Elle n'avait vraiment pas le droit d'être précise comme ça.

Pas en étant là depuis quelques minutes.

Enfin.

Beaucoup plus que deux.

Je regardai l'heure sur mon écran.

Elle aussi.

— Ah, dit-elle.

— Oui.

— Ça fait plus que deux minutes.

— Oui.

— Je vais y aller.

— D'accord.

Aucun de nous ne bougea immédiatement.

Eugène s'était rendormi.

Le studio semblait avoir accepté sa présence avec une facilité agaçante.

Moi, moins. Ou autrement.

Elle fit un pas vers la porte.

Puis un deuxième.

Je me détendis presque.

Erreur.

Liora s'arrêta net.

Pas un ralentissement.

Un vrai arrêt.

Rare.

Son regard venait de tomber vers le coin près de la bibliothèque. Là où Demitrius, trahi par sa curiosité ou par une très mauvaise gestion de la discrétion, avait avancé de quelques centimètres hors de son territoire.

Oreilles dressées. Nez en mouvement. Regard prudent.

Liora ne respira presque plus.

— Attends.

Je suivis son regard.

Ah.

Très bien.

— C'est...

Elle plissa légèrement les yeux, comme si son souvenir arrivait avec quelques secondes de retard.

Puis son visage s'éclaira.

— Mais oui. Demitrius !

Je fermai les yeux une seconde.

Évidemment. Elle se souvenait.

Pas vaguement.

Pas comme on se souvient d'un détail secondaire croisé à trois heures du matin dans une scène absurde.

Elle se souvenait vraiment.

— Il existe vraiment, dit-elle.

— C'est généralement ce que font les lapins.

— Non, mais je veux dire... je l'avais vu, oui, mais là...

Elle s'interrompit.

Quelque chose dans sa voix venait de baisser.

Pas beaucoup.

Juste assez pour que Demitrius ne recule pas immédiatement.

Elle savait faire ça, donc.

Ralentir.

Je n'avais pas prévu cette information.

Liora fit un pas dans sa direction.

Je levai une main.

— Doucement.

Elle s'arrêta aussitôt.

Aussitôt.

Ce qui fut presque plus inquiétant que si elle avait continué.

— Je sais, dit-elle.

Et elle parlait moins fort.

Beaucoup moins fort.

Demitrius remua le nez.

Eugène, depuis le canapé, ouvrit un œil avec un manque total d'intérêt pour la tension dramatique.

Liora regarda Demitrius, puis moi.

Ses yeux brillaient.

Catastrophe.

— Aurèl.

— Oui ?

— Je peux rester encore un peu ?

Je regardai la porte ouverte. Le couloir, juste derrière. La sortie possible.

Le plan initial, parfaitement simple, parfaitement mort.

Deux minutes.

Elle avait dit deux minutes.

Je regardai Demitrius, qui n'avait pas encore fui.

Puis Liora, debout, au milieu de mon studio, les mains sagement immobiles, comme si toute son énergie venait d'apprendre à se tenir sur la pointe des pieds.

Je compris immédiatement.

La visite n'était plus courte.

Elle venait seulement de commencer.

— Techniquement, dis-je, tu étais venue voir mon chat.

Elle sourit.

Très doucement, cette fois.

— Techniquement, oui.

## Chapitre 6

### *Le lapin, et autres preuves*

Lapin était toujours à moitié sorti de son territoire, près de la bibliothèque.

Une patte sur le tapis.

L'autre encore dans la zone couverte par son petit enclos ouvert, comme s'il hésitait entre participer à la scène et déposer une réclamation.

Liora, elle, ne bougeait plus.

Ce qui méritait presque d'être noté quelque part.

Elle avait les yeux fixés sur lui avec une attention très différente de celle qu'elle avait eue pour Eugène. Avec le chat, elle était entrée dans une forme de défi personnel. Il l'ignorait, donc elle devait mériter son attention.

Logique absurde.

Cohérente avec Liora.

Avec Demitrius, c'était autre chose.

Elle s'était tue.

Vraiment tue.

Comme si elle avait compris d'instinct que certains êtres ne se gagnaient pas avec de l'insistance.

Je n'avais pas prévu ça.

— Je peux m'approcher ? demanda-t-elle.

Sa voix était plus basse.

Pas spectaculaire.

Pas transformée.

Juste ajustée.

Je la regardai.

— Lentement.

Elle hocha la tête.

Aucun commentaire.

Aucune négociation.

Aucune blague immédiate.

Encore plus inquiétant.

Elle fit un pas.

Demitrius recula d'un centimètre.

Elle s'arrêta aussitôt.

— Là ?

Je regardai Demitrius, puis Liora.

— Là, ça va.

Elle s'accroupit très doucement, les mains posées sur ses genoux.

Eugène ouvrit un œil depuis le canapé. Il contempla la scène avec le mépris tranquille d'un animal qui ne comprenait pas pourquoi un être aussi petit obtenait soudain autant de considération.

— Il est plus peureux ? demanda-t-elle.

— Plus prudent.

— Pardon. Plus prudent.

Elle avait corrigé sans discuter.

Je sentis quelque chose se déplacer dans mon attention.

Un détail.

Un petit.

Mais les détails avaient parfois cette manie insupportable de changer toute la pièce.

— Il n'aime pas les gestes brusques, dis-je. Ni les bruits trop secs. Ni les inconnus debout au-dessus de lui. Ni Eugène quand Eugène décide qu'il existe une hiérarchie dans cet appartement.

Liora jeta un regard au chat.

— Il décide souvent ça ?

— Tous les jours.

— Et Demitrius accepte ?

— Demitrius pratique la résistance passive.

Il remua le nez, comme pour confirmer.

Liora sourit, sans rire trop fort.

Même son sourire avait changé de volume.

Elle resta accroupie, immobile, et attendit.

Je ne savais pas pourquoi ça me troublait autant.

Peut-être parce que je l'avais déjà rangée dans une catégorie trop simple.

Fille rapide.

Voix trop vivante.

Portes qui claquent.

Présence impossible à ignorer.

Une énergie de couloir et de balcon, faite de phrases lancées avant d'être pesées.

Et maintenant elle était là, au milieu de mon studio, capable de se réduire presque à rien pour ne pas effrayer un lapin.

Demitrius avança d'un demi-pas.

Puis s'arrêta.

Liora inspira à peine.

— Il vient ?

— Peut-être.

— Je ne bouge pas.

— Bonne idée.

— Je suis très forte pour ne pas bouger.

Je la regardai.

Elle tourna les yeux vers moi.

— Quoi ?

— Rien.

— Tu as l'air de douter.

— J'ai entendu tes portes.

Elle plissa les yeux.

— Attaque basse.

— Observation acoustique.

— Les murs sont contre moi.

— Les murs subissent.

Elle sourit encore, puis reporta son attention sur Demitrius.

Il fit deux petits bonds prudents vers le centre du tapis.

Pas jusqu'à elle.

Pas encore.

Mais assez pour que Liora se redresse intérieurement sans bouger extérieurement.

Je le connaissais, ce mouvement. Les gens faisaient souvent l'inverse. Ils se penchaient, tendaient la main, appelaient avec une voix trop douce qui devenait immédiatement suspecte.

Ils voulaient accélérer la confiance.

Liora ne fit rien.

Elle le laissa décider.

Très mauvais.

Pas pour Demitrius.

Pour moi.

— Il mange quoi ? demanda-t-elle.

— Du foin principalement. Des légumes. Un peu de granulés. Pas trop de carottes, malgré toute la propagande culturelle.

— Les dessins animés ont menti ?

— Sur beaucoup de points.

Je me dirigeai vers le coin près de la bibliothèque et pris le petit bol d'eau.

Demitrius recula aussitôt.

Liora aussi.

Elle recula alors qu'elle était déjà accroupie.

Je ne savais même pas comment c'était possible.

— Je peux bouger, dis-je. C'est chez moi.

— Oui, mais je ne voulais pas lui bloquer le passage.

Je restai une seconde avec le bol dans la main.

— Ah.

Réponse brillante.

Je remplis l'eau dans la cuisine, puis revins la poser à sa place. J'en profitai pour déplacer un câble qui traînait près de la multiprise. Demitrius avait une passion très personnelle pour tout ce qui coûtait plus de vingt euros à remplacer.

— Il mange les câbles ? demanda Liora.

— Il négocie avec eux.

— Et il gagne ?

— Souvent.

Je repoussai la multiprise derrière une caisse, vérifiai que le tapis ne coinçait pas la petite barrière, puis ramassai un bout de carton qu'Eugène avait probablement déplacé pour des raisons politiques.

Liora me regardait faire.

Pas comme quelqu'un qui attendait la suite.

Comme quelqu'un qui notait.

— Quoi ? demandai-je.

— Rien.

— C'est rarement rien, avec toi.

— Je regarde.

— C'est pire.

Elle sourit.

— Tu fais attention à beaucoup de choses.

Je baissai les yeux vers le câble.

— C'est un lapin. Il faut faire attention.

— Oui.

Elle ne dit rien d'autre.

C'était cette absence d'ajout qui me désorganisait. Elle pouvait être incroyablement bavarde quand il s'agissait de défendre l'idée absurde qu'un chat

l'avait choisie. Puis, face à quelque chose de simple et fragile, elle trouvait soudain la bonne quantité de silence.

Demitrius s'approcha encore.

Cette fois, il arriva à une distance raisonnable de ses chaussures.

Il renifla l'air.

Liora regarda ses propres baskets avec une concentration dramatique.

— Elles sont propres, murmura-t-elle.

— Il ne vérifie pas ton hygiène.

— On ne sait pas. Il a l'air exigeant.

— Il l'est.

— Plus qu'Eugène ?

Eugène, sur le canapé, tourna légèrement la tête vers nous.

Comme s'il venait d'être mentionné dans un contexte défavorable.

— Différemment, dis-je.

— Ça veut dire oui.

— Ça veut dire qu'Eugène pense posséder le monde, et Demitrius pense que le monde peut tomber sur lui à tout moment.

Liora releva les yeux vers moi.

Son expression changea encore.

Moins amusée.

— C'est pour ça que tu l'as pris ?

Je ne répondis pas tout de suite.

Question trop directe.

Pas agressive.

Je me penchai pour remettre le foin correctement dans son gros râtelier.

— Je l'ai récupéré chez quelqu'un qui n'avait plus le temps de s'en occuper.

— Ah.

— Il était déjà comme ça.

— Prudent ?

— Oui.

Un silence passa.

Demitrius renifla le bout du lacet de Liora.

Elle resta parfaitement immobile.

Ses yeux s'agrandirent.

— Aurèl.

— Oui ?

— Je suis choisie.

— Tu es reniflée.

— C'est le début.

— C'est une enquête.

— Il enquête parce qu'il s'intéresse.

Je secouai la tête.

Elle avait baissé la voix jusque dans ses bêtises.

C'était presque impressionnant.

Demitrius fit un bond de côté, puis repartit vers son tapis. Il s'arrêta près du bol d'eau, comme si toute cette audace avait nécessité une réhydratation immédiate.

Liora expira enfin.

— Il est incroyable.

— Il a touché ton lacet.

— Justement.

— La barre est basse.

— La confiance commence parfois par un lacet.

Je la regardai.

Elle aussi.

Puis elle haussa les épaules, un peu gênée cette fois.

— Quoi ? C'est vrai.

Je n'avais pas dit le contraire.

C'était ça, le problème.

Elle se releva lentement.

Trop vite pour Demitrius, qui rentra d'un bond dans son espace.

Liora se figea.

— Mince.

— Ce n'est pas grave.

— Je suis allée trop vite.

— Un peu.

— Désolée, Demitrius.

Elle l'avait dit avec un sérieux absolu.

Au lapin.

Qui, évidemment, ne répondit pas.

Moi non plus.

Je ne savais pas très bien quoi faire de la douceur des gens quand elle apparaissait sans prévenir.

C'était encombrant.

Plus encombrant encore que le bruit.

Liora resta debout au milieu du studio. Son regard revint doucement vers le reste de la pièce. Maintenant qu'elle avait ralenti, elle voyait autrement. Je le sentais presque physiquement.

Ses yeux passèrent sur la table basse.

Les carnets.

Les feuilles.

Les croquis retournés.

Une petite pile d'images que j'avais déplacée près de l'ordinateur en me promettant de la trier plus tard.

Plus tard voulait généralement dire jamais.

Ou quand un mail me forcerait à nommer ce que je faisais.

Je sus qu'elle allait demander avant même qu'elle ouvre la bouche.

— Je peux voir ?

Non.

Réponse immédiate dans ma tête.

Simple.

Claire.

Parfaite.

Ma bouche, elle, prit plus de temps.

— Voir quoi ?

Liora me lança un regard.

— Aurèl.

— Il y a beaucoup de choses dans cette pièce.

— Les dessins.

Je glissai les mains dans les poches de mon pantalon.

Mauvais choix.

Ça donnait l'air de quelqu'un qui cachait des preuves.

— Ce n'est pas très intéressant.

— Ça, c'est une phrase de protection.

Je la regardai.

— Tu analyses toujours les phrases des gens ?

— Seulement quand elles sont évidentes.

— Rassurant.

— Tu ne veux pas me montrer ?

Question simple.

Trop simple.

Elle ne disait pas ça comme un défi.

Pas comme avec Eugène.

Elle me laissait une sortie.

Je pouvais refuser.

Elle accepterait.

Et précisément pour ça, ce fut plus difficile.

Je pris les feuilles les moins exposées sur la table basse.

Pas les carnets.

Pas la pile près de l'ordinateur.

Pas celles qui étaient restées sous mon clavier parce que je les regardais parfois trop longtemps.

Juste quelques essais.

Des intérieurs.

Une cage d'escalier.

Une fenêtre ouverte sur une cour.

Un couloir avec une plante morte.

Une cuisine vide dans une lumière de matin.

Je les lui tendis.

— Ce sont des recherches.

— D'accord.

Elle prit les feuilles avec soin.

Trop de soin.

Comme si le papier avait plus d'importance que ce que je voulais bien admettre.

Elle les regarda une par une.

Je détestai immédiatement chaque seconde.

Son silence devenait insupportable.

— C'est des trucs personnels, mais pas vraiment, dis-je. Enfin, certains sont pour des projets. D'autres pas. Je dessine beaucoup d'espaces. C'est pratique. Les espaces ne demandent pas de retouches absurdes par mail.

Elle ne répondit pas.

— Et puis c'est surtout des tests de lumière.

Toujours rien.

— Enfin, là, celui-là n'est pas fini.

— Aurèl.

Je m'arrêtai.

Elle regardait le dessin de la cuisine.

La pièce était vide, à part une chaise tirée légèrement en arrière et un verre posé près de l'évier. Rien de spécial. Juste une lumière oblique sur le sol.

— Quoi ?

— On dirait que les pièces respirent.

Je ne trouvai rien.

Aucun mot.

Aucune blague interne.

Aucune phrase sèche pour remettre de la distance.

Rien.

Elle continua, plus doucement :

— Pas comme des décors. Comme des endroits où il s'est passé quelque chose juste avant. Ou alors où quelque chose va arriver, mais doucement.

Je pris une inspiration.

Elle était courte.

Ridicule.

— C'est beaucoup pour une cuisine vide.

— Elle n'est pas vide.

Je regardai le dessin.

Puis elle.

— Il n'y a personne.

— Oui, mais ce n'est pas pareil.

Elle posa les feuilles sur la table avec précaution.

Puis elle vit une autre feuille.

Évidemment.

Celle que j'avais oubliée près de la lampe.

Pas un dessin.

Une page pliée en deux, puis rouverte, avec des lignes écrites trop vite. Des mots barrés. Des morceaux de phrases. Une structure vaguement musicale que j'aurais dû ranger depuis des semaines.

Liora baissa les yeux.

Je tendis la main trop tard.

— Ça, non.

Elle s'arrêta aussitôt.

Ses doigts n'avaient pas touché le papier.

— Pardon.

Le respect immédiat rendit la situation encore pire.

— Ce n'est rien, dis-je.

— Tu viens de dire non comme si c'était quelque chose.

— C'est une feuille.

— Avec des mots.

— Beaucoup de feuilles ont des mots.

— Pas comme ça.

Je pris la page avant qu'elle puisse mieux voir.

Mouvement trop rapide.

Très discret.

Donc totalement évident.

Liora ne sourit pas.

Elle regarda simplement ma main qui tenait la feuille.

— Tu écris aussi ?

— Non.

— Aurèl.

— J'assemble des phrases qui ne servent à rien.

— Ça s'appelle écrire.

— Non, ça s'appelle éviter de dormir.

Elle hocha lentement la tête.

— C'est pour la guitare ?

Je regardai l'instrument dans son coin.

Traître en bois.

— Parfois.

— Donc tu joues, tu chantes, et tu écris des paroles que tu caches très mal.

— Tu tires beaucoup de conclusions.

— Elles sont alignées devant moi.

— Ce n'est pas une enquête.

— Tout est une enquête quand les preuves sont visibles.

Je pliai la feuille.

Puis la dépliai, parce que la plier donnait l'impression que j'essayais de la faire disparaître.

Ce qui était vrai.

Mais inutile de le confirmer.

— Je ne joue pas devant les gens, dis-je.

— Je n'ai pas demandé.

— Tu allais demander.

— Oui.

Au moins, elle était honnête.

Je m'assis sur l'accoudoir du canapé. Eugène ouvrit un œil, vexé que mon poids modifie l'équilibre global de son royaume.

— Ce n'est pas... commençai-je.

Je cherchai une phrase correcte.

Rien.

Liora attendit.

Encore.

Décidément, c'était devenu une technique.

— Le dessin, c'est mon travail, dis-je finalement. Même quand c'est personnel, je sais comment le montrer. Je sais ce qu'on peut en dire. Je peux encaisser un avis, une demande, une critique absurde. Ça fait partie du truc.

Je regardai la guitare.

— La guitare, c'est plus vieux. Et moins utile.

— Moins utile à qui ?

Je tournai la tête vers elle.

— Tu poses des questions fatigantes.

— Oui.

Elle ne s'en excusa même pas.

— À personne, dis-je. C'est juste... pour moi.

Elle hocha la tête.

Cette fois, elle ne demanda pas à entendre.

Pas encore.

Elle regarda seulement la guitare, puis la feuille dans ma main, puis moi.

Et ce regard-là me dérangerait plus que toutes ses questions.

Pas parce qu'il insistait.

Parce qu'il comprenait peut-être une partie de la porte sans essayer de l'ouvrir.

— Je ne vais pas te forcer, dit-elle.

— C'est généreux.

— Je peux être très civilisée.

— Depuis quand ?

— Depuis Demitrius. Il m'a élevé.  
Je soufflai presque du nez.  
Un rire minimal.  
Accidentel.  
Elle le vit.  
Bien sûr.  
— Voilà, dit-elle. Progrès.  
— Ne fais pas de bilan.  
— Je fais ce que je veux.  
Demitrius choisit cet instant pour ressortir prudemment.  
Liora se tut immédiatement.  
Encore.  
Le contraste me frappa en pleine poitrine.  
Elle pouvait remplir une pièce, puis retirer sa présence en une seconde pour laisser de la place à un animal minuscule.  
Je ne savais pas pourquoi ça me fascinait autant.  
Peut-être parce que je connaissais trop de gens qui confondaient douceur et spectacle.  
Elle, là, ne jouait rien.  
Elle regarda Demitrius avancer vers le bol. Il but quelques gorgées, puis attrapa un brin de foin.  
— Il me pardonne ? murmura-t-elle.  
— Il ne tient pas de registre officiel.  
— Tu n'en sais rien.  
— Je vis avec lui.  
— Justement, tu n'as plus de recul.  
Je secouai la tête.  
Elle sourit.  
Puis son téléphone vibra dans sa poche.  
Demitrius se figea.  
Liora plaqua aussitôt la main dessus pour couper le bruit.  
— Désolée.  
Elle sortit l'appareil avec précaution, regarda l'écran et grimaça.  
— Mon père.  
Je me redressai.  
Mauvais.  
Très mauvais.  
— Il sait que tu es là ?  
— Pas exactement.  
— Liora.  
— Il sait que je suis dans l'immeuble.  
— C'est vaste.  
— C'est un immeuble petit.  
— Ce n'est pas mieux.  
Elle tapa rapidement un message.  
Puis s'arrêta, regarda Demitrius, ralentit ses pouces comme si même son téléphone devait respecter le rythme du lapin.  
Absurde.  
Touchant.  
Dangereux.

— Je lui dis que je passe chez une voisine.

— Je ne suis pas une voisine.

Elle leva les yeux.

— Chez « un voisin ».

— C'est pire.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est moi.

— Tu es un voisin.

— Techniquement.

— Donc, je ne mens pas.

— Tu pratiques une vérité dangereusement incomplète.

— Comme tout le monde.

Elle envoya le message.

Je décidai de ne pas imaginer la réaction de son père.

Ou plutôt je l'imaginai immédiatement.

Debout dans leur salon.

Téléphone en main.

Sourcils immobiles.

Silence grave.

J'avais peut-être dix minutes avant une intervention diplomatique.

Liora rangea son téléphone.

— Je dois y aller.

Le studio sembla se refermer légèrement autour de la phrase.

Rien de dramatique.

Juste un changement de pression.

— Oui, dis-je.

Elle récupéra son sac, puis regarda encore les dessins sur la table.

— Tu devrais en laisser certains visibles.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont l'air d'attendre qu'on les voie.

Je ne répondis pas.

Elle s'approcha de la porte, puis se retourna vers Demitrius.

— Au revoir, Demitrius.

Le lapin mangea son foin.

— Très digne, dit-elle.

— Il apprend d'Eugène.

— Mauvaise influence.

Eugène, qui dormait profondément trois secondes plus tôt, remua une oreille.

Liora sourit, puis leva une main vers lui.

— Au revoir, Eugène.

Aucune réaction.

— Toujours impoli.

— Constant.

Elle posa la main sur la poignée, mais ne l'ouvrit pas tout de suite.

Son regard revint vers la guitare.

Une dernière fois.

— Un jour, dit-elle.

Je fronçai les sourcils.

— Un jour quoi ?

— Tu joueras peut-être.

— Tu es optimiste.

— Non. Patiente.

La phrase resta dans l'air avec beaucoup trop de calme.

Puis elle ouvrit la porte.

Le couloir apparut derrière elle, plus clair, plus froid, beaucoup plus normal que mon studio.

Elle passa le seuil, se retourna.

— Merci de m'avoir montré Demitrius.

— C'est lui qui s'est montré.

— Oui, mais tu aurais pu me mettre dehors.

— J'y ai pensé.

— Je sais.

Elle sourit.

— À plus, Aurèl.

— À plus.

Elle referma la porte doucement.

Doucement.

Je restai debout.

Très immobile.

De l'autre côté, ses pas partirent dans le couloir, moins rapides que d'habitude. Peut-être parce qu'elle pensait encore au lapin. Peut-être parce qu'elle faisait attention au bruit. Peut-être parce que mon cerveau commençait à inventer des raisons là où il n'y avait qu'un rythme de marche.

Le silence revint dans le studio.

Pas tout à fait le même qu'avant.

Évidemment.

Eugène s'étira sur le canapé, satisfait d'avoir accompli sa mission sociale sans bouger depuis vingt minutes.

Lapin retourna dans son coin, vivant, entier, pas traumatisé.

Les feuilles étaient toujours sur la table.

La page de paroles toujours dans ma main.

La guitare toujours près de la lampe.

Rien n'avait changé de place.

C'était faux.

Quelque chose avait changé de place.

Je ne savais pas encore quoi.

Je posai la feuille sur le bureau, face cachée, puis la retournai presque aussitôt.

Mauvaise idée.

Je lus les mots barrés.

Ils avaient l'air plus visibles qu'avant.

Je regardai la porte.

Puis Demitrius.

Puis Eugène.

— Elle va revenir, dis-je.

Eugène ferma les yeux.

Demitrius remua le nez.

Aucun des deux ne sembla surpris.

Le studio était plus silencieux après elle.

Je n'aimai pas trop constater que je le remarquais.



## Chapitre 7

### *Ce qui reste après elle*

Je restai devant la porte fermée plus longtemps que nécessaire.

Pas très longtemps.

Enfin.

Assez longtemps pour que le mot nécessaire perde un peu de son sens.

Derrière moi, le studio reprenait sa forme habituelle.

Le canapé. La lampe près de la bibliothèque. Les feuilles sur la table basse.

La guitare contre le mur.

Eugène étalé avec la satisfaction indécente de quelqu'un qui venait d'assister à une scène importante depuis le meilleur coussin.

Lapin, lui, avait regagné son territoire.

Il mangeait.

C'était sa manière à lui de traiter les événements.

Moi, j'aurais aimé avoir une méthode aussi fiable.

Je regardai la poignée.

Elle l'avait refermée doucement.

Liora.

Pas claqué. Pas tiré trop vite. Pas laissé la porte vibrer dans l'encadrement avec cette brutalité joyeuse de l'appartement d'à côté.

Doucement.

Je n'aimais pas trop cette précision.

Elle donnait à la scène un poids qu'elle n'aurait pas dû avoir.

Je m'éloignai enfin de la porte pour remettre un peu d'ordre.

Activité simple. Rationnelle.

Nécessaire.

Il fallait ranger les feuilles. Replacer le bol. Vérifier l'eau de Lapin. Ramasser le petit bout de carton qu'Eugène avait déplacé pour ses activités internes.

Il fallait revenir à la vie normale.

Très bien.

Je pris les dessins sur la table basse.

Puis je m'arrêtai.

Liora les avait touchés.

Pas longtemps.

Pas d'une manière remarquable.

Elle avait pris les feuilles, les avait regardées avec trop d'attention, puis reposées presque au même endroit.

Le dessin de la cuisine vide était légèrement décalé par rapport aux autres.

Je le remis droit. Trop droit.

Je le décalai un peu.

Puis je restai immobile devant la table avec le sentiment très désagréable d'être devenu quelqu'un capable de réfléchir à l'angle d'une feuille parce qu'une voisine l'avait regardée.

Excellent.

Progression personnelle inquiétante.

Je finis par empiler les dessins et les poser près de l'ordinateur.

Face cachée.

Puis je changeai d'avis.

Je remis celui de la cuisine sur le dessus.

Face visible.

Pas parce que Liora avait dit qu'ils avaient l'air d'attendre qu'on les voie.

Évidemment.

Simplement parce qu'il devait sécher.

Il n'y avait aucune peinture dessus.

Détail secondaire.

Je remplis l'eau de Lapin. Il leva les yeux vers moi, mâcha lentement, puis retourna à son foin.

— Tu vas bien ?

Il remua le nez.

— Je prends ça comme une absence de plainte officielle.

Aucune réaction.

Demitrius avait survécu à Liora.

Ce qui, à bien y réfléchir, était un événement.

Elle était entrée dans le studio avec son sac, son énergie, son allergie aux chats, sa manière de poser des questions comme si les réponses existaient dans l'air. Elle avait vu Eugène, Demitrius, mes dessins, la guitare, la page avec les mots barrés.

Elle avait vu beaucoup trop de choses.

Et rien n'avait explosé.

C'était presque vexant.

J'avais passé des mois à construire un espace où chaque objet avait sa fonction, sa place, sa distance. Pas par obsession.

Ou alors une forme acceptable d'obsession.

Le studio est petit. Il fallait être précis. Une pile mal placée devenait un meuble. Un câble oublié, un piège. Une tasse abandonnée, une preuve contre moi-même.

Liora était entrée.

Elle avait regardé.

Et maintenant, tout était encore là.

Le problème venait de là, précisément.

Tout était encore là.

Mais certaines choses avaient l'air d'avoir été nommées.

Je retournai vers le bureau et réveillai l'écran de mon ordinateur.

La tablette graphique s'alluma.

Le fichier client était toujours ouvert.

Une couverture jeunesse. Forêt bleue, cabane lumineuse, silhouette d'enfant au premier plan.

Le client voulait « une ambiance plus intime, mais moins triste ».

Formulation splendide.

Plus intime. Moins triste.

La cabane avait l'air de faire une dépression saisonnière.

Je pris le stylet.

Travail.

Voilà.

Le travail était une structure saine. Les clients étaient absurdes, mais dans un cadre budgétaire. On pouvait leur répondre. Faire des versions. Sauvegarder. Continuer.

Je zoomai sur la lumière dans la fenêtre de la cabane.

Trop froide.

Je modifiai la couleur.

Trop chaude.

Je revins en arrière.  
Puis mon regard glissa vers la feuille posée sur le bureau.  
La page de paroles.  
Je l'avais retournée face visible.  
Ma propre main travaillait contre moi maintenant.  
Je la repris, la pliai en deux, puis la glissai dans un carnet.  
Très bien.  
Disparue.  
Officiellement.  
Deux minutes plus tard, je rouvris le carnet pour vérifier si la page dépassait.  
Elle dépassait.  
Je la poussai plus loin.  
Pathétique.  
Eugène sauta sur le bureau avec un bruit lourd.  
— Non.  
Il ignore cette information.  
Il avança jusqu'à l'écran, posa une patte devant la cabane, puis me regarda  
comme si nous venions d'ouvrir une réunion importante.  
— Je travaille.  
Il cligna des yeux.  
— Oui, je sais que ce concept te semble vague.  
Il s'assit.  
Devant l'image.  
Pile devant.  
Je le regardai.  
Lui aussi.  
À cet instant, son regard glissa vers la porte.  
Pas la baie vitrée. Pas son bol.  
La porte d'entrée.  
Je tournai la tête malgré moi.  
Rien.  
Le couloir était silencieux.  
— Elle est partie, dis-je.  
Eugène ne bougea pas.  
— Ne commence pas.  
Il continua de fixer la porte avec une gravité parfaite.  
Très bien.  
Même le chat participait à la création d'une ambiance.  
Je le poussai doucement sur le côté. Il résista par inertie, méthode féline  
extrêmement efficace, puis descendit du bureau avec une lenteur vexée.  
Je travaillai vingt minutes. Peut-être trente.  
J'améliorai la fenêtre. Je dégradai la cabane. Je sauvegardai trois versions.  
Je répondis à un mail avec une phrase professionnelle qui disait « je comprends  
parfaitement votre retour », alors que je ne comprenais pas comment une feuille  
pouvait être « plus confiante ».  
Puis je me levai pour préparer un thé.  
Routine. Eau. Tasse. Sachet. Attente.  
Le bruit derrière le mur arriva pendant que la bouilloire chauffait.  
Pas fort.  
Un tiroir.

Une voix étouffée.  
Puis des pas.  
Rapides, mais moins que d'habitude.  
Je restai immobile, la main sur le plan de travail.  
Évidemment.  
Les murs.  
Les voisins.  
Rien d'anormal.  
Puis la voix de Liora traversa faiblement la cloison.  
Impossible de distinguer les mots.  
Juste le rythme.  
Je reconnus quand même la fin d'une phrase.  
Une remontée légère, presque un rire.  
Je posai le sachet dans la tasse.  
Lapin buvait. Eugène, lui, s'était installé près de la porte-fenêtre, mais son oreille était tournée vers le mur.  
Traître.  
Je versai l'eau trop vite et m'éclaboussai le doigt.  
— Parfait.  
Je passai ma main sous l'eau froide.  
De l'autre côté, une porte se referma.  
Cette fois, normalement.  
Pas doucement.  
Pas violemment.  
Normalement.  
Ce qui m'agaça encore plus.  
Je pris mon thé et retournai au bureau avec une décision très claire.  
Je n'allais pas écouter.  
Je lançai de la musique dans mon casque.  
Sans le mettre.  
Mais, techniquement, je n'écoutais pas les voisins.  
Concept discutable, mais défendable si personne ne posait de questions.  
Je repris le stylet.  
La cabane était toujours là.  
Liora aussi, malheureusement, seulement sous forme de phrase.  
Elle n'est pas vide.  
Je fixai ma cuisine dessinée sur la table.  
Puis la vraie, derrière moi.  
Un évier. Une tasse. Deux torchons.  
Une plante déplacée depuis la crise du balcon.  
Rien de remarquable.  
Sauf que, désormais, une personne avait regardé mes espaces en disant qu'ils respiraient.  
Je n'étais pas sûr de pouvoir travailler normalement avec ce genre de donnée dans la pièce.  
Je sauvagardai encore.  
Par principe.  
Puis je me levai pour nourrir les animaux.  
Eugène reçut ses croquettes avec la dignité d'un roi envers qui l'on s'excusait enf. Lapin eut son ravitaillement de foin, et une feuille verte.

Je vérifiai aussi le petit tapis près de son coin.  
 C'était là que Liora s'était accroupie.  
 Les mains sur ses genoux.  
 Le corps retenu.  
 La voix plus basse.  
 Je m'accroupis au même endroit pour ramasser un brin de foin près du meuble.  
 Erreur.  
 Vu depuis là, le studio paraissait différent.  
 Plus bas.  
 Plus ouvert.  
 La table semblait plus grande. La guitare plus visible. Le canapé plus proche.  
 C'était donc ça qu'elle avait vu.  
 Ou peut-être qu'elle n'avait vu qu'un lapin.  
 Il ne fallait pas attribuer à Liora une conscience architecturale exhaustive  
 simplement parce qu'elle avait complimenté une cuisine vide.  
 Je me relevai.  
 Et je vis l'élastique.  
 Un petit élastique noir, coincé près du pied de la table basse.  
 Très banal.  
 Rien d'intime.  
 Juste un accessoire oublié, probablement tombé de son poignet.  
 Je le fixai.  
 Longtemps.  
 Beaucoup trop longtemps pour un objet qui servait à attacher des cheveux.  
 Je le ramassai entre deux doigts.  
 Lapin s'approcha immédiatement.  
 — Non.  
 Il s'arrêta.  
 — Ce n'est pas pour toi.  
 Il remua le nez.  
 — Je sais que ça ressemble à une cible.  
 Je le posai sur l'étagère, loin de sa juridiction.  
 Puis je le repris.  
 Sur l'étagère, il avait l'air installé.  
 Près de la porte, il avait l'air d'attendre.  
 Encore pire.  
 Je finis par le mettre dans la petite coupelle à clés sur le meuble d'entrée.  
 Objet à rendre. Catégorie neutre.  
 Parfaitement neutre.  
 Je regardai la coupelle.  
 Mes clés. Une pièce de deux euros. Un ticket de caisse froissé. Un élastique noir.  
 Le studio produisait maintenant des preuves.  
 Je retournai travailler.  
 L'après-midi avança par morceaux.  
 Corrections. Thé froid. Mail.  
 Eugène qui miaulait sans raison défendable.  
 Lapin qui choisissait un coin de tapis pour dormir.  
 Moi qui tentais de retrouver le silence d'avant.  
 Il revenait presque.  
 Par moments.

Puis un bruit derrière le mur suffisait à le modifier.  
Je n'attendais pas.  
Cette précision me sembla importante.  
Je n'attendais pas que Liora revienne.  
J'avais simplement une conscience anormalement développée de la porte, du couloir, de l'élastique, de l'endroit exact où elle avait dit « un jour ».  
Ce qui était différent.  
Peut-être.  
Vers dix-huit heures, je décidai de sortir les poubelles.  
Décision concrète.  
Motivation sanitaire.  
Pas sociale.  
Je pris le sac, mes clés, puis mon regard tomba sur l'élastique.  
Très bien.  
Il fallait le rendre.  
Pas tout de suite.  
Mais si je sortais et si je la croisais, il serait absurde de ne pas l'avoir avec moi.  
Je le pris.  
Puis je le reposai.  
Puis je le repris.  
Eugène, assis au milieu du studio, me regardait avec une intensité désobligeante.  
— C'est un objet perdu.  
Il cligna des yeux.  
— Je rends un objet perdu.  
Il s'assit plus droit.  
— Ne fais pas cette tête.  
Il ne faisait aucune tête.  
C'était ça, le pire.  
Je mis l'élastique dans la poche de mon sweat et sortis.  
Le couloir était vide.  
Calme.  
Normal.  
Je refermai derrière moi, descendis les escaliers, jetai le sac dans le local, remontai.  
Action terminée.  
Mission accomplie.  
Aucun voisin.  
Aucune interaction.  
Presque décevant.  
Non.  
Pas décevant.  
Simplement efficace.  
J'arrivai au cinquième au moment où la porte de l'immeuble claqua en bas.  
Des pas montèrent. Rapides.  
Fatigués aussi.  
Il y avait une nuance. Plus lourds sur certaines marches, plus réguliers que d'habitude. Comme si la personne forçait son corps à continuer malgré lui.  
Je restai sur le palier.  
Erreur.  
J'aurais pu rentrer.

J'avais le temps.

Très largement.

Mais ma main chercha mes clés avec la lenteur d'un homme qui se mentait mal.

Les pas arrivèrent.

Liora apparut dans l'escalier avec un sac de sport sur l'épaule, un sweat ouvert, les cheveux attachés très haut avec un autre élastique, des mèches collées sur le côté de son front et une gourde coincée sous le bras.

Elle s'arrêta en me voyant.

Enfin, elle ralentit assez pour que le monde puisse appeler ça un arrêt.

— Aurèl !

— Salut.

Brillant.

Toujours le même niveau.

Elle monta les dernières marches et posa une main contre le mur, juste une seconde.

Je remarquai sa respiration.

Pas essouffée comme quelqu'un qui avait monté cinq étages.

Essouffée comme quelqu'un qui avait déjà couru bien avant les escaliers.

— Tu as l'air de revenir d'un combat, dis-je.

— J'ai fait des séries.

Je la regardai.

— C'est une réponse qui explique tout et rien.

— C'est exactement ça, les séries.

Elle remonta son sac sur son épaule, puis plissa les yeux.

— Tu as vu Demitrius ?

— J'habite avec lui.

— Je veux dire depuis tout à l'heure.

— Oui.

— Il va bien ?

— Il a mangé. Bu. Enquêté sur un brin de foin. Rédigé probablement une critique interne sur mon organisation.

Elle sourit.

Pas son grand sourire immédiat.

Un sourire fatigué, plus lent.

— Donc il m'a pardonnée ?

— Il n'a pas déposé plainte.

— Excellent.

Je sortis l'élastique de ma poche.

— Tu as oublié ça.

Elle regarda ma main.

Puis l'élastique.

Puis moi.

— Ah.

— Je l'ai trouvé près de la table.

— Je me demandais où il était.

Elle le prit.

Ses doigts effleurèrent à peine les miens.

À peine.

Même pas assez pour mériter un commentaire interne sérieux.

Mon cerveau commenta quand même.

Défaillance de gestion.

Liora passa l'élastique autour de son poignet.

— Merci.

— De rien.

Un silence. Pas lourd.

Juste présent.

Le palier avait cette lumière de fin de journée un peu jaunâtre qui rendait les murs plus vieux. Quelqu'un cuisinait à l'étage du dessous. Tomate, oignon, ail. Une télévision parlait derrière une porte.

Le monde continuait.

Malgré l'élastique.

Malgré nous.

— Tu rentres de l'entraînement ? demandai-je.

Question normale.

Basique.

Socialement recevable.

Elle baissa les yeux vers elle-même, comme si sa tenue venait de lui rappeler son existence.

— Oui. Ça se voit ?

— Tu as une gourde, un sac de sport, et l'air de vouloir poursuivre quelqu'un en justice.

— C'est mon visage post 800 mètres.

— Le 800 mètres fait ça ?

— Le 800 mètres détruit des gens honnêtes.

Je ne pus pas empêcher un sourire.

— Deux tours, c'est ça ?

Elle me regarda avec une intensité immédiate.

— Ne dis jamais « deux tours » comme si c'était simple.

— Pardon.

— Deux tours, c'est une arnaque. Trop long pour sprinter, trop court pour faire semblant d'être stratégique, assez douloureux pour remettre en question tous tes choix de vie.

— Ça donne envie.

— Tu devrais venir voir un jour, juste pour comprendre que courir deux tours, c'est une idée beaucoup plus mauvaise que ça en a l'air.

Je restai immobile.

La phrase entra dans le palier.

S'installa.

Je ne savais pas quoi en faire.

Invitation.

Blague.

Menace sportive.

Expérience sociale non consentie.

Probablement les quatre.

— Voir quoi exactement ? demandai-je.

— Un entraînement.

— Tu invites souvent tes voisins à regarder des gens souffrir sur une piste ?

— Pas encore. Tu serais le premier.

— Honneur inquiétant.

Elle sourit, puis passa une main sur son front.

Elle avait l'air fatiguée.

Vraiment.

Pas seulement vidée par le sport.

Quelque chose de plus dense.

La journée entière posée sur ses épaules.

— Tu t'entraînes tous les jours ? demandai-je.

— Presque.

— En plus des cours ?

— Oui.

— Et du reste ?

— Le reste est un mot très vaste.

— C'est pour ça que je l'ai choisi.

Elle eut un petit rire, mais il resta court.

Elle s'appuya légèrement contre le mur du palier. Pas assez pour avoir l'air de s'installer. Juste assez pour admettre que ses jambes avaient une opinion.

— Trois entraînements piste par semaine, dit-elle. Deux séances plus légères. Parfois renfo. Parfois footing. Les cours, ça dépend. Et je travaille deux soirs par semaine au café près de la fac. Le samedi aussi, quand ils ont besoin.

Je la regardai.

Les informations s'empilaient.

Pas comme son bruit habituel.

Une organisation.

Un vrai système.

Je l'avais trop facilement rangée dans le mouvement.

Comme si bouger vite voulait dire vivre au hasard.

Erreur.

Liora ne débordait pas parce qu'elle n'avait pas de cadre.

Elle débordait malgré le cadre.

Ou à travers lui.

— Tu dors quand ? demandai-je.

Elle réfléchit.

Mauvais signe.

— Parfois.

— Réponse préoccupante.

— Je dors.

— Parfois.

— Efficacement.

— Ce n'est pas la même chose.

— Tu parles comme quelqu'un qui sauvegarde ses fichiers trois fois.

Je me figeai.

— Comment tu sais ça ?

Elle pointa vaguement vers ma porte.

— Tu as une tête à sauvegarder tes fichiers trois fois.

Très bien.

Grave attaque.

Probablement exacte.

— Je préfère ne pas être jugé par quelqu'un qui court volontairement deux tours de piste jusqu'à vouloir poursuivre l'univers.

— Touché.

Elle changea son sac d'épaule, puis grimaça légèrement.

Le mouvement fut rapide.

Presque effacé.

Je le vis.

— Tu as mal ?

— Non.

Je la regardai.

Elle me regarda.

— Un peu.

— Où ?

— Mollet. Rien de grave. Juste la séance.

Je hochai la tête.

Puis je réalisai que je hochais la tête comme son père.

Très mauvaise évolution.

— Tu mets de la glace ?

— Oui, monsieur le voisin responsable.

— Je posais une question.

— Tu avais le ton.

— Quel ton ?

— Le ton « ceci sera noté dans un dossier médical ».

Je fermai la bouche.

Elle sourit.

— Tu vois.

— Je fréquente peut-être trop ton père.

— Tu l'as vu deux fois.

— C'était dense.

— C'est vrai.

Un bruit se fit entendre derrière sa porte. Une voix masculine.

Son père, probablement.

Pas assez clair pour distinguer les mots, mais le timbre était là.

Administratif même à travers le bois.

Liora tourna la tête.

— Je dois rentrer avant qu'il pense que je me suis évanouie dans les escaliers.

— Il a l'air capable de vérifier.

— Il est capable de faire un rapport.

Elle chercha ses clés dans la poche extérieure de son sac.

Ne les trouva pas.

Dans l'autre poche.

Toujours rien.

Puis dans la poche de son sweat.

Elle les sortit enfin avec un air victorieux disproportionné.

— Organisation parfaite, dis-je.

— J'ai beaucoup de systèmes.

— Ils communiquent entre eux ?

— Rarement.

Elle mit la clé dans la serrure, puis s'arrêta avant de tourner.

Encore.

Je commençais à identifier ce moment.

Celui où elle pouvait partir et choisissait d'ajouter quelque chose.

— Vendredi, dit-elle.

— Quoi vendredi ?

— Entraînement. Dix-huit heures. Stade municipal. Tu connais ?

— De nom.

— Tram B, arrêt Delorme. Tu marches cinq minutes, tu suis les gens qui regrettent leurs choix sportifs, et tu trouves la piste.

— Instructions très précises.

— Je peux faire mieux. Entrée côté arbres. Il y a des gradins un peu moches. Tu peux t'asseoir là. Personne ne te parlera si tu fais ton visage normal.

Je clignai des yeux.

— Mon visage normal ?

— Oui.

— C'est-à-dire ?

Elle m'observa une seconde.

Trop attentivement.

— Le visage « je suis ici par erreur mais j'analyse la sortie de secours ».

Je ne répondis pas.

Parce que c'était inacceptable.

Et probablement exact.

Elle sourit.

— Tu n'es pas obligé de venir.

— Je n'ai pas dit que j'allais venir.

— Je sais.

— Donc.

— Donc je te donne juste une information.

— Une information datée, située, avec instructions d'accès.

— C'est le meilleur type d'information.

Le bruit derrière sa porte revint, un peu plus proche.

— Liora ?

Elle leva les yeux au plafond.

— J'arrive !

Puis plus bas, vers moi :

— Il va croire que je recrute des inconnus dans le couloir.

— C'est faux ?

— Tu n'es pas un inconnu.

Je ne sus pas répondre assez vite.

Elle non plus ne sembla pas vouloir appuyer la phrase.

Ou peut-être qu'elle n'avait rien remarqué.

Liora disait parfois des choses avec un naturel qui laissait les autres gérer seuls les conséquences.

Moi, en l'occurrence.

— Je verrai, dis-je.

— D'accord.

Elle tourna la clé.

Puis se retourna encore.

— Et Eugène n'est pas invité.

— Il sera dévasté.

— Dis-lui que c'est à cause de mon système respiratoire.

— Il respecte peu les systèmes.

— Comme moi.

— Tu respectes très bien les tiens.

La phrase sortit avant que je la vérifie.

Liora resta une seconde immobile.

Pas longtemps.

Assez.

Son sourire changea.

Plus calme.

— Pas toujours, dit-elle.

— Assez pour courir volontairement une arnaque en deux tours.

Elle rit doucement.

Derrière la porte, son père appela encore.

— Liora.

— Oui, oui.

Elle ouvrit enfin.

La lumière de son appartement déborda sur le palier. Plus chaude que celle du couloir. J'aperçus des chaussures alignées de façon approximative, un manteau sur une patère, un sac posé contre le mur.

Une vie dense, elle aussi. Remplie.

Elle passa le seuil, puis se retourna.

— Vendredi dix-huit heures, répéta-t-elle.

— J'ai entendu.

— Bien.

— Je n'ai pas dit oui.

— Tu as dit « je verrai ».

— Exactement.

— Socialement, c'est un oui prudent.

— Non, c'est une absence d'engagement.

— Pour toi, peut-être.

Elle sourit.

— À plus, Aurèl.

— À plus.

La porte se referma.

Doucement.

Pas aussi doucement que chez moi tout à l'heure.

Mais doucement quand même.

Je restai sur le palier avec mes clés dans la main.

Le couloir sembla immédiatement plus vide.

Je n'aimai pas cette phrase.

Je rentrai.

Le studio était là.

Eugène m'attendait au milieu de la pièce, queue autour des pattes, l'air d'un juge qui n'avait pas encore reçu toutes les pièces du dossier.

— Quoi ?

Il cligna des yeux.

— J'ai rendu un élastique.

Il tourna la tête vers la porte.

— Et on a parlé.

Aucune réaction.

Je retirai mes chaussures, posai mes clés dans la coupelle.

Elle n'était pas vide.

Il y avait mes clés, une pièce de deux euros, le ticket de caisse.

Mais l'élastique n'y était plus.

Ce détail me dérangerait plus que prévu.  
Je traversai le studio.  
Le dessin de la cuisine était toujours visible.  
La guitare aussi.  
Lapin poursuivait un projet alimentaire continu qui échappait aux notions humaines de début et de fin.  
Je retournai au bureau.  
La cabane sur l'écran attendait toujours d'être plus intime et moins triste.  
Je m'assis.  
Pris le stylet.  
Le reposai.  
Vendredi.  
Dix-huit heures.  
Stade municipal.  
Entrée côté arbres.  
Gradins moches.  
Personne ne me parlerait si je faisais mon visage normal.  
Je n'avais pas accepté.  
J'avais seulement laissé une possibilité ouverte avec une fille qui revenait d'un entraînement, qui avait oublié un élastique chez moi, connaissait mon lapin, mes dessins, ma guitare, et pensait que mon visage normal pouvait servir de barrière sociale.  
Ce n'était pas une acceptation.  
C'était un incident de calendrier.  
Je déverrouillai mon téléphone.  
Sans raison.  
L'écran afficha la semaine.  
Vendredi était là.  
Libre à dix-huit heures.  
Évidemment.  
Je verrouillai le téléphone.  
Puis le rouvris.  
Je ne notai rien. Je regardai seulement.  
Ce qui était très différent.  
Eugène monta sur le canapé et se coucha à l'endroit exact où Liora s'était assise plus tôt.  
Exact.  
Je le regardai.  
— Tu fais exprès.  
Il posa sa tête sur ses pattes. Aucun remords.  
Lapin sortit légèrement de son coin, renifla l'air, puis retourna vers son foin.  
Beaucoup trop calme pour quelqu'un qui venait de survivre à une nouvelle semaine énergique.  
Peut-être qu'il s'habituaient déjà.  
Très mauvais signe.  
Je lançai une sauvegarde du fichier client.  
Puis une deuxième. Par sécurité.  
La troisième attendrait.  
Je regardai le mur de droite.  
Aucun bruit.

De l'autre côté, Liora devait probablement boire de l'eau, répondre à son père, poser son sac, mettre de la glace sur son mollet, vérifier son planning, repartir peut-être travailler ou étudier ou faire une autre chose incompréhensible à une vitesse indécente.

Ou prendre une douche.

Elle avait une vie entière derrière le bruit.

Je le savais déjà. En théorie.

Maintenant, je l'avais vue un peu.

Assez pour comprendre que son mouvement n'était pas seulement du désordre.

Assez pour que le bruit derrière le mur ressemble moins à une nuisance et plus à une phrase dont je commençais à reconnaître quelques mots.

Je repris le stylet. La cabane avait toujours l'air triste.

Je rajoutai une lumière près de la porte. Petite. Pas spectaculaire.

Juste assez pour donner l'impression que quelqu'un pouvait revenir.

Je restai quelques secondes à regarder l'image.

Puis je sauvegardai.

L'anxiété financière avait ses traditions.

Plus tard, je nourris Eugène, vérifiai l'eau de Lapin, rangeai la tasse, repliai le plaid sur le canapé.

Je laissai le dessin de la cuisine visible.

Erreur ou décision, je n'en savais rien.

Avant d'éteindre la grande lampe, je regardai encore la porte.

Pas parce que j'attendais.

Simplement parce qu'elle faisait maintenant partie des endroits où quelque chose pouvait arriver.

Nuance importante.

Je montai à la mezzanine, puis redescendis presque aussitôt pour prendre mon téléphone resté sur le bureau.

L'écran s'alluma dans ma main.

« Vendredi - Dix-huit heures »

Je créai un rappel sans titre.

Je le supprimai.

Puis je créai un événement.

« Sortir »

Très vague.

Parfaitement défendable.

Je posai le téléphone face contre le bureau.

Le studio était calme.

Pas comme avant.

Je commençais à comprendre que le calme n'avait pas disparu.

Il avait seulement changé de contenu.

Il contenait encore le frigo, les tuyaux, la ville, le souffle discret de Lapin, le poids d'Eugène sur le canapé.

Et maintenant, quelque part dedans, la possibilité que Liora revienne.

Ou que moi, pour une raison administrative encore mal définie, je sorte vendredi à dix-huit heures.

Je refermai ma porte avec l'impression désagréable qu'une partie de ma semaine venait d'être déplacée sans me demander mon avis.

Et le pire, c'est que je n'avais pas immédiatement envie de la remettre à sa place.

## Chapitre 8

### *Quatre cents mètres de trop*

Le vendredi, à dix-sept heures onze, j'étais encore chez moi.

Ce qui, techniquement, ne voulait rien dire.

Je n'étais pas en retard.

Je n'étais même pas obligé d'y aller.

Un événement intitulé « Sortir » dans mon téléphone ne constituait pas un contrat légal. Au mieux, c'était une intention vague, créée par un homme fatigué, influençable, et peut-être légèrement affaibli par une conversation de palier.

À dix-sept heures douze, je regardai mon téléphone.

« Sortir »

L'événement n'avait pas disparu par respect pour mon inconfort.

Très bien.

Je traversai le studio jusqu'au coin de Lapin.

Il était assis près de son bol, parfaitement immobile.

— Je vais sortir.

Il remua le nez.

— Pas longtemps.

Eugène, depuis le canapé, ouvrit un œil.

— Toi, tu restes ici.

Il le referma.

Aucun engagement écrit.

Je vérifiai la baie vitrée. Fermée.

Le grillage du balcon. Renforcé.

La chaise. Retirée, parce qu'elle avait fini par devenir un tremplin déguisé.

Je tirai légèrement le rideau, juste assez pour empêcher Eugène de considérer le monde extérieur comme une suggestion personnelle.

Puis je restai au milieu du studio, avec ma veste sur le bras.

Je pris mes clés.

Puis les reposai pour vérifier que j'avais bien mon téléphone.

Puis repris les clés.

Dix-sept heures seize.

Le stade était à vingt-cinq minutes en tram.

J'allais donc arriver en avance, bien sûr, parce que la seule alternative aurait été d'arriver pile à l'heure.

Je sortis enfin.

Dans le couloir, la porte de Liora était fermée.

Aucun bruit.

Elle était probablement déjà là-bas.

Dans son monde.

Moi, je quittais le mien.

Je descendis les escaliers avec une conscience excessive de mes propres pas. En bas, la rue avait cette lumière froide de fin de journée où les vitrines semblaient plus réveillées que les gens.

Je descendis à l'arrêt Delorme avec plusieurs personnes qui avaient l'air de regretter leurs choix sportifs. Deux adolescents en survêtement marchaient devant moi, sacs énormes sur le dos. Une fille buvait dans une gourde en avançant. Un homme en short, malgré la température discutable, trottinait sur le trottoir comme si marcher était une défaite.

Je les suivis. Discrètement.

Enfin, j'essayai.

Au bout de cinq minutes, les grilles apparurent.

Stade municipal.

Le portail était ouvert. De l'autre côté, la piste entourait le terrain comme une grande ligne rouge coupée en couloirs. Des corps bougeaient partout.

Ça parlait.

Ça riait.

Ça s'appelait d'un bout à l'autre de la piste.

Je restai juste après l'entrée.

Erreur.

Il n'existe aucun endroit plus visible que celui où l'on hésite.

Un garçon passa près de moi en courant doucement.

Puis un autre.

Puis une fille en tenue bleue me contourna avec l'aisance de quelqu'un qui avait reconnu que j'étais un obstacle fixe.

Très bien.

J'étais devenu du mobilier.

Je finis par m'asseoir sur la deuxième rangée.

Position neutre.

Parfaite en théorie.

Dans les faits, je me sentais comme une erreur administrative assise sur du béton.

Je sortis mon carnet.

Là, au moins, j'avais une excuse.

Dessiner. Ou faire semblant.

Je traçai une ligne vague sur une page.

Une barrière. Un poteau.

Rien de brillant.

Devant moi, le stade continuait d'exister sans se soucier de mon intégration.

— Aurèl !

Je levai la tête trop vite.

Liora était près de la barrière, à une dizaine de mètres.

Je ne l'avais pas vue arriver, ce qui était impressionnant, vu qu'elle portait un sweat rouge, un legging noir, les cheveux attachés haut et une expression beaucoup trop satisfaite.

Elle leva une main.

Je répondis par un geste trop petit.

Elle rit.

Même de loin, je le vis.

Puis elle attrapa son sac, le posa près d'un groupe, et traversa vers moi en marchant rapidement. Pas son pas de couloir. Pas non plus son pas d'escalier. Celui-ci avait une direction. Une économie. Elle venait vers moi sans gaspiller le mouvement.

— Tu es venu.

— Apparemment.

— Tu dis ça comme si quelqu'un t'avait déposé ici sans ton accord.

— Mon calendrier a une part de responsabilité.

— L'événement « Sortie » ?

Je me figeai.

Elle ouvrit grand les yeux.

— Attends. C'était vraiment ça ?

— Non.

Trop rapide.

Elle éclata de rire.

— Tu as mis « Sortie ».

— Presque, c'était un intitulé provisoire.

— Pour venir au stade ?

— Pour sortir.

— Très précis.

— Suffisant.

Elle souriait encore, les joues déjà un peu rouges sûrement à cause du froid ou de l'échauffement commencé avant que je la voie.

— Tu es bien placé, dit-elle en regardant les gradins.

Je regardai autour de moi.

— Je n'ai aucune idée de ce que je fais.

— Ça se voit moins que tu crois.

— Ce qui veut dire que ça se voit.

— Un petit peu.

Parfait.

Une voix l'appela depuis la piste.

— Liora, échauffement.

— J'arrive !

Elle me regarda à nouveau.

— Je dois y aller. Tu peux rester là. Enfin, sauf si tu veux faire des gammes avec nous.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire et c'est déjà non.

— Sage décision.

Elle recula d'un pas.

— Si quelqu'un te demande, tu dis que tu es venu voir l'entraînement.

— C'est vrai.

— Oui, justement. Reste simple.

— Je peux essayer.

Elle fit deux pas, puis revint presque.

— Et ne fais pas ton visage « je suis ici par erreur mais j'analyse la sortie de secours ».

— C'est mon visage normal, d'après toi.

— Alors varie.

Puis elle repartit.

Je la suivis des yeux malgré moi.

Elle se tut.

Pas progressivement.

Pas après avoir fini sa phrase.

Tout de suite.

Je le remarquai avant même de comprendre pourquoi.

Son visage changea aussi.

Elle restait elle.

Les yeux vifs, les mains mobiles, cette façon d'être présente sans s'excuser.

Mais son attention venait de se placer ailleurs. Comme une lampe qu'on oriente.

Le coach montra la piste.

Ils partirent en footing lent autour du terrain.  
Je m'installai mieux, carnet ouvert sur mes genoux.  
Liora courait au milieu du groupe.  
Elle parlait parfois. Moins que prévu.  
Elle écoutait beaucoup.  
Je m'étais attendu à la voir courir comme elle parlait.  
Vite.

Trop.  
Avec cette impression que l'énergie sortait par tous les angles.  
Ce n'était pas ça.

Sur la piste, son mouvement avait des bords.

Liora rata une fois un appui.

Pas vraiment « rata ».

Disons qu'elle posa le pied un peu trop près de la ligne intérieure.

Elle grimaça, se corrigea immédiatement, puis recommença.

Personne ne fit de commentaire.

Elle non plus.

Le coach s'approcha, lui dit quelque chose en désignant son bras gauche. Elle hocha la tête. Pas avec sa version de couloir, celle qui voulait dire « oui oui j'ai entendu mais j'ai déjà une objection ». Là, elle hocha la tête pour retenir.

Puis elle refit le mouvement.

Mieux.

Je dessinaï sans m'en rendre compte une petite courbe sur ma page.

Une épaule.

Peut-être.

Je refermai un peu le carnet.

Très bien.

Pas de zèle.

Le coach rassembla le groupe près de la ligne de départ.

Je n'entendis pas tout.

Seulement des morceaux, portés par le vent.

— Trois fois quatre cents... récup deux minutes... propre... pas de départ idiot...

Un garçon souffla quelque chose.

Le coach le pointa avec son chronomètre.

— Je regarde tout le monde, hein.

Quelques rires.

Puis il se tourna vers Liora.

— Toi, surtout, tu ne pars pas comme si le premier virage t'avait insultée.

Liora posa une main sur sa poitrine, faussement outrée.

— Je suis très calme.

Le groupe rit.

Le coach presque pas.

— Tu es beaucoup de choses, Liora. Calme, c'est une hypothèse.

Elle sourit.

Mais quand il reprit, elle écouta.

— Premier quatre cents contrôlé. Le but, c'est pas de montrer que vous avez des jambes au bout de cent mètres. Le huit, c'est de la gestion. Si vous donnez tout trop tôt, le deuxième tour vous présente la facture.

Je me redressai légèrement.

Le huit.

Le 800 mètres.

Deux tours.

Une arnaque, selon la principale concernée.

Le coach continua.

— Vous devez sentir le rythme. Pas le subir. Attendre le bon moment. Attaquer quand c'est utile.

Je n'étais pas certain de comprendre le sport.

Je comprenais l'idée.

Ne pas tout dépenser au début.

Rester dans une vitesse qu'on voudrait dépasser.

Tenir assez longtemps pour avoir encore quelque chose à donner au moment juste.

Je regardai Liora.

Elle avait baissé les yeux vers la ligne blanche. Elle secoua une jambe, puis l'autre. Ajusta son élastique. Tira légèrement sur les manches de son sweat, puis les remonta. Ses doigts bougèrent une fois, rapidement, avant de se fermer.

Le coach leva la main.

Le groupe se plaça.

Je retins mon souffle.

Ridicule.

Je n'étais pas sur la piste.

Le coup de sifflet partit.

Ils s'élancèrent.

Le son changea immédiatement.

Plus dense.

Plus sec.

Les chaussures frappaient le tartan avec une régularité nerveuse. Je distinguais Liora au milieu, légèrement à l'extérieur d'une autre fille. Au bout de cent mètres, elle sembla vouloir avancer.

Je le vis dans son buste.

Dans la manière dont son épaule partit un peu avant le reste.

Puis elle se retint.

Presque rien.

Un geste minuscule.

Mais tout son corps donna l'impression d'avoir reçu une consigne contrariante.

Le coach cria :

— Oui, garde ! Pas maintenant !

Liora ne répondit pas.

Évidemment.

Elle courait.

Pourtant, je pouvais presque imaginer la phrase qu'elle aurait voulu lancer.

Elle resta placée.

Le groupe commençait déjà à s'étirer. Les distances entre eux se creusaient d'un mètre, puis deux. Le souffle devenait audible quand ils passaient près de la ligne d'arrivée.

Liora termina son quatre cents avec une foulée encore propre, mais son visage avait changé.

Pas souffrance dramatique.

Pas héroïsme.

Effort.

Net.

Concret.

Elle ralentit après la ligne, posa les mains sur les hanches, marcha, inspira fort.

Le coach annonça des temps.

Je n'en retins aucun.

— Trop vite au premier deux cents, Liora.

Elle leva une main sans discuter.

Reconnaissance.

Pas soumission.

Elle savait.

Ça aussi, je le vis.

La récupération dura peu.

Beaucoup trop peu, selon mon avis d'expert assis.

Ils repartirent.

Deuxième quatre cents.

Cette fois, Liora sembla presque différente dès le départ. Elle laissa un garçon partir devant. Resta derrière une fille brune. Garde. Ajuste. Attend.

— Voilà. Là, oui. Reste dans ça.

Elle resta.

Je vis son agacement.

Rien dans son visage ne criait. Elle ne faisait pas de geste inutile. Mais il y avait une tension dans sa mâchoire, une impatience retenue dans ses épaules. Comme si son corps négociait avec la consigne à chaque foulée.

Au dernier virage, le coach cria :

— Maintenant tu peux y aller.

Elle accéléra.

Pas une explosion.

Une décision.

Elle passa la fille devant elle dans la dernière ligne droite et franchit la ligne avec deux mètres d'avance.

Puis elle se plia légèrement, mains sur les cuisses.

— Mieux, dit le coach.

Liora leva le pouce.

Elle avait l'air à la fois satisfaite et contrariée.

Combinaison familière.

Je baissai les yeux vers mon carnet.

J'avais dessiné trois lignes.

Une courbe de piste.

Une silhouette penchée.

Un pied qui touche le sol.

Je ne me souvenais pas les avoir commencées.

Très bien.

Ma main aussi avait décidé de se rendre utile sans autorisation.

La troisième répétition fut plus dure.

Même moi, qui ne comprenais pas grand-chose, je le vis.

Le groupe partit moins léger.

Les épaules montèrent plus tôt.

Les respirations s'ouvrirent.

Le froid ne suffisait plus à cacher la chaleur sur les visages.

Liora tint les deux cents premiers mètres en silence, puis je vis son pas se raccourcir légèrement. Le coach cria quelque chose que je n'entendis pas. Elle serra les dents.

Dans le dernier cent, elle accéléra quand même.

Trop tôt, peut-être.

Ou trop fort.

Ou simplement comme elle pouvait.

Elle termina, marcha deux pas, puis leva la tête vers le ciel avec une expression que je connaissais presque.

Le visage de quelqu'un qui aurait aimé insulter une abstraction.

La piste.

Son corps.

Le concept de distance.

Le coach s'approcha.

Elle l'écouta.

Vraiment.

Même fatiguée.

Même agacée.

Il fit un geste avec la main.

Une ligne.

Un frein.

Puis un point plus loin.

Attendre.

Attaquer.

Elle hocha la tête.

Moins vite que tout à l'heure.

Plus sérieusement.

Je pensais que la séance était terminée.

Erreur.

Le coach annonça autre chose.

— Six cents pour finir. Propre. Pas héroïque. Je veux du rythme, pas du théâtre.

J'eus envie de protester pour eux.

Personne ne protesta.

Enfin, un garçon dit :

— C'est légal ?

Le coach sourit.

— Évidemment.

Liora marcha jusqu'à son sac, but une gorgée, secoua les bras, puis revint vers la ligne. Elle passa assez près des gradins pour me voir.

Nos regards se croisèrent.

Elle leva les sourcils.

Comme pour dire : tu vois ?

Je levai vaguement la main.

Comme pour répondre : malheureusement.

Elle sourit.

Une seconde.

Puis le coach parla et elle se retourna immédiatement.

Encore cette bascule.

Liora du couloir aurait ajouté une phrase.

Liora de la piste se plaçait.

Le six cents commença.

Un tour et demi.

Le groupe semblait chercher une vitesse.

Pas seulement avancer.

Trouver un endroit entre trop lent et trop vite.

Le coach criait des repères.

— Relâche !

— Respire !

— Pas maintenant !

— Tu tiens là !

— Encore cent avant de bouger !

Liora était troisième.

Puis deuxième.

Puis encore troisième, parce qu'un garçon la reprit dans le virage.

Elle ne réagit pas tout de suite.

Je vis que ça lui coûta.

Elle avait envie de répondre.

De suivre.

De prouver.

De ne pas laisser un corps devant le sien si son corps à elle pouvait passer.

Le coach cria :

— Liora, attends !

Elle attendit.

Je ne sais pas comment on voit quelqu'un attendre en courant.

Mais je le vis.

Elle resta derrière.

À la corde, légèrement coincée, foulée tenue, bras plus serrés.

À quatre cents mètres, elle passa devant moi. Son souffle était clair. Fort. Pas paniqué. Elle avait les yeux fixés plus loin que la ligne.

Le coach cria :

— Maintenant !

Liora bougea.

Cette fois, le mot accélérer ne suffisait pas.

Elle sembla retirer un verrou.

Son pas s'ouvrit. Ses bras prirent plus d'espace. La fatigue restait là, visible, mais elle ne décidait pas seule. Les cent derniers mètres furent moins beaux que les premiers.

Plus vrais, peut-être.

Durs.

Le visage tiré.

La bouche ouverte.

Les épaules qui voulaient monter et qu'elle redescendait encore.

Elle passa la ligne, continua quelques mètres avant de ralentir, puis marcha, mains sur la tête, puis sur les hanches, puis sur la tête de nouveau, comme si aucune position ne convenait à l'après-effort.

Le coach annonça quelque chose.

Elle fit une grimace.

Il lui parla.

Elle répondit enfin, trop loin pour que je comprenne.

Mais elle souriait un peu.

Pas heureuse.

Pas déçue.

Un mélange.

Vivante, dans un sens très concret.

Le groupe partit en récupération lente.

Je restai assis.

Le béton était froid sous moi.

Je ne l'avais presque pas senti jusque-là.

Mon carnet était ouvert.

Les lignes sur la page avaient pris forme sans projet.

Un virage.

Une silhouette de dos.

Des cheveux attachés.

Un bras qui partait en arrière.

Je refermai doucement.

Pas trop vite.

Il n'y avait personne à côté de moi.

Aucun témoin.

Ce qui n'améliorait pas la situation.

La séance continua encore un peu.

Étirements.

Discussions.

Gourdes.

Vestés remises sur les épaules.

Le stade perdit progressivement sa tension. Les corps redevinrent des gens. Les voix reprurent plus de place. Quelqu'un se plaignit d'un devoir à rendre. Une fille chercha ses clés. Un garçon demanda si quelqu'un voulait passer acheter des crêpes.

La vie normale, version épuisée.

Pas en courant.

Heureusement.

Elle monta les deux marches des gradins et s'arrêta devant moi, essoufflée encore, les cheveux un peu défaits, le visage ouvert par l'effort. De près, elle avait l'air plus fatiguée que de loin.

Et plus contente.

Et furieuse.

Tout ça en même temps.

— Alors, dit-elle.

Je me levai, parce que rester assis pendant qu'elle était debout semblait bizarre.

Puis je réalisai qu'en me levant, j'avais l'air trop officiel.

Trop tard.

— Alors, répétais-je.

— C'était ta première expérience d'athlétisme municipal.

— J'en ressors changé.

— À ce point ?

— Les gradins sont effectivement moches.

Elle plissa les yeux.

— C'est ça ton analyse ?

— Je commence par l'environnement.

— Très professionnel.

Elle reprit son souffle, but une gorgée dans sa gourde, puis me regarda pardessus.

— Et le reste ?

Question simple.

Pas tout à fait.

Elle essayait d'avoir l'air légère.

Je commençais à reconnaître ça aussi.

Je regardai la piste.

Puis elle.

— Je ne pensais pas que c'était autant une histoire de ne pas courir.

Elle resta immobile.

— Quoi ?

Je regrettai immédiatement.

Phrase obscure.

Excellent travail.

— Enfin, dis-je, vous courez, évidemment.

— Merci de confirmer.

— Je veux dire... je croyais que le but était juste d'aller vite.

Elle ne répondit pas.

Alors je continuai, parce que ma bouche choisissait toujours les pires moments pour obtenir son autonomie.

— Mais on aurait dit que le plus difficile, pour toi, c'était les moments où tu devais te retenir. Surtout dans le six cents. Quand le garçon t'a passée dans le virage. Tu avais envie de le suivre tout de suite.

Elle baissa légèrement sa gourde.

— Ah.

— Enfin, je crois.

— Non.

Je me figeai.

— Non ?

— Enfin si. Continue.

Très bien.

Ordre reçu.

Panique modérée.

— Tu avais l'air plus énervée de devoir attendre que fatiguée de courir.

Silence.

Autour de nous, le stade continuait. Un sac se ferma. Quelqu'un rit près de la barrière. Le coach cria un prénom au loin.

Liora me regardait.

Pas avec son sourire de couloir.

Pas avec son expression de victoire après une absurdité réussie.

Quelque chose de plus fixe.

Presque surpris.

Je pensai avoir dit une chose trop personnelle.

Ce qui était absurde.

Nous parlions de course.

De virage.

De garçon devant elle.

Rien d'intime.

En théorie.

Elle baissa les yeux vers la piste, puis sourit.

Petit.

— C'est offensant de précision.

Je respirai un peu.

— Désolé.

— Non, c'est bien.

Elle passa une main sur son front, puis secoua la tête comme si elle voulait faire tomber la fatigue de ses cheveux.

— C'est exactement ça. Je déteste attendre.

— J'avais cru comprendre.

Elle me lança un regard.

— Dans la vie, je veux dire.

— Moi aussi.

— Tu ne m'as pas vue dans la vie depuis si longtemps.

— J'ai des murs fins.

Elle éclata de rire, puis dut poser une main sur ses côtes.

— Ne me fais pas rire après une séance.

— Je note.

— Tu notes vraiment ?

— Mentalement.

— Pire.

Elle s'assit sur la marche, à côté de mon ancienne place, avec la prudence d'une personne dont les jambes venaient de déposer plainte. Je restai debout une seconde, puis m'assis aussi, en laissant une distance correcte.

Une distance de voisinage.

De stade.

De deux personnes qui ne savent pas exactement ce qu'elles sont en train de faire là.

Elle regarda la piste.

— Le huit, c'est horrible parce que tu ne peux pas juste partir. Enfin, tu peux. Et après tu meurs au deuxième tour.

— Métaphoriquement ?

— Sportivement.

— C'est plus grave ?

— Sur le moment, oui.

Elle étira une jambe devant elle, fit tourner sa cheville, puis grimaça.

— Le coach dit toujours que je cours parfois comme si je voulais régler un conflit personnel avec la distance.

— Il a tort ?

— Non.

— Ah.

— C'est ça le problème.

Elle soupira, mais son sourire restait là.

Un peu fatigué.

— Toi, tu as tout vu en une séance.

— Je n'ai pas tout vu.

— Tu as vu le truc pénible.

— Désolé.

— Arrête de t'excuser quand tu regardes bien.

Je ne répondis pas.

Parce que la phrase avait une forme étrange.

Et parce qu'elle ne l'avait pas dite comme une blague.

Ou pas seulement.

Une voix appela depuis la barrière.

— Liora ! On bouge !

Elle leva la main.

— Deux secondes !

Puis elle se tourna vers moi.

— Tu rentres comment ?

— Tram.

— Moi aussi, mais je vais passer boire un truc avec eux. Enfin, boire un truc qui n'est pas un gel énergétique ou une eau tiède avec un goût de plastique.

— Ambitieux.

— Tu peux venir.

Je regardai le groupe près de la sortie.

Plusieurs personnes.

Des sportifs.

Des gens qui savaient se tenir dans un stade, parler fort, porter des sacs énormes, rire après avoir couru une distance qui aurait dû justifier une évacuation médicale.

— Je vais rentrer, dis-je.

Elle ne sembla pas vexée.

Pas surprise non plus.

— D'accord.

Puis, après une seconde :

— C'est déjà bien que tu sois venu.

Je haussai légèrement les épaules.

— J'avais un événement.

— Sortir.

— Provisoire.

— Historique.

Elle se leva, plus lentement qu'elle ne l'aurait voulu, je pense. Sa main effleura la rampe métallique pour garder l'équilibre. Je fis un mouvement trop discret pour proposer de l'aide.

Ridicule.

Elle n'en avait pas besoin.

Elle me vit quand même.

Évidemment.

— Ça va, dit-elle.

— Je n'ai rien dit.

— Tu as pensé fort.

— C'est une accusation difficile à prouver.

— Je te connais.

Je la regardai.

Elle sembla réaliser la phrase après l'avoir prononcée.

Ou alors je l'inventai.

Elle remit son sac sur son épaule.

— Enfin, je connais ton visage normal.

— Celui qui analyse les sorties.

— Exactement.

Elle recula de deux pas.

— La prochaine fois, je te mets plus près du virage. C'est mieux pour voir les catastrophes.

— Il y a une prochaine fois ?

— Socialement, quand quelqu'un reste toute la séance sans fuir, oui.

— J'ai peut-être simplement une bonne endurance assise.

— C'est un début.

Elle sourit.

— À plus, Aurèl.

— À plus.

Je rangeai mon carnet dans ma poche intérieure et descendis des gradins.

En quittant la piste, je remarquai que mes chaussures avaient gardé un peu de poussière rouge sur les semelles.

Preuve matérielle.

J'étais bien venu.

Dans ma tête, il y avait encore le bruit.

Pas les voix.

Pas le coach.

Pas même le sifflet.

Les foulées.

Ce rythme sec sur le tartan.

Liora qui attendait.

Liora qui partait.

Liora qui retenait quelque chose avant de le lâcher au bon moment.

Je descendis à mon arrêt, marchai jusqu'à l'immeuble, montai les escaliers.

Sur le palier, sa porte était fermée.

Aucun bruit derrière.

Je rentrais chez moi.

Eugène m'attendait derrière la porte.

Pas devant.

Derrière.

Exactement assez près pour créer une scène de reproche.

— Bonsoir.

Il me renifla la chaussure.

Longuement.

Puis leva la tête vers moi avec une expression outrée.

— Oui, j'ai vu d'autres humains.

Il renifla encore.

— Et du tartan, probablement.

Il tourna les talons et partit vers le canapé.

Jugement prononcé.

Demitrius, lui, accepta une feuille verte avec la neutralité généreuse d'un souverain discret.

Le studio était calme.

Vraiment calme.

Je posai mes clés dans la coupelle, retirai ma veste, allumai la lampe près de la bibliothèque.

Le bureau m'attendait.

La cabane aussi.

J'ouvris le fichier.

La lumière que j'avais ajoutée près de la porte me sembla trop évidente.

Je l'adoucis.

Puis je sauvegardai.

Une fois.

Deux fois.

La troisième attendit quelques secondes.

Progrès spectaculaire.

Je sortis mon carnet pour vérifier un détail de perspective.

Enfin, c'était l'explication disponible.

Le carnet s'ouvrit à la page du stade.

La silhouette était là.

Pas très détaillée.

Un corps dans un virage.

Une épaule retenue.

Une jambe qui pousse.

Des cheveux attachés qui suivaient le mouvement avec un léger retard.

Je restai immobile.

Je ne me souvenais pas avoir dessiné ça.

Pas vraiment.

Je me souvenais de la piste, du bruit, de la façon dont elle avait attendu avant de partir.

Ma main, visiblement, avait pris des notes autrement.

Je refermai le carnet trop vite.

Comme si quelqu'un pouvait m'accuser.

Personne n'était là.

Eugène dormait sur le canapé.

Demitrius mangeait.

Le frigo ronronnait.

La ville respirait derrière les vitres.

C'était presque pire.

Je posai le carnet sur le bureau, face contre la table.

Puis, après quelques secondes, je le rouvris.

Juste assez pour regarder la silhouette encore une fois.

Je pris le crayon.

Ajoutai une ligne.

Une seule.

Le prolongement du bras.

Puis je refermai.

Plus doucement.

De l'autre côté du mur, un bruit arriva enfin.

Une porte.

Des pas.

Plus lents que d'habitude.

Puis la voix de Liora, étouffée, fatiguée, vivante quand même.

Je ne distinguai pas les mots.

Je n'en avais pas besoin.

## Chapitre 9

### *Les choses qu'on entend sans écouter*

Le lendemain du stade, je travaillai mal.

Pas horriblement mal. Mal de manière discrète.

Une manière professionnelle de mal travailler.

J'ouvrais le fichier.

Je corrigeais un détail.

Je sauvegardais.

Je regardais la correction.

Je revenais en arrière.

Je sauvegardais encore, par respect pour mes traditions les plus inquiétantes.

Le client voulait toujours que la cabane soit plus intime, moins triste, et maintenant « peut-être un peu plus respirante ».

J'avais failli répondre que les cabanes n'avaient pas de système pulmonaire.

Puis je m'étais souvenu que l'argent était utile.

« Bien sûr, je vais explorer cette piste. »

Piste.

Très drôle.

Mon cerveau avait visiblement décidé de devenir insupportable.

Je fixai l'écran.

La forêt bleue. La cabane. La petite lumière près de la porte.

La silhouette d'enfant que j'avais déplacée de trois millimètres sur la gauche.

Trois millimètres.

Un geste décisif dans la grande histoire de l'illustration jeunesse.

Eugène dormait sur le canapé, assez profondément pour ronfler par moments.

Lapin, lui, mangeait une feuille avec sérieux.

Tout était normal.

Le studio avait retrouvé ses proportions.

La table basse. Les carnets. La lampe. Le tapis.

La guitare dans son coin.

Le bruit du frigo. La ville derrière les vitres.

Et malgré ça, quelque chose continuait à tourner dans la pièce.

Un rythme.

Pas musical.

Enfin, peut-être.

Les foulées sur la piste.

Ce son sec, régulier, nerveux. La façon dont Liora avait attendu dans le virage avant d'accélérer. Pas parce qu'elle ne pouvait pas partir. Parce qu'elle ne devait pas encore.

Je n'aimais pas trop que cette idée soit applicable à autre chose qu'à une séance d'athlétisme.

Je repris le stylet.

La cabane devint légèrement plus respirante.

Ou plus floue.

Nuance difficile à défendre devant un client.

De l'autre côté du mur, un bruit arriva en fin d'après-midi.

Une porte. Des pas.

Plus lents que d'habitude, encore.

Je reconnus Liora avant sa voix.

Ce qui n'était pas nouveau.  
Mais maintenant, ce n'était plus seulement « les voisins ».  
Avant, les bruits étaient une information de décor.  
L'appartement d'à côté vivait.  
Les murs étaient fins.  
Liora parlait vite.  
Son père avait une voix grave.  
Quelqu'un posait trop fort des objets sur des meubles probablement innocents.  
Maintenant, derrière chaque bruit, il y avait une image.  
Son sac de sport.  
Ses chaussures couvertes de poussière rouge.  
Sa main autour de sa gourde.  
Le coach qui disait de ne pas partir trop tôt.  
Sa façon d'écouter en silence alors que tout, chez elle, avait l'air fait pour répondre.  
Un tiroir s'ouvrit derrière le mur.  
Puis sa voix, étouffée.  
Impossible de comprendre.  
Je retirerai quand même mon casque.  
Il n'y avait pas de musique dedans.  
Détail aggravant.  
Je restai immobile une seconde.  
Puis je remis le casque. Toujours sans lancer de musique.  
Très bien.  
À ce stade, il fallait envisager une expertise.  
Je travaillai jusqu'à ce que la lumière décline complètement.  
Le ciel passa du gris au bleu, puis au noir. Les vitres reflétaient le studio avec cette précision désagréable des soirées où l'on se voit vivre.  
Je préparai du riz.  
Simple. Alimentaire. Sans enjeu émotionnel apparent.  
Eugène se plaça immédiatement au milieu de la cuisine ouverte pour superviser.  
— Ce n'est pas pour toi.  
Il me regarda.  
— C'est du riz.  
Il cligna lentement des yeux.  
— Tu n'aimes pas ça.  
Il resta.  
Principe félin important : ce qui ne plaît pas peut quand même m'appartenir.  
Lapin eut son ravitaillement de foin. Une feuille. Son eau changée et même une branche de pommier en bonus.  
La routine se déroula.  
Et elle fonctionna. Un peu.  
Je mangeai devant mon ordinateur, ce qui était une mauvaise habitude, mais une mauvaise habitude stable.  
Le client répondit à dix-neuf heures qu'il aimait « l'intention », mais que la cabane pouvait encore être « moins isolée ».  
Je regardai la cabane au milieu de sa forêt.  
— Elle est littéralement dans une forêt.  
Eugène ouvrit un œil.  
— Merci pour ton soutien.

Je sauvégardai le fichier.  
Une fois. Deux fois.  
Puis je fermai le logiciel avant de faire quelque chose d'irréparable, comme ajouter une terrasse conviviale à une cabane perdue en forêt.  
Le studio redevint plus silencieux. Pas entièrement.  
Jamais.  
Il y avait les tuyaux. La rue. Une porte quelque part dans l'immeuble.  
Et, de l'autre côté du mur, des fragments de vie.  
La voix du père de Liora traversa à un moment, basse, calme, sérieuse. Puis Liora répondit quelque chose de plus court que d'habitude. Fatigue, peut-être. Ou dîner. Ou les deux.  
Je ne pouvais pas savoir.  
Cette limite aurait dû me rassurer.  
Elle ne le fit pas.  
Je rangeai mon assiette. Essuyai le plan de travail. Replaçai une tasse dans le placard. Puis restai debout au milieu du studio.  
Trop tôt pour dormir.  
Trop tard pour recommencer à travailler intelligemment.  
Trop calme pour que mon cerveau reste convenable.  
Mon regard alla vers la guitare.  
Non.  
Je n'avais pas besoin de jouer.  
Je pouvais lire. Je pouvais faire une lessive.  
Je pouvais répondre à ce mail d'un ancien client qui demandait « un petit ajustement rapide », formule qui avait déjà ruiné plusieurs civilisations.  
Je pris quand même la guitare.  
Le bois était un peu froid.  
Je m'assis sur le canapé sans allumer la grande lumière. Seulement la lampe près de la bibliothèque. Une lumière basse. Suffisante pour voir les cordes, pas assez pour donner à la scène une importance.  
Eugène, qui dormait à l'autre bout du canapé, leva la tête avec un air offensé.  
— Pardon de vivre chez toi.  
Il la reposa.  
Accordage approximatif.  
Un mi légèrement faux. Je le corrigeai.  
Puis je laissai mes doigts chercher sans décider.  
Quelques notes. Pas la mélodie. Pas tout de suite.  
Je jouai des choses sans forme. Des accords simples. Une progression que je connaissais trop bien. Une autre que j'abandonnai au bout de trois secondes, parce qu'elle ressemblait à une publicité pour une assurance.  
Puis une mélodie revint.  
Une suite d'accords commencée plusieurs semaines plus tôt.  
Toujours incomplète. Toujours avec ce vide au milieu.  
Je la jouai doucement.  
Le début passait bien.  
Pas parfaitement. Mais il avait une forme.  
Une ligne. Quelque chose qui avançait sans se presser.  
Puis arrivait l'endroit.  
La marche absente. Le trou.  
Je bloquai.

Comme d'habitude.

Je repris du début. Encore.

Les premières notes remplirent le studio avec prudence. Elles n'allaient pas loin. Elles restaient proches du bois, des doigts, du canapé, du tapis, des plantes qui survivaient par entêtement.

Ce n'était pas fait pour sortir.

Je jouai le passage une deuxième fois.

Au vide, je tentai une transition différente.

Trop jolie. Je l'effaçai aussitôt.

Une autre. Trop triste.

Une autre. Trop prévisible.

Je soufflai par le nez.

— Très bien.

Eugène ne réagit pas. Lapin non plus.

Public idéal.

J'essayai encore.

Cette fois, sans chercher à combler tout de suite. Je laissai un silence plus long entre les deux parties. Un silence presque gênant. Puis je repris l'accord suivant.

Ça allait mieux.

Pas bien. Mieux.

Je répétais.

Le silence au milieu ressemblait un peu à une respiration.

Je pensai à la piste.

Erreur.

Ou pas.

Liora qui attendait.

Liora qui ne partait pas.

Le coach qui criait : pas maintenant.

Je rejouai le début.

Le vide.

Puis l'accord.

Le problème n'était peut-être pas le manque de transition.

Peut-être que je voulais aller trop vite jusqu'à l'endroit suivant.

Hypothèse agaçante.

Je la rejetai immédiatement.

Puis je jouai exactement comme ça.

Le début.

L'arrêt.

Pas trop long.

Juste assez.

La reprise.

Cette fois, quelque chose passa.

Un petit morceau de continuité.

Pas spectaculaire.

Pas définitif.

Un passage possible.

Je restai immobile, les doigts posés sur les cordes.

Le studio sembla retenir une seconde de plus que moi.

Puis, de l'autre côté du mur, un bruit. Très léger.

Un déplacement.

Je tournai la tête.  
 Rien d'exceptionnel.  
 Les voisins bougeaient.  
 Les gens avaient le droit de bouger dans leur propre appartement.  
 Concept fondamental.  
 Je repris pourtant plus doucement.  
 Presque sans m'en rendre compte.  
 La mélodie continua.  
 Le même passage. Encore.  
 Encore.  
 Le vide au milieu avait changé de forme.  
 Il n'avait pas disparu.  
 C'était peut-être mieux.

Toutes les choses manquantes n'avaient pas besoin d'être corrigées. Certaines demandaient seulement qu'on arrête de les traverser comme si elles étaient une erreur.

Je posai la main sur les cordes pour les étouffer.  
 Silence.

Je n'aimais pas trop cette pensée non plus.  
 Beaucoup trop disponible pour interprétation personnelle.  
 Je reposai la guitare contre le canapé, au lieu de la remettre sur son support.  
 Mauvais signe. Ça voulait dire que je pensais peut-être la reprendre.  
 Je me levai pour ouvrir un peu la baie vitrée.  
 Le balcon était sécurisé.

Enfin, assez sécurisé pour un humain optimiste et un chat momentanément surveillé.

L'air froid entra.  
 Eugène leva la tête.  
 — Non.

Il la reposa.  
 Progrès.

Je sortis sur le balcon avec ma tasse de thé.

La ville avait cette rumeur basse des soirs ordinaires. Des voitures. Des voix dans la rue. Le souffle lointain d'un bus. Les fenêtres des immeubles en face formaient des carrés de lumière, chacun avec sa petite version d'une vie.

Je m'appuyai contre la rambarde. Pas trop.  
 Quatre étages rappelaient vite les limites de la poésie urbaine.  
 Le balcon de Liora était sombre.

Enfin, pas complètement.  
 Une faible lumière venait de l'intérieur. Rideau entrouvert.  
 Je regardai ailleurs. Immédiatement.

Trop immédiatement.  
 Très discret, donc totalement évident pour moi-même.

Je bus une gorgée de thé. Trop chaud.  
 Évidemment.

Une porte-fenêtre glissa à droite.  
 Je me figeai.

Liora apparut sur son balcon.

Sweat large. Cheveux attachés n'importe comment. Chaussettes épaisses. Une tasse dans les mains.

Elle s'arrêta en me voyant.

Moi aussi.

Même si j'étais déjà immobile.

— Ah, dit-elle.

— Salut.

— Salut !

Silence.

La ville, elle, continua.

Indifférente.

Liora s'approcha de sa rambarde, puis s'y appuya avec précaution, comme si ses jambes étaient encore en négociation depuis la veille.

— Je ne savais pas que tu étais dehors.

— Moi non plus.

Elle plissa les yeux.

— Tu ne savais pas que tu étais dehors ?

— Je veux dire... je venais de sortir.

— Formulation dangereuse, Aurèl.

— Je sais.

Elle sourit dans sa tasse.

Pas fort. Pas bruyant.

Un sourire de fin de journée.

Je ne savais pas qu'elle en avait.

— Comment vont tes jambes ? demandai-je.

— Elles me détestent.

— Relation stable ?

— Depuis plusieurs années.

— C'est bien, la constance.

Elle souffla légèrement du nez, puis regarda vers la rue.

Le silence revint.

Différent de celui du palier.

Le balcon obligeait à parler moins fort. À laisser l'air porter ce qu'il pouvait. On était proches, mais pas dans le même espace. Séparés par la rambarde, le vide, la nuit, cette frontière ridicule que mon chat avait un jour considérée comme un détail.

Liora tourna sa tasse entre ses mains.

— C'était toi ?

Mon corps sut avant moi de quoi elle parlait.

Il se raidit. Très légèrement.

— Quoi ?

— La guitare.

Je baissai les yeux vers ma tasse.

Il n'y avait rien dans le thé qui puisse m'aider.

— Oui.

Un mot.

Très petit. Très exposé.

Elle hocha la tête.

Pas triomphante. Pas surprise de m'avoir coincé.

Juste comme si une pièce venait de trouver sa place.

— Je me disais.

— Tu m'as entendu ?

— Oui.  
Je regardai le mur entre nos appartements.  
Absurde.  
Comme si le mur allait se justifier.  
— Beaucoup ?  
Elle sembla réfléchir.  
Ce qui était une erreur de sa part.  
Ou une cruauté involontaire.  
— Parfois.  
— Parfois comment ?  
— Parfois quand je rentre tard. Parfois quand je travaille dans ma chambre.  
Parfois quand j'essaie de dormir et que mon père regarde des vidéos politiques dans le salon avec un volume qu'il estime « modéré ».  
— J'entends parfois les vidéos politiques.  
— Je suis désolée.  
— Je n'arrive pas à voter contre le son.  
Elle sourit.  
Puis son regard revint vers moi, plus tranquille.  
— Je ne savais pas que c'était toi au début.  
La phrase fit une drôle de chose.  
Pas agréable. Pas désagréable non plus.  
Comme une fenêtre qu'on découvre ouverte depuis longtemps.  
— Tu croyais que c'était qui ?  
— Je ne sais pas. Quelqu'un dans l'immeuble. Ou une télé. Ou le voisin du dessous qui aurait une vie intérieure beaucoup plus riche que ses éternuements.  
Je souris malgré moi.  
— Il éternue très fort.  
— On dirait qu'il combat une malédiction.  
— Je pensais être le seul à l'entendre.  
— Les murs sont fins, Aurèl.  
Elle utilisa ma propre phrase avec beaucoup trop de calme.  
Très bien. Je l'avais mérité.  
Je bus une gorgée pour gagner du temps.  
Mauvaise idée.  
Toujours trop chaud.  
Je toussai presque.  
Elle le remarqua.  
Évidemment.  
— Ça va ?  
— Oui.  
— Tu as bu trop vite.  
— Merci.  
— C'était une observation, pas une critique.  
— Les deux sont souvent proches chez toi.  
Elle sourit encore.  
Puis elle regarda vers mon studio, derrière moi.  
La guitare devait être visible. Posée contre le canapé, à la lumière de la lampe.  
Traîtresse en bois.  
— Il y a un passage que tu recommences souvent.  
Je ne répondis pas.

Impossible.

Elle avait dit ça simplement.

Comme on dit : tu laisses souvent ta lumière allumée tard, ou ton chat regarde parfois chez nous.

Sauf que ce n'était pas pareil.

Pas du tout.

— Tu t'arrêtes toujours au même endroit, ajouta-t-elle.

Voilà.

C'était pire.

Beaucoup pire.

Je posai ma tasse sur le rebord intérieur du balcon pour éviter de la tenir trop fort.

— Tu écoutes ?

La question sortit trop sèchement.

Liora ne recula pas, mais son visage changea un peu.

— Pas comme ça.

— Comme quoi, alors ?

Je m'entendis.

Je n'aimai pas mon ton.

Pas agressif.

Tendu.

Le genre de tension qui apparaît quand quelqu'un touche un tiroir qu'on croyait fermé à clé et qui, en réalité, n'avait jamais eu de serrure.

Liora posa sa tasse à son tour sur la rambarde, entre ses deux mains.

— Comme on entend ce qui traverse un mur, dit-elle.

Je ne répondis pas.

Elle continua, plus doucement.

— Je ne suis pas assise contre la cloison avec un verre, si c'est la question.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu l'as presque pensé.

— Je pense beaucoup de choses absurdes.

— Je commence à savoir.

Le silence revint.

Je regardai la rue en bas.

Une voiture passa trop vite. Quelqu'un riait près de l'arrêt de bus.

— Je l'entends parce que c'est là. Comme toi, tu m'entends quand je rentre ou quand je fais tomber un truc ou quand je ferme une porte trop fort.

— Je ne voulais pas dire que...

Je m'arrêtai.

Parce que je ne savais pas ce que je voulais dire.

Parce que c'était vrai.

Je l'entendais. Depuis des mois.

Avant son prénom. Avant son visage. Avant Eugène sur leur balcon. Avant Demitrius. Avant le stade. Avant sa manière de dire que le 800 mètres détruisait des gens honnêtes.

Je l'avais entendue vivre.

Et ça ne m'avait jamais paru être une intrusion de ma part.

Seulement une conséquence de l'immeuble.

Mais la guitare, elle, n'était pas un bruit comme les autres.

Elle ne venait pas d'une porte qu'on claque ou d'un sac qui tombe.

Elle venait d'un endroit que je ne mettais pas dehors.

Du moins, c'est ce que je croyais.

— Je pensais que ça ne s'entendait presque pas, dis-je.

— Ça ne s'entend pas fort.

— Mais ça s'entend.

— Oui.

— Parfait.

— Aurèl.

Je fermai les yeux une seconde.

Mon prénom dans sa voix devenait un mécanisme très agaçant.

— Ce n'est pas mauvais.

— Je n'ai pas demandé un avis.

— Je sais.

— Je ne joue pas pour...

Je m'arrêtai.

Je repris autrement.

— Je ne joue pas pour être entendu.

— Je sais.

Je la regardai.

— Tu ne peux pas savoir ça.

— Si.

— Comment ?

Elle haussa une épaule.

— Parce que tu t'arrêtes dès que ça devient presque quelque chose.

Je restai immobile.

La phrase passa la rambarde sans effort.

Elle entra.

S'installa.

Je n'avais aucun endroit correct où la poser.

— C'est une analyse très élaborée pour quelqu'un qui n'écoute pas.

— J'ai dit que je n'écoutais pas comme ça.

— Nuance pratique.

— Nuance importante.

Elle baissa les yeux vers sa tasse.

— Et puis tu recommences. Toujours le même passage. Tu ne fais pas ça pour impressionner quelqu'un.

— Peut-être que je suis très mauvais pour impressionner.

— Effectivement.

Je la regardai.

Elle leva les yeux, sourire au bord de la bouche.

— Pardon.

— Non, c'était mérité.

— Un peu.

Le rire arriva malgré moi.

Bref. Presque rien.

Il s'échappa avant que je puisse le retenir.

Liora le vit.

Bien sûr.

Elle avait l'air satisfaite, mais pas victorieuse.

— C'est joli, dit-elle.

Je me tendis à nouveau.

Elle leva aussitôt une main.

— Je ne vais pas faire un grand discours, je dis juste que c'est joli.

Je ne savais pas quoi répondre.

Merci, probablement.

Mot simple. Disponible.

Extrêmement difficile à utiliser.

— Ce n'est pas fini, dis-je.

— J'ai remarqué.

— Évidemment.

— Pas dans le mauvais sens.

— Il y a un bon sens à « pas fini » ?

— Oui.

Elle regarda la nuit devant elle.

— Il y a des choses qui ont l'air vivantes parce qu'elles ne sont pas encore rangées.

Je ne bougeai pas.

Cette fois, elle avait franchi une limite sans s'en rendre compte.

Ou en s'en rendant compte.

Je ne savais pas ce qui était pire.

La phrase ressemblait beaucoup trop à elle dans mon studio, face aux dessins. À ce qu'elle avait dit sur les feuilles qui attendaient qu'on les voie. Aux trucs qui restent. À cette façon de regarder les objets comme s'ils n'étaient pas seulement des preuves de désordre.

— Tu as une théorie sur tout ? demandai-je.

— Non.

— Je ne suis pas convaincu.

— J'ai des impressions sur beaucoup de choses. C'est moins sérieux.

— Pas forcément.

Elle tourna la tête vers moi.

Le balcon était peu éclairé, mais je voyais ses yeux. La fatigue y était encore. La piste aussi, peut-être. Ou alors c'était moi qui mettais la piste partout maintenant.

— Je ne voulais pas te mettre mal à l'aise, dit-elle.

La phrase était simple.

Sans détour.

Ça me déstabilisa plus qu'une pirouette.

— Ce n'est pas...

Je cherchai.

Encore.

Toujours rien au bon endroit.

— Le dessin, c'est différent, dis-je enfin.

Elle ne répondit pas.

Elle attendit.

Cette technique commençait à devenir inadmissible.

— Le dessin, même quand c'est personnel, je peux le montrer. Je sais quoi faire avec un regard dessus. Je peux dire que c'est une étude, un projet, un test, une commande, n'importe quoi. Je peux me cacher derrière des mots professionnels.

Je regardai ma guitare à travers la baie vitrée.

— La guitare, je ne sais pas.

Le silence qui suivit ne me poussa pas.

Il resta seulement là.

Assez calme pour que je continue malgré moi.

— Je n'ai pas besoin qu'elle soit utile. Ou bonne. Ou montrable. C'est juste...  
quand il y a trop de bruit dans ma tête.

Liora ne sourit pas. Elle ne dit pas que c'était beau.

Elle ne fit pas cette tête grave que certaines personnes prennent quand elles veulent prouver qu'elles comprennent votre profondeur intérieure après trois phrases.

Elle regarda seulement la guitare.

Puis moi.

— D'accord.

Un mot.

Très dangereux, finalement.

Parce qu'il ne demandait rien.

Il ne forçait pas la suite.

Il laissait la chose intacte.

Je détournai le regard le premier.

En bas, un scooter passa.

Beaucoup trop bruyant.

Bénédictio mécanique.

— Et toi ?

— Moi quoi ?

— Tu fais du bruit quand il y en a trop dans ta tête ?

Elle sembla surprise.

Pas longtemps.

Puis elle sourit.

— Moi, je cours !

— Oui. Logique.

— Ou je parle.

— Ça aussi, j'avais des éléments.

Elle me donna un coup d'œil faussement vexé.

— Je parle normalement.

Je la regardai.

Elle soupira.

— D'accord. Beaucoup.

— Avec précision.

— Merci.

— Ce n'était pas forcément un compliment.

— Je prends ce qui m'arrange.

Évidemment.

Elle reprit sa tasse, but une gorgée, puis fit une grimace.

— Froid.

— Tu parles trop longtemps.

— Tu poses des questions fatigantes.

— C'est nouveau, ça ?

Je secouai la tête.

Le balcon sembla se détendre un peu.

Moi aussi.

Pas complètement.

Assez pour respirer normalement.

Liora s'appuya sur son avant-bras, tournée vers moi.

— Tu m'entends beaucoup ?

Question attendue.

Terrible quand même.

— Non.

Elle leva les sourcils.

— Aurèl.

— Ça dépend ce que tu appelles beaucoup.

— Tu vois.

— Les murs sont fins.

— Réponse de coupable.

— Réponse de voisin.

Elle me regarda avec amusement.

Je cédaï. Un peu.

— J'entends des choses.

— Quel genre de choses ?

— Des pas. Des portes. Des sacs. Ton père.

— Mon père s'entend même dans les appartements qui ne touchent pas le nôtre.

— Il a une voix très... construite.

Elle rit.

— Construite ?

— Architecturale.

— Il va adorer.

— Ne lui dis pas.

— Je vais lui dire que notre voisin trouve sa voix porteuse.

— Je déménage.

— Tu ne peux pas. Eugène a des attaches.

À l'intérieur, Eugène choisit exactement ce moment pour sauter sur le canapé avec un bruit lourd.

Nous tournâmes tous les deux la tête.

Il s'installa dans la lumière, sans nous regarder.

— Il sait qu'on parle de lui, dit Liora.

— Il pense toujours qu'on parle de lui.

— Il a souvent raison.

— Malheureusement.

Elle resta quelques secondes à regarder mon chat à travers la vitre.

Son visage s'adoucit d'une manière presque comique, parce qu'elle essayait visiblement de rester digne malgré son allergie et son admiration coupable.

— Et moi ? demanda-t-elle.

— Quoi ?

— Tu m'entends, moi ?

Je regardai ma tasse.

Vide. Aucune aide.

— Oui.

— Ah.

— Enfin, pas les mots. Pas toujours.

Elle sourit lentement.

— Pas toujours ?

— Très rarement.

— C'est déjà différent.

— Je viens de m’entendre.  
— Et ?  
— Mauvais choix.  
Elle rit, plus doucement que d’habitude.  
— Qu’est-ce que tu entends ?  
Je fis tourner ma tasse entre mes mains.  
La vérité était délicate.  
Pas parce qu’elle était honteuse.  
Parce qu’elle était précise.  
— Ton rythme, dis-je.  
Elle ne répondit pas.  
Je regrettai déjà. Mais il était trop tard.  
— Je veux dire, on reconnaît les gens. Même sans mots. Ta façon de marcher quand tu es en retard n’est pas la même que quand tu rentres de l’entraînement.  
— J’ai une façon de marcher quand je suis en retard ?  
— Tu as surtout une façon d’être en retard.  
— Attaque personnelle.  
— Observation.  
— Tu es dangereux avec ce mot.  
— Je sais.  
Elle souriait, mais moins fort.  
Alors je continuai, très prudemment.  
— Avant de te rencontrer, je savais déjà que tu parlais vite quand tu étais pressée. Que tu rentrais parfois tard. Que tu faisais tomber des choses. Que tu riais rarement discrètement.  
Elle ouvrit la bouche. Puis la referma.  
— Je ne fais pas tomber tant de choses.  
Je la regardai.  
— D’accord.  
— Ne fais pas ce visage.  
— C’est mon visage normal.  
— Non, celui-là c’est « je possède des preuves ».  
Je baissai les yeux.  
Cette fois, je souris vraiment.  
Pas longtemps.  
Mais assez.  
Liora aussi.  
Puis quelque chose se calma entre nous.  
Pas une gêne. Pas exactement.  
Une prise de conscience, peut-être.  
Nous n’avions pas choisi ça.  
L’immeuble l’avait fait pour nous, avec ses cloisons trop fines, ses tuyaux, ses balcons trop proches, son incapacité générale à préserver l’anonymat des gens.  
Je pensai à tous les soirs où j’avais entendu ses pas sans savoir son visage.  
Puis à tous les soirs où elle avait entendu la guitare sans savoir que c’était moi.  
C’était étrange.  
Intime d’une manière « administrative ».  
Comme une erreur de construction devenue une forme de lien.  
— C’est bizarre, dit-elle.  
Je tournai la tête vers elle.

— Quoi ?

— On s'entendait avant de se parler.

Je ne répondis pas.

Parce que oui.

Parce qu'elle l'avait dit avant moi.

Parce que si je répondais trop vite, ça deviendrait quelque chose.

Elle ne sembla pas attendre davantage.

— Enfin, surtout moi, apparemment, parce que je fais tomber des objets.

— Et moi, parce que je bloque sur quatre accords.

— Ce ne sont pas quatre accords.

Je me tendis.

— Tu as compté ?

— Non.

— Liora.

— J'ai une mémoire auditive.

— Depuis quand ?

— Depuis que ça m'arrange.

Je soufflai un rire.

Elle sourit dans sa tasse froide.

Puis le silence revint.

Cette fois, il était plus dense.

Pas inconfortable. Ou pas seulement.

Il contenait trop d'informations.

Les pas.

La guitare.

Le stade.

Le studio.

Les dessins sur la table.

Son élastique oublié.

La silhouette dans mon carnet.

Eugène traversant une frontière diplomatique.

Lapin devenant professeur de civilité.

Tout ça, dans quelques mètres d'air entre deux balcons.

Liora regarda vers l'intérieur de son appartement. Une voix appela quelque chose. Sa mère, peut-être. Plus douce que celle de son père, moins facile à distinguer.

— Je dois rentrer, dit-elle.

— Oui.

Elle récupéra sa tasse et fit un pas vers sa porte-fenêtre.

Puis s'arrêta.

Évidemment.

Ce moment-là aussi commençait à devenir reconnaissable.

Elle pouvait partir.

Elle ajoutait quelque chose.

— Tu joueras un jour ?

Je la regardai.

— Je viens de jouer.

— Tu sais ce que je veux dire.

Oui.

Malheureusement.

— Non.

Réponse immédiate.

Solide.

Presque.

Elle hocha la tête.

— D'accord.

Pas de pression.

Pas de moue.

Pas de grande déception.

Elle accepta trop bien.

Ce qui, chez elle, n'était jamais tout à fait une preuve d'abandon.

— Ce n'est pas vraiment fait pour être écouté, ajoutai-je.

Je ne savais pas pourquoi j'ajoutai ça.

Peut-être pour réduire la brutalité du non.

Peut-être parce que ce n'était pas entièrement vrai et que j'avais besoin de l'entendre.

Liora me regarda.

Son sourire apparut très lentement.

Pas grand.

Pas victorieux.

Un sourire de quelqu'un qui ne rangeait pas le sujet, malgré l'accord apparent.

— Pas maintenant, alors.

Je fronçai les sourcils.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Non.

— Liora.

— J'ai entendu.

La phrase était évidemment volontaire.

Je la fixai.

Elle sourit un peu plus.

— Bonne nuit, Aurèl.

— Bonne nuit.

Elle rentra.

La porte-fenêtre glissa derrière elle.

Le balcon voisin redevint presque sombre.

Je restai dehors avec ma tasse vide, dans le froid, beaucoup plus longtemps que nécessaire.

À l'intérieur, Eugène descendit du canapé et vint se placer devant la baie vitrée. Il me regarda à travers la vitre comme si ma présence sur le balcon représentait un gaspillage d'espace chauffé.

Je rentraí.

Refermai doucement.

Le studio m'accueillit.

La lampe. Le canapé.

La guitare posée contre lui.

Lapin près de son coin, immobile.

Je posai ma tasse dans l'évier.

Puis je regardai la guitare.

Elle avait l'air exactement pareil.

Bois clair. Cordes.

Petite marque près du chevalet.  
Sangle enroulée autour du pied.  
Objet banal.  
Instrument.  
Preuve.  
Je la remis sur son support.  
Avec plus de précaution que d'habitude.  
Comme si elle avait été déplacée sans bouger.  
Je pensais que la guitare était restée dans mon espace.  
Je pensais que ses notes mouraient contre les murs, dans le tapis, dans les  
coussins, dans le pelage vaguement coupable d'Eugène.  
Mais une partie passait.  
Depuis des semaines, peut-être.  
Elle traversait le mur.  
Elle allait de l'autre côté.  
Pas fort. Pas clairement.  
Assez pour qu'une fille qui faisait trop de bruit reconnaisse l'endroit où je  
m'arrêtais.  
Je m'assis sur le canapé.  
Eugène sauta aussitôt près de moi, puis posa une patte sur ma cuisse.  
Geste rare.  
Donc suspect.  
— Tu veux quelque chose.  
Il ronronna.  
— Bien sûr.  
Je le caressai quand même.  
De l'autre côté du mur, j'entendis des pas.  
Plus lents.  
Puis une voix.  
Liora.  
Je ne distinguai pas les mots.  
Je n'essayai pas. Pas vraiment.  
La guitare était silencieuse dans son coin.  
Pourtant, le studio ne l'était plus tout à fait.  
Il contenait maintenant ce que j'avais refusé.  
Ou pas encore accepté.  
Je ne lui avais pas joué quelque chose.  
Pas directement.  
Pas pour elle.  
J'avais même dit non.  
Un vrai non.  
Enfin.  
Un non avec une fissure dedans.  
Je posai ma tête contre le dossier du canapé et fermai les yeux.  
De l'autre côté du mur, un rire bref traversa la cloison.  
Je le reconnus.  
Sans écouter.  
Et j'eus l'impression absurde d'avoir refusé quelque chose qui venait quand  
même de commencer.

## Chapitre 10

### *Le balcon ne compte pas comme une invitation*

Le problème avec les habitudes, c'est qu'elles se forment rarement avec dignité.

Au début, une chose arrive une fois.

Puis deux.

Puis le cerveau, cette petite administration interne beaucoup trop zélée, ouvre un dossier.

Bruit derrière le mur.

Liora qui rentre. Pas rapides. Clé dans la serrure. Voix dans l'entrée. Porte.

Silence.

Je n'attendais pas ces bruits.

Évidemment.

Je les identifiais.

Nuance importante.

Le samedi soir, à vingt-trois heures quarante, j'étais encore à mon bureau.

Ce qui n'avait rien d'extraordinaire. Le freelance entretenait avec les horaires une relation comparable à celle d'Eugène avec les règles du balcon : théorique, souple, négociable uniquement dans sa tête.

L'écran éclairait le studio d'une lumière trop forte.

J'avais trois fichiers ouverts.

Une commande pour une maison d'édition jeunesse. Une facture en retard.

Et un dossier intitulé « expo\_intérieurs\_sélection », qui me fixait depuis le bureau comme une question à laquelle je n'avais pas envie de répondre.

L'exposition collective approchait.

Dans trois semaines.

Pour une personne normale, c'était une marge confortable.

Pour moi, déjà un territoire d'urgence.

Il fallait envoyer une sélection définitive avant lundi soir.

Cinq images. Trois impressions possibles.

Une note d'intention courte, « pas trop conceptuelle, mais assez personnelle », selon le mail de l'organisatrice.

Magnifique.

Pas trop conceptuelle. Assez personnelle.

Je préférerais quand les clients demandaient des aubergines chaleureuses.

Au moins, une aubergine ne prétendait pas vouloir comprendre mon rapport à l'espace domestique.

Je regardai les vignettes ouvertes sur l'écran.

Une cuisine vide avec une chaise déplacée.

Un couloir en fin d'après-midi.

Une fenêtre entrouverte sur un balcon.

Une table après un repas.

Le coin d'un canapé, un plaid, une lampe basse.

Cinq pièces.

Cinq endroits sans personnages.

Ou presque sans.

Une tasse. Un pull abandonné, une trace d'eau. Des chaussures près d'une porte.

Des preuves.

C'était peut-être trop similaire.

Ou trop silencieux.

Ou trop moi.

Je passai une main sur mon visage.

— Tu en penses quoi ?

Eugène était allongé sur la table basse, dans une position qui ne respectait ni la gravité ni la pudeur.

Il ouvrit un œil.

— Oui, pardon. Question exigeante.

Il referma l'œil.

Lapin, lui, poursuivait une opération délicate impliquant du foin et une concentration totale.

J'ouvris le document de note d'intention.

Le curseur clignota.

Je tapai :

« Ces images explorent... »

Je supprimai. Non.

Trop exposition collective de gens qui portaient des cols roulés volontairement.

Je recommençai.

« Je dessine des intérieurs parce que... »

Je m'arrêtai.

Parce que quoi ?

Parce que les gens étaient trop difficiles à dessiner sans mentir.

Parce que les pièces gardaient mieux les traces que les visages.

Parce qu'une chaise déplacée disait parfois plus qu'une phrase.

Je supprimai tout.

Très productif.

Je sauvagardai le document vide. Par précaution.

De l'autre côté du mur, il n'y avait presque rien.

Liora travaillait ce soir-là.

Je le savais parce qu'elle l'avait dit la veille, très vite, en descendant l'escalier avec un sac de sport, un tote bag et une pomme coincée entre les dents.

Enfin, elle ne l'avait pas dit avec la pomme entre les dents.

Elle avait dit :

— Je travaille demain soir, donc si Eugène prévoit une crise existentielle, il devra prendre rendez-vous.

J'avais répondu :

— Je transmettrai au service concerné.

Elle avait levé le pouce.

Puis elle avait failli trébucher sur la dernière marche.

Dignité générale préservée de justesse.

Depuis, je savais.

Samedi soir. Service au café. Retour tard.

Information neutre. Sans conséquence.

Je fermai le document de note d'intention.

Le rouvris.

Le refermai.

Puis j'ouvris la commande jeunesse pour avoir l'air d'un professionnel sérieux.

La cabane respirait mieux, mais le client voulait encore « quelque chose d'un peu plus humain ».

Je regardai l'enfant devant la cabane.

— Il y a littéralement un humain.

Eugène ne bougea pas.  
Je zoomai sur la silhouette.  
Peut-être fallait-il tourner légèrement la tête vers la fenêtre. Faire comme si l'enfant hésitait à entrer.  
J'ajoutai un petit angle. C'était mieux. Ou pire.  
Je sauvagardai.  
Une fois. Deux fois.  
Trois.  
Minuit passa. Puis minuit quinze.  
La rue s'était calmée. Les voitures devenaient plus rares. Dans l'immeuble, quelques portes avaient claqué plus tôt, puis tout s'était tassé.  
Je me levai pour m'étirer.  
Mon dos protesta avec la conviction d'un vieil ami qu'on aurait négligé.  
Je fis du thé. Mauvaise idée.  
Je le fis quand même.  
Au moment où la bouilloire commença à chauffer, la porte de l'immeuble s'ouvrit en bas.  
Je ne l'entendis pas clairement.  
Plutôt une chaîne de sons.  
Le battement de la porte. Des pas dans la cage d'escalier.  
Lents. Puis plus rapides. Puis lents encore.  
Je restai immobile.  
La bouilloire monta en bruit derrière moi.  
Les pas arrivèrent au cinquième.  
Je reconnus Liora.  
Pas exactement à son rythme habituel.  
Il manquait quelque chose.  
Ou quelque chose pesait.  
Ses pas avaient encore cette énergie qui semblait considérer les escaliers comme une provocation personnelle, mais les dernières marches furent plus lourdes. Moins attaquées. Comme si son corps avait accepté d'obéir jusqu'au palier, seulement par contrat.  
Puis une clé tomba de l'autre côté.  
Un petit bruit métallique.  
Un silence.  
— Sérieusement ?  
Sa voix.  
Fatiguée.  
Plus basse.  
Je posai ma tasse vide sur le plan de travail.  
On n'ouvrirait pas une porte à minuit passé parce qu'une voisine avait fait tomber ses clés. C'était exactement le genre de geste qui nécessitait une relation plus définie que la nôtre.  
Voisin. Animaux. Balcon. Guitare. Stade.  
Un nouveau bruit.  
Elle avait probablement donné un coup de pied dans son sac.  
— Parfait.  
Bon. Peut-être.  
Je traversai le studio.  
Eugène leva la tête.

— Ne commence pas.

Je n'étais pas sûr de m'adresser à lui.

Je déverrouillai ma porte et l'ouvris juste assez pour regarder.

Liora était accroupie devant chez elle, un genou au sol, l'autre jambe pliée, en train de fouiller sous un sac énorme avec une expression de concentration hostile.

Elle portait une veste noire trop fine pour la nuit, un sweat dessous, un jean, des baskets tachées de pluie.

Ses cheveux étaient attachés à la va-vite, plusieurs mèches échappées comme si même elles avaient renoncé à suivre son emploi du temps.

Une odeur de café froid, de friture légère et de pluie entra dans le couloir.

Pas désagréable.

Juste très vivante.

Très fin de service.

Elle leva la tête vers moi.

— Ah.

— Salut.

— Je t'ai réveillé ?

Je regardai ma tenue.

Pull, pantalon, lunettes, lumière allumée derrière moi.

— Non.

— Dommage. J'aurais eu l'air coupable.

— Tu peux l'être pour autre chose.

— J'ai assez de dossiers ouverts, merci.

Elle récupéra enfin ses clés sous la bandoulière de son sac et se redressa.

Trop vite.

Elle s'arrêta une seconde, main sur le mur. Je le vis.

Elle fit semblant que non. Je le vis aussi.

— Ça va ? demandai-je.

Elle souffla, puis leva les clés.

— Victoire.

— Ce n'était pas la question.

— Ça répond à une question proche.

— Pas vraiment.

Elle glissa la clé dans la serrure, sans tourner tout de suite. Elle resta appuyée contre le mur du palier, l'épaule légèrement inclinée. Le couloir avait une lumière jaune, mauvaise surtout pour les gens qui essayaient de faire croire qu'ils n'étaient pas épuisés.

— Long service ?

— Non.

Je la regardai.

Elle leva les yeux.

— Oui.

— Voilà.

— Très long. Productif, dans le sens où j'ai porté des plateaux, fait semblant d'aimer des clients, renversé deux cafés, nettoyé un sol qui avait développé une identité propre, et empêché un monsieur de m'expliquer pourquoi le cappuccino moderne n'est plus ce qu'il était.

— Sujet grave.

— Il était sincèrement bouleversé.

— La mousse de lait détruit des civilisations.

— Merci. Exactement.

Elle sourit.

Le sourire arriva. Pas jusqu'au bout.

Il s'arrêta sur les bords.

Je ne savais pas quoi faire de cette information.

Je n'avais pas encore la place relationnelle pour dire : tu as l'air au bout.

Je n'étais plus exactement personne.

Et ça, c'était le problème.

Elle ouvrit enfin sa porte, puis resta sur le seuil.

À l'intérieur, l'appartement était sombre, sauf une lumière dans l'entrée. Plus loin, probablement le salon. Pas de voix. Sa famille dormait, ou essayait.

— Tu travaillais ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Les aubergines ?

— Plus jamais les aubergines.

— Pardon. Sujet sensible.

— Une cabane.

— Ah.

— Et une note pour l'exposition.

— L'exposition ?

Je regrettai immédiatement.

Je ne sais pas pourquoi. Ce n'était pas secret.

C'était même l'inverse d'un secret, techniquement, puisqu'une exposition consistait à accrocher des choses sur un mur pour que des inconnus les regardent avec des sourcils variables.

— Une petite exposition collective, dis-je.

— Tu ne m'avais pas dit.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne m'avais pas demandé.

Elle plissa les yeux.

— Réponse de fuite.

— Réponse exacte.

— Les deux peuvent coexister.

Elle avait raison.

Malheureusement.

— C'est quand ?

— Dans trois semaines. Enfin, le vernissage. Si je ne disparaissais pas dans un trou avant.

— Tu exposes quoi ?

— Des intérieurs.

— Tes pièces vides ?

— Elles ne sont pas vides.

La réponse sortit trop vite.

Liora ne sourit pas.

Elle le remarqua. Bien sûr.

— D'accord, dit-elle simplement.

Silence. Pas long.

Assez pour que je sente que je venais de poser quelque chose entre nous sans l'avoir prévu.

Elle baissa les yeux vers son sac, puis vers ses clés, puis vers moi.

— Je vais poser mes affaires.

— Oui.

— Mais je suis trop réveillée pour dormir.

Je regardai son visage.

— Tu as l'air du contraire.

— C'est une erreur de lecture.

— Vraiment ?

— Je suis réveillée à l'intérieur.

— L'extérieur proteste.

Elle eut un petit rire.

Puis elle porta une main à son front.

Mouvement bref. Fatigué.

— Je vais boire un truc sur le balcon, dit-elle. Enfin, pas « un truc » inquiétant. De l'eau. Ou une tisane si je trouve la force morale.

Elle marqua une pause.

— Tu peux venir sur le tien.

Je clignai des yeux.

— Sur mon balcon ?

— Oui.

— Ce n'est pas « venir ».

— Exactement. C'est pratique.

— Pratique pour quoi ?

— Parler sans réveiller tout le monde dans le couloir.

— Le balcon ne compte pas comme une invitation.

Elle sourit.

Fatiguée, mais nette cette fois.

— Bien sûr que non. C'est une zone diplomatique.

Puis elle disparut chez elle avant que je puisse répondre.

Sa porte se referma doucement.

Je restai dans l'encadrement de la mienne.

Très bien. Zone diplomatique.

Concept parfait. Dangereux.

Je rentrai dans le studio.

Eugène était assis au milieu de la pièce.

Il avait l'air d'avoir tout compris.

Ce qui était impossible. Et pourtant...

— Ne me regarde pas comme ça.

Il cligna des yeux.

— Je vais sur mon balcon.

Il tourna la tête vers la baie vitrée.

— Mon balcon sécurisé.

Il se leva.

— Non.

Il s'arrêta.

— Toi, tu restes.

Il me regarda avec une indignation silencieuse.

— Tu as perdu les droits diplomatiques.

Je fermai la baie derrière moi dès que je sortis.

L'air était froid.

La nuit avait gardé un peu de pluie. Les rambardes brillèrent légèrement sous les lumières de la rue. Le balcon voisin était encore vide, mais la porte-fenêtre de Liora s'ouvrit quelques secondes plus tard.

Elle apparut avec un sweat plus large, une tasse dans les mains, les cheveux défaits cette fois.

Pas complètement.

Juste assez pour que son visage paraisse moins organisé.

Elle avait retiré ses chaussures.

Chaussettes épaisses. Encore.

Détail domestique.

Dangereusement domestique.

— Eugène boude ? demanda-t-elle.

— Il prépare un recours.

— Il a un avocat ?

— Toujours lui-même.

— Mauvaise stratégie.

— Très confiante, pourtant.

Elle s'appuya contre la rambarde.

Pas vivement. Pas avec son énergie habituelle qui arrivait toujours un peu avant elle.

Lentement.

Comme si elle voulait économiser les gestes.

Je remarquai que sa voix était plus basse.

Le volume descendait quand elle n'avait plus la force de projeter le monde devant elle.

Je pris ma tasse de thé, tiède, et m'adossai au mur près de la baie vitrée.

Distance correcte.

Distance de voisinage nocturne.

Zone diplomatique.

— Tu as trouvé la force morale ? demandai-je.

Elle regarda sa tasse.

— Tisane.

— Impressionnant.

— J'ai failli manger des céréales dans un bol sale, donc on va dire que c'est une victoire.

— Pourquoi dans un bol sale ?

— Parce que le bol propre était trop loin.

— Il était où ?

— Dans le placard.

Je hochai la tête.

— Situation extrême.

— Tu comprends.

— Totalement.

Le silence s'installa.

Liora buvait une gorgée, les deux mains autour de sa tasse. Son regard allait vers la rue, pas vers moi. Ses épaules étaient plus basses. Les bruits de la ville montaient jusqu'à nous avec prudence.

Un bus au loin. Des pneus sur la route mouillée.

Une fenêtre qu'on fermait quelque part.

Je n'avais pas l'habitude de Liora dans les silences.

Pas comme ça.

D'habitude, même quand elle ne parlait pas, elle semblait sur le point de parler.

Là, elle était seulement là.

Fatiguée. Présente.

Sans chercher à occuper tout l'air.

— Tu finis souvent si tard ? demandai-je.

— Au café ?

— Oui.

— Ça dépend. Les samedis, oui. Enfin, parfois. Souvent. Trop.

Elle passa une main dans ses cheveux, puis sembla regretter immédiatement parce que plusieurs mèches tombèrent sur son visage.

— C'est pas horrible, hein. C'est juste long.

— Tu dis ça comme si long n'était pas déjà une catégorie de problème.

— Long, ça se gère.

— Tout se gère, selon toi.

— Non.

Elle répondit trop vite.

Puis elle souffla.

— Enfin, j'aimerais bien.

Je ne dis rien.

Elle ne reprit pas tout de suite.

Le silence devint autre chose. Plus précis.

Je voyais son profil dans la lumière faible. La courbe de son nez. Ses cils baissés.

La fatigue autour des yeux.

Rien qui demandait qu'on la sauve.

Qu'on l'interprète. Qu'on vienne poser une grande phrase sur sa vie.

Juste le coût réel de son rythme.

— Tu as entraîné demain ? demandai-je.

— Non. Footing léger le matin.

Je la regardai.

Elle tourna la tête vers moi.

— Quoi ?

— Rien.

— Aurèl.

— Tu travailles jusqu'à minuit, tu dors cinq heures conceptuelles, et tu cours le matin.

— Footing léger.

— Le mot léger ne répare pas tout.

Elle sourit, moins vite.

— Tu t'inquiètes ?

Question simple. Trop directe.

Beaucoup trop directe pour une zone diplomatique.

Je pris une gorgée de thé.

Froid. Trahison.

— Je constate.

— Ah oui... ton mot préféré.

— Il est utile.

— Il cache beaucoup de choses.

Je ne répondis pas. Elle ne força pas.

Ce qui était nouveau aussi.

Ou peut-être que je le remarquais seulement maintenant.

Elle regarda sa tasse, puis la rue.

— Je ne suis pas en train de m’effondrer, dit-elle.

— Je n’ai pas dit ça.

— Je sais.

— Tu le dis comme si je l’avais pensé.

— Peut-être.

— Je pense beaucoup de choses absurdes.

— Je sais aussi.

Elle sourit un peu.

Puis son regard se perdit vers les fenêtres d’en face.

— C’est juste une période chargée.

— Elle dure depuis combien de temps, cette période ?

Elle tourna la tête.

— Très bonne question.

— Mauvaise réponse.

— Oui.

Elle but une gorgée de tisane, grimaça.

— C’est mauvais.

— La tisane ?

— La fatigue. Et la tisane. Surtout la tisane.

— Tu l’as choisie.

— Je pensais être une personne qui prend de bonnes décisions à minuit.

— Erreur courante.

— Tu prends de bonnes décisions à minuit ?

Je pensai aux fichiers sauvegardés trois fois, aux mails envoyés trop tard, au dessin de Liora que je refermais comme une preuve compromettante, à la guitare jouée sans penser qu’elle traversait les murs.

— Non.

— Voilà.

Sa main était posée sur le métal froid, à quelques dizaines de centimètres de la séparation entre nos balcons.

Pas proche. Pas loin.

Je remarquai la distance.

Je regardai ailleurs.

Eugène apparut derrière la baie vitrée, de mon côté, silhouette massive dans la lumière du studio. Il posa une patte contre la vitre.

Liora le vit aussitôt.

Son visage changea.

— Eugène.

— Ne l’encourage pas.

— Il a l’air triste.

— Il a l’air stratégique.

— Il veut participer.

— Il a déjà participé à trop de choses.

Eugène miaula derrière la vitre.

Le son arriva étouffé.

Très dramatique.

— Tu vois ? dit Liora.

— Il ment.

— Tu ne peux pas savoir...

— Je le connais.

— Moi aussi, un peu.

Elle dit ça sans y mettre de poids.

Pourtant, la phrase en avait un.

Un peu.

Je regardai Eugène.

Il nous regardait.

Liora et moi.

Le balcon. La séparation.

La zone diplomatique dont il avait été exclu pour raisons de sécurité nationale.

— Il t'a choisie par effraction.

— C'est une base relationnelle solide.

— Inquiétante.

— Solide.

Elle sourit, puis tourna sa tasse entre ses mains.

La conversation aurait pu rester là.

Eugène.

Son allergie.

Les blagues habituelles. Terrain connu. Sûr.

Mais elle regarda soudain vers mon studio, derrière moi.

— Tu travaillais sur quoi, alors ?

— Quand ?

— Ce soir.

Je suivis son regard.

De là où elle était, elle pouvait voir l'angle du bureau, la lampe, une partie de l'écran. Pas le contenu.

Heureusement.

— Une commande, dis-je. Et l'exposition.

— Les pièces qui ne sont pas vides.

Je m'immobilisai légèrement.

Elle l'avait retenu.

Évidemment.

— Oui.

— Tu dois choisir lesquelles ?

— Oui.

— C'est difficile ?

— Oui.

— Parce que tu les aimes toutes ?

— Non.

— Parce que tu n'en aimes aucune ?

— Plus proche.

Elle rit doucement. Puis toussa un peu.

Je me redressai. Elle leva aussitôt la main.

— Ça va.

— Je n'ai rien dit.

— Tu t'es redressé.

— Observation.

— Ah non. Ça, c'est mon terrain.

Je me rassis presque contre le mur, juste pour prouver que rien ne se passait.

Mauvais réflexe.

Elle sourit.

— Pourquoi des intérieurs ? reprit-elle.

Je regardai la rue.

Plus simple que son visage.

— Je ne sais pas.

— Mensonge.

— Réponse provisoire.

— Donc mensonge en travaux.

— Exactement.

Elle ne parla pas.

J'attendis qu'elle remplisse le silence.

Elle ne le fit pas. C'était presque injuste.

Liora fatiguée savait écouter d'une manière qui retirait les échappatoires. Pas en vous fixant avec intensité. Pas en demandant « et ça te fait quoi ? » avec une voix profonde.

Elle se taisait. Simplement.

Et le silence semblait dire : vas-y, si tu veux. Sinon, ce n'est pas grave.

Ce qui donnait envie de parler.

Manipulation probablement involontaire.

Très efficace.

— Je ne dessine pas vraiment des pièces, dis-je.

Elle tourna un peu la tête vers moi.

— Enfin si. Techniquement. Des pièces, des fenêtres, des coins, des couloirs, des tables. Mais ce n'est pas juste... l'endroit.

Je cherchai une phrase correcte.

Il n'y en avait pas.

Seulement des approximations.

— Les gens pensent qu'une pièce vide ne dit rien.

Liora ne répondit pas.

Je continuai.

— Mais une pièce n'est jamais vraiment vide. Pas si quelqu'un y vit. Même quand la personne est partie, il reste des choses. Une chaise pas remise à sa place. Une tasse. Une lumière allumée. Le coussin écrasé par Eugène. Le tapis déplacé parce que Demitrius a décidé qu'il était suspect.

Elle sourit à peine.

Elle écoutait.

Vraiment.

— J'aime bien dessiner ce qui reste après le passage de quelqu'un, dis-je. Pas le grand moment. Pas la scène. Les traces. Les habitudes. Ce qu'une présence fait à un endroit sans forcément s'en rendre compte.

Je m'arrêtai. Trop.

Beaucoup trop.

Le balcon n'avait pas été prévu pour ce niveau d'information.

Je bus dans ma tasse vide. Geste pathétique.

Liora le vit.

Elle ne sourit pas.

Pas cette fois.

— C'est pour ça que la cuisine m'avait fait cette impression, dit-elle doucement.

Je la regardai.

— Quelle impression ?

— Qu'elle attendait.

Le mot resta entre nous.

Attendre.

La piste.

Le deuxième tour.

La guitare.

Les pièces.

Décidément, certains mots manquaient de tenue.

— Peut-être, dis-je.

Elle baissa les yeux vers sa tasse.

Ses doigts étaient près de la rambarde.

Plus près de la séparation que tout à l'heure.

Je remarquai mes propres mains. Une sur ma tasse vide, l'autre posée contre le mur.

Distance parfaitement raisonnable.

Donc inutilement visible.

— Et l'exposition, reprit-elle, c'est important ?

— Petite exposition.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé.

Je soupirai par le nez.

— Oui.

Le mot sortit plus simplement que prévu.

Liora ne bougea pas.

— C'est important parce que ce n'est pas une commande, dis-je. Personne ne m'a demandé ces images. Personne ne m'a donné un brief sur le niveau correct de chaleur émotionnelle d'une chaise. Donc si ça ne marche pas, je ne peux pas dire que le client voulait une chose absurde.

— Ce serait juste toi.

— Voilà.

Elle hocha lentement la tête.

Son visage était calme.

Fatigué, mais calme.

— Ça fait plus peur.

— Oui.

— Et c'est plus à toi.

Je restai silencieux.

Phrase simple. Encore.

Ce soir-là, elle avait une façon de dire les choses sans les lancer. Elles arrivaient doucement, donc elles entraient plus loin.

Je n'aimais pas le mécanisme.

Je l'aimais un peu quand même.

— Tu viendras ? demandai-je.

La question sortit.

Sans autorisation.

Directement.

Elle releva les yeux.

Moi, je regrettai aussitôt.

— Enfin, si tu veux. C'est petit. Il y aura probablement du vin tiède, des gens qui utilisent le mot « matière » très sérieusement, et moi qui ferai semblant de ne pas vouloir fuir par une sortie de secours.

Liora me regardait toujours.

Son sourire apparut, lent.  
— Tu viens de m'inviter officiellement quelque part ?  
— Non.  
— Aurèl.  
— J'ai décrit un événement public.  
— Avec une question au début.  
— Une question informative.  
— « Tu viendras ? » est rarement purement informatif.  
— On peut débattre.  
— On peut. Tu perdras.  
Je baissai les yeux vers ma tasse.  
— Tu n'es pas obligée.  
— Je sais.  
— Et ce n'est pas...  
Je m'arrêtai.  
Parce que je ne savais pas comment finir.  
Ce n'est pas quoi ?  
Important.  
Personnel.  
Une invitation.  
Une chose que j'aimerais bien.  
Liora pencha légèrement la tête.  
— Je viendrai.  
Silence. Très court.  
Beaucoup trop perceptible.  
— Si je ne travaille pas, ajouta-t-elle. Et si je travaille, je passerai après. Même si je sens le café et la défaite.  
— C'est une odeur très acceptable.  
— Tu dis ça maintenant.  
— J'ai survécu au couloir tout à l'heure.  
Elle rit.  
Cette fois, plus doucement encore.  
Sûrement, par fatigue.  
Je me demandai à quel moment elle allait enfin rentrer dormir.  
Je me demandai surtout pourquoi je ne voulais pas être celui qui le disait.  
— Tu devrais dormir, dis-je quand même.  
Très responsable.  
Très agaçant.  
Elle me regarda.  
— Voilà. Hygiène de sommeil en trois points.  
— C'est toujours le premier.  
— Tu n'as pas évolué.  
— Stable.  
— Comme Eugène.  
— Eugène n'est pas stable. Il est lourd.  
Derrière la vitre, Eugène miaula encore.  
Liora porta la main à sa bouche pour étouffer un rire.  
— Il sait.  
— Il sait surtout qu'il n'est pas au centre de l'attention depuis quatre minutes.  
— C'est long pour lui.

— Il traverse une épreuve.

Elle resta souriante.

Puis le sourire s'effaça un peu.

La fatigue revenait prendre sa place sur ses traits.

Elle baissa la tête, regarda ses chaussettes, la rambarde, la tasse.

— Je vais dormir, oui.

— Bonne idée.

— Ne prends pas l'air victorieux.

— Je suis très neutre.

— Ton visage neutre est parfois insupportable.

— Je croyais qu'il analysait les sorties.

— Il peut faire plusieurs choses.

Elle se redressa.

Le mouvement fut plus lent que d'habitude.

Sa main resta une seconde sur la rambarde.

La mienne aussi, maintenant.

Je ne m'étais pas rendu compte que je l'avais posée là.

De mon côté. À distance.

Le métal froid sous mes doigts. La séparation entre nous.

Quelques dizaines de centimètres.

La nuit. Le vide.

Pas de grand moment. Pas de musique.

Pas de phrase qui devait changer quelque chose.

Seulement deux mains posées sur deux morceaux de rambarde, assez proches pour que je les remarque et assez loin pour que rien n'oblige à en parler.

Je retirai la mienne le premier. Trop vite.

Liora le vit.

Bien sûr. Elle ne dit rien.

C'était presque pire.

Elle reprit sa tasse.

— Tu vas continuer à travailler ?

— Probablement.

Elle me lança un regard.

— Dormir plus.

— C'est ton conseil ?

— Premier point.

— Il manque les deux autres.

— Je les inventerai quand j'aurai dormi cinq heures réelles.

— Ambitieux.

— Révolutionnaire.

Elle recula vers sa porte-fenêtre, puis s'arrêta.

Ce moment. Encore.

Le moment où elle pouvait partir et où quelque chose restait accroché.

— Merci, dit-elle.

— Pour quoi ?

— Je ne sais pas.

Réponse étrange.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Le balcon diplomatique. Eugène. Les pièces pas vides. La conférence sur le sommeil en un point. Choisis.

— Je vais prendre Eugène. Il aime les responsabilités.  
Elle sourit.  
— Bonne nuit, Aurèl.  
— Bonne nuit, Liora.  
Elle rentra.  
La porte-fenêtre glissa. Le rideau bougea.  
Puis elle disparut dans son appartement.  
Pas de grande phrase. Pas de regard prolongé volontaire.  
Juste bonne nuit.  
Et pourtant, quand la lumière de son balcon s'éteignit, je restai dehors.  
Quelques secondes. Puis quelques autres.  
Le froid commença à passer à travers mon pull.  
La rambarde gardait la trace de ma main.  
Ou peut-être que j'inventais.  
En face, les fenêtres des autres immeubles étaient presque toutes sombres. La ville n'était pas silencieuse, mais l'immeuble, lui, semblait retenir quelque chose.  
Je regardai le balcon voisin.  
Vide. Ordinaire.  
Le même balcon qu'avant.  
Sauf qu'il avait maintenant contenu trop de choses pour redevenir simplement un morceau de béton suspendu.  
Une allergie. Un chat fugitif. Des tasses froides.  
Une guitare entendue de l'autre côté.  
Une fille qui disait qu'elle dormait cinq heures si on ne regardait pas les détails.  
Une invitation qui n'en était pas une.  
Une exposition que je venais de rendre réelle en la disant à voix haute.  
Je rentraï enfin.  
Eugène m'attendait devant la baie vitrée.  
Il passa immédiatement entre mes jambes pour inspecter le balcon avant que je referme. Je le bloquai avec mon pied.  
— Non.  
Il me regarda.  
— Diplomatie suspendue.  
Je refermai.  
Le studio était chaud après l'air froid. La lampe près du bureau créait une île de lumière sur les papiers. L'écran affichait encore les cinq images de l'exposition.  
Je m'approchai.  
Les pièces vides.  
Non.  
Pas vraiment vides.  
Je les regardai une par une.  
La cuisine. Le couloir. La fenêtre. La table. Le canapé.  
Je croyais que ces images venaient de mon besoin de calme, d'ordre, de distance.  
Peut-être. Pas seulement.  
Il y avait aussi les choses qu'on laissait derrière soi sans s'en rendre compte.  
Un élastique dans une coupelle.  
Une trace de chaussure rouge dans une entrée.  
Un chat qui dormait à l'endroit où quelqu'un s'était assis.  
Une tasse vide sur un balcon.  
Un silence qui restait après.

Je rouvris le document de note d'intention.  
Le curseur clignota.  
Cette fois, j'écrivis :  
« Je dessine les endroits après le passage des gens. »  
Je m'arrêtai.  
« Les pièces ne sont jamais vides. Elles gardent les habitudes, les oublis, les gestes répétés, les présences qu'on ne voit plus tout de suite. »  
Je relus.  
C'était trop personnel.  
Donc probablement utilisable.  
Je sauvegardai.  
Une fois. Deux fois.  
Je m'arrêtai avant la troisième.  
Puis je la fis quand même.  
Il ne fallait pas devenir imprudent sous prétexte d'évolution émotionnelle.  
De l'autre côté du mur, j'entendis un bruit léger.  
Un tiroir.  
Des pas.  
Plus lents.  
Puis plus rien.  
Liora dormait peut-être.  
Ou essayait.  
Je baissai la luminosité de l'écran.  
Eugène sauta sur le canapé, tourna trois fois sur lui-même, puis s'installa dans le creux du plaid.  
Demetrius, fidèle à lui-même, décida que minuit passé était un excellent moment pour mâcher du foin avec une intensité sonore disproportionnée.  
Le studio reprit son calme.  
Pas celui d'avant.  
Ce soir, le silence de l'immeuble avait une autre forme.  
Avant, il ressemblait à une frontière.  
Maintenant, il ressemblait à ce qui reste quand quelqu'un vient de partir et qu'une partie de sa présence n'a pas encore quitté la pièce.  
Je regardai la porte-fenêtre.  
Le balcon était vide.  
Le mur était là.  
La nuit aussi.  
Je pensai à Liora de l'autre côté, à sa voix plus basse, à sa fatigue portée comme un sac de plus, à sa façon d'écouter sans remplir le silence.  
L'accident était devenu une habitude.  
Pas pratique.  
Pas raisonnable.  
Pas officiellement nommée.  
Une habitude émotionnelle, peut-être.  
Je fermai le document.  
Puis je restai encore une minute devant l'écran noir, à regarder mon propre reflet dans la vitre.  
Je n'avais pas envie de remettre quoi que ce soit à sa place.  
Et ça, pour une fois, me sembla moins inquiétant que vrai.

## Chapitre 11

### *Questions de père*

Le lendemain, je découvris qu'un balcon pouvait avoir des conséquences administratives.

Enfin.

Je m'en doutais déjà.

Depuis l'affaire Eugène, le balcon n'était plus vraiment un balcon. C'était une zone frontalière, une source de responsabilités potentielles, d'allergies, de conversations de couloir et de décisions que mon chat considérait avec un intérêt criminel.

Je pensais avoir stabilisé la situation.

Grillage renforcé.

Baie vitrée fermée.

Surveillance accrue.

Retrait des meubles pouvant servir de tremplin, d'échelle ou de justification philosophique.

Système imparfait, mais cohérent.

Je n'avais pas prévu le père de Liora.

Erreur.

Le dimanche après-midi, vers seize heures, quelqu'un toqua à ma porte.

Deux coups.

Nets.

Pas ceux de Liora.

Liora toquait comme elle entrait dans une phrase : vite, avec l'air d'avoir déjà commencé la conversation avant que la porte s'ouvre.

Là, c'était différent.

Contrôlé.

Mesuré.

Une façon de toquer qui semblait avoir lu le règlement intérieur de l'immeuble et trouvé plusieurs choses à redire.

Eugène leva la tête depuis le canapé.

Moi aussi.

Demitrius se figea dans son coin, un brin de foin encore entre les dents.

— Si c'est pour toi, tu n'es pas là, dis-je à Eugène.

Il cligna des yeux.

Je regardai par le judas.

Le père de Liora.

Évidemment.

Il se tenait droit dans le couloir, avec cette présence calme qui donnait l'impression que même les murs devaient corriger leur posture. À côté de lui, Liora occupait l'espace d'une manière très différente. Sweat clair, cheveux attachés, mains dans les poches, expression mi-coupable mi-amusée.

Très mauvais mélange.

J'ouvris.

— Bonjour.

— Bonjour, Aurèl.

Il connaissait maintenant mon prénom.

Je ne m'y étais toujours pas habitué.

Dans sa voix, il ressemblait moins à un prénom qu'à un dossier.

— Bonjour, dis-je à Liora.

— Salut.

Elle sourit trop vite.

— Avant qu'il parle, je précise que ce n'est pas une convocation.

Son père tourna lentement la tête vers elle.

— Personne n'a parlé de convocation.

— C'est l'ambiance.

— Liora.

— Je préviens.

Je gardai une main sur la poignée.

Position défensive.

Involontaire.

Probablement visible.

— Il y a un problème ? demandai-je.

— Non, dit son père.

Puis il regarda brièvement vers mon balcon, visible derrière moi.

— Enfin, pas encore.

Très rassurant.

Liora leva les yeux au plafond.

— Papa.

— Je dis simplement que le problème n'a pas besoin d'attendre pour être traité.

— Tu vois ? dit-elle vers moi. Pas une convocation. Une prévention active.

Son père sortit de sa poche un petit carnet plié.

Bien sûr.

Il avait un carnet.

— J'ai regardé la séparation entre nos balcons, dit-il.

— Depuis chez vous ?

— Oui.

— D'accord.

— Elle est insuffisante.

Je regardai Liora.

Elle fit une grimace qui voulait dire : je sais.

— Je suis en train de sécuriser, dis-je.

— J'ai vu.

Silence.

Pas bon.

— Enfin, reprit-il, j'ai vu l'installation actuelle.

Liora se pinça les lèvres.

Elle allait rire.

Elle se retint.

Ce qui était presque pire.

— Elle est provisoire, dis-je.

— Je l'espère.

Très bien.

La conversation venait officiellement de devenir une évaluation technique.

— Papa a une idée, dit Liora.

— Une idée avec des croquis, corrigea son père.

— Les croquis sont utiles.

— Je n'ai pas dit le contraire.

— Tu l'as dit avec ton visage.

— Mon visage est indépendant.

Le couloir semblait soudain trop étroit pour contenir leur dynamique familiale et mon inconfort.

— Vous voulez que je regarde ? demandai-je.

— Oui, dit le père.

— Il faudrait venir chez nous deux minutes, ajouta Liora. Pour voir l'angle depuis l'autre côté.

Je me figeai.

Chez eux.

L'appartement d'à côté.

Le territoire d'où venaient les pas, les voix, les portes, les vidéos politiques modérément assourdissantes, les retours tardifs, les conversations étouffées, le rire de Liora.

Cet endroit existait dans ma vie depuis des mois sous forme de sons.

Je n'avais pas prévu qu'il ait une entrée.

Enfin, évidemment qu'il avait une entrée.

J'avais déjà vu la porte.

Plusieurs fois.

Mais la porte, jusque-là, avait représenté une limite théorique.

Un rectangle fermé qui expliquait pourquoi les bruits n'étaient pas exactement les miens.

— Juste deux minutes, dit Liora.

Elle l'avait dit plus doucement.

Comme si elle avait senti l'hésitation.

Ce qui m'agaça.

Pas contre elle.

Contre le fait que mon hésitation soit suffisamment visible pour qu'on puisse l'aider.

— Oui, bien sûr.

Trop formel.

Eugène apparut derrière mes jambes.

Évidemment.

Timing parfait.

Il se glissa à moitié dans l'encadrement, leva la tête vers Liora, puis vers son père, comme s'il venait saluer deux diplomates adverses.

Le père le regarda.

— Il ne vient pas.

— Je n'ai rien dit, répondit Liora.

— Tu allais le penser.

— Penser n'est pas interdit par le règlement de copropriété.

— Pas encore, murmurai-je.

Liora éclata presque de rire.

Son père me regarda.

Pas sévèrement.

Plutôt surpris que j'aie parlé.

Je sortis dans le couloir en prenant soin de bloquer Eugène avec mon pied.

Il tenta une sortie latérale.

Échec.

— Reste.

Il me regarda avec une expression de trahison profonde.

La porte de Liora était ouverte.  
Je passai le seuil.  
Et l'appartement d'à côté devint réel.  
Pas seulement plus grand que mon studio.  
Beaucoup plus habité.  
C'était la première chose qui me frappa.

L'espace n'était pas seulement rempli d'objets. Il était rempli de passages. De preuves que plusieurs personnes vivaient là avec des horaires différents, des habitudes superposées, des urgences incompatibles.

Des chaussures près de l'entrée.  
Trop de chaussures.  
Un porte-manteau chargé de vestes.  
Un sac de sport contre le mur.  
Des clés dans une coupelle trop petite.  
Une écharpe sur le dossier d'une chaise.  
L'odeur d'un plat mijoté quelque part.

Tomate.

Épices.

Café aussi.

Une télévision allumée sans le son dans le salon.

Des cadres sur les murs.

Des photos de famille.

Liora plus jeune, en short de course, médaille autour du cou, expression victorieuse et probablement déjà insupportable.

Son père, plus jeune aussi, avec moins de gravité dans les épaules.

Une femme que je reconnus avant même de l'avoir vraiment vue.

Sa mère.

Pas parce qu'elle ressemblait exactement à Liora.

Plutôt parce que quelque chose dans les yeux disait la même chose d'une façon plus calme.

Elle sortit de la cuisine en essuyant ses mains sur un torchon.

— Bonjour.

Voix douce.

Douce, mais avec un fond stable.

Une voix qui n'avait pas besoin de monter pour exister.

— Bonjour, répondis-je.

— Maman, c'est Aurèl, dit Liora.

— Je sais.

Silence.

Court.

Très efficace.

Liora ouvrit la bouche.

La referma.

Je regardai un point neutre près du porte-manteau.

Mauvais choix.

Il y avait une veste de Liora.

Donc pas neutre.

— Enfin, reprit sa mère avec un petit sourire, tu parles surtout d'Eugène, évidemment.

— Voilà, dit Liora. Exactement. Eugène.

— Et de Demetrius.

— Évidemment.

— Et de l'exposition.

Je restai immobile.

Liora se gratta la tempe.

— Oui, bon.

Le père revint vers nous.

— Nous sommes venus pour le balcon.

— Oui, dit Liora. Le balcon. Sujet passionnant.

Sa mère me regarda.

— Venez, Aurèl. Vous voulez boire quelque chose ?

— Non, merci.

Réponse immédiate.

Réflexe de survie.

Elle sourit comme si elle l'avait prévu.

— D'accord. Je vais quand même faire du thé.

Très bien.

J'avais donc perdu.

Nous traversâmes le salon.

Je ne savais pas où poser les yeux.

Dans mon studio, je connaissais tout. Chaque objet avait une relation avec moi.

Même le désordre était le mien. Ici, tout me regardait depuis trop d'angles.

Les photos.

Les livres.

Les coussins.

Une tasse oubliée sur une table d'appoint.

Un plaid replié à moitié.

Des papiers administratifs empilés proprement.

Une petite plante sur le rebord d'une fenêtre.

Le salon était plus bruyant que le mien même sans bruit.

Liora me regarda.

— Ça va ?

— Oui.

— Tu as le visage.

— Lequel ?

— Celui qui essaie de ne pas toucher aux objets.

— C'est un visage courant quand on entre chez les gens.

— Pas autant.

— Liora, laisse-le respirer, dit sa mère depuis la cuisine.

— Je le laisse.

— Tu commentes sa respiration.

— Pas encore.

Je ne pus pas m'empêcher de sourire.

Très peu.

Accident.

Le père ouvrit la porte-fenêtre du balcon.

— Venez voir.

Le balcon familial était légèrement plus grand que le mien, ou peut-être donnait-il cette impression parce qu'il contenait davantage de choses. Deux chaises pliantes, un petit pot avec du basilic en meilleure santé que toutes mes

plantes réunies, une caisse en plastique avec des outils, un tapis d'extérieur, une lampe solaire accrochée à la rambarde.

De ce côté, la séparation semblait effectivement encore plus basse.

Traîtresse.

Le père montra l'angle avec une précision redoutable.

— Votre chat est passé ici.

— Probablement.

— Sûrement.

— Oui.

— La pente du rebord lui permet de prendre appui. Le problème, ce n'est pas seulement la hauteur, c'est l'angle.

Je regardai le rebord.

Il avait raison.

Je détestais un peu la facilité avec laquelle il avait raison.

— J'ai mis du grillage de mon côté, dis-je.

— Je l'ai vu.

Encore cette phrase.

Liora, restée près de la porte-fenêtre, dit :

— Il fait ce qu'il peut.

Je me tournai vers elle.

Trop vite.

Elle s'arrêta.

Moi aussi.

Le père ne sembla pas remarquer.

Ou fit semblant.

— Je n'en doute pas, dit-il. Mais une solution qui dépend de l'optimisme humain n'est pas une solution.

— Très belle phrase, dit Liora. Tu devrais l'encadrer.

— Je pourrais.

Je regardai le balcon.

— Vous proposez quoi ?

Il sortit un croquis plié de son carnet.

Un vrai croquis.

Avec mesures.

Flèches.

Petites annotations.

Le genre de document qui, pour moi, relevait soit d'une menuiserie sérieuse, soit d'une enquête après incident aérien.

— Une plaque transparente ici. Fixée sur la rambarde et la séparation. Pas trop haute, pour ne pas gêner la lumière. Suffisamment pour empêcher le passage. Et un retour sur le côté.

— Un retour ?

— Sinon il contourne.

Je regardai le vide.

Puis la plaque imaginaire.

Puis Liora.

— Il contournerait ?

— C'est Eugène, dit-elle. Probablement.

Trahison.

Exacte, mais trahison.

— J'ai des outils, reprit son père. Et une plaque de plexiglas en réserve à la cave.  
Il faudra seulement vérifier les fixations de votre côté.  
Je mis quelques secondes à comprendre.  
— Vous voulez l'installer ?  
— Je propose d'aider.  
Phrase simple.  
Pas intrusive.  
Enfin, peut-être.  
Mais son ton donnait à l'aide la forme d'une décision déjà raisonnable.  
— Je peux le faire, dis-je.  
— Vous avez une perceuse adaptée ?  
— Non.  
— Une visseuse ?  
— Non.  
— Une scie pour ajuster la plaque ?  
— Non.  
Il hocha la tête.  
Pas victorieux.  
Pire.  
Factuel.  
— Donc je peux aider.  
Liora regardait le sol du balcon.  
Je sentais qu'elle voulait intervenir.  
— Ce serait gentil, dis-je finalement.  
— Ce n'est pas une question de gentillesse. C'est une question de sécurité.  
Bien sûr.  
La gentillesse avait été radiée du dossier.  
Nous retournâmes dans le salon.  
La mère de Liora avait posé quatre tasses sur la table basse.  
J'en avais refusé une.  
Elle m'en avait quand même attribué une.  
La vie familiale, visiblement, ignorait certaines réponses.  
— Asseyez-vous, dit-elle.  
Le père prit le fauteuil.  
Liora se laissa tomber sur le canapé avec une aisance d'habitante officielle.  
Sa mère s'assit à côté d'elle, légèrement de biais.  
Il restait une place sur le canapé.  
À côté de Liora.  
Ou une chaise.  
Je choisis la chaise.  
Évidemment.  
Liora me lança un regard.  
— Choix stratégique.  
— Mobilité.  
— Sortie de secours ?  
— Toujours.  
Sa mère sourit dans sa tasse.  
Le père, lui, semblait déjà passer à la suite du dossier.  
— Vous travaillez chez vous, donc ?  
Je posai ma tasse trop vite.

Thé chaud.

Danger.

— Oui.

— Vous êtes illustrateur.

— Oui.

— Freelance.

— Oui.

Trois oui.

Très beau début d'interrogatoire.

Non.

Pas interrogatoire.

Conversation normale.

Le problème, c'était justement ça.

— Depuis combien de temps ? demanda-t-il.

— Un peu plus de deux ans.

— Vous avez commencé directement après vos études ?

— Pas exactement. J'ai fait un an en école d'arts appliqués, puis j'ai arrêté. Après, j'ai travaillé à côté, et j'ai commencé les commandes petit à petit.

Je n'aimais pas la phrase.

Elle était vraie.

Elle donnait quand même l'impression de marcher sur des planches mal fixées.

— Vous avez arrêté l'école ? demanda-t-il.

Liora se redressa.

— Papa.

— Je pose une question.

— Oui, avec ta voix de formulaire.

— Ma voix est normale.

— Non.

Sa mère leva doucement la main.

— Liora.

Un mot.

Pas dur.

Mais Liora se tut.

Vite.

Je le remarquai.

Comme au stade.

Pas pareil, évidemment.

Mais il y avait dans cette famille des rythmes qu'elle connaissait très bien.

— Oui, dis-je. J'ai arrêté.

— Pourquoi ?

Question simple.

Pas méchante.

C'est peut-être ce qui la rendait plus difficile.

— Ce n'était pas vraiment pour moi.

Silence.

Réponse insuffisante.

Je le savais.

— J'avais l'impression de passer plus de temps à apprendre à présenter ce que je faisais qu'à le faire. Et financièrement, c'était compliqué. Donc j'ai pris des commandes. Au début, des petites. Puis plus régulièrement.

Le père hocha la tête.

— Et aujourd'hui, c'est stable ?

Voilà.

Le mot arriva.

Stable.

Je le vis presque traverser le salon.

Se poser entre la tasse de thé et les coussins.

Liora ouvrit la bouche.

— Il travaille vraiment, papa.

Je me tendis.

Elle continua trop vite :

— Il a des commandes, des clients, une exposition bientôt. Ce n'est pas comme s'il dessinait trois trucs dans son coin en attendant que l'inspiration tombe du plafond.

Je savais qu'elle voulait aider.

Je le savais.

Et quelque chose en moi fut touché si rapidement que je n'eus même pas le temps de le refuser.

Elle me défendait avec une certitude simple.

Comme si le dossier était déjà clair pour elle.

Comme si mon travail n'avait pas besoin de s'excuser d'exister.

Mais entendre « il travaille vraiment » dans son salon familial me donna envie de disparaître dans la doublure de la chaise.

Parce que si elle devait le dire, c'était peut-être que ça ne se voyait pas.

Ou pas assez.

Ou pas à moi.

— Je n'ai pas dit le contraire, répondit son père.

— Tu allais.

— Je demande s'il peut en vivre.

— Ce n'est pas pareil.

— Si, c'est très proche.

— Pas quand tu le dis comme ça.

— Comment devrais-je le dire ?

— Pas comme si tu évaluais un prêt immobilier.

Sa mère posa sa tasse.

— Liora.

Deuxième avertissement.

Liora inspira, puis s'enfonça dans le canapé.

Visiblement, elle se retenait encore de courir un virage.

Je regardai son père.

— Ce n'est pas toujours stable, dis-je.

Liora tourna la tête vers moi.

Je ne la regardai pas.

— Il y a des mois meilleurs que d'autres. Les commandes arrivent parfois toutes en même temps, parfois non. J'essaie d'avoir des clients réguliers. Je fais aussi des visuels pour des petites maisons d'édition, des affiches, des choses comme ça.

— Vous avez un statut ?

— Micro-entreprise.

— Des cotisations.

— Oui.

— Une comptabilité suivie ?

— Oui.

Il hocha la tête.

Je ne savais pas s'il approuvait ou s'il ajoutait simplement des informations dans une colonne.

— Et l'exposition ? demanda-t-il. C'est rémunéré ?

— Non.

— Donc c'est de la visibilité.

Le mot visibilité eut l'air de lui déplaire physiquement.

Je comprenais.

Moi aussi, souvent.

— Oui. Enfin, pas seulement. Les œuvres peuvent être vendues, mais ce n'est pas garanti.

— Les impressions sont à votre charge ?

— En partie.

— Donc vous investissez sans garantie de retour.

— Papa, dit Liora.

Plus bas cette fois.

Pas comme une contestation.

Comme une fatigue.

Son père la regarda.

— Ce sont des questions normales.

— Je sais.

— Alors ?

— Alors elles tombent toutes du même côté.

Le silence qui suivit fut plus délicat.

La mère de Liora intervint.

— Ton père compte toujours les marches avant de monter l'escalier.

Je tournai les yeux vers elle.

Elle souriait légèrement.

— Ce n'est pas qu'il pense que l'escalier va s'effondrer. Il veut savoir où il met les pieds.

Le père eut un mouvement de sourcil.

— Je ne compte pas les marches.

— Tu les comptes mentalement.

— Pas systématiquement.

— Oui, bien sûr.

Liora sourit.

Moi aussi.

Un peu.

L'air se déplaça dans la pièce.

Pas beaucoup.

Mais assez.

La mère se tourna vers moi.

— Et vous, Aurèl, vous dessinez depuis longtemps ?

La question n'avait pas le même poids.

— Depuis toujours, je crois.

— Vous croyez ?

— Je ne sais pas à partir de quand ça compte.

Elle hocha la tête.

— Liora m'a dit que vous dessiniez des intérieurs.  
— Elle parle beaucoup, visiblement, dis-je.  
Liora pointa un doigt vers moi.  
— Attention.  
Sa mère sourit.  
— Elle parle quand quelque chose l'intéresse.  
Très bien.  
Je bus du thé.  
Trop chaud.  
Encore.  
Il fallait que j'arrête d'utiliser les boissons comme tactique.  
— Ce sont des intérieurs, oui, répondis-je. Des pièces. Des coins. Des fenêtres.  
Des choses comme ça.  
— Des choses comme ça, répéta Liora.  
Je lui lançai un regard.  
Elle avait l'air presque fière de me prendre en défaut.  
— C'est plus que ça, dit-elle à sa mère.  
Je me raidis.  
Pas beaucoup.  
Assez.  
— Il dessine ce qui reste. Les endroits après les gens. Enfin, je ne sais pas si je le dis bien.  
Je regardai ma tasse.  
Elle avait repris mes mots du balcon.  
Les avait amenés ici.  
Dans son salon.  
Devant son père.  
Devant sa mère.  
Ce n'était pas violent.  
Ce n'était pas une trahison.  
Mais quelque chose en moi se ferma légèrement.  
Pas contre elle.  
Contre l'exposition soudaine.  
La veille, ces phrases appartenaient à l'air froid, à la rambarde, à la nuit, à cette zone où rien n'était tout à fait chez l'un ou chez l'autre.  
Ici, elles devenaient présentables.  
Partageables.  
Déposées devant des gens.  
La mère de Liora me regarda avec douceur.  
— C'est une belle idée.  
— Ce n'est pas vraiment une idée, dis-je.  
Trop vite.  
Liora tourna la tête vers moi.  
Je sentis son attention.  
Et son incompréhension peut-être.  
Ou son souci.  
— Enfin, ajoutai-je, ce n'est pas aussi formulé que ça. Je dessine, et après j'essaie de comprendre pourquoi.  
La mère hocha la tête.  
— C'est souvent dans cet ordre-là.

Son père reprit sa tasse.

— Et vous vivez seul depuis deux ans ?

Changement de piste.

Très bien.

Ou pas.

— Oui.

— Votre famille est dans la région ?

— Non. Dans une autre ville.

— Ils vous soutiennent dans votre activité ?

Question normale.

Encore.

Je sentis la réponse arriver avant moi, comme une zone fragile sur laquelle il allait forcément marcher.

— Ils ne sont pas contre.

Phrase splendide.

Très convaincante.

Liora me regarda.

Cette fois, je ne pouvais pas l'éviter complètement.

Son expression avait changé.

Plus attentive.

Plus calme.

Sa mère aussi.

Le père posa sa tasse.

— Ce n'est pas toujours la même chose.

— Non.

— Ils auraient préféré une voie plus classique ?

— Pas vraiment.

Je pensais m'arrêter là.

Vraiment.

Mais la fatigue du salon, ou le thé, ou les questions, ou la présence de Liora sur le canapé, tout ça desserra quelque chose.

— Ils veulent surtout que je fasse quelque chose, dis-je. Comme tout le monde, je suppose.

Le père hocha la tête.

— C'est normal.

Normal.

Le mot fit un drôle d'effet.

Normal de demander si c'était stable.

Normal de se demander si l'exposition rapportait quelque chose.

Normal de vouloir des garanties.

Normal de préférer un chemin lisible.

Et moi, assis sur cette chaise, avec mes commandes irrégulières, mes carnets, mon exposition non rémunérée, mon chat récidiviste et mes fichiers sauvegardés trois fois, je ne savais pas très bien quelle case j'occupais.

Pas dramatique.

Pas honteux.

Juste fragile.

Liora se pencha légèrement en avant.

— Il n'est pas irresponsable.

Je fermai les yeux une demi-seconde.

Trop tard.

Elle continua :

— Il s'occupe de ses animaux mieux que beaucoup de gens s'occupent d'eux-mêmes. Il travaille tout le temps. Il réfléchit à tout. Même trop. Il a sécurisé le balcon alors qu'Eugène est objectivement un génie criminel. Et il est venu au stade alors qu'il avait l'air de vivre une crise existentielle sur les gradins.

— Liora.

C'était son père cette fois.

Pas dur.

Mais sérieux.

— Quoi ?

— Aurèl peut répondre pour lui-même.

Silence.

Cette fois, il avait raison.

Et le pire, c'était que je n'avais pas envie qu'il ait raison.

Une partie de moi voulait la laisser continuer.

Une partie honteuse, soulagée d'être défendue avec autant d'évidence.

Une autre partie avait envie de sortir immédiatement.

Par instinct.

Je n'avais pas envie d'être une personne qu'on devait expliquer.

Surtout pas devant des parents.

Surtout pas devant elle.

Liora sembla comprendre quelque chose une seconde trop tard.

Son visage se ferma légèrement.

— Je sais, dit-elle.

La mère posa une main brève sur son genou.

Geste discret.

Je le vis.

Le père, lui, me regarda.

— Je ne cherchais pas à vous mettre mal à l'aise.

C'était probablement vrai.

C'était même ça, le problème.

— Je sais.

— J'ai tendance à poser les questions pratiques.

— Oui.

— Ce n'est pas contre vous.

— Je sais.

Deux mots.

Encore.

Mais cette fois, ils n'étaient pas tout à fait vides.

Je savais qu'il n'était pas contre moi.

Je savais que sa façon de regarder le monde passait par la sécurité, les fixations, les revenus, les cotisations sociales, les retours sur investissement, les risques d'allergie, les chats qui contournent.

Je savais aussi que mes propres doutes parlaient déjà cette langue-là.

Il n'avait pas besoin d'attaquer.

Il lui suffisait de poser les mots sur la table.

Le reste se faisait tout seul.

La mère reprit doucement :

— Vous avez l'air de tenir beaucoup de choses avec peu d'espace, Aurèl.

Je la regardai.

— Pardon ?

— Votre studio. Votre travail. Vos animaux. Vos dessins. C'est beaucoup, dans un petit lieu.

Je ne répondis pas tout de suite.

La phrase n'était pas une question.

Elle ne demandait pas de preuve.

Elle constatait autrement.

— Oui, dis-je.

Très brillant.

Elle sourit.

— Ça aussi, c'est une forme de stabilité.

Le père tourna légèrement la tête vers elle.

Pas en désaccord.

Plutôt surpris par le déplacement.

Liora regardait sa mère avec une gratitude discrète.

Je regardai mon thé.

Il refroidissait enfin.

Trop tard pour servir à quoi que ce soit.

Le père reprit, plus calmement :

— Pour le balcon, je peux passer demain en fin de journée. Si cela vous convient. On installe la plaque. Vous n'aurez plus ce problème.

— Oui. Merci.

— Dix-huit heures ?

— D'accord.

— Il faudra que vous soyez là.

— Je travaille chez moi.

— Justement.

Je ne sus pas si c'était une précision ou une blague.

Son visage ne m'aida pas.

Liora sourit.

— C'était presque drôle, papa.

— Je sais être drôle.

— C'est encore en débat.

— Pas pour moi.

La tension se desserra encore un peu.

Pas complètement.

Elle avait laissé une trace.

Je terminai mon thé, parce que c'était la seule action claire disponible.

Puis je me levai.

— Je vais vous laisser.

Liora se leva aussi, trop vite.

— Je te raccompagne.

— La porte est à six mètres.

— Justement. Distance critique.

Le père replia son carnet.

— Merci d'être passé, Aurèl.

— Merci pour le thé.

La mère sourit.

— Vous reviendrez quand il ne sera pas question de grillage.

Liora se tourna vers elle.

— Maman.

— Quoi ?

— Rien.

Elle avait rougi ?

Peut-être pas.

Peut-être la lumière du salon.

Très mauvaise lumière.

Je répondis quelque chose comme :

— Oui, merci.

Ce qui ne voulait rien dire.

Nous traversâmes l'entrée.

Liora resta près de moi pendant que je remettais mes chaussures.

Action inutilement vulnérable.

Il n'existe pas de dignité parfaite en remettant ses chaussures chez quelqu'un sous le regard de la personne qui vous a défendu trop vite devant son père.

Je me redressai.

— Désolée, dit-elle.

Pas fort.

Je la regardai.

Elle fixait la poignée de la porte d'entrée.

— Pourquoi ?

— Tout à l'heure. J'ai parlé à ta place.

Je ne répondis pas immédiatement.

Le couloir familial derrière elle continuait de vivre.

Sa mère rangeait probablement les tasses.

Son père feuilletait peut-être déjà son carnet.

Une canalisation vibra quelque part.

— Tu voulais aider, dis-je.

— Oui.

— Je sais.

Elle leva les yeux.

— Mais ?

Voilà.

Elle aussi entendait les phrases manquantes.

Très mauvais développement.

— Mais je n'ai pas envie d'avoir l'air de quelqu'un qu'il faut défendre.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Son visage resta ouvert.

Pas vexé.

Pas totalement.

Touché, peut-être.

Un peu pris à revers.

— Je ne te vois pas comme ça, dit-elle.

— Je sais.

— Vraiment.

— Je sais, Liora.

Cette fois, elle entendit peut-être que je le savais.

Et que ça ne réglait pas tout.

Elle hocha la tête.

Plus lentement que d'habitude.

— D'accord.

Silence.

Court.

Puis elle ajouta, plus bas :

— Mon père fait ça avec tout le monde.

— Les prêts immobiliers ?

Elle eut un petit sourire.

— Les voisins, les livreurs, mes amis, mes entraîneurs, mes profs, les gens qui viennent réparer la chaudière. Une fois, il a demandé à un médecin s'il avait bien dormi avant de m'examiner.

— Il avait bien dormi ?

— Non.

— Donc...

— Ne prends pas son parti.

Je souris.

Un peu.

Elle aussi.

— Il ne voulait pas...

— Je sais.

— D'accord.

Elle posa la main sur la porte, mais ne l'ouvrit pas encore.

— Et pour l'exposition, je viendrai toujours.

Je la regardai.

— Même après la présentation familiale de mon absence de plan retraite ?

— Surtout après.

— Inquiétant.

— Tu as besoin d'un public qui ne dise pas « c'est rémunéré ? » devant les tableaux.

— Il y aura peut-être des gens pires.

— Impossible. Mon père a le niveau professionnel.

Je soufflai un rire.

Liora sembla soulagée.

Moi aussi, un peu.

Elle ouvrit la porte.

Le couloir commun apparut.

Mon territoire presque.

Enfin.

Le palier.

Ma porte en face.

Quelques mètres.

Une distance que je connaissais.

Je sortis.

Elle resta dans l'encadrement de chez elle.

— À demain pour l'opération anti-Eugène, dit-elle.

— Ne l'appelle pas comme ça devant lui.

— Il comprend le français ?

— Pas encore. Mais il interprète le ton.

— Comme toi.

Je la regardai.

Elle sourit.  
Pas très fort.  
— Bonne soirée, Aurèl.  
— Bonne soirée.  
Je traversai le couloir.  
Déverrouillai ma porte.  
Eugène m’attendait derrière.  
Bien sûr.  
Il leva immédiatement la tête vers l’appartement de Liora, puis tenta d’avancer.  
Je le bloquai avec mon pied.  
— Non.  
Il força.  
— Tu es littéralement le sujet d’un plan de sécurité.  
Liora, de l’autre côté, rit doucement.  
Je ne la regardai pas.  
Enfin, pas directement.  
Je rentraï.  
Refermai.  
Le studio m’accueillit avec son calme habituel.  
Sa taille habituelle.  
Son désordre habituel.  
Le bureau.  
La lampe.  
Les carnets.  
Les câbles.  
La guitare.  
Le coin de Demetrius.  
Le canapé trop proche de tout.  
La cuisine ouverte qui n’avait pas assez de place pour qu’on puisse l’appeler  
cuisine sans optimisme immobilier.  
Tout était petit.  
Je le savais déjà.  
Mais après l’appartement de Liora, cette petitesse avait changé de sens.  
Elle semblait plus visible.  
Comme si je revenais dans une version réduite de ma vie avec un œil extérieur  
encore accroché à moi.  
Je retirai mes chaussures.  
Eugène renifla le bas de mon pantalon.  
— Oui, j’ai été chez eux.  
Il me regarda.  
— Sans toi.  
Il tourna les talons.  
Vexé.  
Demetrius, lui, leva une oreille depuis son coin.  
— Toi, au moins, tu ne me poses pas de questions sur mes cotisations.  
Il mâcha.  
Soutien discret.  
Je retournai au bureau.  
L’écran était toujours allumé.  
Le dossier de l’exposition aussi.

Les cinq images alignées.

La note d'intention commencée la veille.

« Je dessine les endroits après le passage des gens. »

Je relus la phrase.

Puis les questions revinrent.

Depuis combien de temps ?

C'est stable ?

Rémunéré ?

Les impressions sont à votre charge ?

Votre famille est dans la région ?

Ils vous soutiennent ?

Elles n'étaient pas des attaques.

C'était peut-être ce qui les rendait plus difficiles à oublier.

Une attaque, on pouvait la rejeter.

Une question normale entrait sans casser la porte.

Elle s'asseyait.

Elle regardait autour.

Elle trouvait très vite où on avait rangé les doutes.

Je cliquai sur ma facture en retard.

Puis sur mon tableau de revenus.

Mauvaise idée.

Je le savais avant de le faire.

Je le fis quand même.

Les chiffres apparurent.

Mois correct.

Mois moins correct.

Mois bon.

Mois catastrophique rattrapé par une commande arrivée trop tard.

Total annuel acceptable, si on ne regardait pas trop fort les détails.

Comme les cinq heures de sommeil de Liora.

Je fermai le tableau.

Puis le rouvris.

Stabilité.

Le mot avait une texture différente dans la bouche du père de Liora.

Chez moi, il ressemblait à une chose qu'on bricolait avec des fichiers, des relances, des compromis, des mois plus denses que d'autres, des factures payées juste à temps.

Chez lui, il semblait vouloir dire autre chose.

Des garanties.

Des marches comptées.

Une plaque de plexiglas fixée correctement pour empêcher un chat de contourner.

Je m'assis.

Eugène sauta sur le bureau.

— Non.

Il s'assit quand même.

Devant l'écran.

Comme d'habitude.

Obstacle familial.

Massif.

Rassurant malgré lui.  
Je posai une main sur son dos.  
Il ronronna immédiatement.  
Opportuniste.  
Je regardai le studio.  
Petit, oui.  
Fragile, peut-être.  
Mais réel.  
Les commandes.  
Les carnets.  
Les animaux.  
La guitare.  
Les dessins.  
Les pièces pas vides.  
Tout ça tenait.  
Pas toujours élégamment.  
Pas avec des garanties parfaites.  
Mais ça tenait.

Je m'agaçai soudain de devoir me poser la question comme si la réponse appartenait à quelqu'un d'autre.

Comme si la stabilité avait changé de définition parce qu'un homme carré, protecteur et probablement très compétent avec une perceuse l'avait prononcée dans son salon.

Je n'étais pas un dossier à valider.  
Je n'étais pas non plus une preuve contre moi-même.  
Je répétais mentalement cette phrase.  
Elle n'eut pas l'air totalement convaincue.  
Très bien.

On commencerait par ça.  
De l'autre côté du mur, j'entendis Liora parler.  
Pas les mots.  
Juste sa voix.  
Plus basse qu'avec son père.  
Puis une autre voix, celle de sa mère.  
Un silence.

Liora répondit quelque chose.  
Je me demandai si elles parlaient de moi.  
Pensée immédiatement insupportable.  
Je caressai Eugène pour faire semblant d'avoir une activité.  
Il ronronna plus fort.  
— Ne t'habitue pas.

Il s'allongea sur mon carnet.  
Bien sûr.

Je regardai encore le mur.

Fréquenter Liora, ce n'était pas seulement la croiser dans un couloir, parler sur un balcon, regarder son entraînement ou reconnaître son rire derrière une cloison.

C'était entrer dans l'appartement d'à côté.

Voir ses photos.

Boire le thé de sa mère.

Recevoir les questions de son père.

Être vu par les gens qui l'aimaient avant que je sois là.  
Je passai une main sur mon visage.  
L'acte social du dimanche avait visiblement causé des dégâts cognitifs.  
Je rouvris la note d'intention.  
Le curseur clignotait après la dernière phrase.  
Je tapai :  
« Ce qui reste dans une pièce n'est pas toujours visible au premier regard. »  
Je regardai la phrase.  
Elle parlait de dessins.  
Elle parlait aussi d'autre chose.  
Très mauvais signe.  
Je sauvegardai.  
Une fois.  
Deux fois.  
Je m'arrêtai.  
Regardai Eugène.  
— Tu crois que deux fois suffisent ?  
Il me fixa.  
Aucune confiance.  
Je sauvegardai une troisième fois.  
Il ne fallait pas confondre affirmation de soi et imprudence technique.  
De l'autre côté du mur, la voix de Liora s'éleva une seconde.  
Un rire bref.  
Puis plus rien.  
Je restai devant l'écran, avec les questions du père encore rangées n'importe comment dans ma tête.  
Elles n'étaient pas des attaques.  
Pas des jugements.  
Pas même des avertissements.  
Elles étaient là.  
Et, pour la première fois depuis qu'on me les posait, je n'avais pas complètement envie de quitter la pièce.

## Chapitre 12

### *Ce qui reste dans les carnets*

Le lendemain, le balcon devint officiellement plus sérieux que moi.

À dix-huit heures sept, le père de Liora arriva avec une perceuse, une plaque de plexiglas, une boîte de vis, deux équerres, un niveau, du ruban adhésif de chantier, et cette concentration particulière des hommes qui avaient décidé qu'un problème ne survivrait pas à leur présence.

Il avait aussi un crayon derrière l'oreille.

Détail absolument cohérent.

Liora était avec lui.

Évidemment.

— Je suis là pour le soutien moral et les commentaires inutiles, annonça-t-elle en entrant sur le palier.

— Tu peux aussi tenir la plaque, répondit son père.

— Donc je suis indispensable.

— Temporairement.

— Je prends.

J'ouvris ma porte avec l'impression d'accueillir une petite entreprise de sécurisation féline.

Eugène, lui, essaya immédiatement de sortir.

Parce que le sens de l'ironie lui échappait entièrement.

Ou alors parce qu'il le maîtrisait trop.

Je le repoussai avec le pied.

— Non.

Il regarda la plaque de plexiglas. Puis le père de Liora. Puis moi.

Obstacle nouveau. Humains distraits. Possibilités.

— Même pas en rêve, dis-je.

Liora sourit. Son père, lui, hocha simplement la tête comme si cette phrase faisait partie du protocole.

L'installation dura quarante-deux minutes. Je le sus parce que je regardai l'heure au début, puis à la fin. Quarante-deux minutes pendant lesquelles je découvris que je savais tenir une plaque, passer un tournevis, chercher un foret dans une boîte, et répondre « oui » à des consignes simples sans donner l'impression complète d'être inutile.

Progrès.

Le père de Liora travaillait bien. Évidemment. Précis, calme, pas bavard sauf pour expliquer ce qu'il faisait. Il vérifiait deux fois les mesures, ajustait la plaque de quelques millimètres, reculait, revenait.

— Là, dit-il enfin.

Transparent. Solide. Assez discret pour ne pas transformer le balcon en cellule de détention. Assez haut pour décourager Eugène ou, du moins, pour l'obliger à déposer un projet d'évasion plus élaboré.

— Il ne pourra pas passer, dit Liora.

Son père regarda le chat derrière la vitre.

— Il pourra essayer.

Eugène était assis au milieu du salon, parfaitement immobile. Comme s'il prenait des notes.

— Il a déjà compris, dis-je.

Liora se pencha vers la vitre.

— Eugène, tu es vaincu.

Il cligna des yeux.

— Il ne l'accepte pas, ajoutai-je.

— Les grands esprits ne se rendent jamais tout de suite.

— C'est un chat.

— Justement.

Le père rangea ses outils, refusa un café, accepta un verre d'eau parce que sa fille le regardait avec insistance, puis repartit chez lui avec la satisfaction discrète d'un homme ayant rendu le monde légèrement plus conforme à ce qu'il aurait dû être.

Liora resta.

Pas officiellement.

Elle traîna sur le seuil, une main sur l'encadrement, l'autre dans la poche de son sweat, les yeux déjà en train de chercher Eugène.

Prétexte visible.

De moins en moins crédible.

— Il va bien ? demanda-t-elle.

Je regardai Eugène, allongé devant la baie vitrée avec la gravité d'un souverain déchu.

— Il traverse une période difficile.

— Je peux lui présenter mes condoléances ?

— Tu es allergique.

— À la fourrure. Pas à la compassion.

— Je ne sais pas si la science est d'accord.

Elle sourit.

Mais elle ne bougea pas tout de suite.

Ses yeux glissèrent vers le bureau.

L'écran était allumé.

Les cinq images de l'exposition aussi.

Je le compris avec environ une seconde de retard.

Trop tard.

— Tu travailles sur l'expo ?

— Non.

Elle tourna lentement la tête vers moi.

— Aurèl.

— Oui.

— Tu viens de répondre non devant ton écran ouvert sur cinq dessins.

— Je pourrais travailler sur autre chose.

— Tu pourrais.

Silence.

— Mais tu ne travailles pas sur autre chose.

Je soupirai.

— Non.

Elle entra vraiment cette fois, en refermant la porte derrière elle avec précaution.

Pas comme chez elle.

Chez moi, elle faisait attention.

Je n'avais pas envie de remarquer ça.

Je le remarquai quand même.

Demitrius, dans son coin, leva la tête.

Liora s'arrêta aussitôt, à deux mètres de lui.

— Bonjour, Demetrius.

Il ne bougea pas.

— Il m'en veut encore ?

— Il n'a pas encore publié son communiqué.

— Donc il réfléchit.

— Toujours.

Elle sourit, puis se tourna vers Eugène.

— Et toi, prisonnier politique ?

— Ne lui donne pas de vocabulaire.

Eugène remua la queue.

Liora resta debout au milieu du studio.

Assez longtemps pour que je sente de nouveau la pièce à travers ses yeux. Elle connaissait déjà l'endroit, mais cette fois elle entraît après l'appartement familial, le salon plus grand, les questions de son père, la phrase de sa mère sur le fait de tenir beaucoup de choses avec peu d'espace.

Le studio n'avait pas changé.

Il était toujours petit.

Sauf qu'à présent, j'avais vu ce qu'il donnait depuis un autre monde.

Je me dirigeai vers l'ordinateur pour fermer le dossier.

Mauvais réflexe.

Liora le vit immédiatement.

— Tu caches ?

— Je range.

— Tu ne ranges jamais aussi vite.

— Tu ne sais pas ça.

— J'apprends.

Très mauvais développement.

Je gardai la souris en main sans cliquer. Ridicule. Fermer la fenêtre n'annulerait pas le fait qu'elle avait vu l'écran.

— Ce n'est pas final, dis-je.

— Je n'ai rien dit.

— Justement.

— Tu te défends contre mon silence ?

Je lâchai la souris.

— Peut-être.

Elle regarda les images depuis l'endroit où elle se tenait. Pas assez près pour tout voir. Assez pour comprendre qu'il s'agissait d'une série.

— Je peux regarder ?

Question simple.

Pas « montre-moi ».

Pas son énergie habituelle de porte ouverte.

Je regardai l'écran. Puis les carnets. Puis Eugène.

Aucun soutien.

— Ce n'est pas très intéressant.

Elle pencha la tête.

— Mauvais signe.

— Quoi ?

— Quand tu dis ça.

— C'est parfois vrai.

— Là, non.

— Tu ne sais pas.

Elle haussa une épaule.

— Je ne suis pas ton père.

La phrase me toucha à un endroit trop exact.

Elle sembla le comprendre après.

Son visage changea légèrement.

— Je veux dire...

— Je sais.

Silence.

Demitrius mâcha quelque chose.

Son timing dramatique était discutable.

Je reculai de ma chaise.

— Tu peux regarder.

Liora s'approcha.

Pas trop vite.

Elle se pencha devant l'écran. Je m'écartai un peu, puis beaucoup, puis trop.

Elle me lança un regard.

— Je ne vais pas mordre ton ordinateur.

— Ce n'est pas personnel.

— Si.

— Oui.

Au moins, c'était clair.

Elle sourit dans sa manche, puis regarda la première image.

La cuisine.

Chaise déplacée. Lumière de fin d'après-midi sur le carrelage. Tasse près de l'évier. Pas de personnage.

Elle resta silencieuse.

Je m'attendis à ce qu'elle parle.

Elle ne parla pas.

Je me rendis compte que c'était pire. Je préférerais presque quand elle commentait trop vite. Au moins, ça donnait une direction à ma panique.

Là, elle regardait.

Vraiment.

Ses yeux passaient sur l'image, revenaient à la chaise, à la tasse, à la lumière. Elle ne cherchait pas une phrase brillante. Elle ne faisait pas semblant de comprendre une technique. Elle ne plissait pas les yeux comme les gens qui veulent avoir l'air cultivés devant un tableau.

Elle regardait comme elle regardait Eugène la première nuit.

Avec attention.

Objectivement dangereux.

— On dirait que quelqu'un vient juste de sortir de la pièce, dit-elle enfin.

Je ne répondis pas.

La phrase avait atteint le centre sans demander de carte.

— Pas depuis longtemps, ajouta-t-elle. Juste... là. Deux secondes avant.

Je regardai l'image à mon tour.

La cuisine.

La chaise.

La tasse.

Je l'avais dessinée parce qu'elle me semblait juste. Parce que la lumière s'était posée comme ça un soir. Parce que la chaise était déplacée. Parce que quelque chose restait.

Je n'avais pas trouvé mieux pour l'expliquer dans ma note.

Elle, si.

Je fis défiler la suivante.

Le couloir.

Long. Étroit. Chaussures près de l'entrée. Une veste suspendue de travers. La lumière venait d'une porte ouverte hors champ.

Liora se pencha un peu plus. Son épaule passa près de la mienne.

Pas contre.

Près.

Assez pour que mon corps reçoive l'information avant mon cerveau.

— C'est pas vide, dit-elle.

Je tournai la tête vers elle.

Elle regardait toujours l'écran.

— C'est juste calme.

Je ne savais pas quoi faire avec ça.

Avec son épaule.

Avec la phrase.

Avec le fait que les deux arrivaient en même temps.

— C'est le couloir de mon ancien appartement, dis-je.

— Celui d'avant ici ?

— Oui.

— Tu l'aimais bien ?

Je regardai l'image.

— Pas vraiment.

— Mais tu l'as gardé.

— Dans un carnet.

— Ça compte.

Oui.

Malheureusement.

Je fis défiler.

Fenêtre entrouverte. Balcon. Pas le mien. Une fenêtre d'un autre endroit, mélangée à plusieurs. Rideaux légers. Plante en pot. Tache de lumière sur le mur.

Liora sourit à peine.

— Les fenêtres reviennent beaucoup.

— Oui.

— Pourquoi ?

Je haussai les épaules.

Elle me regarda.

Je soupirai.

— Parce qu'elles permettent de regarder sans sortir.

Je regrettai.

Mais pas complètement.

Elle ne commenta pas immédiatement. À sa place habituelle, Liora aurait pu faire une blague sur les voisins, les espions, mon visage de sortie de secours.

Là, elle se contenta d'un petit :

— Ah.

Pas vide.

Pas lourd.

Juste assez pour ne pas écraser la phrase.

Je fis défiler plus vite.

— Attends, dit-elle.

— Quoi ?

— Celui-là.

Je m'arrêtai.

La table après un repas. Deux assiettes. Une serviette froissée. Un verre à moitié plein. Un couteau posé en biais.

Cette image ne faisait pas partie de la sélection définitive. Je l'avais gardée dans le dossier par erreur.

Ou par hésitation.

Elle avait quelque chose de moins propre. Moins composé. Plus proche.

— Tu ne voulais pas la montrer, dit Liora.

— Ce n'est pas la plus forte.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Visuellement.

— Je ne sais toujours pas.

Je souris malgré moi.

— Elle est moins construite.

— Peut-être que c'est pour ça.

— Quoi ?

— Qu'elle marche.

Je regardai l'image.

Je n'aurais pas utilisé ce mot.

Elle marche.

Pas « réussie ».

Pas « forte ».

Pas « intéressante ».

Elle marche.

Comme une porte qui s'ouvre. Comme un silence qui tient.

— Tu devrais la garder, dit-elle.

— Tu n'es pas commissaire d'exposition.

— Heureusement. J'aurais un badge et trop d'avis.

— Tu as déjà trop d'avis.

— Mais pas de badge.

Je ris doucement.

Le studio se détendit un peu.

Ou moi.

Différence difficile à établir.

Liora s'éloigna de l'écran et regarda les carnets empilés près de ma tablette.

— C'est là que tu prépares ?

— Entre autres.

— Entre autres ?

— Ce sont des carnets.

— Oui, merci, j'avais identifié.

Je posai ma main sur le premier.

Réflexe.

Elle s'arrêta.

Son regard passa de ma main à mon visage.

— Je peux ?

Question, encore.

Pas prise.

Pas intrusion.

Elle faisait attention.

C'était pire.

Je pouvais difficilement la repousser quand elle faisait attention.

— Pas celui du dessus.

— D'accord.

Elle retira sa main avant même de l'avoir posée.

Je pris le carnet du dessus et le déplaçai sur une pile de papiers.

Mauvaise idée.

Désormais, il avait l'air important.

Liora le regarda.

Je le regardai aussi.

Très bien.

Magnifique.

Je pris le deuxième carnet et le lui tendis.

— Celui-là.

Elle le reçut presque avec prudence. Le papier était moins fragile que ma tolérance à l'observation.

Elle s'assit sur le bord du canapé, prête à partir si nécessaire.

Je restai debout.

Erreur.

Ça donnait l'impression que je supervisais une consultation médicale.

Je m'assis sur la chaise près du bureau.

Trop loin.

Puis je me relevai pour prendre ma tasse vide.

Encore.

Elle tourna une page.

— Tu peux respirer, dit-elle.

— Je respire.

— Techniquement.

Je posai la tasse dans l'évier, puis revins.

Elle regardait les pages lentement.

Des coins de pièces. Une poignée de porte. Le bas d'une fenêtre. Des plantes. Le coin cuisine de mon studio, plusieurs fois. La lampe près de la bibliothèque. Le canapé sans Eugène, puis avec Eugène. Demitrius réduit à deux oreilles derrière une ligne de meuble.

— Il est là, dit-elle.

Elle pointa Demitrius.

— Oui.

— On dirait qu'il t'espionne.

— C'est probablement le cas.

— Il a une vie intérieure complexe.

— Je t'interdis de reprendre mes phrases contre moi.

— Trop tard.

Elle continua.

Je finis par m'asseoir sur le canapé, pas trop près. Le carnet entre nous.

Distance de sécurité.

Distance absurde, étant donné qu'elle tenait littéralement des morceaux de ma tête sur ses genoux.

Elle tourna une page. Puis une autre. Ses doigts suivaient parfois un trait, sans le toucher vraiment.

Je remarquai ses mains.

Les petites marques au niveau des phalanges. Un ongle légèrement cassé. La délicatesse inattendue avec laquelle elle tournait les pages. Son souffle calme. Une mèche près de sa joue.

J'aurais dû regarder le carnet.

Je regardais le carnet.

En partie.

— Là, dit-elle.

Je revins à la page.

Une fenêtre.

La mienne.

De nuit.

Avec la lumière du bureau reflétée dans la vitre et, en arrière-plan, la forme floue de la baie vitrée donnant sur le balcon.

— C'est ici.

— Oui.

— Après la première fois où je suis venue ?

Je me figeai.

Elle leva les yeux.

— Je me trompe ?

— Non.

Elle regarda de nouveau la page. Il n'y avait personne. Seulement le canapé, la lumière, un coin de table basse, une feuille déplacée.

Mais elle avait reconnu.

Ou deviné.

— Comment tu sais ?

Elle haussa une épaule.

— Je ne sais pas. Il y a un truc.

Réponse inadmissible.

Très précise.

Elle tourna encore une page.

Puis s'arrêta.

Je compris une demi-seconde trop tard.

La silhouette.

Pas un portrait.

Pas Liora.

Pas vraiment.

Un corps dans un virage. Une épaule retenue. Une jambe qui pousse. Des cheveux attachés qui suivaient le mouvement.

La page du stade.

Je tendis la main pour reprendre le carnet.

Trop vite.

Beaucoup trop vite.

Liora le leva légèrement hors de ma portée.

Pas haut.

Juste assez.

Son regard passa de la page à moi.

— Ah.

— Ce n'est rien.

— Magnifique réponse.

— C'est un croquis.

— Oui.

— D'observation.

— Bien sûr.

— Il y avait beaucoup de gens qui couraient.

— Et tu as dessiné celle-là par hasard.

— Une silhouette.

— Une silhouette avec mes cheveux.

— Beaucoup de gens ont des cheveux.

Elle me regarda.

Je me regardai mentalement quitter toute crédibilité.

— Et mon élastique, dit-elle.

— Les élastiques sont fréquents.

— Et mon virage.

— Tu ne possèdes pas le virage.

— Presque.

Je fermai les yeux.

Erreur.

Quand je les rouvris, elle souriait.

Pas triomphante.

Pas moqueuse.

Un sourire plus petit. Plus chaud. Celui qui disait qu'elle avait compris quelque chose et qu'elle n'allait pas me forcer à l'avouer.

Ce qui donnait envie de tout avouer et de déménager dans la même seconde.

— Je peux regarder ? demanda-t-elle.

— Tu regardes déjà.

— Vraiment regarder.

Je lâchai ma main.

Elle baissa les yeux vers la page.

Le silence changea.

Elle était assise à côté de moi, le carnet ouvert sur ses genoux. Son bras frôlait presque le mien quand elle inclinait la page vers la lumière.

Je pouvais sentir la chaleur de sa présence.

Un fait physique que mon corps prit beaucoup trop au sérieux.

Elle resta longtemps sur le croquis.

Trop longtemps.

— Tu m'as dessinée comme si j'allais partir, dit-elle.

Je ne m'attendais pas à ça.

— Quoi ?

Elle désigna la ligne de l'épaule.

— Là. On dirait que tout est en train d'avancer. Même la partie qui reste derrière.

Je regardai.

Je n'avais pas pensé à ça. Je n'avais pas pensé à grand-chose en dessinant.

C'était justement le problème.

— C'était pendant la séance, dis-je.

— Je sais.

— Je n'ai pas fait exprès.

— Je sais aussi.

Silence.

Elle tourna la page.

Je respirai.

Puis elle revint à la page précédente.

Trahison.

— Tu en as fait plusieurs ?

— Non.

Elle me regarda.

— Aurèl.

— Pas beaucoup.

— Donc oui.

Je me levai.

— Je vais chercher du thé.

— Tu fuis vers la bouilloire.

— C'est une stratégie éprouvée.

— Je respecte.

Elle me laissa partir.

Je mis de l'eau à chauffer. Trop tôt pour du thé, trop tard pour faire comme si cette action n'avait pas une fonction défensive.

Derrière moi, j'entendis une page tourner.

Puis une autre.

— Pas celui du dessus, rappelai-je.

— Je n'ai pas touché.

— Je vérifie.

— Ton manque de confiance me blesse.

— Ta curiosité me met en danger.

— C'est honnête.

Je souris malgré moi en sortant deux tasses.

Deux.

Je m'arrêtai.

Liora aussi, je crois.

Ou alors c'était seulement dans ma tête.

Je pris quand même la deuxième.

Eugène choisit ce moment pour sauter sur la table basse, attiré par l'énergie particulière des scènes qu'il pouvait perturber.

— Non, dit-on tous les deux en même temps.

Il s'arrêta.

Nous nous regardâmes.

Liora éclata de rire.

Moi aussi, presque.

Eugène, vexé par cette coalition, descendit de la table basse et alla s'installer devant Demitrius, qui recula de trois centimètres avec une lenteur offensée.

— Il est jaloux, dit Liora.

— D'un carnet ?

— De l'attention.

— Il ne supporte pas les objets plats.

— Pourtant, il dort sur tes carnets.

— Justement. Il les neutralise.  
Je revins avec les tasses. Liora posa le carnet ouvert sur la table, mais garda sa main près de la page du stade.  
Pas dessus.  
Près.  
Comme si elle hésitait à la quitter.  
Je posai sa tasse devant elle.  
— Merci.  
— C'est chaud.  
— Je suis adulte.  
Elle prit la tasse.  
La reposa aussitôt.  
— Très chaud.  
— Je t'avais prévenue.  
— C'était une information, pas une protection suffisante.  
— Je vais améliorer l'étiquetage.  
Elle sourit.  
Puis son regard revint vers l'écran.  
— Tu vas montrer lesquels ?  
— Je ne sais pas.  
— Ceux-là ?  
— Peut-être.  
— La table, oui.  
— Tu n'as pas lâché.  
— Non.  
— Pourquoi ?  
Elle réfléchit.  
J'aimais bien quand elle réfléchissait avant de répondre.  
Je n'aurais pas dû aimer ça autant.  
— Parce qu'on sent les gens sans les voir, dit-elle. Mais pas d'une manière triste.  
C'est plus comme... ils peuvent revenir.  
Je gardai les yeux sur ma tasse.  
Le thé fumait.  
Très utile pour brouiller le regard.  
— C'est peut-être trop simple, ajouta-t-elle.  
— Non.  
Elle tourna la tête vers moi.  
— Non ?  
— C'est juste.  
Je ne dis pas plus.  
Elle sembla le recevoir avec soin.  
Comme si c'était fragile.  
Je n'aimais pas que certaines phrases entre nous commencent à avoir ce genre de poids.  
Ou alors si.  
C'était bien ça, le problème.  
Elle reprit le carnet.  
Plus loin, il y avait d'autres croquis. La lampe du bureau. Le rebord du balcon après la pluie. Eugène vu de dos. Demitrius dans une boîte en carton.  
Des mains.

Je me figeai en les voyant.

Pas les siennes.

Enfin.

Pas explicitement.

Des mains posées sur une rambarde. Deux côtés d'une séparation. Quelques lignes rapides, dessinées après la nuit du balcon.

Je ne les avais presque pas regardées depuis.

Liora s'arrêta.

Évidemment.

— Ah, dit-elle encore.

— Tu dis beaucoup « ah ».

— Il se passe beaucoup de choses.

— Non.

— Si.

— Ce sont juste des mains.

— Justement.

Elle ne souriait plus autant.

La scène sembla se resserrer autour du carnet.

Je voyais son profil, la lumière sur sa joue, sa main à côté de la mienne sur la table basse.

Nos doigts n'étaient pas si proches.

Assez pour que je sache exactement quelle distance nous séparait.

Cinq centimètres.

Peut-être six.

Ridicule.

Elle posa enfin la page.

— Tu dessines vite, parfois.

— Oui.

— Comme si tu voulais attraper avant que ça parte.

— Tu es insupportable ce soir.

— Pourquoi ?

— Tu dis des choses trop justes sans vocabulaire spécialisé.

— Désolée, je peux ajouter « dynamique de présence invisible » si tu veux.

— Surtout pas.

Elle sourit.

Le silence qui suivit fut plus léger.

Mais pas entièrement.

Le carnet restait là.

Ouvert.

Entre nous.

Pas comme une barrière. Plutôt comme un endroit commun où nous évitions tous les deux de poser le pied trop fort.

— Ton père m'a demandé si l'exposition était rémunérée, dis-je.

Je ne sais pas pourquoi je le dis.

Peut-être parce que la phrase attendait depuis la veille. Peut-être parce que Liora regardait mon travail et que son père avait regardé sa stabilité.

Liora baissa les yeux.

— Je sais.

— Il n'avait pas tort.

— Je sais aussi.

Elle n'essaya pas de contredire.  
— Ça m'a énervée, dit-elle.  
— J'ai remarqué.  
— Parce qu'il faisait ça devant toi.  
— Il posait des questions normales.  
— Peut-être. Mais je n'aime pas quand les gens réduisent une chose à ce qu'elle rapporte.  
— Il ne réduisait pas forcément.  
— Non. Mais parfois il commence par là.  
Je regardai les images sur l'écran.  
— Beaucoup de gens commencent par là.  
— Toi aussi ?  
— Quand je panique, oui.  
Elle tourna la tête vers moi.  
Je gardai les yeux sur l'écran.  
— Depuis hier, je regarde mes dessins comme s'ils devaient justifier leur place sur un tableur.  
Silence.  
Liora ne répondit pas trop vite.  
Bien.  
Ou dangereux.  
— Et ils échouent ? demanda-t-elle.  
— Sur tableur, probablement.  
— Mauvais logiciel.  
Je souris.  
Elle posa sa tasse sur la table.  
— Tu ne fais pas que des choses utiles, Aurèl.  
— Ce n'est pas très rassurant dit comme ça.  
— Attends.  
Elle chercha.  
Je la vis chercher.  
Pas une formule.  
Pas un compliment.  
Quelque chose de vrai.  
— Je ne dis pas que l'argent ne compte pas. Je compte aussi. Les heures, les services, les entraînements, les cours, les trucs que je peux accepter, ceux que je dois refuser, les mois où je peux changer mes chaussures et ceux où je les garde encore.  
Je ne répondis pas.  
Elle ne s'était pas plainte.  
Pas une seconde.  
Elle avait juste ouvert une petite fenêtre.  
— Mais quand je regarde tes dessins, reprit-elle, je ne pense pas « est-ce que ça rapporte ». Je pense que tu vois des choses que moi, je traverse trop vite.  
Le studio devint très silencieux.  
Pas le vrai silence.  
Eugène respirait. Demetrius mâchait. La bouilloire refroidissait dans la cuisine.  
Mais autour de la table basse, quelque chose s'arrêta.  
Je ne savais pas où regarder.  
Pas elle.

Surtout pas elle.

Je regardai le carnet.

Les mains sur la rambarde.

— Je ne sais pas quoi répondre à ça, dis-je.

— Tu n'es pas obligé.

— Ça ne t'arrive jamais de ne pas remplir une phrase ?

— Si.

— Depuis quand ?

— Depuis que je suis très mature.

— Donc aujourd'hui.

— À peu près.

Le rire revint.

Faible.

Nécessaire.

Liora tourna encore quelques pages, puis s'arrêta devant un dessin de mon propre studio, sans personnage, mais avec le canapé, le plaid déplacé, la baie vitrée, et Eugène en boule sur le coussin.

— Celui-là.

— Quoi ?

— Il devrait être dans l'expo.

— Il est trop personnel.

— Tu exposes tes dessins.

— Oui, merci.

— Donc personnel n'est pas une preuve contre lui.

— C'est toi qui l'as décidé ?

— Oui.

— Autorité ?

— Visiteuse allergique régulière.

— Statut discutable.

— Statut gagné sur le terrain.

Elle avait tort.

Ou raison.

Ou un mélange pénible des deux.

Je regardai l'image.

Mon studio.

Petit.

Trop plein.

Mais pas fermé.

Là, sur la page, il n'avait pas l'air d'un espace insuffisant.

Il avait l'air habité.

Je ne savais pas si c'était le dessin qui faisait ça, ou la manière dont Liora le regardait.

— Peut-être, dis-je.

Elle leva les yeux.

— C'est un oui ?

— C'est un peut-être réel.

— Progrès immense.

Elle referma doucement le carnet, pas complètement. Elle laissa un doigt entre les pages.

— Je peux voir celui du dessus maintenant ?

Je fermai les yeux.

— Non.

— D'accord.

Elle le dit sans insister.

C'était évidemment une technique beaucoup plus puissante que l'insistance.

Je rouvris les yeux.

Elle me regardait avec une innocence imparfaite.

— Tu es très manipulatrice.

— Je respecte ton non.

— Trop bien.

— C'est une critique ?

— Oui.

Elle sourit, puis retira son doigt du carnet et le posa sur la table.

Geste clair.

Elle n'allait pas prendre plus que ce que je donnais.

Je détestai à quel point ça me donna envie de donner davantage.

Je pris le carnet du dessus.

Le gardai dans mes mains.

Liora ne bougea pas.

Ne parla pas.

Je l'ouvris à la moitié.

Pas au début.

Surtout pas à la fin.

Quelques pages de recherche pour l'exposition. Des notes. Des phrases barrées.

Des essais de composition. Des croquis du balcon.

Beaucoup trop de croquis du balcon.

Je vis ses yeux les repérer.

Elle ne dit rien.

Encore.

Je tournai plus vite.

Puis je m'arrêtai.

— Celui-ci, dis-je, je pensais peut-être le refaire en plus grand.

Une pièce presque vide. Une porte ouverte sur un balcon. Une tasse posée près de la fenêtre. Aucune silhouette. Mais deux lumières. Celle du studio. Et une autre, plus faible, venant de l'extérieur, comme si l'appartement d'à côté existait sans être montré.

Liora se pencha.

Trop près.

Son épaule toucha presque la mienne.

Presque.

Le mot devint beaucoup trop important.

Je pouvais sentir son shampoing, un reste de lessive, une odeur de froid dehors.

— Il y a quelqu'un, dit-elle.

— Non.

— Si.

— Il n'y a personne sur l'image.

— Je sais.

Elle releva les yeux vers moi.

Nous étions trop proches pour le type de conversation que nous avions.

Ou trop proches pour moi.

Elle ne recula pas tout de suite.

Moi non plus.

Très mauvaise coordination.

— On sent quelqu'un, dit-elle.

La phrase était basse.

Pas faite exprès.

La proximité réduisait le volume.

Je regardai la page.

Puis son visage.

Erreur.

Ses yeux étaient sur moi maintenant.

Pas longtemps.

Juste assez.

Mon corps réagit avant ma pensée.

Un ralentissement.

Une attention.

Une mise au point dangereuse sur sa bouche, puis sur la distance entre nous.

Je me redressai un peu.

Pas brutalement.

Assez.

— C'est peut-être trop évident, dis-je.

Voix normale.

Presque.

Liora baissa les yeux vers le carnet. Un sourire très léger passa sur son visage.

Pas moqueur.

Elle avait compris que je m'étais déplacé.

Et elle me laissait ce déplacement.

— Peut-être, répondit-elle.

Puis elle ajouta :

— Ou peut-être que c'est bien que ce soit visible.

Je refermai le carnet.

Doucement.

— Je vais réfléchir.

— Encore un progrès.

— N'abuse pas.

Elle rit.

Eugène, estimant que la tension avait dépassé un seuil inacceptable sans son intervention, sauta soudain sur le canapé entre nous.

Pas à côté.

Entre.

Lourdement.

Avec une précision remarquable.

Liora sursauta, puis porta une main à son nez par réflexe.

— Eugène.

— Voilà. Tu as son avis critique.

— Il veut être exposé.

— Il veut être nourri.

— Les artistes aussi, souvent.

— Il n'est pas artiste.

Eugène se coucha sur le carnet.

Directement.

— Il proteste contre ton mépris.

— Il écrase mon travail.

— Geste artistique fort.

Je passai une main sur mon visage.

— Vous êtes tous contre moi.

— Demitrius est neutre.

Nous nous tournâmes vers Demitrius.

Il était à moitié caché derrière son tunnel en carton, immobile, les oreilles légèrement dressées.

— Il juge, dis-je.

— Oui, d'accord. Personne n'est neutre.

Liora recula un peu sur le canapé, probablement pour limiter le contact avec Eugène. Son nez commençait déjà à rougir légèrement.

Je le vis.

— Tu devrais t'éloigner.

— De lui ou de ton travail ?

— Des deux, peut-être.

Elle sourit.

Mais elle se leva.

— Je vais rentrer avant que mon système immunitaire rédige une lettre ouverte.

— Bonne idée.

Elle prit sa tasse, puis la reposa.

— Je peux ?

— Quoi ?

— Revenir voir les choix quand tu les auras faits.

La réponse était oui.

Très clairement.

Trop clairement.

Donc je dis :

— Si tu veux.

Elle plissa les yeux.

— Traduction ?

— Oui.

— Merci.

Elle attrapa son sweat posé près de la porte.

Je ne l'avais même pas vue l'enlever.

Le studio avait déjà commencé à accepter ses objets sans me consulter.

Mauvais précédent.

Elle se tourna vers moi.

— Et je veux venir à l'exposition.

— Tu l'as déjà dit.

— Je confirme.

— Ce n'est pas grand-chose.

Elle resta près de la porte, la main sur la poignée.

Le studio derrière moi.

L'écran avec les images.

Les carnets sur la table.

Eugène couché sur l'un d'eux comme un sceau officiel.

Demitrius dans son coin.

Moi, debout au milieu de tout ça avec une tasse vide et une capacité de fuite limitée.

Liora me regarda.

Pas avec intensité.

Pas comme dans une scène où quelque chose devrait être dit plus fort.

Simplement.

— Pour toi, si.

Elle ne rajouta rien.

Aucune explication.

Aucun sourire pour alléger.

Aucune blague pour me donner une sortie immédiate.

Juste la phrase.

Exactement au bon endroit.

Je ne sus pas quoi en faire.

Elle non plus, peut-être.

Ou peut-être qu'elle savait très bien et qu'elle avait décidé de me laisser seul avec.

— Bonne soirée, Aurèl.

— Bonne soirée.

Elle sortit.

Referma doucement.

Le studio redevint calme.

Enfin.

Pas exactement.

Il y avait encore sa phrase dans la pièce.

« Pour toi, si. »

Elle avait la taille parfaite pour ne pas pouvoir être rejetée.

Trop simple pour qu'on la contredise.

Trop juste pour qu'on la range.

Eugène leva la tête depuis le carnet.

— Ne commence pas.

Il cligna des yeux.

Je m'approchai de la table basse et tirai doucement le carnet sous lui.

Il résista par poids moral.

— Tu n'as pas les droits.

Il finit par se lever, vexé, et alla s'étaler sur le coussin.

Je repris le carnet.

La page du balcon.

La tasse.

La lumière.

L'appartement d'à côté sans être montré.

Je la regardai longtemps.

Puis j'ouvris le dossier de l'exposition sur l'ordinateur.

J'ajoutai le dessin du studio dans la sélection.

Puis celui de la table.

Puis je retirai un couloir plus propre.

Plus maîtrisé.

Plus facile à défendre.

Je restai devant les nouvelles images.

Elles étaient moins parfaites.

Moins protégées.  
Plus proches.  
J'entendis des pas de l'autre côté du mur.  
Liora chez elle.  
Sa voix, un instant.  
Puis un rire bref.  
Je ne distinguai pas les mots.  
Je n'avais pas besoin.  
Je regardai les dessins.  
Les pièces ne semblaient pas plus stables. Pas plus rentables. Pas plus capables de répondre aux questions du père.  
Mais elles tenaient.  
Et pour la première fois depuis la veille, je les regardai sans avoir l'impression qu'elles devaient s'excuser.  
Je sauvegardai.  
Une fois.  
Deux fois.  
La troisième resta suspendue.  
Je souris malgré moi.  
Puis je sauvegardai quand même.  
Il ne fallait pas transformer la vulnérabilité artistique en négligence technique.  
Sur la table, les carnets étaient encore ouverts.  
Je ne les rangeai pas tout de suite.  
Le studio gardait les traces.  
Une tasse de thé à moitié pleine.  
Une page tournée.  
Un coussin déplacé.  
Quelques poils d'Eugène sur le papier.  
Et quelque chose de Liora dans la façon dont je regardais désormais mes propres pièces.  
Je n'étais pas rassuré.  
Pas sauvé.  
Pas devenu soudain certain.  
Mais j'avais été vu.  
Et le problème, c'est qu'une partie de moi commençait à aimer ça.



## Chapitre 13

### *Deuxième tour*

La deuxième fois que je retournai au stade, je sus où m'asseoir.

Ce qui, objectivement, constituait une évolution majeure.

Pas une transformation.

Je n'étais pas devenu une personne de stade. Je ne possédais ni gourde technique, ni veste coupe-vent, ni vocabulaire sportif fiable.

Mais je savais où était l'entrée côté arbres, que la deuxième rangée des gradins était plus froide que la troisième, et que le groupe de Liora posait ses sacs près de la barrière. Je savais aussi que si je sortais mon carnet assez vite, j'aurais l'air moins suspect qu'un homme immobile venu regarder des gens courir en silence.

Nuance importante.

Le mardi soir, j'arrivai avec huit minutes d'avance.

Huit.

Pas vingt-cinq.

Progrès spectaculaire.

J'avais même écrit dans mon téléphone : « Stade ».

Pas « Sortir ».

Pas « activité extérieure vague ».

Stade.

Le mot me semblait presque agressif de clarté.

Quand je passai le portail, l'air avait la même odeur froide et synthétique que la première fois. Tartan humide, herbe, vestes en plastique, métal des barrières. Le ciel était bas, d'un gris épais qui donnait l'impression que la pluie patientait quelque part au-dessus des projecteurs.

Il y avait déjà du monde.

Des enfants terminaient une séance, des parents attendaient près des grilles, et un groupe d'adultes trottinait avec une discipline qui me dépassait profondément. Plus loin, le coach de Liora parlait avec deux garçons, chronomètre autour du cou.

Il leva le menton dans ma direction.

Geste bref.

Terrifiant dans sa simplicité.

Je répondis avec un mouvement qui devait ressembler à un salut.

Où à une vérification cervicale.

Difficile à dire.

Je montai dans les gradins et m'assis à ma place non officielle.

Deuxième rangée. Côté virage.

La dernière fois, Liora m'avait dit que le virage était mieux pour voir les catastrophes. Je n'avais pas demandé de précision.

J'ouvris mon carnet.

Page blanche.

Je traçai la ligne de la piste. Puis les barrières.

Puis j'arrêtai.

Aujourd'hui, je n'étais pas venu pour dessiner.

Enfin. Pas officiellement.

Le carnet restait une mesure de sécurité sociale. Un objet qui disait : je suis occupé, pas étrange.

Il mentait de manière acceptable.

— Tu as pris la bonne place.

Je levai la tête.

Liora était debout en bas des gradins, sac sur l'épaule, sweat gris, leggings noir, cheveux attachés haut. Elle avait les joues déjà un peu rouges, mais je compris vite que ce n'était pas seulement l'échauffement.

Elle était nerveuse.

Pas visiblement.

Pas pour quelqu'un qui ne la connaissait pas.

Elle souriait. Elle avait son air habituel, cette énergie qui arrivait juste avant elle. Mais ses doigts serraient trop la sangle de son sac. Son regard passa deux fois vers le coach pendant qu'elle parlait. Son poids allait d'un pied sur l'autre, comme si l'immobilité ne tenait pas très bien.

— J'ai appris, dis-je.

— Je suis fière.

— C'est inquiétant, venant d'une personne qui appelle ce virage « le lieu des catastrophes ».

— C'est affectueux.

— Pour les catastrophes ?

— Pour le virage.

Elle monta une marche et posa son sac près de la barrière.

— Tu as l'air moins en crise administrative.

— J'ai préparé un plan.

— Ah oui ?

— Arriver. M'asseoir. Ne pas faire de gestes qui suggèrent une participation.

— Très solide.

— Merci.

Elle sourit.

Puis son regard repartit vers le coach.

Encore.

— Quoi ? demanda-t-elle.

— Rien.

— Aurèl.

— Tu as regardé ton coach trois fois en quarante secondes.

Elle ouvrit la bouche.

La referma.

— Tu comptes maintenant ?

— J'observe.

— Mot dangereux.

— Je sais.

Elle passa une main sur sa nuque.

— Il y a un test aujourd'hui.

— Quel genre de test ?

— Un huit.

Elle le dit comme ça.

Un huit.

Pas huit cents mètres.

Pas deux tours.

Un huit.

Comme si la distance était devenue une personne pénible qu'elle fréquentait depuis trop longtemps.

— Entier ?

— Oui.

— Je croyais que vous faisiez surtout des fractions.

— On fait les deux. Là, c'est pour voir où j'en suis avant les régionaux.  
Les régionaux.

Le mot entra dans la conversation avec plus de poids que prévu.

— C'est bientôt ?

— Dans deux semaines et demie.

— Ah.

— Oui.

Elle sourit trop vite.

— Ne fais pas cette tête. Ce n'est pas une opération médicale.

— Je n'ai pas fait de tête.

— Tu as fait une tête « deux semaines et demie est une information grave ».

— C'est une information précise.

— Tu n'aimes pas les informations précises ?

— Si. Elles m'obligent juste à les ranger quelque part.

Elle eut un petit rire, mais ses doigts étaient encore sur la sangle.

— Tu es tendue, dis-je.

— Non.

Réponse immédiate. Mauvais signe.

— D'accord.

— Je suis concentrée.

— C'est différent ?

— Oui.

— Comment ?

Elle me regarda.

— La concentration a meilleure presse.

Je souris.

Elle aussi.

Puis le coach appela :

— Liora, tu viens ?

Elle leva la main.

— J'arrive !

Elle se tourna vers moi.

— Je dois y aller. Si je meurs, dis à Eugène qu'il avait raison de ne pas faire confiance au plexiglas.

— Tu ne vas pas mourir.

— Sportivement.

— Même sportivement.

— Très optimiste pour quelqu'un assis sur du béton.

— Position stratégique.

Elle recula.

Puis revint d'un demi-pas. Le fameux demi-pas.

Je commençais à le connaître.

— Regarde le deuxième tour, dit-elle.

— D'accord.

— Pas le premier.

— Je peux regarder les deux ?

— Oui, mais le premier ment.

Puis elle partit avant que je puisse demander ce que ça voulait dire.

Le premier ment.

Très bien.

Nouvelle information sportive.

Je la classai mentalement dans le dossier : phrases de Liora qui semblent absurdes puis deviennent probablement importantes.

Elle rejoignit le groupe.

Ils étaient moins nombreux que la première fois. Deux filles, trois garçons, le coach. L'ambiance aussi était différente. Moins de blagues lancées d'un bout à l'autre. Les sacs étaient posés au même endroit, les vestes aussi, mais quelque chose semblait plus resserré.

Comme avant une vraie chose.

Pas une compétition.

Pas encore.

Mais un essai qui comptait.

Le coach rassembla le groupe. Quelques mots traversèrent l'air.

— Allure cible.

— Pas de départ idiot.

— Le deuxième, c'est là que ça se joue.

Puis :

— On n'improvise pas une stratégie parce qu'on est vexé par son propre chrono.

Ce coach pouvait devenir écrivain de menaces sportives s'il se fatiguait de la piste.

Liora écoutait.

Plus exactement, elle essayait d'écouter sans déjà courir dans sa tête.

Je le voyais à ses épaules.

À son menton.

À la manière dont son pied tapait le sol une fois, puis s'arrêtait quand elle s'en rendait compte.

Elle n'était pas dispersée.

Elle était trop pleine.

Différence.

Ils commencèrent l'échauffement.

Je reconnus le footing lent, les gammes, les lignes droites progressives. Je ne connaissais toujours pas les noms de tout, mais certains gestes n'étaient plus seulement incompréhensibles. Je savais qu'elle réglait son corps, ses appuis, ses bras, sa respiration.

Quand le coach lui montra son épaule gauche, elle baissa un peu le bras au passage suivant.

Je ressentis une satisfaction étrange.

Très provisoire.

Ne pas s'emballer.

Liora passa près de moi pendant une ligne droite.

Elle ne me regarda pas.

Pas parce qu'elle m'ignorait.

Parce qu'elle était dedans.

Son visage avait déjà basculé.

Celui du stade. Celui que je n'avais vu qu'une fois, mais que mon cerveau avait conservé avec une précision excessive.

Concentration. Agacement disponible. Énergie tenue.

Le groupe récupéra près de la ligne.

Le coach regarda son chrono, puis parla plus fort.

— On fait un huit contrôlé. Pas un record. Pas une démonstration. Vous devez sortir avec une information, pas avec une ambulance.

Rires faibles.

— Passage au quatre cents. On reste dans le plan. Si vous partez trop vite, vous payez au six cents. Si vous dormez trop, vous n'avez pas le temps de revenir. Le huit, c'est ça : une erreur au début qui ne pardonne pas à la fin.

Il se tourna vers Liora.

— Toi, tu connais ton piège.

Elle leva les sourcils avec un air innocent parfaitement illégal.

— Non ?

— Si.

Elle souffla par le nez.

— Oui.

— Dis-le.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je pars trop fort.

— Parce que ?

— Parce que j'aime souffrir !

— Liora.

— Parce que je veux me placer vite.

— Et ?

Elle croisa les bras.

— Parce que je déteste attendre.

Le coach hocha la tête.

— Voilà. Aujourd'hui, tu attends.

Même depuis les gradins, je vis à quel point cette phrase lui déplut.

Elle sourit.

Mais son sourire avait les dents serrées.

Ils se placèrent.

Deux partiraient d'abord, puis Liora avec une autre fille, puis les garçons. Le coach voulait sûrement suivre les temps. Ou éviter qu'ils se transforment tous en preuve vivante d'un manque collectif de patience.

Je ne savais pas.

J'apprenais.

Liora retira son sweat et le jeta près de son sac.

T-shirt sombre. Bras nus malgré le froid.

Elle sauta deux fois sur place.

Secoua les mains.

Regarda le virage.

Puis la ligne.

Puis le coach.

Son visage avait perdu la plaisanterie.

Le premier duo s'élança.

Le passage me servit presque d'exercice. Départ, ligne droite, virage, écarts. Le coach criait des temps.

Elles terminèrent, essouffées, pas détruites.

Le coach nota quelque chose, puis regarda Liora et la fille à côté d'elle.

— Allez.

Liora avança vers la ligne.

Je me redressai sans le vouloir.

La page de mon carnet resta blanche, sauf la ligne de piste du début.

Cette fois, je ne pouvais pas dessiner.

Pas encore.

Le coach leva la main.

Silence relatif.

La piste entière sembla attendre avec elle.

Puis le sifflet.

Elle partit.

Trop vite.

Je le vis immédiatement.

Ou je crus le voir.

Peut-être parce que le coach cria presque aussitôt :

— Liora, non. Pose.

Elle posa.

Pas vraiment.

Elle ajusta.

Le départ avait duré vingt mètres, trente peut-être, mais son corps s'était déjà projeté comme si la course devait être réglée avant le premier virage. Elle se remit dans le rythme, mais on voyait qu'elle n'aimait pas ça.

Le premier tour ment.

Je comprenais un peu mieux.

Le premier tour disait : tout va bien, tu as de l'énergie, tu peux avancer, tu peux montrer, tu peux prendre la place maintenant.

Le deuxième, probablement, présentait les factures.

Je regardai Liora dans la ligne opposée.

Elle était en deuxième position, juste derrière l'autre fille. Pas coincée. Pas dépassée. Placée. Le coach marchait à l'intérieur, chrono levé.

— Là. Garde.

— Ne remonte pas.

— Respire.

— Encore.

Elle ne remonta pas.

Mais tout chez elle voulait le faire.

Sa tête légèrement avancée. Ses bras prêts à prendre plus d'espace. Sa foulée qui s'ouvrait parfois, puis revenait. On aurait dit une conversation très tendue entre son corps et une consigne.

Je ne connaissais pas assez le 800 mètres pour juger un temps.

Je connaissais assez Liora pour reconnaître la contrariété d'attendre.

Au passage du quatre cents, le coach cria le temps.

Je ne le compris pas.

Trop de chiffres, trop vite.

Mais il ajouta :

— Bien. Maintenant tu construis.

Construire.

Mot étrange pour courir.

Et pourtant, il semblait juste.

Liora passa devant les gradins.

Plus près.

Son souffle était déjà présent.

Pas brisé. Présent.

Elle regardait devant, pas moi.  
Tant mieux.  
J'aurais probablement fait une chose inutile avec mon visage.  
Dans le virage, l'autre fille accéléra légèrement.  
Liora réagit.  
Une seconde.  
Son buste partit.  
Son pied chercha.  
Son corps voulut répondre.  
Le coach cria :  
— Pas encore !  
Elle resta.  
Je ne sais pas comment elle fit.  
Je vis juste la décision la traverser.  
La douleur d'obéir.  
La colère de ne pas transformer tout de suite l'énergie en vitesse.  
Elle resta derrière.  
Elle attendit.  
Et cette attente, cette fois, me parut plus violente que l'accélération.  
À cinq cents mètres, son visage changea.  
L'effort devint moins propre.  
Moins joli.  
Plus réel.  
La fille devant elle gardait un mètre, peut-être deux.  
Le coach cria :  
— Encore cinquante !  
Liora serra les dents.  
Je sentis mes doigts se refermer sur le carnet.  
Ridicule.  
Très inutile.  
Encore cinquante.  
Puis :  
— Maintenant !  
Elle attaqua.  
Pas comme une explosion.  
Plutôt comme quelqu'un qui lâche enfin une porte retenue trop longtemps.  
Elle passa à l'extérieur.  
Son bras gauche monta un peu trop.  
Elle le corrigea presque aussitôt.  
Détail minuscule.  
Je le vis quand même.  
Elle revint à hauteur.  
Puis devant.  
La dernière ligne droite fut moins nette.  
Ses jambes continuaient, mais le reste semblait négocier chaque mètre. Ses épaules montèrent. Elle les baissa. Son visage se ferma. La fatigue avait trouvé un endroit où entrer.  
Elle franchit la ligne.  
Quelques mètres encore.  
Puis ralentit.

Elle posa les mains sur les hanches.  
Se plia légèrement.  
Se redressa.  
Marcha.  
Le coach annonça un temps.  
Elle leva la tête.  
Son expression suffit.  
Ce n'était pas ce qu'elle voulait.  
Pas catastrophique. Pas bon non plus.  
Ou peut-être bon, mais pas dans la forme qui lui aurait permis d'être satisfaite.  
Le coach s'approcha.  
Je n'entendis que des fragments.  
— Mieux placé.  
— Encore trop haut au départ.  
— Tu as attendu.  
— Ça compte.  
— Le chrono viendra si tu fais confiance au plan.  
Liora secoua la tête.  
Pas vraiment un refus.  
Une frustration.  
Elle répondit quelque chose.  
Le coach pointa la ligne opposée, puis le virage.  
Premier tour. Deuxième tour.  
Attendre. Attaquer.  
Elle écoutait.  
Mais sa main passa brièvement derrière son mollet.  
Droite.  
Mouvement rapide.  
À peine un frottement.  
Puis elle la retira.  
Je le vis. Je n'aimai pas ça.  
Elle n'en fit rien.  
Le coach non plus, peut-être parce qu'il ne l'avait pas vu.  
Ou parce que dans ce monde-là, les corps signalaient sans cesse des choses et  
toutes ne devenaient pas immédiatement des urgences.  
Je n'étais pas compétent.  
Ce qui ne m'empêcha pas d'être inquiet.  
Compétence et inquiétude avaient rarement besoin l'une de l'autre.  
Les garçons partirent ensuite, plus rapides, plus bruyants.  
Je les regardai moins.  
Mon attention revenait toujours vers Liora.  
Elle marchait en récupération le long de la barrière. Elle buvait. Elle faisait  
tourner sa cheville. Elle écoutait une fille lui parler. Elle souriait au bon moment.  
Mais son sourire ne tenait pas. Pas longtemps.  
Le groupe fit encore quelques accélérations courtes.  
Rien d'aussi lourd que le 800.  
Enfin, d'après mon œil civil.  
Liora les fit proprement.  
Trop proprement, peut-être.  
Comme si elle voulait prouver que la séance n'avait pas eu de prise sur elle.

Au dernier passage, elle poussa un peu fort.

Le coach cria :

— Pas besoin d'en rajouter !

Elle leva une main sans se retourner.

Geste qui voulait dire : oui, oui.

Geste qui voulait aussi dire : trop tard.

Je connaissais cette version-là.

Celle qui entendait une consigne après avoir déjà commencé à la dépasser.

Quand la séance se termina, le groupe se dispersa près des sacs. Certains s'allongèrent sur la piste. Un garçon resta debout, les mains sur la tête.

Liora resta avec le coach.

Plus longtemps que la dernière fois.

Elle avait remis son sweat, mais pas fermé la fermeture. Ses cheveux s'étaient défaits près de la nuque. Le coach parlait calmement. Elle répondait parfois vite. Il ne bougeait pas. Elle bougeait trop.

Puis elle se tut.

Enfin.

Elle l'écouta vraiment.

Je ne comprenais pas les mots.

Je comprenais la forme.

Liora voulait plus.

Le coach voulait qu'elle tienne mieux.

Ces deux choses n'étaient pas opposées.

Sauf à l'intérieur d'elle, apparemment.

Elle finit par hocher la tête.

Pas satisfaite. Pas convaincue.

Mais elle emporta la consigne avec elle.

Puis elle se tourna vers moi.

Et monta les gradins.

Plus lentement que la première fois.

Je fermai mon carnet. Réflexe.

Aucune raison.

Elle arriva à mon niveau, essoufflée encore, le visage rouge, des mèches collées contre ses tempes. Elle avait l'air vivante et furieuse.

Combinaison désormais familière.

— Alors ? dit-elle.

Même question que la première fois. Pas le même poids.

Je cherchai une phrase qui ne soit pas vide.

Pas « c'était bien ».

Pas « tu as bien couru ».

Pas « tu feras mieux ».

Les phrases qu'on dit quand on ne sait pas quoi regarder.

Elle s'assit à côté de moi sans attendre, mais en laissant un peu d'espace. Ses jambes s'étendirent devant elle avec la lenteur prudente de quelqu'un qui négociait avec ses muscles.

— Tu peux dire que c'était nul, dit-elle.

— Je ne sais pas évaluer ça.

— Réponse diplomatique.

— Non. Vraie réponse.

Elle fixa la piste.

Sa mâchoire était serrée.

— Le chrono est moyen.

— D'accord.

— Pas horrible. Moyen.

— D'accord.

— Tu n'as pas besoin de dire d'accord à chaque phrase.

— Je n'ai pas beaucoup d'autres outils.

Elle souffla par le nez.

Un rire très bref.

Puis le silence revint.

Je regardai le virage opposé.

— Tu as attendu.

Elle tourna la tête vers moi.

— Quoi ?

— Dans le deuxième tour. Quand elle a accéléré devant toi. Tu voulais suivre.

— Oui.

— Tu ne l'as pas fait. Enfin, pas tout de suite. On voyait que tout ton corps trouvait ça insupportable.

Elle baissa les yeux vers ses chaussures.

— C'était insupportable.

— Mais tu as attendu.

— Et j'ai fait un chrono moyen.

— Peut-être.

Elle me regarda.

— Très motivant.

— Je veux dire... je ne sais pas si le chrono est le seul résultat de la séance.

Elle plissa les yeux.

— Tu parles comme mon coach.

— Je suis désolé.

— Non, c'est grave.

— Je vais m'asseoir plus loin.

Un coin de son sourire revint.

Pas entier.

Mais présent.

— Continue.

Je soupirai légèrement.

— La première fois que je suis venu, j'ai compris que courir pouvait vouloir dire se retenir. Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir vu à quel point ça te coûte.

Le sourire disparut. Pas mal.

Juste remplacé par une attention plus calme.

Je regardai la piste, pas elle. Plus simple.

— Tu avais l'air plus fatiguée après avoir attendu qu'après avoir accéléré.

Silence.

Le stade continuait autour de nous.

Un sac se ferma.

Le coach riait avec un autre athlète.

Des enfants criaient près de la sortie.

La lumière des projecteurs commençait à prendre le dessus sur le ciel.

Liora passa une main sur son visage.

— Tu vois trop de choses.

— Je peux regarder moins bien.

— Non.

Un mot. Rapide.

Puis elle ajouta :

— Ne fais pas ça.

Je restai immobile.

La phrase n'avait rien de spectaculaire.

Elle entra quand même.

Liora posa ses coudes sur ses genoux, les mains jointes devant elle.

— J'ai l'impression que si je n'attaque pas, je perds du temps.

— Même quand le plan dit d'attendre ?

— Surtout quand le plan dit d'attendre.

— Pourquoi ?

Elle tourna la tête vers moi.

— Parce qu'attendre ressemble beaucoup à laisser passer quelque chose.

Je ne répondis pas.

Elle regarda de nouveau la piste.

— Et je déteste ça.

Je pensais à la course.

Seulement à la course.

Évidemment.

Une personne raisonnable aurait pensé uniquement au 800 mètres, au coach, au chrono, au virage.

Je pensai aussi à elle dans le couloir, à ses journées trop pleines, à sa fatigue sur le balcon, à sa manière de venir vers les choses avant qu'elles ne puissent partir.

Je ne dis rien de tout ça.

Il y avait des parallèles qu'il fallait laisser sous la surface, sinon ils devenaient des phrases insupportables.

— Ton coach a dit que tu avais attendu.

— Il a aussi dit que je pars encore trop haut.

— Oui.

— Et que je force quand je suis frustrée.

— Oui.

Elle me regarda.

— Tu as tout entendu ?

— Des morceaux.

— Tu choisis toujours les morceaux pénibles.

— Ils portent mieux.

Elle rit. Vraiment, cette fois.

Puis elle grimaça légèrement.

Sa main descendit vers son mollet.

Encore.

— Ça va ? demandai-je.

Elle s'arrêta.

— Oui.

— Tu as touché ton mollet deux fois.

— Tu comptes toujours ?

— Quand c'est inquiétant.

— Ce n'est pas inquiétant.

— D'accord.

Elle me regarda.

— Tu ne me crois pas.

— Je crois que tu penses que ce n'est pas inquiétant.

— Nuance agaçante.

— Je sais.

Elle étira un peu sa jambe.

Prudemment.

— C'est juste tendu. La séance était dure.

— Tu l'as dit au coach ?

— Pas besoin.

Je ne répondis pas.

Elle soupira.

— Aurèl.

— Je n'ai rien dit.

— Ton silence a pris le relais.

— Il est autonome.

Elle sourit, puis se pencha pour masser rapidement le bas de sa jambe.

Pas longtemps. Et pas avec douleur.

Mais assez pour que je garde l'image.

— Je lui dirai si ça reste, dit-elle.

— D'accord.

— Tu ne vas pas faire un rapport à mon père ?

— J'y pensais.

— Traître.

— Sécurité du balcon, sécurité du mollet. C'est cohérent.

Elle rit encore.

Le rire sembla retirer un peu de tension de son visage.

Pas tout. Mais un peu.

Elle se redressa.

— Les régionaux, c'est samedi dans deux semaines.

Je savais que la phrase arrivait.

Pas exactement celle-là.

Mais quelque chose.

Je regardai devant moi.

— D'accord.

— C'est l'après-midi. Il y aura plusieurs courses. Des gens. Des gradins moins moches, normalement. Enfin, moches différemment.

— Important.

— Oui.

Elle joua avec le bouchon de sa gourde.

Ouvrir.

Fermer.

Ouvrir.

Fermer.

— Tu pourrais venir ?

Je tournai la tête vers elle.

Elle regardait sa gourde.

Pas moi.

Ce détail me sembla immense.

Liora, qui lançait d'habitude les invitations comme des balles contre un mur, venait de poser celle-là plus bas.

Moins vite.

Comme si elle lui donnait une possibilité de ne pas tenir.

— Si tu veux, ajouta-t-elle.

Trop vite cette fois.

— Tu n'es pas obligé. C'est un samedi. Et c'est long. Et pas forcément passionnant si on ne court pas. Il y aura probablement des sandwiches très mauvais. Et mes parents seront peut-être là, donc risque de questions pratiques augmenté.

— Je viens.

Elle releva les yeux.

Je réalisai que j'avais répondu trop vite.

Vraiment trop vite.

Pas de délai.

Pas de sortie de secours.

Pas de formulation provisoire.

Pas même un « je verrai » défendable.

Je viens.

Deux mots.

Solides.

Beaucoup trop exposés sur du béton municipal.

Liora me regarda comme si elle essayait de vérifier que je n'allais pas corriger.

Je ne corrigeai pas.

Parce que je n'en avais pas envie.

Ce qui était encore pire.

— Ah, dit-elle.

— Sauf si tu préfères que je formule ça de manière plus administrative.

Son sourire apparut lentement.

— Non. C'était bien.

— Inquiétant.

— Très.

Elle baissa les yeux vers sa gourde, puis la referma pour de bon.

— Tu sais qu'il y aura peut-être mon père.

— J'ai survécu à ses questions une fois.

— Il peut recommencer.

— J'apporterai une fiche de synthèse.

— Revenus, cotisations, projets à cinq ans ?

— Plan de sécurité pour Eugène en annexe.

Elle éclata de rire.

Le coach cria son prénom depuis la barrière.

— Liora, étirements, pas discussion philosophique.

Elle leva la main.

— J'arrive !

Puis, plus bas :

— Il croit que tout ce qui ne ressemble pas à une séance est philosophique.

— Il n'a pas totalement tort.

Elle se leva avec précaution.

Je remarquai l'appui de sa jambe droite.

Elle le remarqua aussi.

Ou remarqua que je remarquais.

— Ça va.

— Je n'ai toujours rien dit.

— Ton visage a déposé un dossier.

— Il travaille avec ton père.

— Je m'en doutais.

Elle attrapa son sac, puis s'arrêta devant moi.

Encore ce moment.

Celui où elle pouvait partir mais ne partait pas tout à fait.

— Merci d'être venu.

— Tu m'as donné l'horaire.

— Ce n'est pas une obligation contractuelle.

— J'apprends.

Elle sourit.

— À tout à l'heure ?

— Tu vas boire un truc avec eux ?

— Non. Je rentre. J'ai cours demain matin et mon mollet, apparemment, fait l'objet d'une enquête.

— Enquête discrète.

— Bien sûr.

— Très subtile.

— Presque invisible.

Elle secoua la tête, puis rejoignit le groupe.

Je restai encore quelques minutes pendant qu'ils faisaient leurs étirements.

Liora parlait un peu.

Moins que d'habitude.

Elle écoutait le coach.

Elle riait quand quelqu'un disait quelque chose.

Je regardai ailleurs.

Par principe.

Et parce qu'il était possible que l'inquiétude devienne rapidement une forme de surveillance.

Je ne voulais pas être ça.

Je ne savais pas encore exactement ce que je voulais être.

Question beaucoup plus compliquée.

Je quittai le stade avant elle, après un dernier signe de la main. Elle répondit depuis la piste, assise au sol, une jambe tendue, l'autre pliée, le visage levé vers moi. Le geste était simple.

Il resta.

Dans le tram du retour, je restai assis cette fois.

Le carnet sur les genoux.

Je ne dessinai pas.

La page blanche était encore là, avec la ligne de piste tracée au début.

Je regardai cette ligne.

Un ovale incomplet.

Une boucle.

Deux tours.

Le premier ment.

Le deuxième présente la facture.

Je pensais à Liora qui attendait dans le virage.

À son visage quand le coach lui avait dit de ne pas partir.  
À la colère très précise de ne pas transformer tout de suite l'énergie en mouvement.

Je pensais aussi à ma propre réponse.

Je viens.

Sans délai.

Sans prudence.

Mon calendrier avait accepté quelque chose avant moi, la dernière fois.

Cette fois, ma bouche s'en était chargée directement.

Progrès discutable.

En rentrant, le studio me parut presque trop silencieux.

Eugène m'attendait sur le canapé.

Pas derrière la porte.

Sur le canapé.

Position de juge supérieur.

— Je suis allé au stade.

Il ferma les yeux.

— Oui, encore.

Lapin remua légèrement les oreilles depuis son coin.

— Toi, au moins, tu ne juges pas mes sorties.

Il mâcha.

Interprétation impossible.

Je posai mes clés dans la coupelle, retirai ma veste, puis sortis mon téléphone.

Agenda.

Samedi.

Deux semaines plus tard.

L'écran afficha une journée presque vide.

Je créai un événement.

« Championnat régional ».

Trop officiel.

« Grand Stade ».

Trop vague.

Je tapai :

« 800 m Liora ».

Beaucoup trop clair.

Beaucoup trop personnel.

Je changeai pour « Championnats, 800 m ».

Mieux.

Moins dangereux.

Plus mensonger.

Je remis :

« Liora, 800 m ».

Très bien.

La vérité avait gagné contre la prudence.

J'ajoutai l'heure, le lieu, une alerte.

Puis deux.

Puis je supprimai la première.

Puis je la remis.

Ridicule.

Je sauvagardai.

« Liora, 800 m » apparut dans ma semaine.

Une case.

Petite.

Visible.

Mon téléphone venait de donner une forme concrète à une chose qui, quelques minutes plus tôt, existait seulement sur les gradins, dans son regard surpris, dans ma réponse trop rapide.

Je posai le téléphone face contre le bureau.

Puis je le repris pour vérifier que l'événement était bien enregistré.

Il l'était.

Bien sûr.

Le calendrier n'avait pas mes pudeurs.

De l'autre côté du mur, aucun bruit encore.

Liora n'était pas rentrée.

Ou pas encore montée.

Je regardai le mur.

Puis mon carnet.

Sur la page, la ligne de piste attendait.

Je pris le crayon.

Ajoutai un deuxième trait à côté du premier.

Juste le virage.

L'endroit où elle avait attendu.

Je restai quelques secondes devant la page.

Puis j'écrivis, tout petit, dans un coin :

Deuxième tour.

Je refermai le carnet.

Pas trop vite.

Personne n'était là pour m'accuser.

Eugène ouvrit un œil.

D'accord.

Presque personne.

Je coupai la lumière du bureau, puis la rallumai aussitôt pour sauvegarder un fichier que je n'avais même pas ouvert.

Mauvaise habitude.

Rassurante.

Le studio revint à son calme ordinaire.

Mais sur mon téléphone, dans mon agenda, une date venait de s'installer.

Pas chez Liora.

Pas au stade.

Chez moi.

Entre mes commandes, mes mails, mes livraisons, mes rappels de facture et les choses que je prétendais maîtriser.

Une course de 800 mètres avait trouvé sa place dans ma semaine.

Et je n'avais pas envie de la déplacer.

## Chapitre 14

### *Presque*

Le problème avec les choses qu'on a presque faites, c'est qu'elles n'existent pas assez pour être traitées rationnellement.

On ne peut pas les classer.

On ne peut pas les annuler.

On ne peut pas dire qu'elles sont arrivées.

Encore moins qu'elles n'ont rien changé.

Mais ça, je ne le savais pas encore.

Ce soir-là, je pensais seulement que la semaine avait une texture étrange.

Le championnat de Liora était entré dans mon calendrier.

Mon exposition avançait, ce qui voulait dire qu'elle devenait plus réelle et donc plus inquiétante.

Le balcon était sécurisé.

Eugène avait perdu l'accès à sa carrière internationale.

Lapin vivait toujours dans un état d'alerte calme, comme s'il savait des choses sur nous tous mais refusait de collaborer avec les autorités.

Et moi, j'essayais de travailler.

J'essayais.

Mot important.

Sur l'écran, les images de l'exposition étaient enfin choisies.

Enfin. À peu près.

Cinq fichiers dans un dossier.

Trois que j'assumais presque.

Deux que je regardais avec l'impression d'avoir laissé quelqu'un entrer dans mon appartement pendant que je dormais.

Le dessin du studio était là.

Celui que Liora avait dit devoir être dans l'expo.

Je ne l'avais pas mis parce qu'elle l'avait dit.

Évidemment.

Je l'avais mis parce qu'elle avait eu raison.

Nuance extrêmement désagréable.

Je zoomai sur la lumière près du canapé.

Trop jaune. Je la refroidis.

Trop froide. Je revins en arrière.

Puis je sauvegardai.

Une fois. Deux fois.

La troisième fois, Eugène sauta sur le bureau.

Il posa une patte sur la tablette graphique avec une précision destructrice.

Un trait noir traversa l'image.

Je restai immobile.

— Tu viens de participer à l'exposition.

Il cligna des yeux.

Le trait noir passait exactement au-dessus du canapé.

Comme une fissure.

Comme une décision artistique prise par huit kilos et demi de fourrure et d'absence de remords.

— Non.

Je revins en arrière.

Eugène s'assit devant l'écran.

— Tu n'es pas mon directeur artistique.

Il remua la queue.

— Même bénévole.

Il regarda vers la baie vitrée.

La plaque de plexiglas refléta faiblement la lampe.

Il la fixait souvent depuis son installation, avec une rancune silencieuse. Je savais qu'il n'avait pas abandonné. Il attendait seulement que les humains baissent leur garde. Ce qui, statistiquement, finirait par arriver.

Derrière le mur, un bruit monta.

Pas fort.

Une porte. Une voix.

Puis une autre.

Liora.

Je la reconnus aussitôt.

Mais il y avait autre chose dans sa voix.

Pas la fatigue de service du chapitre précédent.

Pas l'épuisement physique du stade.

Quelque chose de plus serré.

Elle parlait vite. Trop vite.

Même pour elle.

Je retirerai mon casque.

Il n'y avait pas de musique dedans.

Comme d'habitude, désormais.

Habitude honteuse.

Sa voix traversa le mur par fragments.

Impossible de comprendre les mots.

Seulement le rythme.

Une phrase plus haute.

Une réponse grave.

Son père.

Puis Liora encore.

Plus courte.

Un silence.

Je regardai le mur.

Il n'y avait rien à voir.

C'était le principe d'un mur.

Eugène tourna aussi la tête.

— Ne fais pas comme si ça t'intéressait.

Il continua de fixer.

La conversation de l'autre côté resta basse quelques secondes, puis s'éloigna.

Des pas. Une porte.

Plus rien.

Je remis le casque autour de mon cou, sans le mettre.

Le fichier sur l'écran me regardait.

Je fermai le logiciel.

Très professionnel.

Je pouvais reprendre plus tard.

Je me levai, remplis la gamelle d'eau de Lapin, ramassai un morceau de foin près de la bibliothèque, puis restai devant la guitare.

Elle était sur son support.

À sa place. Silencieuse.

Depuis que Liora m'avait dit qu'elle m'entendait, la guitare n'était plus exactement le même objet. Elle n'était pas devenue publique. Pas vraiment. Mais elle avait une ouverture en plus. Une fuite dans le bois.

Je ne jouais pas pour elle.

Je continuais à me le préciser, ce qui rendait la phrase de moins en moins convaincante.

Je pris la guitare.

Le canapé était encore tiède de la présence d'Eugène, qui avait décidé de retourner sur le bureau pour surveiller une zone plus stratégique. Je m'assis, posai l'instrument contre moi et jouai quelques notes sans les choisir.

Rien de construit.

Accords simples.

Un début de mélodie.

Puis celle qui revenait toujours.

Le passage inachevé.

Le vide au milieu.

Je jouai doucement.

Pas pour remplir l'appartement.

Pas pour traverser le mur.

Pour remettre quelque chose en ordre dans mes mains.

Le début passa.

Le silence.

La reprise.

Depuis l'autre soir, le vide me gênait moins. Il ne ressemblait plus à une erreur.

Plutôt à un endroit où il fallait accepter de ne pas forcer.

Pensée agaçante.

Je rejouai.

Le silence tint mieux.

J'essayai une variation.

Trop nette.

Je la supprimai.

Enfin, mentalement.

La guitare ne sauvegardait pas les erreurs, ce qui la rendait supérieure à beaucoup d'outils professionnels.

Je repris du début.

La mélodie était presque là.

Pas finie.

Pas montrable.

Pas utile.

Mais elle tenait.

Quelqu'un toqua.

Je m'arrêtai immédiatement.

Les cordes vibrèrent encore sous ma main.

Eugène releva la tête.

Lapin se figea.

Moi aussi.

Deux coups.

Moins nets que ceux du père de Liora.

Moins vifs que ceux de Liora d'habitude.

Je posai la guitare sur le canapé.

Pas sur son support.

Erreur.

Puis j'allai ouvrir.

Liora était là.

Sweat sombre, veste ouverte, cheveux attachés à moitié, sac sur l'épaule. Elle avait l'air d'être sortie trop vite d'une conversation et pas assez vite d'elle-même.

Ses joues étaient légèrement rouges.

Pas froid.

Pas course.

Elle sourit dès qu'elle me vit.

Réflexe.

Le sourire fonctionna presque.

— Salut !

— Salut.

Je regardai son visage.

Puis son sac.

Puis son visage.

— Ça va ?

— Oui.

Trop rapide.

— D'accord.

— Non.

Elle ferma les yeux une seconde, puis souffla.

— Je veux dire oui. Enfin. Question compliquée. Mauvais départ.

— Tu veux entrer ?

La question sortit avant que je puisse l'examiner.

Elle me regarda.

Moi aussi.

Le couloir sembla écouter.

— Deux minutes, dit-elle.

— Bien sûr.

Elle entra.

La porte se referma doucement derrière elle.

Eugène apparut immédiatement au milieu du studio, comme si son nom venait d'être inscrit à l'ordre du jour.

Liora baissa les yeux vers lui.

— Bonjour, prisonnier diplomatique.

— Ne l'encourage pas.

— Il a l'air digne.

— Il prépare une procédure.

Elle s'accroupit un peu, mais pas trop.

Son allergie commençait à apprendre la prudence, même si son admiration n'avait fait aucun progrès.

Eugène avança, puis s'arrêta à trente centimètres d'elle.

Ils se regardèrent.

— Il me manque presque, dit-elle.

— Il est littéralement devant toi.

— Oui, mais avant il avait accès à une vie clandestine.

— Il a perdu un privilège illégal.

— Les grands personnages tombent souvent à cause d'une réforme.

Je souris.

Elle aussi.

Puis son sourire s'effaça plus vite que d'habitude.

Elle se redressa et regarda autour d'elle.

Son regard tomba sur la guitare posée sur le canapé.

Pas rangée.

Visible.

Traître.

— Tu jouais ?

Je me raidis.

Pas beaucoup.

Assez.

— Un peu.

— Je t'ai interrompu ?

— Non.

— Aurèl.

— Oui ?

— Je t'ai interrompu.

— Un peu.

— Désolée.

Elle avait dit ça simplement.

Sans plaisanter.

Je ne savais pas quoi faire de ses excuses quand elles n'étaient pas enveloppées d'énergie.

— Ce n'est pas grave.

Elle posa son sac près de la porte, puis resta debout, les mains dans les poches de son sweat.

Son regard revint vers la guitare.

— Tu peux continuer.

Je la regardai.

— Non.

Réponse immédiate.

Solide.

Prévisible.

Elle hocha la tête.

— D'accord.

Pas d'insistance.

Pas de négociation.

Pas de sourire provocateur.

D'accord.

Ce fut évidemment la pire réponse possible.

Parce qu'elle respectait trop bien la porte.

Et qu'une partie de moi, très mal organisée, aurait préféré qu'elle pousse un peu pour me donner une raison de résister.

Elle regarda Eugène.

Puis Demitrius.

Puis la baie vitrée.

— Je peux juste rester là une minute ?

Je ne sais pas pourquoi cette phrase fit plus que les autres.

Peut-être parce qu'elle ne demandait rien d'amusant.

Rien d'actif.

Pas un café.

Pas un dessin.

Pas une discussion.

Juste rester.

— Oui.

Elle s'assit sur le bord du canapé.

Pas au fond.

Comme toujours.

Prête à repartir.

Ou à faire semblant.

La guitare était entre nous, posée sur le coussin. Elle la regarda, mais ne la toucha pas.

Je restai debout une seconde.

Puis je m'assis sur la chaise près du bureau.

Trop loin.

Liora ne dit rien.

Ce silence-là était nouveau.

Pas lourd.

Pas vide.

Simplement présent.

Je la regardai sans la regarder vraiment.

Elle avait les épaules plus basses. Sa main frottait le tissu de son sweat près de son poignet. Elle n'essayait pas de remplir le studio avec sa voix. Ça m'inquiéta plus que ses phrases rapides.

— Entraînement ? demandai-je.

Elle eut un petit rire sans joie.

— Non. Enfin oui. Ce matin. Mais là, c'était plutôt... famille, régionaux, organisation, travail, mollet, « tu devrais faire attention », « tu devrais peut-être réduire tes heures », « tu devrais dormir plus », « tu devrais écouter ton père quand il dit que tu devrais dormir plus ».

— Beaucoup de devrais.

— Beaucoup.

Elle passa les deux mains sur son visage.

— Et le pire, c'est qu'ils n'ont pas tort.

— Toujours le problème principal.

— Oui.

Elle baissa les mains.

Ses yeux étaient fatigués, mais pas de sommeil.

Plutôt d'accumulation.

De choses à porter en même temps.

— Mon père est inquiet pour le championnat, dit-elle. Ma mère est inquiète pour mon sommeil. Mon coach est inquiet pour mon départ. Moi, je suis inquiète de ne pas être assez inquiète au bon endroit.

— Ça fait beaucoup d'inquiétudes dans une seule personne.

— Je suis polyvalente.

Elle tenta un sourire.

Il passa mal.

Je regardai la guitare.

Puis elle.

— Tu veux du thé ?

— Non.

— De l'eau ?

— Non.

— Une feuille de salade ? Demetrius recommande.

Elle sourit mieux.

— Tentant.

Demetrius, depuis son coin, remua une oreille, probablement contre l'utilisation de son stock à des fins diplomatiques.

Le silence revint.

Je me levai, sans trop savoir pourquoi, et pris la guitare.

Liora suivit le mouvement des yeux.

— Tu n'es pas obligé.

— Je sais.

— Vraiment.

— Je sais.

Je me rassis, cette fois sur le canapé.

Pas tout près.

Pas loin non plus.

La guitare sur mes genoux formait une barrière acceptable.

Un objet entre nous.

Pratique.

Rassurant.

Temporaire.

— Ce n'est pas un morceau, dis-je.

— D'accord.

— Ce n'est pas fini.

— Je sais.

— Et si tu commentes trop vite, je jette l'instrument par le balcon.

— La plaque de plexiglas gênera.

— Je trouverai un angle.

Elle leva les mains.

— Je ne dirai rien.

— C'est inquiétant aussi.

— Je ne peux pas gagner.

— Bienvenue.

Elle eut un vrai petit rire.

Pas longtemps.

Mais assez.

Je posai mes doigts sur les cordes.

Tout mon corps semblait soudain très conscient de lui-même.

De la position de mes mains.

De la respiration dans ma poitrine.

Du canapé sous moi.

De Liora à moins d'un mètre.

Du fait que je venais de refuser, puis d'accepter sans qu'elle ait insisté.

Je jouai.

Pas fort.

Le début.

Quelques accords.

La mélodie.

Le silence au milieu.

La reprise.

Je ne levai pas les yeux.

Surtout pas.

Je regardai mes doigts, la rosace, le bois, une petite marque près du chevalet.

Des détails inutiles pour ne pas regarder Liora écouter.

Je m'arrêtai avant la fin.

Il n'y avait pas vraiment de fin.

Les dernières notes moururent dans le studio.

Eugène ne bougea pas.

Demitrius non plus.

Liora ne dit rien.

Rien du tout.

C'était insupportable.

Je relevai les yeux.

Elle regardait la guitare, pas moi.

Son visage avait perdu cette expression rapide qui répondait avant même que le monde ait fini de poser une question.

Elle avait l'air calme.

Mais pas calme comme moi.

Calme comme quelqu'un qui reste au bord d'une chose pour ne pas l'abîmer.

Je ne savais pas quoi faire de ça.

Alors je parlai.

Erreur fréquente.

— Tu avais dit que tu ne dirais rien, mais là c'est presque excessif.

Elle releva les yeux.

— Je ne voulais pas casser.

Simple.

Voilà.

Encore.

Je baissai le regard vers les cordes.

— Ce n'était pas cassable.

— Si.

Je ne répondis pas.

Elle ne rajouta rien.

Le silence, cette fois, ne me donna pas envie de reprendre la guitare.

Il me donna envie de poser une question que je n'avais pas.

Ou peut-être que j'en avais trop.

Je reposai la guitare contre le canapé, de l'autre côté.

La barrière disparut.

Erreur stratégique majeure.

L'espace entre nous se révéla immédiatement.

Pas énorme.

Pas intime au sens officiel.

Mais moins protégé.

Liora ramena une jambe sous elle, puis sembla se souvenir qu'elle n'était pas chez elle et reposa le pied au sol.

— Tu peux t'installer, dis-je.

— Je suis installée.

— Tu es assise comme quelqu'un qui attend l'autorisation d'évacuation.

Elle regarda sa position.

— C'est ton canapé, je fais attention.

— Depuis quand ?

— Depuis que je suis très respectueuse.

— Donc depuis ce soir ?

— Exactement.

Elle glissa finalement un peu plus au fond du canapé.

Le mouvement la rapprocha.

Pas beaucoup.

Assez pour que je le sache.

Je gardai les yeux sur la table basse.

Très belle table basse.

Structure intéressante.

Surface plane.

Aucune menace romantique apparente.

— Tu joues souvent quand tu ne sais pas quoi dire ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Ça marche ?

— Ça dépend. Là, pas vraiment.

Elle sourit.

— Désolée.

— Tu n'es pas entièrement responsable.

— Seulement partiellement ?

— Tu es venue avec une ambiance.

— Une ambiance ?

— Oui.

— C'est vague.

— Tu n'as pas un visage de personne qui vient demander des nouvelles d'Eugène.

Elle regarda le chat.

Eugène, sentant qu'on évoquait son nom, ouvrit un œil.

— C'était pourtant mon prétexte.

— De moins en moins crédible.

— Il faut que je diversifie.

— Probablement.

Elle frotta ses mains sur son jean.

— Je crois que je n'avais pas envie de rentrer dans ma chambre.

Je ne répondis pas trop vite.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— Trop de choses dedans. Mon sac pas vidé. Mes cours pas relus. Mes chaussures encore humides. Le planning sur le bureau. Le chrono écrit sur un post-it parce que j'ai eu la très mauvaise idée de le noter. Et mon mollet qui existe même quand j'essaie de l'ignorer.

Je regardai sa jambe.

Elle le vit.

— Ça va.

— Je n'ai rien dit.

— Ton regard a parlé.

— Il est mal élevé.

Elle sourit, puis son visage se posa de nouveau.

— Et puis si je rentre, je vais soit dormir, soit ne pas dormir en pensant que je devrais dormir. Les deux m'énervent.

— Donc tu es venue chez ton voisin.

— Choix parfaitement rationnel.

— Évidemment.

— Ton studio est calme.

La phrase me traversa autrement que prévu.

Je regardai autour de moi.

Le studio n'était pas si calme.

Eugène respirait trop fort.

Demitrius mâchait.

Le frigo ronronnait.

Le voisin du dessous venait probablement d'éternuer assez fort pour modifier la pression atmosphérique.

Mais oui.

Ici, le calme existait d'une façon différente.

— On me dit souvent ça, dis-je.

— Que ton studio est calme ?

— Que je suis calme.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu dis ça comme si ce n'était pas vrai.

— Ce n'est pas faux.

— Mais ?

— Il y a toujours un mais avec toi.

— Je suis sportive. J'aime les obstacles.

Je regardai mes mains.

— Les gens entendent calme et ils traduisent parfois n'importe quoi.

Elle ne répondit pas.

Je continuai, parce que la guitare avait ouvert quelque chose et que maintenant mes phrases sortaient avec moins de contrôle.

Très mauvais instrument.

— Triste. Froid. Timide. Indifférent. Coincé. Peureux. Je ne sais pas. Comme si ne pas faire beaucoup de bruit voulait dire qu'il n'y avait rien dedans.

Liora était immobile.

Très.

— Et toi ? demanda-t-elle.

— Moi quoi ?

— Tu traduis ça comment ?

Je ne m'attendais pas à la question.

Je n'avais pas préparé de réponse.

Mise en danger.

— Je traduis ça par... je fais attention.

Elle baissa les yeux vers mes mains.

Puis les releva.

— Oui.

Un mot.

Encore.

Mais celui-là ne fermait rien.  
Il tenait juste la phrase avec moi.  
Le silence revint.  
Je l'entendis respirer.  
Pas fort.  
Pas près de mon oreille.  
Juste assez.  
Elle regardait la table basse maintenant, elle aussi.  
— Moi, c'est l'inverse, dit-elle.  
Sa voix était basse.  
— On me dit de ralentir, mais on dirait souvent que ça veut dire autre chose.  
Je tournai légèrement la tête vers elle.  
Elle ne me regardait pas.  
— Trop bruyante. Trop rapide. Trop intense. Trop fatigante. Trop spontanée.  
Trop « Liora, respire ». Trop « Liora, réfléchis avant ». Trop « Liora, pas maintenant ». Trop tout, parfois.  
Elle eut un petit rire.  
Pas drôle.  
— Même quand les gens ont raison, ça m'énerve. Parce qu'ils disent ralentis comme si j'étais mal réglée.  
La phrase resta dans le studio.  
Je pensai à elle sur la piste.  
À son corps qui voulait attaquer.  
À son visage quand le coach disait pas encore.  
À son père, à sa mère, à tout ce qu'elle portait vite parce que rester immobile trop longtemps ressemblait peut-être à laisser les choses la rattraper.  
Je ne dis rien de tout ça.  
Ce serait trop.  
Je dis seulement :  
— Tu n'es pas mal réglée.  
Elle tourna enfin la tête vers moi.  
Son visage changea.  
Presque imperceptiblement.  
— Tu n'es pas absent, répondit-elle.  
Je restai immobile.  
La phrase n'avait pas de verbe spectaculaire.  
Pas de promesse.  
Pas d'aveu.  
Elle m'atteignit quand même avec une précision inconvenante.  
Je regardai ses yeux.  
Erreur.  
Ou pas.  
Ils étaient plus sombres dans la lumière basse du studio. Moins rapides. Elle me regardait sans me traverser, sans essayer de me faire parler plus vite, sans remplir la distance.  
Elle était là.  
Simplement.  
Mon corps comprit quelque chose avant moi.  
L'espace entre nous était devenu trop petit pour rester neutre.  
Je sentis la chaleur du canapé.

Le bord de mon genou à quelques centimètres du sien.

Sa main posée sur le coussin, doigts légèrement pliés.

La manche de son sweat remontée sur son poignet.

Une mèche près de sa joue.

Le silence ne ressemblait plus à un silence.

Il ressemblait à une attente.

Je pensai à l'embrasser.

Non.

Trop formulé.

Je ne pensai pas d'abord.

Je compris que c'était possible.

Que le mouvement existait quelque part entre nous, avant même que l'un de nous le fasse.

Liora baissa les yeux une seconde.

Vers ma bouche ?

Peut-être.

Peut-être pas.

Je n'avais aucun intérêt à transformer mon cerveau en expert en micro-mouvements à ce moment précis.

Il le fit quand même.

Elle releva les yeux.

Son souffle changea.

Ou le mien.

Peut-être les deux.

La guitare était posée à côté, silencieuse.

Eugène dormait.

Demitrius aussi, probablement.

Le monde, pour une fois, semblait avoir la délicatesse de ne pas intervenir.

Je me rapprochai.

Très peu.

Ou elle se rapprocha.

Ou le canapé réduisit illégalement la distance.

Je ne savais plus.

Liora ne recula pas.

Son regard descendit encore, puis revint au mien.

La pièce était trop petite.

Ou exactement, assez petite.

Je sentis mon cœur dans un endroit inutile de ma gorge.

Très bien.

C'était donc ça.

Le moment où tout ce qui avait été évité, détourné, rangé dans des catégories pratiques, voisinage, animaux, bruit, stade, exposition, guitare, se retrouvait soudain sans couverture administrative.

Je levai la main.

Pas jusqu'à elle.

Juste un mouvement.

Assez pour que je sache que j'étais sur le point de faire quelque chose.

Liora ne bougea pas.

Elle était proche.

Trop proche pour que je puisse faire semblant de ne pas comprendre.

Et alors Eugène sauta.  
Pas sur nous.  
Non.  
Évidemment, ça aurait été trop simple.  
Il sauta sur la guitare.  
L'instrument, posé de travers contre le canapé, produisit un bruit atroce.  
Un accord écrasé, métallique, immense.  
Quelque chose entre une chute d'armoire et une plainte d'animal préhistorique.  
Liora sursauta si violemment qu'elle cogna son genou contre la table basse.  
Moi, je fis un mouvement absurde vers la guitare, puis vers elle, puis vers Eugène, sans réussir à aider qui que ce soit.  
Lapin détala dans son tunnel en carton.  
Le tunnel bascula sur le côté.  
Eugène, lui, resta une seconde planté sur les cordes, parfaitement choqué par les conséquences sonores de son propre poids.  
Puis il descendit du canapé avec la dignité d'un musicien incompris.  
Silence.  
Très grand.  
Puis Liora porta une main à sa bouche.  
Ses épaules tremblèrent.  
— Pardon, dit-elle.  
Elle éclata de rire.  
Pas fort.  
Mais complètement.  
Le rire se plia en deux, un peu nerveux, un peu épuisé, un peu impossible à retenir.  
Je la regardai.  
Puis la guitare.  
Puis Eugène qui s'installait déjà près de la baie vitrée comme s'il n'avait jamais été impliqué dans quoi que ce soit.  
Je finis par rire aussi.  
Pas longtemps.  
Mais assez pour que la tension se casse.  
Non.  
Pas se casse.  
Se déplace.  
Elle était toujours là.  
Sous le rire.  
Autrement.  
Liora essuya le coin de son œil.  
— Il a vraiment choisi son moment.  
— Il essaye la musique expérimentale.  
— C'était très expérimental.  
— C'était un sabotage.  
— Il t'a sauvé de quelque chose ?  
La phrase sortit avec le rire.  
Puis elle resta.  
Liora cessa presque de sourire.  
Moi aussi.  
Le studio reprit son souffle.

Je ne répondis pas tout de suite.

— Peut-être, dis-je.

Ma voix était plus basse que prévu.

Elle me regarda.

Le rire avait laissé ses yeux brillants.

Son sourire revint, mais moins assuré.

— Ou il m'a empêchée de faire une bêtise, dit-elle.

La phrase était légère.

Presque.

Mais pas assez pour être une blague complète.

Je regardai la guitare.

— Ce n'était pas forcément une bêtise.

Silence.

Cette fois, l'interruption était passée.

Il restait ce qu'elle avait interrompu.

Liora baissa les yeux.

Son sourire trembla à peine.

— Non, dit-elle.

Puis son téléphone vibra dans la poche de son sweat.

Elle ferma les yeux.

— Évidemment.

Elle le sortit.

Regarda l'écran.

— Mon père.

Je me redressai.

Trop vite.

Elle le remarqua et un rire lui échappa encore.

— Ne fais pas cette tête, il ne sait pas.

— Il ne sait pas quoi ?

Question catastrophique.

Elle leva les yeux vers moi.

Je compris.

Elle comprit que j'avais compris.

Très bien.

Le téléphone vibra encore.

Elle décrocha.

— Oui ?

Silence.

— Oui, je suis chez Aurèl.

Nouveau silence.

— Non, je ne touche pas le chat.

Elle regarda Eugène.

— Enfin, pas activement.

Silence.

— Je rentre.

Encore un silence.

— Oui, je sais. Bonne nuit.

Elle raccrocha.

— « Pas activement » était un mauvais choix, dis-je.

— Je panique sous interrogatoire paternel.

— Tu as de l'entraînement.

— Il varie les angles.

Elle se leva.

Le mouvement mit immédiatement de la distance entre nous.

Trop.

Je restai assis.

La guitare était de travers, les cordes encore faiblement désaccordées par l'intervention d'Eugène. Demitrius commençait à sortir de son tunnel renversé avec la prudence d'une victime d'événement culturel.

Liora attrapa son sac près de la porte.

Elle semblait redevenue elle-même, mais pas totalement.

Quelque chose dans son visage restait moins sûr.

Comme si elle avait laissé une partie d'elle sur le canapé et qu'elle ne savait pas si elle devait revenir la chercher.

— Je devrais rentrer, dit-elle.

— Oui.

Réponse raisonnable.

Terrible.

Elle mit la main sur la poignée.

Puis s'arrêta.

Ce moment.

Encore.

Mais cette fois, il n'avait pas la même forme.

Elle se tourna vers moi.

— Tu devrais accorder ta guitare.

— C'est la faute d'Eugène.

— Bien sûr.

— Il a un style brutal.

— Très contemporain.

Je souris.

Elle aussi.

Mais le sourire ne suffisait pas à recouvrir entièrement ce qui venait de ne pas arriver.

Elle regarda le canapé.

Puis moi.

Pas longtemps.

Juste assez.

— Merci d'avoir joué, dit-elle.

— Ce n'était pas grand-chose.

— Pour toi, peut-être.

Elle l'avait déjà dit autrement.

Cette fois, elle ne me laissa pas répondre.

— Bonne nuit, Aurèl.

— Bonne nuit.

Elle sortit.

La porte se referma doucement.

Le studio resta ouvert en moi quelques secondes de plus.

Je ne bougeai pas.

Eugène traversa la pièce avec nonchalance, puis vint se frotter contre ma jambe.

— Non.

Il leva la tête.

— Tu n'as pas droit au pardon immédiatement.  
Il ronronna.  
Opportuniste.  
Je pris la guitare.  
Une corde était légèrement fausse.  
Je l'accordai.  
Le geste était simple.  
Tourner la mécanique.  
Écouter.  
Ajuster.  
Revenir.  
Je jouai l'accord que son saut avait massacré.  
Cette fois, il sonna normalement.  
Beaucoup moins intéressant.  
Je reposai l'instrument sur mes genoux.  
Le silence était revenu.  
Mais il ne ressemblait plus à une absence.  
Il ne ressemblait plus à mon calme habituel, ni à celui que Liora venait chercher quand sa chambre avait trop de choses dedans.  
Il ressemblait à une chose arrêtée au bord d'elle-même.  
À un mouvement retenu.  
À un pas pas encore fait.  
Je regardai l'endroit où elle s'était assise.  
Le coussin légèrement enfoncé.  
Le carnet déplacé sur la table.  
La guitare sur mes genoux.  
Eugène qui faisait semblant d'être innocent.  
Demitrius qui remettait lentement son tunnel dans un ordre acceptable avec son nez.  
Tout était là.  
La preuve d'un événement qui n'avait pas eu lieu.  
Je posai mes doigts sur les cordes.  
Je ne jouai pas.  
De l'autre côté du mur, j'entendis sa porte.  
Des pas.  
Plus lents.  
Puis une voix, probablement son père.  
Puis celle de Liora.  
Je ne distinguai pas les mots.  
Je n'avais pas besoin.  
Je baissai les yeux vers la guitare.  
Le morceau attendait toujours son passage.  
Le silence aussi.  
Et pour la première fois, je compris qu'attendre ne voulait pas toujours dire éviter.  
Parfois, ça voulait dire presque.  
Et presque, visiblement, pouvait déjà laisser une trace.

## Chapitre 15

### *Une génération enfermée*

Le lendemain du presque, je travaillai avec l'efficacité d'un homme qui avait failli embrasser sa voisine et dont le chat avait sauvé tout le monde en agressant une guitare.

Autant dire très mal.

Je ne pensais pas à Liora.

Évidemment.

Je pensais à la guitare. À l'accord massacré. À Eugène. À la nécessité de mieux ranger les instruments dans un studio où les chats possédaient une volonté destructrice.

Je pensais aussi au coussin du canapé, resté un peu enfoncé après son départ.

À sa main posée sur le tissu.

À sa voix quand elle avait dit :

— Tu n'es pas absent.

Phrase inutile. Très simple.

Beaucoup trop durable.

Je supprimai un calque par erreur, le récupérai, puis sauvegardai.

Une fois. Deux fois.

La troisième était presque une honte, donc je la fis immédiatement.

Le fichier de l'exposition était ouvert sur l'écran.

Cinq images.

La cuisine. La table après le repas.

Le studio. La fenêtre sur le balcon.

Le couloir.

Je les avais envoyées la veille au soir à Mathilde, l'organisatrice de l'exposition collective. Elle avait répondu à huit heures quarante-deux.

« Super, merci Aurèl. Très cohérent. Je t'envoie la maquette du texte de salle dans la journée. »

Très cohérent.

C'était censé être rassurant.

Je me méfiais toujours un peu de la cohérence, surtout quand elle était attribuée à moi.

Eugène était assis sur le rebord du canapé, face à la guitare.

Il la surveillait.

Ou la menaçait.

Difficile à savoir.

— Tu as déjà fait assez de dégâts, dis-je.

Il cligna des yeux.

— Oui, je sais que tu n'as aucun cadre moral.

Lapin, lui, mangeait dans un silence presque administratif. Depuis l'incident sonore de la veille, il évitait un peu le tunnel en carton. Je le soupçonnais de reconsidérer son architecture intérieure.

Je corrigeai la lumière de la cuisine.

Puis je revins en arrière. Puis je remis la correction.

Puis je zoomai à cent vingt pour cent.

Inutile.

Je connaissais cette lumière par cœur. Je savais où elle devait tomber, comment elle devait effleurer le carrelage, où s'arrêter avant de rendre la pièce trop chaude. Trop accueillante. Trop lisible.

Je savais aussi qu'une partie de moi travaillait seulement pour ne pas penser au canapé.

Très mauvaise méthode.

Peu rentable.

À onze heures vingt, mon ordinateur sonna.

Un mail. Mathilde.

« Objet : Texte de salle, première version. »

Mon ventre se serra légèrement.

Pas de manière dramatique.

Un petit mouvement, comme lorsqu'on voit arriver un retour client et qu'on sait déjà que les mots « très intéressant » peuvent précéder une catastrophe.

J'ouvris le mail.

« Hello Aurèl,

Je t'envoie la proposition de texte général pour la section où apparaîtront tes images, avec celles de Nora et Malik. Dis-moi si tu as des remarques, mais je pense qu'on tient une ligne forte. Tes intérieurs fonctionnent très bien dans cette lecture, ça donne vraiment une respiration mélancolique à l'ensemble. »

Respiration mélancolique.

D'accord.

Je descendis jusqu'à la pièce jointe.

PDF.

Je l'ouvris.

La maquette était propre.

Trop propre.

Titre en haut.

Une police fine, un peu élégante, qui donnait à n'importe quelle phrase l'air d'avoir réfléchi plus longtemps qu'elle.

« *UNE GÉNÉRATION ENFERMÉE* »

Je souris.

Pas parce que c'était drôle.

Parce que mon visage ne trouva pas tout de suite la bonne réaction.

Je lus la suite.

« Entre solitudes urbaines et refuges domestiques, cette section interroge les intérieurs comme lieux d'enfermement contemporain. Les œuvres d'Aurèl, Nora Bessac et Malik Tran dessinent les contours d'une jeunesse recluse, assignée à des espaces réduits, où la fenêtre devient moins une ouverture qu'un rappel de la séparation. Les pièces vides, les chaises abandonnées, les tables silencieuses composent une cartographie sensible de l'isolement. Ici, l'espace intime n'est plus un refuge, mais une cage douce, presque familière. »

Je ne bougeai pas.

La bouilloire s'arrêta derrière moi.

Clic.

Le studio continua.

Frigo. Tuyaux.

Lapin qui mâchait.

Eugène qui respirait avec l'indécence d'un animal sans exposition collective.

Je relus.

Une génération enfermée.

Solitudes urbaines. Lieux d'enfermement contemporain. Jeunesse recluse.

Fenêtre moins une ouverture qu'un rappel de la séparation.

Cage douce.  
Je posai la main sur la souris.  
Je ne cliquai pas.  
J'attendais quelque chose.  
Une colère.  
Un rire.  
Une phrase.  
Rien.  
Seulement un resserrement très précis au milieu de la poitrine.  
Pas spectaculaire.  
Pas même assez fort pour justifier une réaction extérieure.  
Le genre de resserrement qui commence par dire : ce n'est pas grave.  
Puis qui ajoute : justement.  
C'était bien écrit. Voilà le problème.  
Le texte était séduisant, lisible, vendable. Il donnait une direction à l'ensemble. Il faisait sérieux sans être incompréhensible. Il plaçait mes images dans une conversation plus large, exactement ce qu'une exposition collective était censée faire.  
De l'extérieur, quelqu'un aurait pu dire que c'était valorisant.  
Mes intérieurs devenaient une « cartographie sensible ».  
Mes fenêtres entraient dans un « regard contemporain ».  
Mes pièces avaient un thème.  
Très bien.  
Sauf que ce thème n'était pas le mien.  
Je fixai la phrase.  
« L'espace intime n'est plus un refuge, mais une cage douce. »  
Je tournai lentement la tête vers mon studio.  
La lampe.  
Le canapé.  
La guitare.  
Le coin de Demitrius.  
La baie vitrée.  
Le plexiglas du balcon qui reflétait la lumière.  
Le bureau encombré.  
La table basse avec les carnets.  
Eugène, maintenant couché dans le creux du plaid.  
Une cage douce ?  
C'est vraiment de la merde.  
Je ne souris plus.  
J'attrapai ma tasse sans mettre de sachet, versai l'eau chaude dedans, puis restai avec une tasse d'eau claire entre les mains.  
Très utile.  
Je revins à l'ordinateur.  
Le mail attendait.  
« Dis-moi si tu as des remarques. »  
Je pouvais répondre simplement.  
« Merci, je vais regarder. Je reviens vers toi rapidement. »  
Phrase parfaite.  
Phrase de quelqu'un qui n'a pas encore commencé à disparaître à l'intérieur.  
Je l'écrivis.

L'effaçai.

L'écrivis à nouveau.

Puis l'envoyai.

Réponse professionnelle.

Calme.

Absente de toute information réelle.

Je fermai le PDF.

Puis je le rouvris.

Erreur.

Les mots revinrent.

Une génération enfermée.

L'écran afficha mes cinq images derrière la fenêtre du document. Elles n'avaient pas changé, évidemment. La cuisine était toujours la même. La tasse au bord de l'évier. La chaise déplacée. La lumière sur le sol.

Pourtant, quelque chose venait de se poser dessus.

Comme un filtre.

Ce qui, hier, me semblait attendre avait maintenant l'air abandonné.

La table après le repas ne disait plus : quelqu'un peut revenir.

Elle disait : personne n'est là.

Le couloir ne gardait plus une présence.

Il menait nulle part.

La fenêtre sur le balcon ne respirait plus.

Elle regardait dehors sans sortir.

Le texte avait déplacé les objets sans les toucher.

Je me levai trop vite.

La chaise recula avec un bruit sec.

Eugène ouvrit un œil.

— Rien.

Mensonge adressé à un chat. Niveau bas.

Je marchai jusqu'à la fenêtre.

Le balcon était là. La plaque de plexiglas aussi.

Transparente. Solide. Une mesure de sécurité.

Un obstacle.

Je la regardai trop longtemps.

Avant, elle empêchait Eugène de passer chez Liora.

Maintenant, elle ressemblait à une preuve.

Preuve de quoi ?

Aucune idée.

C'était bien le problème.

Je retournai au bureau.

Plus bas, la maquette présentait Nora, ses photographies de chambres adolescentes, puis Malik, ses sculptures faites d'objets récupérés dans des logements étudiants.

Pour eux, peut-être que ça fonctionnait.

Peut-être qu'ils parlaient vraiment de ça.

Des espaces trop petits. De l'isolement.

De ce qui enferme.

Pour moi, non.

Enfin.

Je croyais que non.

Je rouvris ma note d'intention.  
« Je dessine les endroits après le passage des gens. »  
« Les pièces ne sont jamais vides. »  
« Elles gardent les habitudes, les oublis, les gestes répétés, les présences qu'on ne voit plus tout de suite. »  
Je lus mes phrases.  
Elles semblèrent soudain naïves.  
Presque défensives.  
Comme si j'avais essayé de rendre doux quelque chose qui ne l'était pas.  
Et si Mathilde avait simplement vu plus clairement ?  
Et si mon calme avait toujours ressemblé à un enfermement vu de l'extérieur ?  
Et si mes pièces gardaient moins les présences qu'elles ne signalaient l'absence ?  
Je regardai mon studio.  
Petit. Très petit.  
Le canapé trop proche du bureau. La cuisine trop proche de la table.  
La mezzanine trop basse. Les carnets partout.  
Les animaux. La guitare.  
Le balcon sécurisé.  
Moi, au milieu.  
Je pensai au père de Liora.  
C'est stable ?  
Vous vivez seul depuis deux ans ?  
Vous avez arrêté l'école ?  
Les impressions sont à votre charge ?  
Je pensai à ma mère au téléphone, quelques mois plus tôt.  
Tu prendra la peine de passer ?  
Je pensai à Liora.  
Ton studio est calme.  
Et à moi, qui avais pris ça comme une forme de reconnaissance.  
Calme.  
Cage douce.  
L'écart entre les deux mots se mit à rétrécir.  
Je n'aimai pas ça.  
Je tapai à Mathilde :  
« Merci pour le texte. Je pense que la lecture est un peu éloignée de mon intention. Mes images ne parlent pas vraiment d'enfermement. »  
Je regardai la phrase.  
Un peu éloignée.  
Pas vraiment.  
Magnifique mollesse.  
Je supprimai.  
« Ce n'est pas ça. »  
Trop brutal.  
Supprimé.  
« Je comprends la cohérence générale, mais je me demande si « enfermement » ne risque pas de fermer la lecture. »  
Fermer la lecture.  
Ironie involontaire.  
Je supprimai encore.  
Rien.

Le client intérieur voulait « quelque chose de plus affirmé ».

L'artiste intérieur voulait fuir.

Le freelance intérieur rappelait que Mathilde était gentille, que l'exposition était une opportunité, que personne ne voulait me voler mon âme, et qu'il fallait éviter de devenir difficile avant même d'avoir accroché une image.

Je fermai le mail. Pas envoyé.

Réponse courageuse.

Je fis autre chose.

Thé. Vrai thé, cette fois.

Gamelle d'Eugène.

Foin de Lapin.

Vaisselle.

Nettoyage inutile d'un coin du plan de travail déjà propre.

Je passai même l'aspirateur pendant sept minutes.

Pas nécessaire. Très bruyant.

Le voisin du dessous éternua au milieu.

Je pris cela comme une plainte officielle.

A dix-sept heures, Liora toqua.

Je ne l'attendais pas.

Vraiment.

Enfin, je savais qu'elle devait rentrer plus tôt ce jour-là, parce qu'elle l'avait dit hier dans le couloir en récupérant son courrier.

Mais savoir qu'une personne peut exister à proximité n'équivaut pas à l'attendre.

Défense fragile.

J'ouvris.

Elle avait un sac sur l'épaule, un sweat clair, les cheveux attachés en chignon rapide. Elle avait l'air moins épuisée que la veille, mais quelque chose dans son regard resta une demi-seconde sur mon visage avant de sourire.

Mauvais signe. Elle voyait déjà.

— Salut !

— Salut.

Elle regarda derrière moi.

— Je viens demander des nouvelles de la victime du plexiglas.

Eugène apparut immédiatement.

— Il a entendu.

— Il a un sens dramatique excellent.

Elle se pencha vers lui, à distance réglementaire.

— Bonjour, prisonnier.

Eugène s'assit. Très droit.

Comme s'il acceptait le titre.

Liora sourit, puis son regard revint à moi.

— Ça va ?

— Oui.

— Non.

Je soupirai.

— Tu poses la question ou tu donnes la réponse ?

— Les deux. Efficacité.

Je m'écartai pour la laisser entrer.

Elle passa le seuil.

Le studio sembla immédiatement plus petit.

Pas à cause d'elle.

Enfin, si.

D'habitude, sa présence modifiait l'espace. Elle l'animait, le rendait plus instable, plus vivant, plus exposé parfois.

Là, après le texte, son entrée fit apparaître la taille réelle du studio comme une preuve supplémentaire.

Je refermai la porte.

— Tu travaillais ? demanda-t-elle.

— J'essayais.

— Mauvais jour ?

— Quelque chose comme ça.

Elle posa son sac près de l'entrée.

Preuve que le prétexte animal avait officiellement perdu beaucoup de terrain.

— L'expo ? demanda-t-elle.

Je la regardai.

— Comment tu sais ?

— Ton visage.

— Il faut vraiment que je change de visage.

— Trop tard, je connais celui-là.

Elle s'approcha du bureau, puis s'arrêta avant de regarder l'écran.

Geste prudent.

— Je peux ?

J'hésitai.

Pas parce que je voulais cacher.

Parce que montrer le texte revenait à le rendre réel devant elle.

Et une partie de moi avait peur qu'elle le lise et dise : Oui.

C'est ça. Ils ont raison.

Je haussai les épaules.

— C'est le texte de présentation.

Elle contourna la chaise et se pencha vers l'écran.

Je rouvris le PDF.

Les mots réapparurent.

Une génération enfermée.

Je regardai son visage pendant qu'elle lisait.

Mauvaise idée.

Je ne savais pas ce que je cherchais.

Un froncement. Un accord. Une preuve.

Liora lut tout en silence.

Elle ne fit pas de commentaire au titre.

Ni à « solitudes urbaines ».

Ni à « cage douce ».

Elle arriva à la fin, puis se redressa.

— Ah.

Je ris sans joie.

— Toi aussi.

— Quoi ?

— « Ah ». Tu fais ça quand quelque chose se passe.

— Là, oui.

Elle relut une phrase.

— Cage douce ?

— Oui.

— Ils parlent de tes dessins ?

— Apparemment.

Elle plissa les yeux.

— C'est joli.

Voilà.

Je sentis mon ventre tomber légèrement.

Puis elle ajouta :

— Et faux.

Je levai les yeux.

Elle continuait à regarder l'écran, sourcils froncés.

— Enfin, je comprends pourquoi ils écrivent ça. Ça fait exposition. Ça fait sérieux. Ça fait affiche sur mur blanc avec des gens qui tiennent leur verre comme s'il contenait une opinion.

Malgré moi, je souris.

Très peu.

— Mais ce n'est pas tes dessins.

Je ne répondis pas.

Liora se tourna vers moi.

— Si ?

— Je ne sais pas.

Elle s'arrêta.

— Comment ça, tu ne sais pas ?

— Je croyais savoir.

Elle s'appuya contre le bord du bureau.

— Aurèl.

— C'est bien écrit.

— Et ?

— Et ils ne sont pas idiots.

— Je n'ai pas dit ça.

— Mathilde est compétente. Elle voit des choses.

— Elle peut voir des choses et se tromper.

— Oui.

Je regardai l'écran.

Le titre. Encore.

— Si c'est ce que ça raconte, vu de l'extérieur ?

— Tes dessins ?

— Mes dessins. Mon studio. Je ne sais pas. Tout.

Elle fronça les sourcils.

— Ton studio n'est pas une cage.

— Tu dis ça parce que tu l'aimes bien.

Elle ouvrit la bouche.

La referma.

Très bien.

Nous avions tous les deux entendu la phrase.

Je la regrettai aussitôt.

Pas parce qu'elle était fausse. Parce qu'elle était sortie trop vite.

Liora baissa les yeux vers le canapé, comme pour donner à la phrase un endroit où se poser.

— Je l'aime bien, oui, dit-elle simplement.

Je ne savais pas quoi faire.

Donc je regardai le PDF.

Classique.

— Ce n'est pas le sujet, reprit-elle.

— Un peu.

— Non.

Elle se redressa.

L'énergie revint d'un coup.

Pas bruyante. Plus nette.

— Tu dois leur écrire.

— Ce n'est pas si simple.

— Si.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une exposition collective. Parce que je ne suis pas seul. Parce que ce texte concerne aussi les autres. Parce que Mathilde n'a pas fait ça pour me trahir. Parce qu'il y a une cohérence générale. Parce que je ne vais pas débarquer à deux semaines du vernissage en disant « ce n'est pas ça » comme si j'étais un génie incompris.

— Tu n'as pas besoin de dire génie.

— Merci.

— Tu peux juste dire incompris.

Je ne souris pas.

Liora le vit.

Son propre sourire s'arrêta.

— Pardon.

— Non, c'est...

Je passai une main dans mes cheveux.

— Je ne sais pas.

— Tu sais que ça te blesse.

Phrase directe. Trop.

Je me raidis.

— Ce n'est pas une question de blessure.

— Bien sûr que si.

— Liora.

— Quoi ? Tu as changé de visage dès que j'ai commencé à lire.

— Tu deviens vraiment très attachée aux visages.

— Parce que tu parles très peu.

— Je parle.

— Quand tu peux contrôler les mots, oui.

Je la regardai.

Elle avait raison.

Ce qui ne l'aidait pas.

Ou ne m'aidait pas.

— Ce n'est pas seulement que le texte me blesse, dis-je. C'est qu'il déplace tout.

Il donne une légende aux images. Les gens vont les voir avec ça dans la tête.

— Alors change la légende.

— Tu dis ça comme si c'était une chaise à déplacer.

— Parfois, il faut déplacer les chaises.

— Là, ce n'est pas une chaise.

— Je sais.

— Pas complètement.

La phrase sortit plus sèche qu'elle ne méritait.

Liora s'arrêta. Silence.

Demitrius fit tomber quelque chose dans son coin.

Un bruit très petit.

Très mal placé.

Eugène, lui, s'assit entre nous, comme s'il sentait qu'un comité de médiation pouvait être nécessaire.

Je soufflai.

— Désolé.

— Non.

Liora croisa les bras, puis les décroisa presque aussitôt.

Signe d'agacement. Ou d'effort pour ne pas l'être.

— Explique-moi, dit-elle.

— Je n'ai pas envie d'expliquer.

Elle encaissa la phrase. Pas dramatiquement.

Je vis tout de même qu'elle la recevait.

Elle hochait la tête.

— D'accord.

Le mot aurait dû me soulager.

Il ne le fit pas.

Parce qu'elle avait reculé.

Pas physiquement. Pas encore.

Quelque chose dans son énergie avait cessé d'avancer vers moi.

Je détestai le constater. Je détestai encore plus en être responsable.

Je regardai l'écran.

— Ce que je veux dire, c'est que si j'écris trop vite, je vais répondre à côté.

Elle ne bougea pas.

— Je n'ai pas besoin qu'on me dise seulement de me défendre. Je sais que je peux envoyer un mail. Je sais que je peux demander à changer le texte. Je le sais.

— D'accord.

— Le problème, c'est que maintenant je regarde mes propres images et je ne sais plus si elles sont encore à moi.

Liora me regarda.

Là, quelque chose passa.

Pas une compréhension complète. Pas encore.

La phrase avait atteint une zone qu'elle n'avait pas vue au départ.

— Ah, dit-elle doucement.

— Voilà.

— Oui.

Elle s'assit sur le bord du canapé.

Moins sûre.

Moins prête à agir.

Le studio sembla ralentir autour d'elle.

— Donc ce n'est pas juste le texte.

Je secouai la tête.

— C'est ce qu'il fait aux dessins.

— Et à toi.

Je ne répondis pas.

Elle n'insista pas.  
Elle regarda les images sur l'écran.  
— Quand je les ai vues, moi, je n'ai pas pensé ça.  
Je souris à peine.  
— Je sais.  
— Vraiment.  
— Oui.  
— Alors garde ça quelque part aussi.  
Elle avait dit la phrase sans élan. Sans chercher à gagner.  
Seulement pour la poser.  
Cette version-là, je pouvais l'entendre. Un peu.  
Pas assez pour être réparé.  
Assez pour que la pièce ne se ferme pas complètement.  
— Je ne dis pas qu'il faut ne rien faire, ajouta-t-elle.  
— Je sais.  
— Je suis mauvaise pour ne rien faire.  
— J'avais remarqué.  
Elle eut un petit sourire. Très court.  
— Je peux essayer.  
Je restai silencieux.  
— Pas longtemps, précisa-t-elle.  
Cette fois, je souris vraiment.  
Pas beaucoup. Elle le vit.  
Son visage se détendit.  
Le désalignement n'avait pas disparu. Il était là, entre nous, encore discret. Elle avait voulu répondre en avançant. Moi, je m'étais arrêté net. Aucun de nous n'avait totalement tort.  
Les torts clairs étaient plus pratiques.  
Eugène choisit ce moment pour grimper sur le bureau.  
— Non, dis-je.  
Il posa une patte sur la souris.  
Le PDF descendit d'un coup jusqu'au bas de la page.  
Liora se pencha pour l'attraper.  
— Eugène, pas maintenant.  
Il la regarda.  
Elle éternua presque immédiatement.  
— Très bien, dit-elle en reculant. Sanction immunitaire.  
Je pris Eugène sous les pattes et le posai au sol.  
Il protesta par inertie.  
— Tu es contre l'exposition ?  
Il me tourna le dos.  
— Réponse claire.  
Liora se leva.  
— Je vais te laisser.  
Je tournai la tête vers elle. Trop vite.  
Elle le remarqua.  
— Pas comme ça, dit-elle.  
— Comme quoi ?  
— Comme « je pars parce que c'est bizarre ». Je pars parce que si je reste, je vais vouloir t'aider trop fort, et apparemment c'est un sport à risque.

— Ce n'est pas exactement...

— Je sais.

Elle passa la sangle de son sac sur son épaule.

— Enfin, je crois que je sais un morceau.

Je ne répondis pas.

Elle fit un pas vers la porte, puis s'arrêta.

Le moment habituel.

Sauf que cette fois, il avait moins de sourire.

Plus de prudence.

— Tu vas leur répondre ?

— Je ne sais pas.

Elle hocha la tête.

Son visage eut un mouvement, comme si elle retenait déjà une phrase.

Elle la retint. Je le vis.

Ça comptait.

— D'accord.

Elle posa la main sur la poignée.

— Je pense quand même que tu devrais le faire.

Je baissai les yeux.

— Je sais.

— Pas parce que tu as peur.

Je relevai la tête.

Elle me regardait avec sérieux.

Pas dur. Sérieux.

— Parce que tu sais que ce n'est pas juste.

Le mot juste resta entre nous.

Elle ne rajouta rien.

Puis elle ouvrit la porte.

— Bonne soirée, Aurèl.

— Bonne soirée.

Elle sortit.

La porte se referma. Pas doucement comme d'habitude.

Mais pas violemment non plus.

Ce qui, après certaines conversations, pouvait déjà faire du bruit.

Je restai debout devant l'ordinateur.

Le PDF était encore ouvert.

En bas de la page, le logo de l'exposition apparaissait sous le texte.

Très propre. Très sérieux. Très prêt à être imprimé.

Je remontai au titre.

Une génération enfermée.

Je le relus.

Liora avait dit que c'était faux.

Mathilde pensait que c'était fort.

Mon père aurait probablement demandé si l'exposition est payante.

Le père de Liora aurait voulu savoir si je pouvais demander une correction.

Moi, je ne savais plus exactement ce que je voyais.

Je fermai le PDF.

Les images revinrent.

Ce qui était doux avait l'air triste.

Ce qui était calme avait l'air suspect.

Je savais que ce n'était pas seulement une panique.  
 C'était plus fin.  
 Plus difficile à repousser.  
 On venait de me montrer une traduction possible de mon propre regard.  
 Et même si je la refusais, elle avait laissé des sous-titres.  
 Je cliquai sur le dessin du studio.  
 L'ouvris en grand.  
 La pièce remplit l'écran.  
 Le canapé. La lumière.  
 Le balcon.  
 Eugène sur le plaid.  
 Tout ce que j'avais voulu garder.  
 Je pensai à Liora assise là, la veille.  
 À ce qui avait presque eu lieu.  
 À son rire après l'accord atroce.  
 À la phrase : Tu n'es pas absent.  
 Et là, devant l'image, je me demandai si elle le pensait toujours.  
 Question absurde. Injuste.  
 Elle n'avait rien à voir avec le texte.  
 Je le savais.  
 Mon cerveau le fit quand même.  
 Je fermai l'image.  
 Puis le dossier. Puis le logiciel.  
 L'écran afficha mon bureau.  
 Icônes. Fichiers.  
 Mails. Factures.  
 Dossier exposition.  
 Je rouvris le mail de Mathilde.  
 Vide.  
 Le curseur clignotait.  
 Rien ne vint.  
 Je refermai.  
 De l'autre côté du mur, j'entendis la porte de Liora.  
 Des pas.  
 Sa voix, basse, probablement avec sa mère.  
 Je ne distinguai pas les mots.  
 J'avais presque envie d'essayer.  
 Je ne le fis pas.  
 Pas par vertu.  
 Parce que j'avais peur d'entendre mon prénom.  
 Je m'éloignai du bureau.  
 Pris la guitare.  
 La reposai.  
 Non.  
 Pas ce soir.  
 Ce soir, même le silence semblait interprétable.  
 Je baissai la lumière, puis m'arrêtai près de la table basse.  
 Les carnets étaient empilés.  
 Celui du dessus dépassait un peu.  
 La page des mains sur la rambarde.

Je ne l'ouvris pas.  
Je n'avais pas envie de vérifier si, là aussi, quelqu'un pouvait voir une cage.  
Je retournai au bureau une dernière fois.  
Rouvris le PDF. Encore.  
Comme si la phrase pouvait changer si je la regardais suffisamment.  
Une génération enfermée.  
Non.  
Elle ne changeait pas.  
Evidemment.  
Je fermai l'ordinateur.  
L'écran noir refléta mon visage dans le studio.  
Derrière moi, la baie vitrée.  
Le balcon sécurisé.  
La guitare.  
Le canapé.  
Eugène.  
Tout tenait dans le reflet.  
Tout semblait trop proche.  
L'exposition avait été un objectif.  
Difficile.  
Anxiogène.  
Trop personnel.  
Encore positif.  
Maintenant, elle ressemblait à une pièce où l'on allait accrocher mes images  
avec une légende qui ne leur appartenait pas.  
On allait regarder mes espaces et dire : enfermement.  
On allait regarder mes traces et dire : solitude.  
On allait regarder mon calme et dire : cage.  
Je n'avais plus envie d'exposer.  
Pas parce que j'avais peur d'être vu.  
Parce que je ne voulais pas être traduit à l'envers.  
Je posai la main sur l'ordinateur fermé.  
Le plastique était encore tiède.  
De l'autre côté du mur, un rire bref traversa la cloison.  
Liora.  
Je le reconnus.  
Sans écouter.  
Je fermai les yeux.  
Le rire resta un instant dans la pièce.  
Puis disparut.  
Le studio redevint silencieux.

## Chapitre 16

### *Ce que tu appelles fuir*

Pendant vingt-quatre heures, je ne retirerai pas mon nom.

Ce qui, selon les standards modestes de ma vie intérieure, pouvait presque compter comme une action.

Je ne répondis pas non plus à Mathilde.

Ce qui comptait probablement moins.

Le mail restait ouvert dans un onglet.

Puis fermé.

Puis rouvert.

Puis transféré dans une fenêtre à part, comme si la séparation géographique de l'écran pouvait produire une décision.

La phrase de présentation restait la même.

Elle n'avait pas bougé.

Elle ne s'était pas excusée.

Elle n'avait pas pris conscience de son erreur en mon absence.

Comportement très décevant pour une phrase.

J'avais commencé douze réponses.

Aucune envoyée.

La première était polie.

Trop polie.

« Merci pour ce texte. Je comprends l'angle proposé, mais j'aimerais peut-être nuancer certains points. »

Peut-être.

Nuancer.

Certains points.

On aurait dit que je demandais moins de coriandre dans une soupe.

Supprimée.

La deuxième était plus directe.

« Je ne veux pas que mon travail soit présenté sous cet angle. »

Je l'avais regardée pendant quatre minutes.

Puis supprimée aussi.

Trop nue.

La troisième proposait un texte alternatif.

Je m'étais perdu au bout de deux paragraphes, parce que j'avais commencé à expliquer ce que je faisais, puis ce que je ne faisais pas, puis ce que je ne voulais surtout pas qu'on pense que je faisais.

À la fin, le texte ressemblait à une personne qui tombe dans un escalier en essayant de garder un verre plein.

Supprimé.

La dernière version, celle qui restait dans le brouillon à dix-neuf heures, disait :

« Bonjour Mathilde,

Je reviens vers toi au sujet du texte de salle. Je comprends la cohérence générale avec la section, mais la lecture autour de l'enfermement me semble assez éloignée de mon travail. Mes images parlent davantage de traces, d'habitudes, de présences discrètes, d'espaces habités même quand ils semblent calmes. Je crains que le titre et certains termes orientent trop fortement le regard dans une direction que je ne reconnais pas vraiment. Est-ce qu'on pourrait en discuter ? »

C'était correct.

Mesuré.

Utilisable.

Je ne l'avais pas envoyé.

J'étais resté devant.

Longtemps.

Assez longtemps pour qu'Eugène vienne poser sa patte sur ma cuisse, non par affection, mais parce qu'il pensait que mon immobilité signalait la disponibilité d'un meuble chauffant.

— Pas maintenant.

Il monta quand même.

Il avait un sens très personnel de la négociation.

Je relus le message.

Est-ce qu'on pourrait en discuter ?

Phrase raisonnable.

Petite.

Pas agressive.

Je pouvais l'envoyer.

Je devais probablement l'envoyer.

Je ne l'envoyai pas.

À la place, je cliquai sur le PDF.

Encore.

Une génération enfermée.

Je refermai.

Puis je rouvris le dossier de mes images.

La cuisine.

La table.

Le studio.

La fenêtre.

Le couloir.

Depuis la veille, elles ne m'obéissaient plus.

Avant, je savais où les regarder.

Je savais où était le centre, même quand personne d'autre ne le voyait tout de suite. La lumière. La tasse. L'espace laissé par un corps. Les petits désordres qui disaient qu'une présence avait déplacé l'air.

Maintenant, chaque image semblait accepter la mauvaise lecture avec une passivité inquiétante.

La chaise pouvait être une chaise abandonnée.

La fenêtre pouvait être un refus de sortir.

Le studio pouvait être un endroit où l'on restait parce qu'on ne savait pas aller ailleurs.

Je me détestai un peu de leur faire ça.

De regarder mes propres dessins comme si je cherchais une preuve contre eux.

Ou contre moi.

Je fermai le dossier.

Puis je pris la guitare.

La reposai.

Non.

La guitare avait déjà assez servi de terrain dangereux cette semaine.

Sur le canapé, le coussin gardait encore une légère déformation.

Pas réellement.

Bien sûr.

Liora était partie depuis deux soirs. Les coussins reprennent leur forme. C'est une propriété fondamentale des coussins et une consolation moyenne de la vie domestique.

Mais je savais où elle s'était assise.

Et je savais où je m'étais arrêté.

Presque.

Mot inutile.

Très encombrant.

Je retournai au bureau.

Le brouillon attendait.

Je posai le curseur sur « Envoyer ».

Restai là.

Puis mon téléphone vibra.

« Liora : Tu as répondu ? »

Je regardai le message.

Direct.

Évidemment.

« Aurèl : Pas encore »

Les trois points apparurent aussitôt.

« Liora : Dis-moi que tu as au moins écrit quelque chose »

Je regardai mon ordinateur.

Puis mon téléphone.

« Aurèl : Oui »

« Liora : Envoyé ? »

« Aurèl : Non »

Pause.

Les trois points revinrent.

« Liora : Je peux passer ? »

Je restai immobile.

Non aurait été possible.

Simple.

Légitime.

J'avais le droit d'être seul avec mon brouillon, mon PDF, mes pièces devenues suspectes et mon chat lourd.

Je tapai :

Oui.

J'effaçai.

Je tapai :

Si tu veux.

Envoyé.

Réponse pathétique.

« Liora : J'arrive »

Moins de deux minutes plus tard, on toqua.

Pas très fort.

Mais vite.

Je regardai Eugène.

— Tu ne participes pas.

Il cligna des yeux.

J'ouvris.

Liora était sur le palier, sweat sombre, cheveux attachés de travers, sac en bandoulière. Elle avait l'air d'avoir traversé le couloir en ayant déjà commencé la conversation dans sa tête.

Ses yeux allèrent directement à mon visage.

Puis derrière moi, vers le bureau.

— Salut.

— Salut.

Elle entra quand je m'écartai.

Pas précipitamment.

Mais avec une énergie qui remplissait déjà la pièce.

Je refermai la porte.

Le studio sembla se contracter.

Pas de façon agréable.

Pas comme l'autre soir.

Ce n'était pas la même proximité.

Liora posa son sac au sol sans demander. Le geste était devenu presque habituel. Le prétexte d'Eugène n'apparut même pas. Il était pourtant là, assis près du canapé, mais aucun de nous ne fit semblant que c'était le sujet.

Elle regarda l'écran.

— C'est ton message ?

— Oui.

— Tu peux me le montrer ?

Je n'aimais pas la vitesse de la question.

Je ne savais pas pourquoi.

Ou je le savais trop bien.

— Ce n'est pas fini.

— Justement.

Elle s'approcha du bureau.

Je ne bougeai pas.

Elle lut le brouillon.

Je regardai son visage.

Erreur.

Ses sourcils se froncèrent à « assez éloignée ».

Sa bouche se pinça à « je crains ».

Elle arriva à la fin.

— C'est bien, dit-elle.

Je ne répondis pas.

— Vraiment. C'est clair.

— D'accord.

— Tu dois l'envoyer.

Voilà.

La phrase était arrivée.

Simple.

Prévisible.

Pas violente.

Je me sentis pourtant reculer intérieurement.

— Je vais réfléchir.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu as déjà réfléchi.

— Pas assez.

— Aurèl.

Je n'aimais pas mon prénom dans cette phrase.

Pas ce soir.

— Quoi ?

— Tu ne peux pas rester bloqué là-dessus pendant trois jours.

— Je ne suis pas bloqué.

Elle regarda le brouillon.

Puis moi.

— Tu as écrit un mail que tu n'envoies pas.

— Ça ne s'appelle pas être bloqué. Ça s'appelle ne pas envoyer un mail immédiatement.

— Depuis hier.

— Oui.

— Donc bloqué.

Je me tus.

Elle passa une main dans ses cheveux, puis s'appuya contre le bureau. Mauvaise place. Trop proche de l'écran. Trop proche du message. Trop proche de mes images.

— Si le texte ne te convient pas, tu le dis, reprit-elle. Tu l'as écrit. Il n'y a rien d'agressif dedans. Tu demandes une discussion. C'est normal.

— Je sais.

— Alors envoie.

Je regardai la fenêtre.

Il faisait déjà nuit.

Le balcon sécurisé reflétait la lampe, et le plexiglas renvoyait une version floue du studio. Une pièce superposée à elle-même.

— Je ne suis pas sûr de vouloir encore exposer.

Le silence tomba immédiatement.

Pas lourd au début.

Juste net.

Liora se redressa.

— Quoi ?

Je gardai les yeux sur la fenêtre.

— Si le texte reste comme ça, je ne sais pas si je veux que mes images soient là.

— Tu veux te retirer ?

— J'envisage.

Le mot était calme.

Trop calme, peut-être.

Il entra dans la pièce comme une chaise qu'on pose très doucement au milieu du passage.

Liora ne bougea pas pendant une seconde.

Puis son énergie revint plus fort.

— Non.

Je la regardai.

— Non ?

— Non. Tu ne peux pas faire ça.

— Je peux.

— Techniquement, oui, sûrement. Mais non.

— Liora.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Je n'ai pas dit que c'était une bonne idée. J'ai dit que je l'envisageais.

— C'est pareil dans ton cas.

— Pardon ?

— Tu envisages les choses jusqu'à ce qu'elles deviennent des sorties de secours.

La phrase me toucha.

Pas au bon endroit.

Je sentis mon visage se refermer.

Elle continua, parce qu'elle ne l'avait pas encore vu.

Ou parce qu'elle le voyait et qu'elle pensait qu'il fallait passer quand même.

— Tu as travaillé pour ça. Tu as choisi les images. Tu m'as montré tes carnets.

Tu as dit que ça comptait, même sans le dire comme ça. Tu ne peux pas abandonner parce qu'un texte est mauvais.

— Ce n'est pas abandonner.

— Si.

— Non.

— Tu quittes l'exposition.

— Si elle raconte l'inverse de ce que je fais, oui, peut-être.

— Alors tu corriges. Tu parles. Tu demandes à changer. Tu ne pars pas.

— Tu crois que je n'y ai pas pensé ?

— Je crois que tu y as trop pensé et que maintenant tu tournes autour.

J'eus un rire bref.

Sans joie.

— Très bien.

Elle entendit enfin le changement.

Son regard se fixa sur moi.

— Quoi ?

— Rien.

— Ne fais pas ça.

— Faire quoi ?

— Ce truc où tu deviens poli.

Je croisai les bras.

Mauvais signe.

Je le savais.

Je ne les décroisai pas.

— Je ne suis pas poli.

— Si. Trop. Tu es en train de fermer toutes les portes en mettant un tapis devant.

Je la regardai.

Elle était inquiète.

Je le voyais.

Vraiment.

Elle n'était pas en train de chercher une dispute.

Elle voyait quelque chose qui comptait pour moi et, devant elle, la possibilité que je m'en éloigne. Elle venait vers ça avec ses armes à elle. Vitesse. Action. Phrase directe. Refus de laisser tomber.

C'était presque beau.

Et ça me donnait envie de reculer encore.

— Tu ne comprends pas, dis-je.

Elle accusa le coup.

— Alors explique.

— J'essaie.  
— Non, tu dis « tu ne comprends pas » et après tu t'arrêtes.  
Sa voix n'était pas forte.  
La mienne non plus.  
Le studio rétrécissait quand même.  
— Parce que dès que j'explique, tu veux transformer ça en plan, dis-je. Envoyer un mail. Répondre. Corriger. Ne pas fuir. Ne pas se saboter.  
— Parce que tu es peut-être en train de te saboter.  
Le mot tomba entre nous.  
Saboter.  
Il fit plus de bruit que prévu.  
Eugène tourna la tête.  
Même lui sembla trouver l'ambiance mauvaise.  
— Tu penses ça ? demandai-je.  
Liora inspira.  
Elle aurait pu reculer.  
Elle ne le fit pas.  
— Je pense que tu as peur et que tu es capable d'appeler ça une limite.  
Je restai très immobile.  
Ce fut probablement ma première vraie erreur.  
Parce que chez moi, l'immobilité avait parfois l'air du calme.  
Là, ce n'en était pas.  
C'était autre chose.  
Quelque chose qui descendait les volets de l'intérieur.  
— D'accord, dis-je.  
Liora pâlit presque.  
Pas vraiment.  
Mais quelque chose changea.  
— Je n'ai pas dit ça pour...  
— Si.  
— Non. Je veux dire, pas comme une attaque.  
— Je sais.  
— Alors pourquoi tu réponds comme ça ?  
— Comme quoi ?  
— Comme si j'étais en train de devenir quelqu'un contre toi.  
Je ne répondis pas.  
Parce que la phrase était trop proche.  
Parce que je ne pensais pas qu'elle était contre moi.  
Et parce qu'une partie de moi se sentait pourtant encerclée.  
Difficile à expliquer sans devenir injuste.  
— Tu n'es pas contre moi, dis-je.  
— Alors laisse-moi t'aider.  
— Ce n'est pas forcément m'aider.  
Elle serra les lèvres.  
— Te regarder te retirer, ce n'est pas t'aider non plus.  
— Je ne me retire pas de la piste, Liora.  
La phrase la stoppa.  
Moi aussi, un peu.  
Je ne savais pas encore que j'allais continuer.  
Je continuai pourtant.

— Ce n'est pas une course.

Elle croisa les bras à son tour.

Réflexe.

Défense.

— Je sais.

— Non.

— Si.

— Tu m'écoutes comme si j'étais une course.

Silence.

Cette fois, il fut net.

Je l'entendis presque.

Liora resta debout près du bureau, les bras croisés, les épaules tendues.

— Ça veut dire quoi ?

Ma voix resta basse.

— Que tu veux que j'avance. Que je ne lâche pas. Que je traverse. Que je gagne contre quelque chose. Peut-être contre moi. Peut-être contre ma peur. Je ne sais pas.

Je regardai l'écran.

Le brouillon.

Le PDF derrière.

Les images.

— Moi, je veux juste ne pas mentir sur ce que j'ai fait.

Elle ne répondit pas.

Je sentis que la phrase avait touché.

Pas assez pour résoudre.

Assez pour blesser.

— Je n'ai jamais voulu que tu mentes, dit-elle.

— Je sais.

— Alors ne dis pas ça.

— Je ne dis pas que tu veux ça.

— On dirait.

— Je dis que tu ne vois pas la différence entre me pousser et me déplacer.

Elle recula d'un demi-pas.

Très peu.

Assez.

Je regrettai la phrase dès qu'elle fut dehors.

Parce qu'elle était vraie d'une manière trop dure.

Liora baissa les yeux vers le sol.

Son visage s'était fermé à son tour.

Mais pas comme le mien.

Chez elle, la fermeture avait l'air d'un mouvement retenu. Une énergie qui ne savait plus où aller.

— Je pensais être de ton côté, dit-elle.

— Tu l'es.

— Non. Là, apparemment, je te déplace.

— Je n'ai pas dit que...

— Si.

Je me tus.

Elle avait raison.

Le mot était sorti.

Il lui appartenait maintenant aussi.  
La pièce resta sans mouvement.  
Demetrius remua dans son coin, fit tomber un petit morceau de bois, puis se figea lui-même, comme s'il comprenait qu'il valait mieux ne pas attirer l'attention.  
Liora passa une main sur son front.  
— Je ne veux pas te forcer, dit-elle.  
Sa voix était plus basse.  
— Je veux juste que tu ne disparaisses pas de ton propre truc.  
— Je ne disparaïs pas.  
— Tu parles de retirer ton nom.  
— Parce que la présentation ne correspond pas.  
— Alors change-la.  
— Tu recommences.  
Elle se tut.  
Je vis son effort.  
Physique.  
Presque comme sur la piste.  
Attendre.  
Ne pas attaquer.  
Ne pas prendre le virage tout de suite.  
Sauf que cette fois, elle n'avait pas de coach pour crier pas maintenant.  
Et moi, je n'étais pas sûr de vouloir être le coach.  
Je n'étais même pas sûr de vouloir être sur la piste.  
— D'accord, dit-elle enfin.  
Le mot avait changé.  
Il n'acceptait pas.  
Il retenait.  
— Qu'est-ce que tu veux faire ?  
La question aurait dû m'aider.  
Elle arrivait trop tard.  
Ou j'étais trop fermé pour la recevoir.  
— Je ne sais pas.  
— Tu ne sais pas, ou tu ne veux pas me le dire ?  
Je regardai le sol.  
— Je ne sais pas.  
Elle hocha la tête.  
— D'accord.  
Encore.  
Plus froid.  
Pas hostile.  
Fatigué.  
Elle s'assit sur le bord du canapé, comme si ses jambes avaient besoin d'une pause mais que le reste d'elle ne voulait pas céder.  
Je restai debout.  
Très mauvaise disposition.  
Je m'assis finalement sur la chaise du bureau.  
Face à elle, mais de biais.  
Pas trop frontal.  
Pas assez proche.  
Le message ouvert entre nous.

— Quand j'ai vu tes carnets, dit-elle, je me suis dit que tu devais montrer ça.  
Je ne répondis pas.

— Pas parce qu'il fallait prouver quelque chose. Pas à mon père. Pas à Mathilde.  
Pas à moi. Juste... parce que ça existe. Parce que ça compte. Et je crois que ça  
m'énerve de te voir laisser quelqu'un d'autre te faire douter de ça.

Sa voix trembla très légèrement sur la fin.

Pas de larmes.

Pas ce genre de scène.

Une colère triste, peut-être.

Ou une peur.

Je relevai les yeux.

— Tu vois ?

— Quoi ?

— Tu dis encore « laisser ».

Elle fronça les sourcils.

— Oui ?

— Comme si j'étais passif. Comme si le problème, c'était que je laissais faire.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais.

— Alors arrête de prendre tous mes mots du côté le plus mauvais.

Je me tus.

Parce qu'elle avait raison aussi.

Voilà.

Situation parfaitement inutile.

Chacun disait des choses partiellement vraies avec des mots qui arrivaient trop  
lourdement chez l'autre.

Elle reprit, plus vite :

— Je n'ai pas envie de te voir perdre quelque chose parce que quelqu'un l'a mal  
nommé. C'est tout.

— Et moi, je n'ai pas envie de rester dans une pièce où on met le mauvais nom  
sur le mur.

Elle secoua la tête.

— Mais justement, tu peux le dire.

— Peut-être.

— Pas peut-être.

Je la regardai.

Elle s'arrêta.

— Pardon.

Le mot sortit vite.

Sincère.

Mais déjà pris dans son propre élan.

— Tu vois, dit-elle. Je fais ça. Je sais que je fais ça. Je dis « pas peut-  
être » comme si ça allait aider.

Elle baissa les yeux vers ses mains.

— Je ne suis pas douée pour regarder quelqu'un rester au bord.

Je ne répondis pas.

La phrase était presque une offrande.

Je la vis.

Je ne réussis pas à la prendre.

Pas correctement.

— Moi, je ne suis pas doué pour être poussé au bord, dis-je.

Elle eut un petit rire sans joie.

— Je n'essayais pas de te pousser au bord.

— Je sais.

— Tu dis beaucoup « je sais » pour quelqu'un qui ne me croit pas vraiment.

Je levai les yeux.

Elle me regardait.

Pas durement.

Blessée.

C'était pire.

— Je te crois, dis-je.

— Tu crois mon intention.

Je ne répondis pas.

Elle sourit un peu.

Pas avec joie.

— Voilà.

Le silence qui suivit fut le plus lourd.

Parce qu'elle avait compris une chose.

Et moi aussi.

Je croyais qu'elle voulait aider.

Je ne croyais pas que son aide m'arrivait au bon endroit.

Ce n'était pas sa faute entière.

Ce n'était pas seulement la mienne.

Donc il n'y avait personne à accuser assez fort pour simplifier.

— Je devrais y aller, dit-elle.

La phrase ne surprit pas.

Elle fit quand même mal.

— Oui.

Réponse immédiate.

Trop.

Elle le sentit.

Elle se leva.

Pas vite.

Pas lentement.

Avec une énergie tenue qui n'était pas la sienne.

Ou plutôt, une version d'elle que je n'aimais pas provoquer.

Elle prit son sac.

Eugène s'approcha d'elle.

Mauvais moment.

Elle baissa les yeux vers lui, mais ne s'accroupit pas.

— Pas aujourd'hui, Eugène.

Il s'arrêta.

Moi aussi, presque.

Même Eugène sembla comprendre que le refus n'était pas pour lui.

Liora alla jusqu'à la porte.

Sa main se posa sur la poignée.

Le moment habituel existait encore.

Mais il ne savait plus quoi faire.

Elle resta tournée vers la porte.

Pas vers moi.

— Je ne pense pas que tu fuis parce que tu es lâche, dit-elle.

Je sentis ma gorge se serrer.

Elle continua :

— Je pense que tu fuis parfois parce que tu as appris à protéger les choses en les retirant.

Je ne bougeai pas.

— Et je ne sais pas encore quoi faire avec ça.

Elle ouvrit la porte.

Je trouvai enfin ma voix.

— Et toi, tu penses parfois sauver les choses en les poussant plus vite.

Elle resta immobile.

Une main sur la porte ouverte.

Le couloir derrière elle.

— Oui, dit-elle.

Un seul mot.

Pas défensif.

Pas d'accord non plus.

Un mot qui portait déjà trop.

Elle tourna légèrement la tête.

Pas assez pour me regarder complètement.

— Bonne nuit, Aurèl.

— Bonne nuit, Liora.

Elle sortit.

La porte se referma.

Pas violemment.

Pas doucement.

Avec soin.

Ce soin-là fit plus mal qu'un claquement.

Je restai assis.

Le studio ne bougea pas.

Aucun objet ne vint au secours de la scène.

Pas même Eugène.

Il resta au milieu de la pièce, regardant la porte, puis moi, avec une incompréhension rare. Ou peut-être que je lui prêtais une délicatesse momentanée par besoin personnel.

Demetrius sortit lentement de son coin, fit deux pas, puis s'arrêta.

Tout le monde semblait attendre une consigne.

Je n'en avais pas.

Je regardai l'écran.

Le brouillon était encore là.

Bonjour Mathilde.

Je reviens vers toi.

Je comprends.

Je crains.

Est-ce qu'on pourrait en discuter ?

La phrase me parut tout à coup minuscule.

Pas suffisante pour ce qu'elle avait déclenché.

Je fermai le mail.

Puis le rouvris.

Puis le fermai encore.

Aucun geste ne ressemblait à une décision.  
De l'autre côté du mur, j'entendis la porte de Liora.  
Ses pas.  
Rien d'autre.  
Pas de voix.  
Pas de rire.  
Pas de sac jeté.  
Pas de conversation rapide avec son père.  
Pas de musique.  
Pas même ces petits bruits qui d'habitude prouvaient qu'elle existait sans demander l'autorisation.  
Je restai immobile, à écouter le presque-rien.  
Je ne savais pas si ça me rassurait ou si ça faisait mal.  
Avant, le mur transmettait des traces.  
Une présence.  
Une vie voisine.  
Ce soir-là, il transmettait surtout ce qui ne passait pas.  
Je me levai enfin.  
Éteignis l'écran.  
Le studio plongeait dans une lumière plus basse.  
La baie vitrée reflétait la pièce : le canapé, la guitare, les carnets, le bureau, moi debout trop droit au milieu.  
Tout semblait à sa place.  
C'était faux.  
Je pensai à ce que Liora avait dit.  
Tu as appris à protéger les choses en les retirant.  
Phrase insupportable.  
Parce qu'elle n'était pas entièrement fausse.  
Je pensai à ce que je lui avais répondu.  
Tu penses parfois sauver les choses en les poussant plus vite.  
Phrase insupportable aussi.  
Parce que je savais où elle avait touché.  
Il n'y avait pas eu de malentendu.  
Pas vraiment.  
Nous avons compris les mots.  
Trop bien, peut-être.  
C'était le reste qui ne suivait pas.  
Le rythme.  
La manière de tenir une blessure.  
La vitesse à laquelle on pouvait approcher sans déplacer l'autre.  
Je pris mon téléphone.  
L'événement du championnat était toujours dans l'agenda.  
Liora, 800 m.  
Je le regardai.  
Longtemps.  
Je ne le supprimai pas.  
Je posai le téléphone face contre la table.  
Puis je regardai les carnets.  
Les pièces.  
Les traces.

Tout ce qui restait.

De l'autre côté du mur, un bruit très léger arriva enfin.

Une chaise.

Ou une porte de placard.

Je me figeai malgré moi.

Puis plus rien.

Je n'avais jamais autant entendu un silence.

Je m'assis sur le canapé.

La guitare était à côté.

Je ne la pris pas.

Le morceau, le mail, l'exposition, le championnat, le presque-baiser, la dispute, tout attendait au même endroit.

Pas rangé.

Pas résolu.

Suspendu.

Eugène monta près de moi sans bruit.

Ce qui, pour lui, relevait de l'exploit ou de la compassion accidentelle.

Il posa une patte sur ma jambe.

Je le laissai faire.

— Je crois que j'ai mal fait, dis-je.

Il ronronna.

Mauvais conseiller.

Bon animal.

Je posai la tête contre le dossier du canapé.

Le mur resta silencieux.

Je savais qu'elle était là.

Elle savait probablement que j'étais là aussi.

C'était presque pire que de ne pas savoir.

On tenait l'un à l'autre.

Je pouvais encore le sentir.

Dans le calendrier que je n'avais pas modifié.

Dans le carnet que je n'avais pas rangé.

Dans sa façon de partir sans claquer la porte.

Dans ma manière d'écouter malgré moi.

Mais tenir à quelqu'un ne suffisait pas à savoir comment le toucher sans appuyer au mauvais endroit.

Je fermai les yeux.

Le studio était calme.

Cette fois, le calme ne ressemblait ni à un refuge ni à une cage.

Il ressemblait à une pièce après une phrase trop juste.

Une pièce où quelqu'un venait de partir.

Et où tout ce qui restait pesait plus lourd que sa présence.

## Chapitre 17

### *Retirer son nom*

Le lendemain, je fis exactement ce que fait un homme mature après une dispute importante.

Rien.

Très digne.

Très adulte.

Lapin mangeait son foin avec une régularité parfaite, ce qui me sembla presque agressif.

Foin. Eau. Carton.

Méfiance.

Aucun organisateur d'exposition ne venait lui expliquer qu'il représentait une génération enfermée.

Chanceux.

Eugène, lui, dormait sur son coussin près de la bibliothèque, roulé sur le côté, une patte en l'air, dans une position qui disait clairement qu'aucune crise humaine ne méritait de perturber sa colonne vertébrale.

— Tu n'as aucune opinion ?

Il ouvrit un œil.

Puis le referma.

Avis très complet.

Le studio était calme.

Pas comme d'habitude.

D'habitude, le calme recouvrait les choses. Il les rangeait un peu. Il rendait les objets plus nets, les distances plus simples, les murs plus utiles.

Là, il ne rangeait rien.

La chaise du bureau légèrement tournée depuis la veille.

Le coussin du canapé sur lequel Liora s'était assise.

La porte par laquelle elle était sortie.

Le mur de droite, surtout.

Depuis la dispute, il ne transmettait presque rien.

Ce qui était très impoli.

J'aurais préféré un vrai silence.

Un silence honnête.

Celui-là avait des sous-entendus.

Je m'assis devant l'ordinateur.

Le mail était toujours là.

Le brouillon aussi.

Je le relus. Il était correct.

Toujours. Presque trop.

Il avait l'air d'un mail capable de porter un pull beige et de dire « je comprends tout à fait » à quelqu'un qui venait de lui marcher sur le pied.

Je posai les mains sur le clavier.

Puis les retirai.

Puis les reposai.

Échauffement ridicule avant une opération sans aucune dépense physique.

Je cliquai sur le PDF.

Erreur.

Une génération enfermée.

La phrase était encore là.

Évidemment.

Je fis défiler le texte de salle.

« Dans un monde saturé d'écrans et de retrait, ces jeunes artistes interrogent l'espace domestique comme refuge ambigu, entre protection et enfermement. »

Refuge ambigu.

Très pratique, ce mot.

On pouvait le poser sur presque n'importe quoi sans avoir à choisir.

Un chat ambigu, par exemple.

Doux, chaud, capable de vous réveiller en marchant sur votre thorax avec l'assurance d'un agent immobilier visitant une surface sous-exploitée.

Je soupirai.

Puis je revins au mail.

Le brouillon me sembla soudain trop faible.

Pas faux.

Insuffisant.

Il demandait une discussion.

Or je ne voulais pas seulement discuter.

Je voulais que le texte change.

Je voulais qu'on arrête de mettre mes images dans une phrase où elles se débattaient mal.

Je voulais ne pas arriver le soir du vernissage, voir mon nom sous cette présentation, et sentir tout mon corps se retirer alors que mes dessins, eux, resteraient accrochés.

Je sélectionnai le mail.

Tout.

Mon doigt resta au-dessus de la touche supprimer.

Très dramatique.

Un geste de six millimètres.

Je supprimai.

La page devint blanche.

Le curseur clignota avec une constance odieuse.

Je tapai :

« Bonjour Mathilde,

Je préfère retirer mon nom de l'exposition. »

Je relus.

Non.

On aurait dit que je claquais une porte en chaussettes.

Je supprimai.

« Bonjour Mathilde,

Je suis désolé, mais je ne pourrai finalement pas participer à l'exposition. »

Encore pire.

Mensonge immédiat.

Je pouvais participer.

Je ne voulais pas participer comme ça.

Je supprimai encore.

Lapin gratta son tapis dans un bruit sec.

Je tournai la tête.

— Oui, je sais.

Il s'arrêta. Me regarda.

— Techniquement, tu ne sais rien, mais j'apprécie l'effort.

Il retourna à son foin.  
Très bien.  
Je me levai, marchai jusqu'à la cuisine, ouvris le placard, restai devant sans aucune idée précise, puis le refermai.  
Déplacement inutile accompli.  
Mon cerveau se sentit légèrement plus qualifié.  
Je rouvris les images.  
La cuisine. La table.  
Le studio. La fenêtre.  
Le couloir.  
Depuis deux jours, je les regardais comme des choses compromises.  
Contaminées par le texte.  
C'était absurde, mais le regard des autres faisait parfois ça.  
Il arrivait avant eux.  
Il entraînait dans la pièce, déplaçait les meubles, collait des étiquettes.  
Je zoomai sur le dessin de la table.  
Une assiette vide.  
Une tasse avec une trace de thé au fond.  
Deux miettes près du bord.  
La lumière du matin coupée par le dossier d'une chaise.  
Rien de spectaculaire.  
Rien d'enfermé.  
Juste un endroit après.  
Après quelqu'un. Après un geste.  
Après une conversation peut-être.  
Une pièce qui n'avait pas besoin de crier pour prouver qu'elle avait été habitée.  
Je pris mon carnet.  
Celui avec les notes d'intention.  
Je l'ouvris à la page où j'avais écrit :  
Je dessine les endroits après le passage des gens.  
Je passai le pouce sur la phrase.  
Elle était encore juste.  
Un peu bancal.  
Mais juste.  
Je retournai au mail.  
Cette fois, j'écrivis plus lentement.  
« Bonjour Mathilde,  
Je reviens vers toi au sujet du texte de salle et de la présentation de ma série.  
Je comprends l'angle général de la section, mais la lecture autour de l'enfermement ne correspond pas à mon intention. Mes pièces ne parlent pas d'une génération enfermée. Elles parlent plutôt d'espaces choisis, de traces, de calme, d'habitudes, et de manières discrètes d'habiter un lieu.  
Je ne cherche pas à nier qu'on puisse lire une forme de solitude dans ces images, mais je ne veux pas qu'elles soient présentées comme le symptôme d'un retrait ou d'une impossibilité à sortir. Ce n'est pas ce que j'ai travaillé.  
Si c'est possible, j'aimerais proposer une formulation plus proche de la série. Par exemple :

« Dans ses images, Aurèl dessine les lieux après le passage des corps : une table, une fenêtre, un couloir, un studio. Les espaces semblent calmes, mais ils gardent les

traces d'habitudes, de présences discrètes et de gestes répétés. Son travail s'intéresse moins à l'enfermement qu'à la manière dont un lieu devient habité. »

Si la présentation doit rester centrée sur l'idée d'une génération enfermée, je préfère retirer mon nom et mes pièces de l'exposition.

Je suis disponible pour en discuter.

Merci,

Aurèl »

Je m'arrêtais.

Mes mains restèrent sur le clavier.

Je relus.

Une fois. Deux fois.

La troisième, je commençai à vouloir déplacer une virgule.

Très mauvais signe.

Je la déplaçai quand même.

Puis je la remis.

Je supprimai « plutôt ».

Puis je le remis.

Sans « plutôt », la phrase avait l'air trop dure.

Avec « plutôt », elle semblait se reculer d'un pas en parlant.

Je le gardai. Je me détestai un peu.

Pas dramatiquement.

Juste avec la lassitude précise qu'on éprouve envers quelqu'un qui déplace une tasse au lieu de régler un incendie.

Je relus la phrase la plus importante.

« Si la présentation doit rester centrée sur l'idée d'une génération enfermée, je préfère retirer mon nom et mes pièces de l'exposition. »

C'était là.

Pas caché. Pas poli jusqu'à disparaître.

Pas agressif non plus.

Une limite.

Le mot arriva dans ma tête avec une netteté désagréable.

Une limite. Pas une fuite.

Pas encore.

Peut-être.

Je fermai les yeux.

Immédiatement, mon cerveau ouvrit un service complet de scénarios catastrophes.

Mathilde vexée.

Mathilde qui transférait le mail à tout le comité avec la phrase : « Bon, problème Aurèl. »

Problème Aurèl.

Joli titre.

Les autres artistes qui apprenaient que j'avais compliqué l'accrochage.

Un type avec des lunettes rondes qui disait, près du buffet : « Après, quand on accepte une expo collective, il faut accepter le cadre curatoriale. »

Cadre curatoriale.

Je pouvais déjà le détester.

Puis Liora.

Évidemment.

Liora qui lisait le mail et ne voyait que la dernière phrase.

Je préfère retirer mon nom.

Liora qui pensait : voilà.  
 Liora qui ne disait rien.  
 Pire.  
 Liora qui disait doucement :  
 — Je comprends.  
 Et qui ne comprendrait pas vraiment.  
 Je rouvris les yeux.  
 Le mail était encore là.  
 Je posai le curseur sur envoyer.  
 Mon index toucha la souris.  
 Je pensai à Liora la veille.  
 Tu as appris à protéger les choses en les retirant.  
 Je n'avais pas envie qu'elle ait raison.  
 Je n'avais pas envie de lui donner tort non plus comme on gagne une dispute.  
 Je voulais juste que ce geste ne soit pas une disparition.  
 Alors je me demandai, très honnêtement, si j'étais en train de disparaître.  
 La réponse ne vint pas tout de suite.  
 Elle arriva lentement.  
 Non. Pas cette fois.  
 Cette fois, je ne retirais pas mon travail du monde.  
 Je disais où il pouvait tenir.  
 Ce qui était peut-être la chose la plus effrayante que j'avais faite depuis longtemps.  
 Je cliquai.  
 Envoyer.  
 Le mail partit.  
 Aucun tremblement de terre.  
 Aucune coupure de courant.  
 Aucun message immédiat de Mathilde disant : « Quelle audace mal placée. »  
 La fenêtre afficha seulement :  
 Message envoyé.  
 Deux mots.  
 Très sobres. Très cruels.  
 — Voilà, dis-je.  
 Ma voix avait l'air de venir de quelqu'un d'autre.  
 Eugène ne réagit pas.  
 Lapin non plus.  
 Public difficile.  
 Je vérifiai les messages envoyés.  
 Le mail était là.  
 Réel.  
 En haut de la liste.  
 Très bien.  
 J'avais écrit. J'avais envoyé.  
 J'avais posé une limite.  
 Et je ne me sentais pas mieux.  
 Information scandaleuse.  
 On nous mentait beaucoup sur les limites.  
 Dans les livres, les films, les conversations de gens qui avaient probablement des  
 agendas bien tenus et des plantes en bonne santé.  
 On posait une limite, puis quelque chose se redressait en soi.

La lumière changeait.  
Le corps respirait.  
Moi, j'avais surtout envie de vérifier si la fibre internet pouvait légalement rappeler un mail.  
Je me levai.  
Puis me rassis.  
Puis me relevai.  
Mon téléphone vibra sur la table.  
Je me figeai.  
Pas Mathilde.  
Liora.  
« Tu es là ? »  
Question simple.  
Deux mots.  
Très dangereuse.  
Je répondis :  
« Oui. »  
Les trois points apparurent.  
« Je peux passer deux minutes ? »  
Je regardai le mur. Le silence derrière.  
Puis l'écran de l'ordinateur.  
Le mail envoyé.  
La phrase.  
Je préfère retirer mon nom et mes pièces.  
Très mauvais timing.  
Donc probablement le seul timing disponible dans une vie normale.  
Je tapai :  
« Oui. »  
Cette fois, je n'ajoutai pas « si tu veux ».  
Petit progrès. Ou fatigue.  
Elle toqua moins d'une minute plus tard.  
Je n'avais pas eu le temps de préparer mon visage.  
C'était peut-être mieux.  
Quand j'ouvris, Liora était sur le palier, veste de sport sur les épaules, cheveux attachés, sac au bras.  
Elle avait l'air moins vive que d'habitude.  
Pas éteinte.  
Juste tenue autrement.  
Comme si elle avait attaché quelque chose en elle pour ne pas le laisser partir dans tous les sens.  
— Salut, dit-elle.  
— Salut.  
Elle regarda mon visage.  
Longtemps.  
Trop longtemps.  
— Tu as dormi ?  
Question très injuste venant de quelqu'un qui, elle-même, avait des cernes parfaitement visibles.  
— Un peu.  
— Réponse de survivant.

— Réponse correcte.

Son sourire commença.

Puis s'arrêta.

Nous restâmes sur le seuil une seconde de trop.

Je finis par m'écarter.

— Entre.

Elle entra.

Pas comme d'habitude.

D'habitude, Liora entrait et le studio devait négocier avec son énergie.

Là, elle fit attention.

À son sac.

Au tapis.

À la porte.

À tout.

C'était pire.

Je refermai derrière elle.

Eugène leva la tête depuis son coussin.

— Salut, Eugène.

Il bâilla.

— Lui aussi est content de te voir, dis-je.

— Évidemment.

Elle posa son sac près de la porte.

Pas au milieu.

Encore un détail qui ne lui ressemblait pas assez.

Elle regarda l'ordinateur ouvert.

Puis moi.

— Tu travaillais ?

— Pas vraiment.

— Le mail ?

Je ne répondis pas assez vite.

Son visage changea.

Très peu.

Mais je le vis.

— Tu as répondu ?

Ce n'était pas une question.

Je passai une main dans mes cheveux.

— Oui.

Silence.

— À Mathilde ?

— Oui.

Elle tourna complètement son corps vers moi.

— D'accord.

Un mot. Prudent.

Elle attendit.

Je pouvais ne pas lui montrer.

C'était possible.

Légitime.

C'était mon mail.

Mon travail. Mon nom.

Très belle théorie.

Dans la réalité, elle était là, debout dans mon studio, et la dispute de la veille occupait encore assez d'espace pour qu'un secret ressemble à une nouvelle porte fermée.

— Je peux te le montrer, dis-je.

Elle hésita.

Une vraie hésitation.

Chez Liora, l'hésitation avait quelque chose de presque brutal.

Comme voir une voiture très rapide freiner au milieu d'une avenue vide.

— Si tu veux, répondit-elle.

Ce « si tu veux » me fit mal.

Je ne savais pas pourquoi.

Ou je le savais très bien.

Je retournai au bureau et ouvris les messages envoyés.

Elle s'approcha. Pas trop.

Elle resta à côté de moi, debout, les bras contre elle.

Je lui laissai l'écran.

Elle lut.

Je regardai ailleurs.

Très noble.

En réalité, je regardais son reflet dans la vitre noire derrière l'écran.

Ses sourcils.

Sa bouche.

Le moment où elle arriva à la proposition de texte.

Le moment où elle arriva à la dernière phrase.

Je le sus avant même qu'elle dise quoi que ce soit.

Son corps se tendit.

Une corde invisible.

Elle finit de lire.

Puis resta silencieuse.

Je détestai immédiatement ce silence.

— Tu l'as envoyé comme ça ? demanda-t-elle.

— Oui.

Sa voix resta basse.

— Avec la phrase sur retirer ton nom.

— Oui.

Elle hocha la tête.

Une fois.

Comme si elle plaçait l'information quelque part et que cet endroit n'était pas confortable.

— Tu l'as envoyé quand ?

— Il y a dix minutes.

Elle se tourna vers moi.

— Avant que j'arrive.

— Oui.

— Donc tu avais déjà décidé.

— Oui.

Le mot était simple. Pas agressif.

Il fit quand même son effet.

Liora recula d'un pas.

Elle regarda le bureau.

Puis la table basse.  
Puis Eugène.  
Pas parce qu'elle cherchait quelque chose.  
Parce qu'elle ne voulait pas me regarder tout de suite.  
— Tu aurais pu me le dire.  
Je restai debout près de la chaise.  
— Je te le dis.  
— Après.  
— Oui.  
Elle eut un petit rire. Très bref.  
Sans joie.  
— D'accord.  
Je sentis la fatigue monter.  
Pas physique. Une fatigue de répétition.  
Comme si nous étions déjà revenus au même endroit, avec les mêmes meubles, les mêmes mots, seulement déplacés de quelques centimètres.  
— Liora.  
— Non, attends.  
Elle leva une main.  
Pas pour m'arrêter brutalement.  
Pour se donner une seconde.  
— Je ne veux pas refaire exactement hier.  
— Moi non plus.  
— Alors explique-moi.  
Je regardai le mail.  
— C'est écrit.  
— Non. Explique-moi à moi.  
La nuance me toucha.  
Donc je me méfiai.  
— Le texte ne correspond pas à mon travail.  
— Ça, j'ai compris.  
— Alors je l'ai dit.  
— Et tu as ajouté que tu pouvais retirer tes pièces.  
— Parce que c'est vrai.  
Elle passa une main sur son front.  
— Tu viens de rendre les choses plus compliquées.  
La phrase entra dans la pièce.  
Je la regardai.  
— Elles l'étaient déjà.  
— Pas comme ça.  
— Non. Avant, elles étaient compliquées surtout pour moi.  
Elle se tut.  
Je regrettai presque.  
Pas entièrement.  
Cette fois, je n'avais pas envie d'arrondir la phrase jusqu'à ce qu'elle devienne inoffensive.  
Liora baissa la main.  
— Je ne voulais pas dire que ton problème ne comptait pas.  
— Je sais.  
— Tu dis « je sais » et après tu réponds comme si je l'avais dit quand même.

Je fermai les yeux une seconde.

Elle avait raison.

Encore.

Très pénible, cette habitude.

— Pardon.

Elle sembla surprise.

Moi aussi, un peu.

Le mot était sorti sans grande préparation.

Peut-être que mon cerveau avait enfin compris qu'il pouvait participer autrement qu'en rédigeant des procès-verbaux.

Liora resta immobile.

Puis son visage se défit légèrement.

Pas beaucoup.

Assez pour que je voie qu'elle était venue réparer quelque chose, et qu'elle se retrouvait devant un nouveau bord.

— Je voulais qu'on en parle, dit-elle.

— On en a parlé hier.

— On s'est fait mal hier.

— Oui.

— Ce n'est pas pareil.

Je regardai l'écran.

Le mail avait l'air beaucoup trop propre pour ce qu'il contenait.

— J'ai réfléchi après ton départ.

— Et tu as conclu que j'avais tort ?

— Non.

Elle attendit.

— J'ai conclu que tu avais raison sur une partie.

Son visage changea.

— Laquelle ?

— Je protège parfois les choses en les retirant.

Elle ne triompha pas.

Heureusement.

— D'accord, dit-elle doucement.

— Mais pas là.

Elle releva les yeux.

Je sentis la phrase arriver avant de l'avoir vraiment décidée.

— Je ne refuse pas d'être vu. Je refuse qu'on me traduise mal.

Silence.

Cette fois, il ne claqua pas.

Il resta entre nous.

Plus dense.

Liora regardait mon visage comme si elle essayait de ne pas aller trop vite.

Je pouvais presque voir l'effort.

Chez elle, écouter avait l'air d'une action musculaire.

— Je comprends la phrase, dit-elle enfin.

Je souris sans joie.

— Ça commence bien.

— Aurèl.

— Pardon.

Elle souffla par le nez.

— Je comprends la phrase. Vraiment. Je ne veux pas qu'on raconte ton travail à ta place.

— Mais ?

Elle serra les lèvres.

— Mais j'ai peur que tu utilises une vraie limite pour construire une sortie.

Voilà.

Ce n'était pas injuste gratuitement.

C'était pire.

C'était sa peur, posée proprement.

— Moi aussi, j'ai peur de ça, dis-je.

Elle cligna des yeux.

— C'est pour ça que j'ai proposé une autre formulation. C'est pour ça que je n'ai pas écrit juste « je me retire ». Je veux participer. Je veux que les images soient là. Mais pas sous cette phrase.

Je désignai l'écran.

— Pas si quelqu'un explique au mur ce qu'on est censé voir avant même qu'on regarde.

Liora suivit mon geste.

Elle relut peut-être le mail.

Ou fit semblant pour gagner du temps.

Je connaissais cette technique.

Je l'utilisais avec les factures.

— Tu aurais pu envoyer une version moins définitive, dit-elle.

— Celle qui disait « je crains » et « est-ce qu'on pourrait » ?

— Elle était bien.

— Elle était correcte.

— Ce n'est pas un défaut.

— Si elle me fait disparaître dedans, un peu.

Elle me regarda.

— Tu crois que je voulais cette version parce qu'elle te faisait disparaître ?

— Non.

— Alors quoi ?

— Je crois que tu voulais qu'elle passe.

— Oui.

— Moi, je voulais qu'elle tienne.

Liora resta silencieuse.

Le studio aussi.

Dehors, une voiture passa dans la rue.

Le bruit monta jusqu'au cinquième, étouffé, puis disparut.

Eugène se leva enfin.

Très mauvais sens du timing.

Il descendit de son coussin, s'étira avec une lenteur indécente, puis marcha jusqu'à Liora.

Elle baissa les yeux.

Il s'assit devant elle.

Pile devant.

Comme un médiateur poilu n'ayant reçu aucune certification.

Liora ne le toucha pas.

Elle serra simplement les mains contre ses manches.

Ce détail me fit plus mal que prévu.

— Salut, toi, murmura-t-elle.

Eugène cligna des yeux.

Aucune solution.

Aucun effort.

Très professionnel.

— Il ne comprend pas l'ambiance, dis-je.

— Peut-être qu'il la comprend mieux que nous.

— Ne lui donne pas trop de crédit. Il a essayé de manger un ticket de caisse hier.

Elle eut un sourire minuscule.

Puis il disparut.

Nous étions encore capables de faire entrer une seconde d'air.

Pas plus.

Elle releva les yeux vers moi.

— J'ai eu l'impression que tu avais agi contre ce qu'on s'était dit.

— On ne s'était rien dit de précis.

— Non.

— On s'était disputés.

— Oui.

— Et après tu es partie.

La phrase sortit plus basse que prévu.

Liora la reçut.

— Tu voulais que je reste ?

Question simple.

Terrible.

— Oui, mais une partie avait besoin que tu parte.

Son regard resta sur moi.

Je continuai, puisque visiblement ma journée consistait à faire des choses dangereuses avec une voix basse.

— Et ce matin, si je t'avais demandé avant d'envoyer, je ne sais pas si j'aurais encore entendu ce que je voulais dire. J'aurais entendu ta peur. Mon envie de ne pas te blesser. Ton urgence. Ma panique. Et à la fin, j'aurais peut-être envoyé un mail qui ne m'appartenait plus vraiment.

Liora ne bougea pas.

J'avais parlé trop longtemps.

Beaucoup trop.

Je baissai les yeux.

— Voilà.

Elle inspira.

Puis expira lentement.

Pas assez lentement pour devenir quelqu'un d'autre.

Juste assez pour essayer.

— Je n'avais pas compris ça, dit-elle.

Mon corps se relâcha presque.

Puis elle ajouta :

— Mais j'ai quand même mal que tu l'aies fait sans moi.

Ah.

— Ce n'était pas contre toi.

— Je sais.

Elle eut un sourire triste.

— Tu vois. Moi aussi, je peux dire « je sais » et ne pas savoir quoi en faire.

Je ne répondis pas.  
Eugène se frotta contre sa jambe.  
Elle recula légèrement.  
Allergie.  
Distance.  
Tout semblait avoir un sens supplémentaire.  
— Je voulais t'aider, dit-elle.  
— Tu m'as aidé.  
Elle secoua la tête.  
— Pas là.  
— Si.  
Elle me regarda.  
— La dispute m'a aidé.  
Ce n'était pas une phrase agréable à dire.  
Encore moins à entendre, visiblement.  
— Super, dit-elle. Donc je dois continuer à mal faire pour produire des résultats ?  
— Ce n'est pas ce que je voulais dire.  
— Non, je sais.  
Je connaissais maintenant assez son visage pour voir quand elle retenait une phrase.  
Ça aussi, c'était dangereux.  
Connaître les retenues de quelqu'un.  
— Tu aurais dû attendre, dit-elle. Réfléchir encore.  
Je la regardai.  
— Je réfléchis depuis deux jours. Pour moi, c'est presque une activité physique intense.  
Elle ne rit pas.  
D'accord.  
Humour refusé.  
Audience hostile.  
Je repris plus bas :  
— Je ne pouvais pas continuer à regarder cette phrase sans rien faire.  
— Tu faisais quelque chose. Tu avais écrit un brouillon.  
— Non. J'avais fabriqué une manière élégante de ne pas encore parler.  
Liora baissa les yeux vers le mail.  
Elle lut encore la dernière phrase.  
Je la vis.  
— Et si elle refuse ? demanda-t-elle.  
— Mathilde ?  
— Oui.  
— Alors je retirerai mes pièces.  
Les mots sortirent.  
Plus stables que moi.  
Liora ferma les yeux une seconde.  
— Voilà.  
— Quoi ?  
— Tu vois comme tu le dis facilement ?  
Je ris, très brièvement.  
— Facilement ?  
Elle rouvrit les yeux.

— Tu sais ce que je veux dire.

— Non, justement. Je ne crois pas.

Ma voix n'était pas forte.

La sienne non plus.

On avait au moins appris ça depuis la veille : les cris n'étaient pas nécessaires pour abîmer une pièce.

— Tu le dis comme si tu étais déjà parti, dit-elle.

— Non.

— Si.

— Je le dis comme quelqu'un qui sait où est la porte si on lui demande de devenir autre chose pour rester dans la pièce.

Liora se tut.

Cette phrase, je ne l'avais pas préparée.

Elle était peut-être trop juste.

Ou trop lourde.

Je ne savais plus.

Elle prit son sac au sol.

Le mouvement me frappa avant même qu'elle parle.

— Tu pars ?

Question idiote.

Réponse évidente.

— Oui.

— D'accord.

Elle passa la sangle sur son épaule.

Eugène la regarda faire, contrarié.

— Je ne pars pas pour te punir, dit-elle.

— Je sais.

Elle me lança un regard.

Presque un reproche.

Presque tendre aussi... ou alors j'inventais parce que je n'avais pas envie que cette scène se termine seulement sur du froid.

— Je pars parce que je ne sais plus quoi dire sans appuyer au mauvais endroit.

La phrase me coupa.

Elle reprenait la mienne.

Ou ce qui était resté entre nous la veille.

Toucher quelqu'un sans appuyer au mauvais endroit.

Je ne trouvais rien.

Aucune phrase.

Aucune version correcte.

— Moi non plus.

Liora hocha la tête.

Elle alla jusqu'à la porte.

Sa main se posa sur la poignée.

Encore ce moment.

Il devenait presque une catégorie de notre relation.

Liora devant ma porte.

Moi derrière.

Quelque chose d'ouvert qui ne savait pas s'il devait laisser passer ou retenir.

Elle se retourna cette fois.

Complètement.

— J'espère que Mathilde acceptera.  
Je relevai les yeux.  
— Vraiment ?  
— Oui, Aurèl. Vraiment.  
Mon prénom avait retrouvé un peu de vitesse.  
Pas beaucoup.  
Mais assez.  
— Je ne veux pas que tu perdes l'exposition, dit-elle. Je veux juste que tu ne te perdes pas dedans non plus. Et je ne sais pas encore faire la différence assez vite.  
Je restai immobile.  
Elle venait de dire une chose importante.  
Je la voyais.  
Je ne réussis pas à l'attraper avant qu'elle touche le sol.  
— D'accord, dis-je.  
Réponse minuscule.  
Ridicule.  
Pas fausse.  
Liora attendit peut-être autre chose.  
Ou peut-être pas.  
Puis elle ouvrit la porte.  
Le couloir apparut derrière elle.  
Plus clair.  
Plus froid.  
— À plus, Aurèl.  
— À plus, Liora.  
La porte se referma.  
Sans claquer.  
Sans soin exagéré non plus.  
Juste normalement.  
Ce normal-là me sembla presque violent.  
Je restai debout.  
Longtemps.  
Enfin, probablement moins d'une minute.  
Mais mon corps vivait déjà dans une autre temporalité de la pièce, donc tout était déformé.  
Le studio était exactement le même.  
La table.  
Le canapé.  
Le bureau.  
Le mail envoyé.  
Le coussin d'Eugène.  
Lapin dans son coin.  
La porte fermée.  
Rien n'avait changé.  
Phrase fausse.  
Encore.  
Je m'approchai du bureau et fermai la fenêtre des messages envoyés.  
Puis je la rouvris.  
Le mail était toujours là.  
Je le refermai pour de bon.

Je pris mon téléphone.  
Aucune notification de Mathilde.  
Bien sûr.  
Les gens normaux ne répondaient pas instantanément aux mails de 19h.  
Je posai le téléphone.  
Puis je le repris.  
Puis je le reposai face contre la table.  
Geste très utile.  
Je passai une main sur mon visage.  
Respirer.  
C'était une activité de base, normalement.  
Le corps humain la pratiquait depuis plusieurs années sans assistance administrative.  
Pourtant, là, il fallait presque y penser.  
J'inspirai.  
Expirai.  
Pas mieux.  
Je regardai la porte.  
Derrière, le couloir.  
Derrière encore, l'appartement de Liora.  
Le mur allait bientôt recommencer à transmettre quelque chose.  
Des pas.  
Une voix.  
Peut-être rien.  
Je n'avais pas envie d'attendre et je n'arrivais pas à faire autre chose.  
Je me tournai vers le coussin d'Eugène.  
Vide.  
Je ne réagis pas tout de suite.  
Normal.  
Eugène changeait de place.  
Il avait des obligations territoriales dans un appartement de trente mètres carrés.  
Canapé.  
Tapis.  
Chaise.  
Carton interdit.  
Évier s'il pensait que je ne regardais pas.  
Un planning chargé.  
— Eugène ?  
Rien.  
Je regardai le canapé.  
Pas là.  
La chaise du bureau.  
Pas là.  
Le tapis près de la guitare.  
Pas là.  
Lapin leva la tête depuis son coin.  
Lui était là.  
Petit point fixe dans une pièce qui recommençait à perdre sa forme.  
— Eugène ?  
Ma voix changea.  
Très peu.

Assez.  
Je fis le tour du canapé.  
Rien.  
Sous la table basse.  
Rien.  
Près de la fenêtre.  
Rien.  
Je m'arrêtai.  
La baie vitrée était fermée.  
Je la vérifiai quand même.  
Fermée.  
Le verrou aussi.  
Très bien.  
Donc pas le balcon.  
Je me retournai.  
Le studio sembla soudain beaucoup plus grand et beaucoup trop petit en même temps.  
Sous le bureau.  
Derrière le meuble télé.  
Dans la salle de bain.  
Rien.  
Je revins au milieu de la pièce.  
Le coussin vide avait maintenant changé de nature.  
Ce n'était plus une place libre.  
C'était une absence.  
Je regardai la porte d'entrée.  
Liora était sortie.  
J'avais ouvert.  
Elle était restée sur le seuil.  
Eugène était près d'elle.  
Puis il s'était frotté à sa jambe.  
Puis...  
Je ne savais plus.  
Je n'avais pas regardé.  
J'étais trop occupé à ne pas la retenir.  
Mon ventre se serra.  
Je marchai jusqu'à la porte.  
L'ouvris.  
Le couloir était vide.  
Calme.  
Ordinaire.  
Beaucoup trop ordinaire.  
— Eugène ?  
Ma voix resta basse.  
Comme si le nom pouvait se casser contre les murs.  
Aucune réponse.  
Je rentrai à moitié, vérifiai encore derrière la porte, dans l'entrée, près des chaussures.  
Rien.  
Je ressortis.

Le palier.

La porte de Liora.

L'escalier.

L'ascenseur.

Tout semblait possible.

Tout semblait déjà trop tard.

Je revins dans le studio, parce que le cerveau humain aime vérifier une troisième fois les endroits vides quand il commence à paniquer.

Sous la table.

Rien.

Sur le meuble.

Rien.

La salle de bain.

Rien.

Le panier à linge.

Rien.

La mezzanine.

Rien.

Je redescendis trop vite et faillis rater la dernière marche.

Très bien.

J'allais mourir avant le chat.

Peu pratique.

Je m'arrêtai au milieu de la pièce.

Le silence du studio n'avait plus rien à voir avec Liora, avec Mathilde, avec l'exposition, avec la phrase sur l'enfermement.

Il était devenu concret.

Brut.

Un coussin vide.

Une porte ouverte quelques minutes plus tôt.

Un chat qui ne répondait pas.

Le vrai silence.

Je regardai le mur de droite.

Puis la porte.

Puis le couloir.

Mon téléphone vibra sur la table.

Je sursautai.

Mathilde, peut-être.

Liora, peut-être.

Le monde entier pouvait attendre.

Je pris mes clés.

— Pas maintenant, murmurai-je.

Mais c'était exactement maintenant.

## Chapitre 18

### *Eugène ne répond pas*

Je pris mes clés.

Puis je les reposai.

Mauvaise idée.

Pas les clés.

Les reposer.

Je les repris immédiatement, avec la sensation très nette que mon cerveau venait de perdre une seconde précieuse dans une procédure interne inutile.

La porte du studio était toujours ouverte.

Le couloir attendait.

Ou plutôt, il était là.

Un couloir n'attend rien.

Il se contente d'être beaucoup trop long quand on a besoin qu'il donne une réponse.

— Eugène ?

Ma voix resta basse.

Ridicule.

S'il était déjà dans l'escalier, il n'allait pas revenir par respect pour la discrétion acoustique.

Je sortis quand même sur le palier. Rien.

La porte de Liora était fermée.

La mienne derrière moi était ouverte sur le studio, où Lapin me regardait depuis son coin avec une immobilité complète.

Très bien.

J'avais donc un lapin témoin.

C'était mieux que rien. Ou pire.

Je revins dans le studio.

Pas pour chercher encore.

Enfin.

Si.

Pour chercher encore.

Parce qu'une disparition n'était officielle qu'après plusieurs vérifications humiliantes aux mêmes endroits.

Sous le canapé. Rien.

Derrière le meuble télé. Rien.

Entre les coussins.

Rien, sauf une vieille chaussette à moi que je découvris avec une désapprobation immédiate envers la personne que j'étais devenue.

Sous le bureau. Rien.

Dans la salle de bain. Rien.

Derrière le rideau de douche.

Rien, mais l'image d'Eugène debout dans la baignoire, parfaitement sec, à me regarder comme un propriétaire surpris dans une pièce secondaire, m'aurait presque rassuré.

Je regardai dans le placard.

Dans l'entrée.

Dans le panier à linge.

Dans le carton près de la bibliothèque.

Le carton, surtout.

Il adorait ce carton.

Il avait déjà réussi à s'y rendre invisible avec huit kilos de fourrure et une dignité d'ancien ministre.

Vide.

Je montai à la mezzanine.

Trop vite.

Je tapai mon genou contre le bord de l'échelle.

Douleur nette.

Très utile.

Le lit. La couverture.

Le petit espace derrière la caisse de livres.

Rien.

Je redescendis.

Mon souffle était déjà court alors que je n'avais parcouru que trente mètres cumulés dans mon propre appartement.

Performance inquiétante.

Je retournai à la baie vitrée.

Fermée. Verrouillée.

Je vérifiai quand même.

Le verrou était bien en place.

Je l'ouvris.

Le refermai.

Le rouvris.

Très constructif.

Je sortis sur le balcon.

L'air du soir me prit immédiatement au visage.

Le grillage renforcé était toujours là.

Les attaches aussi.

La barrière que j'avais fixée après la première fugue tenait.

Je passai la main dessus.

Solide.

Enfin, solide selon les standards d'un illustrateur freelance.

Aucun espace. Aucun passage évident.

Évident pour moi.

Pas forcément pour Eugène.

Les chats avaient une relation particulière avec la géométrie. Ils entraient dans des trous impossibles, occupaient des volumes absurdes et passaient parfois là où un liquide aurait hésité.

Je me penchai vers la séparation.

Le balcon de Liora.

Vide.

La chaise dehors.

Une plante.

Un t-shirt de sport oublié sur le dossier.

Rien de gris et blanc.

— Eugène ?

Ma voix tomba entre les balcons.

Pas de réponse.

Je regardai en bas.

Erreur.

Encore.  
La cour paraissait plus basse que d'habitude.  
Ce qui n'avait aucun sens.  
La gravité ne se modifiait pas selon mon niveau de panique.  
Normalement.  
Il y avait les poubelles alignées près du mur, deux vélos attachés à un arceau, un rectangle de lumière jaune venant du hall, des voitures garées le long de la rue derrière le portail.  
Aucun chat.  
Aucun corps.  
Aucune forme immobile.  
Je m'obligeai à regarder vraiment.  
Pas juste à éviter les images.  
Rien.  
Très bien.  
Aucun chat visible en bas.  
Ce qui voulait dire tout.  
Et rien.  
Il pouvait être dans l'immeuble.  
Chez Liora.  
Dans l'escalier.  
Dans la cour.  
Sous une voiture.  
Coincé quelque part.  
Sorti par la porte pendant qu'elle partait.  
Pendant que je la regardais partir sans regarder lui.  
La pensée arriva.  
Simple.Brutale.  
J'avais laissé la porte ouverte.  
Pas longtemps.  
Quelques secondes.  
Peut-être une minute.  
J'avais été debout, là, dans mon studio, occupé à ne pas retenir Liora, à penser au mail, à Mathilde, à la phrase qu'elle avait dite avant de sortir.  
Et Eugène.  
Eugène avait peut-être passé le seuil.  
Sans bruit.  
Comme un chat.  
Évidemment comme un chat.  
Je rentrai.  
Demitrius bougea une oreille.  
Je m'accroupis devant lui.  
Aucun rapport.  
Besoin de faire quelque chose qui ressemble à une vérification.  
— Tu l'as vu sortir ?  
Il mâcha une tige de foin.  
Très bien.  
Le témoin refusait de coopérer.  
Je me relevai.  
Je pris mon téléphone.

Aucune réponse de Mathilde.

Le message reçu venait d'un numéro inconnu.

Livraison reportée.

Parfait.

Même la logistique nationale avait choisi ce moment pour participer au désordre.

Je reposai le téléphone.

Puis je le repris encore.

Il fallait prévenir Liora.

Non.

Il fallait vérifier chez elle.

Prévenir impliquait une phrase.

Une phrase impliquait un choix.

Un choix impliquait une possibilité de mal tomber.

Toquer était plus simple.

En théorie.

En pratique, ma main resta suspendue devant ma porte pendant deux secondes.

La dispute était encore là.

Pas au milieu du couloir.

Pas sous forme visible.

Mais dans mon corps.

Dans la manière dont mon épaule se tendit avant même d'ouvrir.

Dans la pensée idiote qu'elle allait croire que je venais reparler du mail.

Dans la peur encore plus idiote qu'elle n'ouvre pas.

Je fermai les yeux.

Eugène passait avant.

Avant mon orgueil. Avant la gêne.

Avant la phrase que je n'avais pas su dire.

Avant celle que j'avais trop dite.

Je sortis.

Le palier était silencieux.

Je fis trois pas.

Je toquai.

Pas trop fort.

Puis plus fort, parce qu'il y avait des moments où la politesse devenait une forme de lâcheté acoustique.

Des pas. Rapides.

Même à travers la porte, je les reconnus.

Le verrou tourna.

Liora ouvrit.

Elle avait encore sa veste sur les épaules, comme si elle n'avait pas vraiment eu le temps de rentrer dans sa soirée. Ses cheveux étaient un peu défaits. Une mèche lui tombait près de la joue. Elle me regarda d'abord comme on regarde quelqu'un avec qui la conversation n'est pas terminée.

Puis elle vit mon visage.

Tout changea.

Pas de manière spectaculaire.

Elle ne posa pas une main sur son cœur.

Elle ne fit pas une phrase.

Elle arrêta juste d'être dans la dispute.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je déglutis.

Très professionnel.

— Eugène a disparu.

Son regard descendit immédiatement vers le sol, comme si le chat pouvait être entre nous.

Puis derrière moi.

Puis vers mon appartement.

— Depuis quand ?

— Je ne sais pas. Quelques minutes. Je crois.

— Tu as vérifié chez toi ?

— Partout.

— Partout partout ?

— Oui.

— Le placard ?

— Oui.

— La mezzanine ?

— Oui.

— Sous le canapé ?

Je la regardai.

Elle s'arrêta.

— D'accord. Question insultante. Pardon.

Puis elle ouvrit plus grand la porte.

— Attends.

Elle se retourna déjà.

— Papa !

Sa voix partit dans l'appartement avec une force qui aurait probablement réveillé un préfet à trois arrondissements de distance.

Je fis un pas malgré moi.

— Pas trop fort.

Elle se figea.

Se retourna.

Me regarda.

Puis baissa immédiatement la voix.

— Pardon.

Ce fut presque pire que si elle avait continué.

Parce qu'elle avait obéi.

Tout de suite.

Sans discuter.

Sans transformer le conseil en débat.

Elle disparut dans l'entrée et revint avec ses clés dans une main, son téléphone dans l'autre.

— On descend.

— Je voulais d'abord vérifier ton balcon.

— Oui. On vérifie. Après on descend.

Elle parlait déjà plus vite, mais moins fort.

Un compromis étrange.

Très Liora.

Elle me fit signe d'entrer.

J'hésitai une demi-seconde.

Pas à cause de la dispute.

À cause de l'allergie.

À cause de mon chat absent.

À cause de la sensation très désagréable de mettre mon inquiétude dans l'appartement des autres.

Liora vit probablement quelque chose.

— Aurèl.

Un seul mot.

Je la suivis.

L'appartement d'à côté était plus grand que le mien.

Je le savais déjà.

Mais le traverser dans cet état me donna l'impression d'être dans une version trop ouverte du monde. Un couloir avec des chaussures. Une veste sur une patère. Une odeur de lessive et de plat réchauffé. Des photos au mur que je n'eus pas le temps de regarder, sauf une où Liora devait avoir douze ans, un ballon sous le bras, les cheveux en bataille.

Information inutile.

Donc, bien sûr, mon cerveau la conserva.

Son père apparut au bout du couloir.

Chemise claire, lunettes à la main, expression déjà prête à encadrer un incident.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Liora répondit avant moi.

— Eugène a disparu.

Le regard de son père alla de sa fille à moi.

Puis à la porte ouverte derrière nous.

— Comment ça, disparu ?

Ton administratif.

Mais pas froid.

Pas encore inquiet.

Pas encore complètement.

— Il n'est plus dans mon appartement, dis-je.

Ma voix sonna plate.

Très loin.

— Vous êtes sûr ?

Question normale.

Insupportable.

— Oui.

Il dut voir quelque chose sur mon visage, parce qu'il ne développa pas.

Il remit ses lunettes.

— Depuis combien de temps ?

— Quelques minutes. Peut-être plus.

— La porte était ouverte ?

Je serrai les dents.

— Oui. Quand Liora est partie.

Le prénom resta entre nous.

Pas comme avant.

Pas avec son poids habituel.

Liora baissa légèrement les yeux.

Son père, lui, ne fit aucun commentaire.

Merci.

Je ne savais pas si je pourrais survivre à une remarque sur la surveillance responsable des animaux domestiques.

— D’abord le balcon, dit-il.

Liora avait déjà traversé le salon.

Je la suivis.

La baie vitrée était fermée, mais pas verrouillée. Elle l’ouvrit.

Le balcon de Liora apparut avec ses plantes, sa chaise, son t-shirt de sport, un pot vide dans un coin, et la séparation vers mon balcon.

Aucun Eugène.

Liora se pencha.

Trop vite.

Mon corps réagit avant ma voix.

— Attention.

Elle s’arrêta.

Ses doigts se refermèrent sur la rambarde.

— Je fais attention.

Elle fit vraiment attention.

C’était presque visible.

Son père passa derrière nous.

Il observa le passage.

Le grillage.

Le rebord.

Le sol.

— Il ne semble pas être passé par là.

— Il aurait pu, dit Liora.

— Pas si la porte de l’appartement d’Aurèl était ouverte. Le couloir est plus probable.

Le couloir est plus probable.

Très belle phrase.

Très simple.

Très catastrophique.

Je regardai le sol du balcon.

Un poil gris collé près du pied de la chaise.

Mon cœur s’arrêta.

Je m’accroupis.

Le ramassai.

Regardai.

Poil.

Gris.

Ridicule.

Eugène perdait assez de poils pour constituer un second animal indépendant. Il y en avait probablement sur Liora depuis des semaines, dans le couloir, sur le paillason, dans des endroits où il n’avait jamais officiellement mis les pattes.

— C’est à lui ? demanda-t-elle.

— Peut-être.

Ma voix n’allait pas bien.

Liora ne dit pas que ça ne voulait rien dire.

Elle ne dit pas que ce n’était pas grave.

Elle regarda juste le poil entre mes doigts.

Puis moi.

— On va le trouver.

Je ne répondis pas.

Parce que je n'en savais rien.

Et parce qu'une partie de moi avait peur qu'en répondant, je casse cette phrase.

Son père sortit déjà son téléphone.

— Je vais vérifier les étages. Liora, tu descends avec Aurèl. On commence par la cage d'escalier et la cour. Je préviens ta mère.

— Je prends des croquettes, dit-elle.

— Bonne idée.

Nous rentrâmes.

Dans le salon, sa mère apparut presque aussitôt, comme si elle avait entendu seulement les mots nécessaires. Elle avait les cheveux attachés, un gilet long, et un visage plus doux que la situation ne le méritait.

— Eugène ?

Liora hocha la tête.

— Il a disparu.

Sa mère me regarda.

Pas avec reproche.

Pas avec panique.

Avec une attention directe qui me rendit presque instable.

— Il aime quoi ? demanda-t-elle.

Question pratique.

Bénie.

— Les croquettes. Le thon. Les cartons. Les endroits interdits.

— Très bien.

Elle disparut vers la cuisine et revint avec une petite boîte en plastique.

— Ça sent fort ?

Je la regardai.

— Pardon ?

— Il faut quelque chose qui l'attire.

Elle ouvrit.

Odeur de poisson.

Très forte.

Très immédiate.

Très contraire aux conventions sociales.

— Du maquereau, dit-elle.

— Maman, tu viens de sacrifier le dîner ?

— Il reste des pâtes.

Son père passa une main sur son visage.

— Ce n'était pas le plan du repas.

— Ce n'est plus le sujet du repas.

Je faillis sourire.

Raté.

Quelque chose dans ma bouche commença, puis se défit.

La mère de Liora le vit peut-être.

Elle me tendit aussi une petite lampe torche.

— Tenez. Sous les voitures, ça aide.

Sous les voitures.

La phrase entra dans ma poitrine.

Je pris la lampe.

— Merci.

Ma voix était presque normale.

Ce qui était pire.

Les choses sérieuses avaient parfois cette qualité absurde : elles vous rendaient poli.

Nous sortîmes tous les quatre sur le palier.

Le père de Liora prit les escaliers vers le haut.

— Je vérifie le sixième puis je redescends étage par étage.

— On est au cinquième, papa.

— Je sais où nous habitons, Liora.

— Je précise.

— Inutilement.

— C'est ma spécialité.

Il lui lança un regard.

Pas sévère.

Pas vraiment.

Puis il me regarda.

— S'il est dans l'immeuble, il faut éviter de l'effrayer. Pas de mouvements brusques.

Liora inspira pour répondre.

Puis se tut.

Elle me regarda.

— Pas de mouvements brusques, répéta-t-elle plus doucement.

Comme si elle se le disait à elle-même.

Nous descendîmes.

L'escalier que j'avais pris des centaines de fois changea immédiatement de nature.

Chaque palier devint une possibilité.

Chaque marche un retard.

Chaque porte un endroit derrière lequel Eugène pouvait être assis, offensé, vivant, attendant que les humains arrêtent leur panique pour ouvrir.

— Eugène ? appelai-je.

Ma voix ne ressemblait pas à la mienne.

Pas complètement.

Elle était plus mince.

Plus nue.

Je n'aimai pas l'entendre dans la cage d'escalier.

Liora, derrière moi, appela aussi :

— Eugène !

Trop fort.

Je me retournai.

Elle s'arrêta aussitôt.

— Pardon.

Je secouai la tête.

Pas contre elle.

Contre mon incapacité à parler normalement.

— Plus doucement. S'il a peur...

— Oui. Bien sûr.

Elle baissa la voix.

— Eugène ?

C'était presque un murmure.

Étrangement maladroit chez elle.

Comme si parler doucement demandait un mode d'emploi.

Nous vérifiâmes le palier du quatrième.

Derrière les plantes d'une voisine.

Près du placard technique.

Sous le petit banc où quelqu'un posait toujours des catalogues périmés.

Rien.

Troisième.

Rien.

Deuxième.

Une porte s'ouvrit.

Un homme passa la tête.

Voisin du deuxième.

Je le connaissais sous forme de toux.

— Il y a un problème ?

J'ouvris la bouche.

Aucun son utile.

Liora prit le relais.

— On cherche un chat gris et blanc. Assez gros. Très beau. Un peu voleur.

Je la regardai.

Elle fit une grimace brève.

— Pardon. Réflexe.

Le voisin fronça les sourcils.

— J'ai pas vu de chat.

— S'il entre chez vous, vous pouvez nous appeler ? demanda Liora.

Elle sortit son téléphone comme si elle allait organiser une cellule de crise avec base de données et signalement temps réel.

Très Liora.

Très utile.

Très trop.

— Oui, dit-il. Enfin, je peux surtout vous le dire si je le vois.

— Merci.

Elle nota quand même son étage dans son téléphone.

« Deuxième, rien. »

Je le vis du coin de l'œil.

Je ne dis rien.

Parce que j'aurais fait un tableau.

Probablement.

Avec colonnes.

Et couleurs.

Nous continuâmes.

Premier.

Rien.

Hall.

Rien.

La mère de Liora nous rejoignit avec la boîte de maquereau, des croquettes dans un bol, et une serviette pliée sur le bras.

— Si on le trouve blessé, dit-elle simplement.

Je regardai la serviette.

Blanche.  
Propre.  
Trop concrète.  
Mon estomac se contracta.  
Liora aussi la regarda.  
Cette fois, elle ne parla pas.  
Son père arriva par l'escalier quelques secondes plus tard.  
— Rien en haut. Ni dans les couloirs, ni près des locaux techniques.  
Il avait l'air plus grave.  
Moins administratif.  
Ou alors l'administration de la panique venait de passer au niveau supérieur.  
Nous sortîmes dans la cour.  
La lumière du soir avait cette couleur entre deux états. Pas encore nuit. Plus vraiment jour. Les coins devenaient moins nets. Les ombres sous les voitures semblaient plus épaisses que nécessaire.  
Je détestai immédiatement les voitures.  
Toutes.  
Leur poids.  
Leur chaleur.  
Leurs roues.  
Les espaces sombres dessous.  
Très injuste envers un objet qui stationnait simplement.  
Je m'accroupis devant la première.  
Lampe torche.  
Faisceau blanc.  
Poussière.  
Feuilles mortes.  
Un vieux ticket.  
Pas de chat.  
— Eugène ?  
Rien.  
Deuxième voiture.  
Rien.  
Troisième.  
Une forme.  
Je me figeai.  
Sac plastique.  
Je faillis avoir une crise cardiaque à cause d'un emballage de salade.  
Très bien.  
La ville moderne était une menace.  
Liora vérifiait les buissons le long du mur, plus lentement que ce qu'elle aurait voulu, je le voyais. Tout son corps semblait fait pour courir d'un point à l'autre. Là, elle se forçait à avancer doucement.  
Un pas.  
Regarder.  
Écouter.  
Un autre pas.  
Son père contrôlait le portail, l'entrée du local poubelles, les recoins près des vélos.  
Sa mère secouait doucement le bol de croquettes.

Pas trop fort.

Juste assez.

Le bruit était minuscule.

Familier.

Chez moi, Eugène serait apparu au bout de deux secondes avec l'air d'avoir été convoqué à une réunion importante.

— Ici, rien.

Je m'accroupis près d'une voiture noire.

— Eugène ?

Ma voix se cassa sur la dernière syllabe.

Je baissai la tête.

Très bien.

Pas maintenant.

Je n'avais pas le temps pour ça.

Une main apparut dans mon champ de vision.

Pas sur moi.

À côté.

Liora s'était accroupie aussi, mais à distance.

Elle pencha la tête pour regarder sous la voiture.

— Rien.

Je fixai le noir sous le châssis.

— Il pourrait être blessé et ne pas répondre.

— Oui.

Elle n'avait pas dit non.

Merci. Vraiment.

C'était étrange, parfois, les choses qui aidaient.

Elle aurait pu dire « mais non ».

Elle aurait pu dire « ne pense pas à ça ».

Elle aurait pu remplir l'air pour repousser l'image.

Elle ne le fit pas.

Elle accepta simplement que la possibilité existe dans la cour avec nous.

Et ça la rendit moins seule.

Pas moins effrayante. Moins seule.

Nous continuâmes.

Le local poubelles sentait l'humidité, le carton mouillé et les décisions collectives ratées.

Son père ouvrit la porte avec une prudence presque cérémonielle.

— Eugène ?

Le nom dans sa voix me fit quelque chose.

Ce n'était plus « ce chat ».

Plus « votre chat ».

Eugène.

Il regarda derrière les bacs, entre les sacs, dans l'angle où les tuyaux descendaient du plafond.

Rien.

— Il ne serait pas venu ici, dit Liora.

— Un chat peut aller partout, répondit son père.

— Oui, mais lui a du goût.

— Liora.

Elle se tut.

Puis me regarda.

— Pardon.

Cette fois, je réussis presque à sourire.

— Il a déjà essayé de dormir dans mon sac de linge sale.

— Donc il n'a pas tant de goût.

— Non.

— D'accord.

Petit morceau d'air.

Encore.

Puis la peur revint.

Normale. Ponctuelle.

Indispensable.

Nous fouillâmes les caves accessibles depuis la cour. Pas vraiment les caves, plutôt l'entrée avant les caves, avec une porte lourde, un interrupteur capricieux et un escalier qui descendait dans une odeur froide.

— Il pourrait descendre là ? demanda Liora.

— Oui.

— Il pourrait remonter ?

Je ne répondis pas.

Son père alluma la lumière.

Elle clignota.

Une fois. Deux.

Puis resta faible.

Très ambiance de disparition.

Il ne manquait qu'une musique inquiétante et un voisin qui dise : « Personne ne descend ici depuis l'hiver dernier ».

Je descendis deux marches.

— Eugène ?

Le son tomba plus bas.

Aucun mouvement.

Juste un tuyau. Un goutte-à-goutte.

Mon cœur, beaucoup trop présent.

La mère de Liora resta en haut, lampe orientée vers les marches.

— N'allez pas trop loin. On ne sait pas s'il y a des portes ouvertes en bas.

Phrase rationnelle.

Peu rassurante.

Le père descendit avec moi.

Liora resta derrière.

Je sentais qu'elle voulait passer devant.

Je sentais aussi qu'elle ne le faisait pas.

À mi-escalier, un bruit gratta dans un coin.

Je me figeai.

Liora aussi.

Son père leva une main.

Silence.

Le bruit revint.

Petit.

Sec.

Je dirigeai la lampe.

Un rat ?

Un sac ?

Un monstre ?

Rien.

Puis une ombre passa près d'un trou dans le mur.

Souris.

Probablement.

Je n'avais jamais été aussi déçu de ne pas voir un chat.

— On remonte, dit son père.

— Attendez.

J'appelai encore.

— Eugène ?

Rien.

Le silence répondit avec beaucoup trop d'application.

Nous ressortîmes.

L'air de la cour sembla presque chaud.

Une voisine du rez-de-chaussée ouvrit sa fenêtre.

— Vous cherchez quelque chose ?

Liora se retourna.

— Un chat gris et blanc. Vous l'avez vu ?

La femme réfléchit.

J'aurais voulu qu'elle réfléchisse plus vite.

Ce qui était injuste.

Personne n'était obligé de fournir des informations félines sous pression.

— Pas aujourd'hui, dit-elle.

Aujourd'hui.

Le mot me frappa.

— Vous l'avez déjà vu ?

— Le gros ?

J'eus une seconde de vexation très déplacée.

— Oui, répondit Liora. Le magnifique.

— Il est déjà venu dans la cour, non ?

Je me redressai.

— Quoi ?

La voisine me regarda.

— Enfin, je crois. Il y a quelques semaines. Sur le muret. Je l'avais vu passer depuis la fenêtre.

Je regardai Liora.

Elle me regarda.

Le père aussi.

Très bien.

Information nouvelle.

Formidable.

Mon chat avait donc mené une vie extérieure clandestine sous mon toit.

Sous mon toit.

Expression fausse pour un appartement, mais l'indignation avait besoin de matériaux.

— Vous êtes sûre ? demanda le père.

— Gris et blanc, grosse queue, air de se croire chez lui ?

— C'est lui, dit Liora.

— Alors oui. Peut-être. Les chats se ressemblent.

Phrase absolument inutile après avoir décrit sa personnalité complète.

Je fis deux pas vers le muret.

Il longeait le fond de la cour, à côté des buissons, puis rejoignait une petite zone entre l'immeuble et le bâtiment voisin. Une sorte d'espace technique étroit, avec des conduits, un grillage, et le toit bas d'un local à vélos accessible seulement depuis un angle compliqué.

Je l'avais vu mille fois.

Je ne l'avais jamais vraiment regardé.

Erreur classique.

Le monde contenait beaucoup trop d'endroits à ne remarquer qu'en cas de panique.

— Il aurait pu aller là ? demanda Liora.

Elle montrait l'espace derrière le local.

— Oui, dit son père. Mais le passage est étroit.

— Pour nous.

Il ne répondit pas.

Parce qu'elle avait raison.

Nous avançâmes vers le fond de la cour.

Le sol était humide près du mur.

Un mélange de terre, de feuilles et de poussière. Je regardai les traces comme si je savais lire une enquête.

Je ne savais pas.

Bien sûr.

J'étais capable d'identifier une brosse mal réglée à quinze mètres, mais pas une empreinte de chat dans de la boue.

Très utile, la spécialisation professionnelle.

Liora s'accroupit devant le grillage.

— Eugène ?

Sa voix était basse.

Vraiment basse.

Le nom passa dans l'espace étroit.

Rien.

Sa mère secoua le bol de croquettes.

Petit bruit.

Encore.

Nous attendîmes.

Le père regarda le haut du local.

— Il pourrait monter sur le toit par les poubelles, puis le muret.

Je suivis la trajectoire.

Poubelle. Muret.

Rebord. Toit du local.

Vide ensuite entre le local et le mur voisin.

Trop étroit pour nous.

Pas pour lui.

Évidemment.

Liora se releva d'un coup.

Trop vite.

— Je vais regarder de l'autre côté.

— Liora, attends.

Son père parla en même temps que moi.

Elle s'arrêta.

Ses épaules se soulevèrent.

Elle voulait partir.

Courir.

Contourner.

Vérifier.

Faire quelque chose assez fort pour battre la peur.

Je connaissais ça, d'une autre manière.

Moi, je voulais vérifier les mêmes endroits jusqu'à user le sol.

Elle, elle voulait agrandir le périmètre.

Deux mauvaises solutions qui, ensemble, faisaient peut-être une recherche correcte.

— On y va ensemble, dit son père.

— Oui, mais il y a une grille côté rue, je peux passer par l'entrée de service.

— Pas seule.

— Papa.

— Pas seule.

Ton définitif.

Elle serra les dents.

Puis me regarda.

L'espace d'une seconde, je crus qu'elle allait me demander de trancher.

Très mauvaise idée.

Je n'avais aucune autorité dans cette famille.

J'avais à peine autorité sur mon propre chat.

Preuve actuelle : aucune.

— On peut contourner, dis-je.

Ma voix était plus stable.

Pas parce que j'allais mieux.

Parce qu'il y avait une direction.

Un endroit.

Une action.

C'était déjà immense.

Nous traversâmes la cour vers le portail.

La mère de Liora resta près du muret.

— Je continue d'appeler ici.

Elle secoua doucement les croquettes.

— Eugène ? Viens, mon grand.

Mon grand ?

Mon gros plutôt.

Le père ouvrit le portail.

La rue était plus bruyante que la cour.

Scooters. Voitures.

Voix au loin.

Chaque bruit devenait une menace.

Un moteur, surtout.

Un moteur avait soudain le pouvoir de tout finir.

Je regardai sous les voitures garées le long du trottoir.

Encore.

Lampe. Roue.

Huile sur le sol. Poussière.

Pas de chat.

Liora marchait devant, mais moins vite qu'elle aurait pu.

Je le voyais.

Chaque fois qu'elle prenait deux pas d'avance, elle ralentissait.  
Elle regardait derrière.  
Pas longtemps.  
Juste assez pour vérifier que je suivais.  
La dispute était encore là.  
Elle n'avait pas disparu.  
Elle marchait avec nous, un peu derrière, silencieuse, moins urgente.  
— Il connaît la rue ? demanda son père.  
— Non.  
Puis je me souvins de la voisine.  
Du muret.  
De la cour.  
De tout ce que je ne savais peut-être pas.  
— Je ne crois pas.  
C'était plus honnête.  
Moins rassurant.  
Liora ne commenta pas.  
Nous contournâmes le bâtiment.  
L'entrée de service était une petite grille métallique entre deux murs, coincée  
près d'un local électrique. Fermée par un loquet haut.  
Liora passa la main à travers les barreaux.  
— Je peux l'ouvrir.  
— Liora, dit son père.  
— Je l'ai déjà ouverte pour récupérer un ballon.  
Il la regarda.  
— Quand ?  
— Ça n'a pas d'importance maintenant.  
— Ça en aura plus tard.  
— Parfait. Menace enregistrée.  
Elle força le loquet.  
La grille céda dans un couinement très désagréable.  
Nous entrâmes dans un passage étroit derrière l'immeuble.  
Odeur de poussière, de métal, de terre froide.  
La lumière passait mal.  
Liora sortit son téléphone et alluma la lampe.  
Son père fit pareil.  
— Eugène ? appelai-je.  
Rien.  
Nous avançons en file.  
Liora devant.  
Moi au milieu.  
Son père derrière.  
Configuration inquiétante pour quelqu'un dont l'équilibre émotionnel  
dépendait déjà d'un chat disparu.  
Je regardai au sol.  
Puis sur les tuyaux.  
Puis le long du mur.  
Un morceau de fourrure.  
Non.  
Mousse.

Très bien.

J'allais finir par arrêter chaque caillou pour interrogatoire.

Le passage débouchait sur l'arrière du local à vélos.

Son toit arrivait à hauteur de poitrine depuis ce côté-là. Une surface plate, couverte de feuilles, de poussière et de petits cailloux.

Liora dirigea sa lampe dessus.

— Là.

Je me figeai.

Une trace. Pas un chat.

Une trace dans la poussière.

Plusieurs. Petites.

Rondes.

Je ne savais pas si c'étaient des pattes.

Je voulais que ce soit des pattes.

Je ne voulais pas que ce soit des pattes.

Son père se pencha.

— Possible.

Mot prudent.

Terrible.

Liora posa déjà une main sur le rebord du toit.

— Je peux monter.

— Non, dit son père.

— Je suis la plus légère.

— Non.

— Papa, s'il est derrière...

— Non.

La troisième fois, ce n'était plus administratif.

C'était de la peur.

Elle l'entendit.

Moi aussi.

Elle retira sa main.

Pas complètement.

Ses doigts restèrent sur le rebord.

Prêts.

— On peut regarder sans monter, dis-je.

Je levai la lampe.

Le toit du local était vide à première vue.

Feuilles.

Un vieux ballon dégonflé.

Une gouttière.

Un tuyau contre le mur.

Et au fond, là où le toit rejoignait le bâtiment voisin, un espace sombre entre deux conduits.

Très étroit.

J'appelai encore.

— Eugène ?

Silence.

Puis.

Un bruit.

Presque rien.

Pas un miaulement net.

Pas le genre de son qui permet de dire : le voilà.

Plutôt une plainte courte, coincée quelque part entre l'air et la pierre.

Je cessai de respirer.

Liora tourna immédiatement sa lampe vers le fond.

— Tu as entendu ?

— Oui.

Son père se rapprocha.

— Encore.

Je m'avançai jusqu'au rebord.

— Eugène ?

Cette fois, il y eut un miaulement.

Faible.

Rauque.

Venant de derrière les conduits, ou du creux entre le toit et le mur.

Mon corps eut une réaction simple.

Il voulut monter.

Tout de suite.

Sans plan.

Sans réflexion.

Très inhabituel.

Très mauvais.

Je posai les deux mains sur le rebord du local.

Liora attrapa mon poignet.

Pas fort.

Assez.

— Attends.

Je la regardai.

Elle était pâle.

Ses yeux étaient très ouverts.

Elle avait peur aussi.

Mais sa main me retenait.

Pas pour m'empêcher d'agir.

Pour empêcher l'action de devenir une chute.

— On va le sortir, dit-elle.

Elle parlait vite.

Puis se corrigea.

Plus bas.

— On va le sortir.

Le miaulement revint.

Plus faible.

Ou pareil.

Je ne savais plus.

Depuis la cour, la mère de Liora appela :

— Vous avez quelque chose ?

Liora tourna la tête.

— On l'a entendu !

Puis elle partit.

Immédiatement.

Trop vite.

Vers l'autre côté du passage, vers la cour, vers le muret, vers une autre manière d'atteindre le toit.

— Liora !

Son père la suivit.

Je restai une fraction de seconde devant le local.

Le faisceau de ma lampe tremblait sur les feuilles, les traces, le creux noir.

Je voulus lui dire de ralentir.

À Liora.

À moi.

À tout le monde.

Mais Eugène miaula encore.

Et cette fois, je courus.

## Chapitre 19

### *Trop haut*

Je courus.

Très mal.

Il faut préciser.

Je n'étais pas quelqu'un qui courait souvent, sauf peut-être mentalement, et encore, principalement vers des catastrophes imaginaires. Mes jambes, elles, n'avaient pas reçu la note. Elles descendirent le passage étroit avec un enthousiasme désorganisé, ma lampe torche secouée dans une main, les clés dans l'autre, le cœur beaucoup trop haut dans la gorge.

Devant moi, Liora allait plus vite.

Évidemment.

Elle ne courait même pas vraiment.

Elle avançait avec cette efficacité naturelle des gens dont le corps avait toujours servi à faire des choses, pas seulement à transporter une anxiété d'un endroit à l'autre.

— Liora ! dit son père derrière nous.

Elle ralentit à peine.

Pas assez.

— Je l'ai entendu !

— Nous aussi, répondit-il.

— Donc il est là !

— Ce n'est pas une raison pour...

Elle avait déjà tourné au bout du passage.

Je la suivis.

La cour réapparut d'un coup, plus sombre maintenant. La lumière du hall faisait un rectangle jaune sur les dalles. La mère de Liora était toujours près du muret, bol de croquettes à la main, serviette sur l'avant-bras. Elle nous vit arriver et se redressa immédiatement.

— Il est où ?

— Derrière le local, répondit Liora. Ou dessus. Enfin derrière. On l'a entendu.

— Il miaule ?

Je voulus répondre.

Un son sortit.

Pas un mot.

Très utile.

Liora me lança un regard bref.

Pas pour me juger. Pour vérifier.

Puis elle se tourna vers sa mère.

— Oui. Faiblement.

Le mot faiblement avait un effet terrible prononcé par elle. Il n'allait pas avec son énergie. Il semblait l'obliger à tenir quelque chose entre deux doigts, délicatement, alors que tout en elle voulait saisir à pleines mains.

Son père arriva derrière nous.

— Il faut comprendre où il est exactement avant de faire quoi que ce soit.

— Il est coincé, dit Liora.

— Probablement.

— Donc il faut le sortir.

— Oui. Méthodiquement.

Elle ferma les yeux une demi-seconde.

Je connaissais cette expression.

Méthodiquement venait de devenir un obstacle.

Je regardai le local à vélos.

Depuis la cour, son toit était plus haut que depuis l'arrière. Pas très haut.

C'était le problème.

Pas assez haut pour qu'on appelle ça dangereux tout de suite.

Trop haut pour tomber sans conséquence.

Un mètre quatre-vingt peut-être. Deux avec le rebord. Un toit plat, couvert de feuilles mortes, accolé au mur du bâtiment voisin. Derrière, un enchevêtrement de conduits, de grilles et de tuyaux formait une zone sombre, étroite, oubliée par toute logique architecturale.

Exactement le genre d'endroit qu'un chat pouvait considérer comme une excellente décision.

Je m'approchai.

— Eugène ?

Rien.

Puis, quelques secondes plus tard, un miaulement.

Plus net cette fois.

Court.

Râpeux.

Mon corps eut un mouvement vers le mur.

Liora aussi.

Son père posa une main devant elle.

— Non.

— Je n'ai rien fait.

— Tu allais faire.

— Oui, parce que lui, il est là-haut.

— Et toi, tu restes en bas.

— Papa...

— Liora.

Il était père avant tout le reste.

Je levai la lampe vers le toit.

Le faisceau trembla sur les feuilles, les traces de poussière, le vieux ballon dégonflé, puis accrocha enfin une forme.

Grise.

Blanche.

Arrondie.

Mon souffle se coupa.

— Là.

Tout le monde se figea.

Eugène était assis derrière un tuyau, sur une partie légèrement plus basse du toit, presque coincé entre le mur et une gaine métallique. Il ne semblait pas coincé dans le sens dramatique du terme. Pas blessé. Pas étalé. Pas écrasé.

Assis.

Très droit.

Les oreilles un peu basses, certes.

Mais assis avec cette dignité insultante d'un animal qui venait de mobiliser quatre humains, interrompre une dispute, compromettre une soirée, et qui considérerait probablement que le vrai problème était l'absence de coussin.

Je ressentis un soulagement si brutal qu'il faillit me faire mal.  
Puis aussitôt, une autre panique prit sa place.  
Il était là.  
Maintenant il fallait le récupérer.  
Sans le faire tomber.  
Sans qu'il saute vers la rue.  
Sans que quelqu'un se blesse.  
Sans que moi, idéalement, je devienne un fait divers local.  
— Eugène, murmurai-je.  
Il tourna la tête.  
Me regarda.  
Puis miaula.  
Une fois.  
Comme s'il était légèrement agacé par la qualité du service.  
— Il est vivant, dit Liora.  
Sa voix se brisa sur vivant.  
Très peu.  
Assez pour que je l'entende.  
Je gardai les yeux sur Eugène.  
— Oui.  
Le mot ne contenait rien.  
Et tout.  
Je fis un pas vers le local.  
— Il faut une échelle.  
— Le gardien en a une, dit le père de Liora.  
— Il est là ?  
— À cette heure-ci, probablement pas.  
— On peut appeler, dit sa mère.  
— Ou les pompiers, ajouta Liora.  
Son père la regarda.  
— Les pompiers pour un chat ?  
— Les gens appellent les pompiers pour des chats.  
— Les pompiers ont d'autres urgences.  
— D'accord, donc le gardien.  
— Je peux aussi regarder dans le local technique, dit-il. Il y a peut-être un escabeau.  
Je continuais de fixer Eugène.  
Il bougeait à peine.  
Ce qui était bon signe.  
Ou mauvais.  
Très pratique.  
— Il ne faut pas le pousser à se déplacer, dis-je.  
Ma voix revenait.  
Pas entièrement.  
Mais elle avait retrouvé une forme.  
— S'il a peur, il peut aller plus loin derrière les conduits.  
— Ou sauter, dit Liora.  
Personne ne répondit.  
Merci, encore.  
Les évidences inutiles n'avaient pas besoin d'être confirmées.

Sa mère posa le bol de croquettes au sol, près du mur.

— On peut essayer de l'attirer doucement.

Elle secoua un peu le bol.

Le bruit fit lever la tête d'Eugène.

Ah.

Très bien.

La civilisation tenait encore grâce à l'appétit.

— Eugène, viens, mon grand.

Sa mère avait une voix douce.

Pas mièvre.

Douce au sens pratique. Une voix qui ne cherchait pas à convaincre toute la cour, seulement le chat.

Eugène regarda le bol.

Puis me regarda.

Puis regarda le tuyau.

Puis resta où il était.

Bien sûr.

Il fallait qu'il participe à la tension narrative.

Animal de mauvais goût.

Liora fit un pas vers le mur.

— Il peut descendre par là.

Elle montra une trajectoire.

Poubelle.

Muret.

Rebord du local.

Tuyau.

Une sorte d'escalier absurde que seul un chat, une personne sportive ou quelqu'un ayant définitivement perdu la notion de prudence pouvait considérer.

— Ou quelqu'un peut monter par là, ajouta-t-elle.

Non.

Le mot arriva dans ma tête avant ma bouche.

Son père le prononça.

— Non.

— Papa, je peux juste monter sur le muret, pas sur le toit.

— Non.

— Regarde, c'est bas.

— Ce n'est pas bas.

— Pour moi, si.

— Ce n'est pas un argument.

Elle se tourna vers moi.

Erreur.

Terrible erreur.

Je vis dans ses yeux qu'elle cherchait une alliance.

Ou peut-être une permission.

Ou simplement quelqu'un qui comprenne que l'attente la rongait de l'intérieur.

— Aurèl, je peux l'atteindre.

— Non.

Ma réponse sortit immédiatement.

Trop sèche.

Liora resta immobile.

Je me sentis presque coupable.

Puis Eugène miaula encore.

Plus faible.

La culpabilité disparut.

— On va chercher une échelle, dis-je.

— Ça va prendre du temps.

— Tant pis.

— Il est là maintenant.

— Justement.

Elle serra la mâchoire.

— Si on attend, il peut bouger.

— Si tu montes, il peut paniquer.

— Il me connaît.

— Il t'aime bien, mais il est allergique au bon sens.

— Aurèl.

— Liora.

Son prénom sortit d'une manière inhabituelle.

Plus bas.

Plus dur.

Elle l'entendit.

Son père aussi.

Sa mère aussi, probablement.

Moi, je l'entendis surtout après.

Comme un objet tombé trop fort.

Liora baissa les yeux, puis regarda le local.

— Je veux aider.

— Je sais.

— Non, tu crois que je veux juste foncer.

Je ne répondis pas.

Parce que c'était en partie vrai.

Parce que c'était en partie faux.

Parce que je ne savais pas comment dire les deux sans faire tomber autre chose.

Elle reprit, plus vite :

— Je peux monter sur le muret, me tenir à la grille, passer le bras derrière le tuyau. Je n'ai pas besoin d'aller sur le toit. Juste de le faire venir vers moi.

— Et si tu glisses ?

— Je ne vais pas glisser.

Phrase dangereuse.

Très dangereuse.

Je la reconnus tout de suite.

La version physique de toutes les fois où elle disait qu'elle gérait, qu'elle pouvait, que ça irait, que le corps suivrait parce qu'il avait toujours suivi.

— Tu n'en sais rien, dis-je.

— Je sais ce que mon corps peut faire.

Cette phrase-là.

Elle n'était pas arrogante.

Pas vraiment.

Elle était construite sur des années de pratique, d'entraînements, de réflexes, de fatigue traversée, de limites repoussées assez souvent pour finir par ressembler à des suggestions.

Je le compris.

Et ça ne me rassura pas.

— Justement, dit son père.

Liora lui lança un regard.

— Pas maintenant.

— Si. Maintenant.

La mère de Liora intervint doucement :

— On va chercher de quoi monter correctement.

— Le temps qu'on cherche, il peut tomber.

— Le temps que tu grimpes trop vite aussi, dit son père.

Elle inspira brusquement.

Je vis que la phrase l'avait touchée.

Trop directement.

Pas parce qu'elle était injuste.

Parce qu'elle ne l'était pas assez.

Eugène bougea.

Tout le monde se retourna.

Il sortit légèrement la tête de derrière le tuyau, posa une patte sur la partie plate, hésita, puis recula.

— Non non non, soufflai-je.

Comme si le chat allait comprendre le concept de négation répétée en situation verticale.

Liora fit un pas.

— Il faut faire quelque chose.

— On fait quelque chose, dis-je.

— Non, on regarde.

Je me tournai vers elle.

Il y avait encore la dispute dans sa voix.

Pas la même.

Pas l'exposition. Pas le mail.

Mais la même racine.

Moi qui voulais tenir l'espace.

Elle qui ne supportait pas l'immobile quand quelqu'un avait mal.

Même si ce quelqu'un était un chat obèse coincé derrière un conduit et qu'il n'avait pas mal.

— Chercher une méthode, c'est faire quelque chose, dis-je.

— Pas assez vite.

— Pour toi.

Elle ouvrit la bouche.

La referma.

La mère de Liora se baissa pour reprendre le bol de croquettes.

— J'essaie par l'autre côté.

Elle contourna doucement le muret, secouant à peine le bol.

Le père sortit son téléphone.

— J'appelle le gardien.

Enfin.

Décision stable.

Adulte.

Appropriée.

Il composa un numéro.

Silence.  
— Répondeur.  
Très bien.  
La stabilité venait de raccrocher.  
Liora leva les yeux vers le toit.  
Je la vis changer avant qu'elle bouge.  
Son corps prit une décision.  
Pas son visage.  
Son corps.  
— Liora, non.  
Trop tard.  
Elle avait déjà posé un pied sur le bas du muret.  
— Je monte juste là.  
— Descends.  
— Je regarde seulement.  
Son père fit deux pas.  
— Liora.  
— Je suis stable.  
Elle attrapa la grille métallique d'une main.  
Sa chaussure trouva un appui entre deux pierres.  
Le mouvement était fluide.  
Trop fluide.  
C'était ça, le problème.  
Elle ne grimpait pas comme quelqu'un qui prend un risque.  
Elle grimpait comme quelqu'un qui accomplit un geste connu.  
Un geste presque ordinaire.  
Sa manche remonta un peu sur son avant-bras.  
Ses doigts se serrèrent sur la grille.  
Le tissu de son pantalon frotta contre le mur.  
Son pied gauche se plaça sur une saillie minuscule que je n'aurais même pas appelée un appui.  
— Liora, descends, dit son père.  
Cette fois, sa voix trembla.  
Très légèrement.  
Elle ne répondit pas.  
— Je le vois mieux d'ici, dit-elle.  
Elle était sur le muret maintenant, à hauteur du rebord du local.  
Pas encore sur le toit.  
Pas tout à fait.  
Juste assez haut pour que mon corps entier refuse la scène.  
Je calculai trop tard.  
La hauteur. La distance.  
Le sol dur. L'angle de sa cheville.  
Le rebord humide.  
La lampe dans ma main qui tremblait tellement que le faisceau passait de son épaule au mur, puis à Eugène, puis au vide.  
— Ne bouge pas trop vite, dis-je.  
Très utile.  
Dire ça à Liora revenait probablement à conseiller à la pluie de tomber avec modération.

Mais elle hocha la tête.

— Je sais.

Non.

Elle ne savait pas.

Ou elle savait autre chose.

Elle savait sa force.

Pas ce que la peur faisait aux gestes.

Elle tendit une main vers Eugène.

— Eugène... viens.

Sa voix était douce.

Trop douce pour ce qu'elle faisait avec son corps.

Eugène la regarda.

Je fus traversé par une pensée totalement absurde.

S'il venait vers elle, j'allais lui pardonner beaucoup de choses.

À lui.

À elle.

Peut-être même aux organisateurs d'exposition.

Eugène avança d'une patte.

Puis une autre.

Liora sourit.

Très peu.

— Voilà. Viens.

La mère de Liora secoua les croquettes depuis l'autre côté.

Le son monta jusqu'au toit.

Eugène hésita.

Il regarda Liora. Puis le bol.

Puis moi.

J'eus envie de lui promettre n'importe quoi.

Du thon.

Un coussin neuf.

Le droit temporaire de dormir sur mon clavier.

Une extension territoriale limitée.

Tout.

— Viens, dis-je.

Ma voix était ridicule.

Pleine.

Il avança encore.

Liora tendit un peu plus le bras.

— Je peux presque l'attraper.

— Ne l'attrape pas, dis-je.

— Je vais juste...

— Ne l'attrape pas.

Elle s'arrêta.

Ses doigts à quelques centimètres d'Eugène.

Il renifla sa main.

Bien sûr.

Le moment le plus délicat de notre semaine, et monsieur procédait à une vérification olfactive.

Puis Eugène fit ce que les chats font toujours quand plusieurs humains investissent toute leur stabilité émotionnelle dans une trajectoire simple.

Il changea d'avis.  
Brusquement.  
Il tourna sur lui-même, passa derrière le tuyau, glissa le long de la gaine, puis  
bondit sur une partie plus basse du toit.  
— Eugène !  
Tout se passa en fragments.  
Liora qui pivote.  
Son pied droit qui cherche un appui.  
Le vieux ballon qui roule sur le toit.  
Son père qui dit son prénom, plus fort.  
La main de Liora qui lâche la grille une seconde.  
Eugène qui descend d'un saut parfaitement maîtrisé sur la poubelle.  
Moi qui avance trop tard.  
Liora qui veut le suivre du regard.  
Sa chaussure gauche qui glisse.  
Le bruit sec de la semelle contre la pierre.  
Son corps qui bascule.  
Pas loin.  
Pas comme dans un film.  
Pas assez pour que le monde ralentisse vraiment.  
Juste une erreur.  
Un mauvais angle.  
Une seconde humaine.  
Elle tenta de se rattraper à la grille.  
Sa main accrocha le métal.  
Son pied droit descendit vers le sol.  
Mais trop vite.  
Trop tordu.  
Sa cheville plia.  
Un son sortit de sa bouche.  
Pas un cri complet.  
Un son court, étranglé.  
Elle tomba sur le côté, genou contre la dalle, main encore agrippée au mur.  
Je fus près d'elle sans comprendre comment.  
— Liora.  
Son prénom était sorti de moi.  
Pas fort.  
Pas doux.  
Nu.  
Son père arriva presque en même temps.  
— Liora !  
— Ça va, dit-elle immédiatement.  
Évidemment.  
Évidemment.  
Elle était au sol, une main sur le mur, le visage blanc, et elle disait ça va.  
Je détestai cette phrase avec une violence immédiate.  
— Ne bouge pas, dis-je.  
— Ça va.  
— Ne bouge pas.  
Elle me regarda.

Ses yeux étaient brillants.

De douleur.

De colère.

Des deux.

— C'est rien. J'ai juste mal posé.

— Tu viens de tomber.

— Pas vraiment.

Je la fixai.

— Pas vraiment ?

Très bien.

Ma voix venait de passer dans une zone nouvelle.

Trop calme.

Beaucoup trop.

Liora tenta de ramener sa jambe sous elle.

Son visage se contracta.

Elle s'arrêta.

Le silence qui suivit fut beaucoup plus fort que n'importe quel cri.

Son père s'accroupit à côté d'elle.

— Où ?

— Cheville.

— Quelle cheville ?

— Gauche.

— Tu peux bouger les orteils ?

— Papa.

— Réponds.

Elle ferma les yeux.

Bougea légèrement le pied.

Son visage se crispa.

— Oui.

Sa mère arriva avec la serviette et le bol de croquettes.

Et Eugène.

Parce que, pendant que Liora venait de tomber, Eugène avait tranquillement sauté de la poubelle au sol, puis s'était approché du bol comme si toute cette opération avait toujours eu pour but d'organiser un service en extérieur.

Il mangeait.

Il mangeait.

Je regardai mon chat.

Puis Liora au sol.

Puis mon chat.

Une partie de mon cerveau nota que l'humeur existait encore quelque part, mais très loin, dans une pièce fermée à clé.

— Il est là, dit la mère de Liora doucement.

Je n'arrivai pas à répondre.

Eugène leva la tête, des miettes de croquettes près des moustaches.

Aucun remords.

Aucune conscience.

Aucune participation morale.

Son père enleva sa veste et la posa derrière Liora pour qu'elle puisse s'appuyer.

— Ne mets pas de poids dessus.

— Je sais.

— Tu ne savais pas il y a trente secondes.  
Elle lui lança un regard.  
Puis détourna les yeux.  
Sa respiration était rapide.  
Elle essayait de la contrôler.  
On voyait l'effort.  
C'était nouveau.  
Ou plutôt, c'était la première fois que son corps refusait de couvrir son discours.  
La mère de Liora me tendit le bol.  
— Aurèl, prenez Eugène.  
Je bougeai enfin.  
Je m'approchai du chat.  
— Viens ici.  
Ma voix tremblait encore.  
Eugène se laissa attraper avec une facilité scandaleuse.  
Comme s'il n'avait jamais envisagé de fuir.  
Comme si nous étions les personnes bizarres dans cette histoire.  
Je le pris contre moi.  
Il était chaud.  
Lourd.  
Réel.  
Son cœur battait contre mon avant-bras.  
Le soulagement revint.  
Puis se heurta immédiatement à Liora, assise par terre, une main serrée autour  
de sa cheville.  
Je ne pouvais pas le recevoir entièrement.  
Pas maintenant.  
Eugène était vivant.  
Et Liora avait mal.  
Les deux informations refusaient de tenir dans le même endroit.  
— Tu peux te lever ? demanda son père.  
— Oui.  
— Sans appuyer ?  
Elle répondit trop vite.  
— Oui.  
— Liora.  
— Je peux.  
Elle posa une main sur le mur, l'autre sur le bras de son père, et essaya de se  
redresser.  
Elle réussit presque.  
Puis son pied gauche toucha le sol.  
Son visage se vida.  
Pas longtemps.  
Une seconde.  
Mais je la vis.  
Elle se rassit immédiatement, malgré elle.  
Et là, enfin, elle ne dit rien.  
C'était le pire.  
Je resserrai Eugène contre moi.  
Il ronronna.

Bien sûr.  
Très bon timing.  
— C'est probablement une entorse, dit sa mère.  
Voix calme. Pratique.  
— Il faut de la glace.  
— Je n'ai pas besoin de glace, dit Liora.  
— Si, répondit sa mère.  
— Je dois juste marcher un peu.  
— Non, dit son père.  
— Je connais mon corps.  
Cette fois, je ris.  
Pas vraiment un rire.  
Quelque chose de sec.  
Très moche.  
Tout le monde me regarda.  
Liora surtout.  
Je la fixai.  
— Tu connaissais aussi le muret.  
Sa bouche s'entrouvrit.  
Puis se referma.  
La phrase avait été trop dure.  
Je le sus immédiatement.  
Je ne la repris pas.  
Pas encore.  
La peur n'était pas assez loin de ma peau.  
Son père me regarda aussi, mais il ne dit rien.  
Peut-être parce qu'il pensait la même chose.  
Peut-être parce qu'il voyait que je n'étais pas en train de lui faire la leçon.  
J'étais en train de tenir un chat vivant contre moi pour ne pas trembler.  
Liora détourna les yeux.  
— Je voulais aider.  
Sa voix était basse.  
Pas défensive cette fois.  
Ou moins.  
Je fermai les yeux une seconde.  
Voilà.  
Le problème était là.  
Elle voulait aider.  
C'était vrai.  
C'était entièrement vrai.  
Et c'était exactement pour ça que j'étais furieux.  
Parce qu'elle n'avait pas grimpé pour briller.  
Elle n'avait pas grimpé pour prouver qu'elle avait raison.  
Elle avait grimpé parce qu'elle avait vu ma peur et qu'elle avait voulu l'arrêter  
avec son corps.  
Comme elle arrêta tout.  
Vite. Fort.  
En se mettant au milieu.  
Je rouvris les yeux.  
— Je sais.

Elle leva la tête.

Je continuai, plus bas :

— C'est ça qui me rend malade.

Elle ne répondit pas.

Sa mère se leva.

— On rentre. Maintenant.

— Chez nous, dit son père.

— Le studio est plus près, dis-je.

Les mots sortirent avant réflexion.

Tout le monde me regarda.

Je détestai immédiatement être devenu une personne proposant son appartement dans une situation familiale.

Mais c'était vrai.

Mon studio était à cinq étages par l'ascenseur ou l'escalier, mais plus proche de la porte de l'immeuble que leur appartement dans la logique du trajet depuis la cour ? Non.

Absurde.

En fait, ce n'était pas plus proche.

Pas du tout.

Mon cerveau venait d'inventer une géographie affective.

Très bien.

Je repris :

— Enfin... il y a de la glace chez moi. Et Eugène doit être remis à l'intérieur. Mais vous avez aussi de la glace. Probablement. Vous êtes une famille fonctionnelle.

Silence.

La mère de Liora me regarda.

Puis, contre toute attente, sourit très légèrement.

— Nous avons de la glace.

— Oui. Bien sûr.

— Mais votre appartement est juste à côté.

— Oui.

— Et elle peut s'asseoir chez vous le temps qu'on voie si elle peut monter chez nous ensuite.

Le père de Liora sembla sur le point de protester.

Puis il regarda sa fille.

Puis sa cheville.

— Très bien.

Liora leva les yeux.

— Je peux marcher.

Trois voix répondirent en même temps :

— Non.

La mienne aussi.

Trop vite.

Elle me regarda.

Je ne retirerai pas le mot.

Pas cette fois.

— Tu ne peux pas toujours réparer les choses en montant plus vite que les autres, dis-je.

La phrase tomba.

Plus doucement que prévu.

Plus lourdement aussi.

Liora resta immobile.

Son visage changea.

Pas seulement blessée par la cheville.

Touchée ailleurs.

Je regrettai la phrase et la gardai en même temps.

Elle était injuste par la forme. Juste par le centre.

Combinaison détestable.

— Je ne voulais pas te faire peur, dit-elle.

Je regardai Eugène.

Puis elle.

— Trop tard.

Elle baïssa les yeux.

Son père passa un bras sous le sien.

— On se lève lentement. Pas d'appui à gauche.

— Papa, je peux...

— Pas de négociation.

La mère de Liora plia la serviette, récupéra le bol, puis me tendit la boîte de maquereau.

— Gardez ça pour l'attirer si besoin.

— Maintenant qu'il est dans mes bras ?

Elle regarda Eugène, qui essayait déjà de tourner la tête vers l'odeur.

— Surtout maintenant.

Je pris la boîte d'une main maladroite, Eugène dans l'autre bras.

Liora se redressa avec l'aide de son père.

Elle fit un petit saut sur son pied droit.

Son visage resta fermé.

Trop fermé.

Elle avait mal.

Elle essayait de faire comme si la douleur était un détail logistique.

Son corps, heureusement, commençait à trahir la version officielle.

Nous traversâmes la cour très lentement.

C'était étrange de voir Liora aller lentement.

Pas ralentir par choix.

Ralentir par obligation.

Chaque mouvement semblait lui coûter plus que la douleur. Son père la soutenait d'un côté. Sa mère marchait de l'autre, prête à intervenir. Moi, je suivais avec Eugène contre moi, inutile et nécessaire à la fois.

Le chat ronronnait encore.

Liora l'entendit.

Elle tourna la tête.

— Sérieusement ?

— Oui, dis-je.

— Il ronronne ?

— Il pense que c'était une sortie réussie.

Un rire minuscule lui échappa.

Puis elle grimaça aussitôt.

— Ne me fais pas rire.

— Je n'avais pas prévu.

— Tu as une tête qui peut faire rire toute seule.

— Merci.

— Ce n'était pas une insulte.

— Très rassurant.

Son père nous lança un regard.

Pas exactement sévère. Épuisé.

Peut-être un peu soulagé aussi.

— Nous pouvons éviter les conversations absurdes pendant qu'elle boite ?

— C'est ma méthode antidouleur, dit Liora.

— Elle ne fonctionne pas.

— Un peu.

— Non.

La mère de Liora appuya sur le bouton de l'ascenseur.

Nous attendîmes.

Le hall était trop éclairé.

Tout avait l'air banal maintenant.

Boîtes aux lettres.

Plantes en plastique.

Affiche de copropriété rappelant que les encombrants ne se déposaient pas dans le local poubelles.

Il y avait quelque chose d'indécent dans le fait que les immeubles continuent à ressembler à des immeubles après une peur.

L'ascenseur arriva.

Petit.

Évidemment.

Nous entrâmes avec une coordination douteuse.

Le père de Liora soutenant Liora.

Sa mère avec le bol et la serviette.

Moi avec Eugène.

Eugène avec aucune conscience spatiale.

Il tenta de poser une patte sur mon épaule pour voir le tableau des boutons.

— Non, murmurai-je.

Il insista.

— Pas maintenant.

Liora souffla.

— Il veut peut-être choisir l'étage.

— Il a déjà choisi assez de choses ce soir.

Elle baissa les yeux vers sa cheville.

— Oui.

Silence.

L'ascenseur monta.

Premier. Deuxième. Troisième.

Le bruit mécanique semblait trop fort.

Je regardai Liora dans le miroir piqué au fond de la cabine.

Erreur.

Nos regards se croisèrent dans le reflet.

Pas longtemps.

Assez.

Elle avait les yeux brillants.

Pas de larmes franches.

Mais quelque chose tremblait dans son visage, et ça n'avait rien à voir avec l'exposition.  
Ou peut-être que si.  
Peut-être que tout se touchait.  
Le mail. Le muret.  
Le refus d'attendre. L'envie d'aider.  
Le corps qui va plus vite que le reste.  
Moi qui demande une seconde.  
Elle qui entend une fuite.  
Elle qui grimpe.  
Moi qui panique.  
Cinquième.  
Les portes s'ouvrirent.  
Le couloir nous reçut.  
Ma porte était toujours entrouverte.  
Très bien.  
Excellent propriétaire animalier.  
Studio ouvert, chat disparu, voisine blessée.  
Dossier complet.  
Nous entrâmes chez moi.  
Lapin était toujours dans son coin.  
Il leva la tête.  
Vit cinq humains ou presque, un chat récupéré, un bol de croquettes, une serviette, une atmosphère dramatique.  
Il recula immédiatement dans son abri.  
Réaction saine.  
Je déposai Eugène au sol.  
Erreur.  
Il tenta aussitôt de retourner vers la porte.  
Je le rattrapai par réflexe.  
— Non.  
Cette fois, tout le monde le dit avec moi.  
Eugène s'immobilisa.  
Surpris, peut-être, par la première décision collective cohérente de la soirée.  
Je le déposai dans la salle de bain et fermai la porte.  
Provisoirement.  
Très provisoirement.  
Il miaula aussitôt derrière.  
Scandalisé.  
— Plaignez-vous, dis-je à travers la porte. Vraiment. Vous avez beaucoup souffert.  
Liora était assise sur mon canapé.  
Son père l'avait aidée à s'installer, jambe allongée sur un coussin. Sa mère avait déjà retiré sa chaussure avec précaution. La chaussette suivit.  
La cheville était gonflée.  
Pas énormément.  
Mais trop.  
Liora regarda ailleurs.  
— C'est moche ? demanda-t-elle.  
Sa mère toucha doucement autour.  
— Ce n'est pas catastrophique.

— Donc c'est moche.  
— C'est gonflé.  
— Maman.  
— Oui, c'est un peu moche.  
Liora ferma les yeux.  
— Super.  
Son père se redressa.  
— Il faudra consulter si la douleur ne diminue pas, et pas d'entraînement tant que...  
— Non.  
Un mot. Immédiat.  
Elle rouvrit les yeux.  
— Non, je ne peux pas arrêter.  
Personne ne parla.  
Voilà.  
Nous y étions.  
Pas la chute. Pas seulement.  
La conséquence.  
Son corps comme outil. Son corps comme preuve.  
Son corps comme endroit où elle plaçait son assurance quand tout le reste allait trop vite.  
— Liora, dit sa mère.  
— Le championnat approche.  
— Justement.  
— Je ne peux pas débarquer en ayant raté une semaine.  
— Tu ne vas pas courir demain sur une cheville gonflée.  
— On ne sait pas encore si elle sera gonflée demain.  
Son père regarda sa cheville.  
— Elle est gonflée maintenant.  
— Merci pour l'observation, papa.  
— Je t'en prie.  
Elle passa une main sur son visage.  
Pour la première fois, elle eut l'air vraiment jeune.  
Pas faible. Pas petite.  
Juste brutalement ramenée à quelque chose qu'elle ne contrôlait pas.  
Je restai près de la cuisine, incapable de trouver ma place.  
Mon studio était plein.  
Plein de gens.  
Plein de peur retombée.  
Plein de Liora sur mon canapé, jambe tendue, mâchoire serrée.  
Je pris des glaçons dans le congélateur.  
Je les mis dans un torchon propre.  
Puis je regardai le torchon.  
Pas assez propre ?  
Très bien.  
Mon cerveau venait de vouloir relancer un cycle de lessive en pleine crise.  
Je pris un autre torchon.  
Même problème.  
La mère de Liora apparut à côté de moi.  
— Celui-là ira très bien.

Elle me le prit doucement des mains, comme si elle savait que j'étais sur le point d'entrer dans une impasse textile.

— Merci.

— Respirez, Aurèl.

Je la regardai.

Elle ne me donnait pas un conseil vague.

Elle constatait simplement un oubli fonctionnel.

J'inspirai.

Pas assez.

Elle retourna vers Liora avec la glace.

Je restai là une seconde.

Puis je vins près du canapé.

Pas trop près.

Liora posa la glace sur sa cheville.

Son visage se contracta.

— Ça va ? demanda son père.

— Oui.

Je la regardai.

Elle me vit.

— Quoi ?

— Rien.

— Dis-le.

— Non.

— Aurèl.

Mon prénom.

Encore.

Même blessée, même pâle, même furieuse contre sa propre cheville, elle réussissait à le dire comme une prise directe.

Je baissai les yeux vers sa jambe.

— Arrête de dire ça va quand ça ne va pas.

Le silence tomba.

Dense.

Liora fixa la glace.

— C'est une habitude.

— Mauvaise.

— Tu en as aussi.

— Beaucoup.

— Voilà.

— Celle-là, elle est mauvaise quand même.

Elle releva les yeux.

On aurait pu repartir.

Se disputer.

Faire du mal proprement, avec des phrases exactes.

Mais elle était sur mon canapé, une cheville gonflée dans un torchon, et Eugène miaulait derrière la porte de la salle de bain comme un acteur secondaire contestant son temps de scène.

Alors elle ne répondit pas.

Pas vraiment.

Elle dit seulement :

— Je voulais qu'il arrête de te faire peur.

Cette phrase-là.  
Elle trouva un endroit précis.  
Très mauvais. Très tendre.  
Je m'assis sur la table basse, face à elle.  
Son père était juste là.  
Sa mère aussi.  
Aucun romantisme possible.  
Heureusement.  
Ou pas.  
— Il a arrêté.  
Elle eut un rire sans souffle.  
— Pas grâce à moi.  
Je pensai au toit.  
À sa main tendue.  
À Eugène qui avait bougé parce qu'elle était montée.  
À Eugène qui était descendu parce que tout le monde l'appelait, parce que les croquettes existaient, parce qu'il avait soudain décidé que l'aventure était terminée.  
— Un peu, dis-je.  
Elle me regarda.  
— Pas assez pour justifier ça.  
Je désignai sa cheville.  
Elle suivit mon regard.  
— Non.  
Le mot était petit.  
Presque inaudible.  
Mais il était là.  
Son père posa une main sur son épaule.  
Pas longtemps.  
Elle ne se dégagea pas.  
La mère de Liora se leva.  
— Je vais chercher une bande et un anti-inflammatoire chez nous. Vous restez ici deux minutes ?  
— Bien sûr, dit son père.  
— Je viens, dit-il aussitôt.  
— Non. Reste avec elle.  
Il hésita.  
La regarda.  
Puis hocha la tête.  
— D'accord.  
Elle sortit du studio.  
La porte se referma doucement.  
Derrière la salle de bain, Eugène gratta.  
Une fois. Deux fois.  
Très offensé.  
— Il a vraiment une conscience morale extrêmement limitée, dit le père de Liora.  
Je tournai la tête vers lui.  
Surpris.  
Puis je compris qu'il venait peut-être de faire une blague.  
Dans son registre.

Formel.

Mesuré.

Presque invisible.

— Oui, dis-je. Mais il compense par une grande constance.

Liora souffla un rire.

Son père aussi.

À peine.

La scène était absurde.

Eugène sain et sauf dans ma salle de bain.

Demitrius réfugié dans son abri.

Liora blessée sur mon canapé.

Son père debout au milieu de mon studio, veste pleine de poussière, regard fixé sur une cheville gonflée comme s'il pouvait la convaincre de désenfler.

Moi, assis sur ma table basse, encore secoué par deux peurs successives qui n'avaient pas demandé l'autorisation de cohabiter.

Personne n'avait gagné.

Pas Eugène, malgré son air de prisonnier politique derrière la porte.

Pas Liora, qui regardait sa cheville comme une trahison personnelle.

Pas moi, qui avais récupéré mon chat et perdu quelque chose de beaucoup plus simple.

La possibilité de faire semblant que Liora tombait dans une catégorie pratique.

Voisine.

Fille d'à côté.

Allergique à mon chat.

Personne qui parlait trop vite.

Plus maintenant.

J'avais eu peur de la voir tomber.

Pas une peur théorique.

Pas une phrase.

Une peur qui avait traversé mon corps avant la pensée.

Et maintenant qu'elle était assise là, vivante, blessée, en train de minimiser moins bien que d'habitude, je ne savais pas quoi faire de cette information.

Alors je restai.

Je regardai la glace fondre lentement dans le torchon.

Liora regardait la porte de la salle de bain.

Son père regardait Liora.

Demitrius ne regardait personne, par prudence.

Et dans mon studio, au milieu du désordre, de la poussière, des croquettes et des phrases trop récentes, tout le monde semblait attendre que quelque chose redescende.

## Chapitre 20

### *Ne rien faire*

La poche de froid commença à fondre beaucoup trop vite.

Je la regardai comme si elle venait personnellement de trahir le protocole.

Le torchon était humide.

La table basse avait reçu deux gouttes d'eau.

Liora était assise sur mon canapé, jambe allongée, cheville emballée dans du froid, et elle fixait le plafond avec l'expression concentrée de quelqu'un qui essayait de ne pas exister dans la position la moins naturelle possible pour elle.

Ne rien faire.

Même son corps semblait trouver ça offensant.

Son père était debout près de la fenêtre, téléphone en main, probablement en train d'évaluer toutes les options allant de « mettre de la glace » à « rédiger un rapport complet sur l'usage irresponsable des murets en copropriété ».

Sa mère était revenue de chez eux avec une bande, une petite trousse de premiers soins, deux comprimés emballés, et une efficacité calme qui donnait envie de lui confier spontanément des crises beaucoup plus anciennes.

Eugène, enfermé dans la salle de bain, miaulait régulièrement.

Pas de détresse.

De protestation.

Il venait d'être retrouvé, nourri, porté, sauvé, réinstallé dans son territoire, puis privé de salon pendant plus de quatre minutes et demie.

Situation intolérable.

— Il va finir par arracher la porte, dit Liora.

Sa voix était presque normale.

Trop normale.

Je regardai sa cheville.

— Lui, non.

— Tu es sûr ?

— Il n'a pas ce niveau d'engagement physique.

Derrière la porte, Eugène gratta.

Une fois.

Très exactement au bon moment.

Liora tourna la tête vers moi.

— Il t'a entendu.

— Il aime me contredire.

— Je respecte.

— Évidemment.

Elle sourit.

Puis son visage se crispa un peu, comme si même sourire déplaçait quelque chose jusqu'à sa cheville.

Elle détourna les yeux aussitôt.

Je le vis.

Bien sûr.

J'aurais préféré être quelqu'un qui voyait moins de choses quand elles faisaient mal.

Sa mère s'assit sur la table basse, de l'autre côté de sa jambe, avec la trousse ouverte sur les genoux.

— On va garder le froid encore un peu. Ensuite je mets une bande légère. Pas serrée.

— Je peux le faire, dit Liora.

— Non.

Cette fois, sa mère ne leva même pas les yeux.

Liora ouvrit la bouche.

La referma.

Regarda son père.

Mauvais choix stratégique.

— Ta mère a raison, dit-il.

— Je n'ai encore rien dit.

— Tu allais dire que tu sais bander une cheville.

— Je sais bander une cheville.

— Pas la tienne dans cette position.

— C'est techniquement possible.

— Techniquement, tu es tombée d'un muret il y a vingt minutes.

Elle se tut.

La phrase resta dans le studio.

Factuelle. Le pire genre.

Je me levai trop vite.

— Eau, dis-je.

Tout le monde me regarda.

Très bien.

J'avais annoncé « eau » comme un concept philosophique.

— Tu veux de l'eau ?

Liora hocha la tête.

— Oui. Merci.

Je pris un verre propre, le rinçai quand même, le remplis trop, en renversai sur le plan de travail, essayai, puis le posai près d'elle.

Ensuite je le déplaçai de trois centimètres.

Puis encore de deux.

Liora suivit le mouvement avec les yeux.

— Tu places ce verre selon les règles d'un rite ancien ?

— Oui.

— D'accord.

— Ne perturbe pas le rite.

— Pardon.

Sa mère sourit un peu.

Son père non.

Mais son visage s'était légèrement défait.

Il n'avait plus l'air d'un homme face à un incident.

Il avait l'air d'un homme face à sa fille qui avait mal.

C'était plus lourd.

Je pris un coussin derrière moi.

— Tu veux le relever un peu ?

— Quoi ?

— La cheville. Enfin, le pied. Enfin, tout ce membre inférieur problématique.

— Mon membre inférieur te remercie.

— Il a une façon étrange de le montrer.

Elle souffla par le nez.

Je glissai le coussin sous son mollet avec une prudence excessive.

Je ne la touchai presque pas.

Son père regardait mes mains.

Ce qui était entièrement normal.  
Et extrêmement perturbant.  
— Là ?  
— Oui.  
— Pas trop haut ?  
— Aurèl.  
— Oui ?  
— Tu peux lâcher le coussin.  
Je baissai les yeux.  
J'avais encore la main dessous.  
— Oui.  
Le coussin resta en place.  
Victoire logistique.  
Lapin sortit lentement le nez de son abri.  
Il regarda la scène.  
Liora le vit immédiatement.  
— Oh, Demitrius.  
— Ne l'appelle pas trop.  
— Pourquoi ?  
— Il est déjà en train de reconsidérer toute son existence.  
Demitrius avança de deux centimètres.  
Puis recula.  
Choix rationnel.  
— Désolée, Demitrius, murmura Liora.  
— Il accepte tes excuses à moyen terme.  
— C'est déjà beaucoup.  
Eugène miaula encore depuis la salle de bain.  
Plus fort.  
Liora tourna la tête.  
— Tu peux peut-être le laisser sortir ?  
— Il va venir sur toi.  
— Je peux éviter de le toucher.  
— Tu viens de tomber d'un muret pour lui. Tes capacités d'évitement sont discutables.  
Elle me regarda.  
La phrase aurait pu être drôle.  
Elle l'était presque.  
Puis elle ne le fut plus.  
Je regrettai immédiatement.  
— Pardon.  
Liora secoua la tête.  
— Non. C'est vrai.  
Le mot tomba doucement.  
C'était peut-être le premier vrai signe que la chute l'avait atteinte ailleurs que dans la cheville.  
Sa mère retira la poche de froid pour regarder.  
La cheville avait gonflé davantage.  
Pas énormément.  
Assez pour que tout le monde le remarque.  
Liora le remarqua aussi.

Son visage ne bougea pas.

Trop immobile.

— C'est pas si terrible, dit-elle.

Personne ne répondit.

Très bon groupe.

Sa mère remit le froid.

— On va surveiller. Tu ne poses pas le pied ce soir.

— Ce soir ?

— Ce soir.

— Et demain ?

— Demain, on verra.

— J'ai entraîné.

Son père inspira.

Sa mère posa une main sur la poche de froid pour la maintenir.

— Tu n'as pas entraîné demain, Liora.

— Si.

— Non.

— Maman.

— Tu as peut-être une entorse. Tu n'as pas entraîné demain.

Liora regarda la fenêtre.

Puis le tapis.

Puis la porte de la salle de bain où Eugène venait de gratter à nouveau.

Elle cherchait une sortie.

Pas forcément physique.

— C'est ridicule, dit-elle.

— C'est une blessure, dit sa mère.

— Justement. C'est ridicule de se blesser comme ça.

Son père répondit trop vite :

— Oui.

— Papa.

Il se reprit.

— Ce n'était pas prudent. Mais tu n'es pas ridicule.

Elle ne répondit pas.

Je restai près de la cuisine, les mains inutiles.

Je voulais faire quelque chose.

Changer la poche de froid. Déplacer un coussin.

Donner de l'eau. Réparer le muret.

Remonter le temps.

Mettre Eugène dans une boîte en carton avant qu'il décide de devenir un événement communautaire.

Aucune de ces options n'était disponible.

Sa mère finit par se lever.

— On te laisse ici encore dix minutes, le temps que le froid fasse effet. Après, on rentre doucement.

Liora redressa la tête.

— Je peux rentrer maintenant.

— Non.

— Je suis littéralement à deux portes.

— Et tu es littéralement incapable de marcher sans grimacer.

— J'ai grimacé une fois.

Son père la regarda.

— Quatre.

Elle ouvrit la bouche.

— Depuis qu'on est remontés, précisa-t-il.

Elle le fixa.

— Tu comptes mes grimaces ?

— Oui.

— C'est extrêmement bizarre.

— C'est être parent.

— C'est extrêmement bizarre.

Il eut presque un sourire. Presque.

Sa mère rangea la trousse.

— Je vais préparer ton lit et ramener une autre poche de froid. Ton père m'aide deux minutes.

— Je peux rester seule.

Les trois adultes dans la pièce, malheureusement moi inclus dans cette catégorie, la regardèrent.

Elle leva les yeux au plafond.

— Je ne vais pas escalader ton canapé, Aurèl.

— Je préfère ne pas exclure d'hypothèses.

Son père regarda Liora, puis moi.

Le genre de regard qui contenait une décision, une évaluation, et peut-être une annexe.

— Vous restez avec elle ?

— Oui.

— Si elle essaie de se lever...

— Je ne suis pas un colis, dit Liora.

— Si elle essaie de se lever, répéta son père avec une maîtrise familiale parfaite.

— Je lui dis non.

Le mot sortit simplement.

Son père hocha la tête.

— Bien.

Liora me fixa.

— Traître.

— Sur ce point, oui.

Sa mère passa une main dans les cheveux de Liora.

Geste bref.

Habitué.

Liora ne se dégagea pas.

Avant de sortir, son père regarda vers la salle de bain.

Eugène miaula.

— Ce chat a une capacité remarquable à créer de l'organisation collective.

— C'est son seul talent stable.

— Gardez-le à l'intérieur.

— Je compte le faire entrer dans un programme de réinsertion.

Il me regarda.

Puis, contre toute attente :

— Sévère, le programme.

Liora éclata presque de rire.

Puis se retint à cause de sa cheville.

— Papa vient de faire une blague.

— J'ai toujours fait des blagues.

— Non.

— Tu ne les comprends pas toujours.

— Parce qu'elles ressemblent à des mises en demeure.

Il sortit avec sa mère.

La porte se referma.

Le studio devint plus grand.

Pas vide.

Plus grand.

Comme si la présence des parents avait maintenu les murs dans une forme sociale, et qu'une fois partis, tout retrouvait son échelle réelle.

Un canapé. Une lampe.

Et une fille blessée.

Moi debout près de la cuisine, incapable de décider si mes mains devaient rester visibles.

Eugène dans la salle de bain.

Demitrius dans son abri.

Le torchon humide. La poche de froid. Le verre d'eau.

Le silence ne savait pas encore ce qu'il était autorisé à devenir.

Liora posa la tête contre le dossier du canapé.

— Bon.

— Bon.

— Situation très maîtrisée.

— Complètement.

Elle tourna la tête vers moi.

— Tu peux respirer, tu sais.

— Je respire.

— Non.

— Je le fais de manière discrète.

— Tu as l'air d'une personne qui attend le résultat d'un examen médical sur une plante verte.

Je baissai les yeux vers la plante près de la fenêtre.

— Elle a déjà survécu à pire.

— Moi aussi.

La phrase était sortie trop vite.

Elle la regretta peut-être.

Pas parce qu'elle était fausse.

Parce qu'elle montrait plus qu'elle ne voulait.

Je m'approchai du canapé.

— Tu as mal ?

Elle haussa une épaule.

— Ça va.

Je la regardai.

Elle me regarda.

— D'accord, dit-elle. Mauvaise réponse.

— Un peu.

— J'ai mal. Mais pas énormément.

— Sur dix ?

— Tu fais vraiment ça ?

— Je peux faire un formulaire plus complet si tu préfères.

— Six. Peut-être sept quand je bouge.

— Alors ne bouge pas.

— Solution innovante.

— Merci.

Je récupérai la poche de froid.

— Je vais changer le torchon.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Il est trempé.

— Ce n'est pas grave.

— Liora.

— D'accord. Change le torchon. Sauve le mobilier.

Je pris un torchon sec, enroulai la poche dedans, puis la reposai sur sa cheville.

Mes doigts frôlèrent sa peau.

Elle inspira.

Je retirai ma main immédiatement.

— Désolé.

— C'est froid.

— Oui.

— Pas toi.

Très bien.

Information absurde.

Inutile.

Mon cerveau la stocka avec un soin excessif.

Je m'assis sur la table basse, comme avant.

Elle regarda la salle de bain.

— Tu peux le laisser sortir. Vraiment.

— Il va venir sur toi.

— Tu peux l'empêcher.

— Liora, j'ai perdu toute crédibilité en matière de contrôle félin.

— Il t'écoute, parfois.

Derrière la porte, Eugène miaula encore.

— Nous avons une relation fondée sur l'illusion.

— Ouvre-lui.

Je me levai.

— Tu ne le touches pas.

— Oui.

— Même s'il fait sa tête.

— Quelle tête ?

Je la regardai.

— Tu sais très bien.

Elle sourit.

— Oui.

J'ouvris la porte de la salle de bain.

Eugène sortit avec la lenteur offensée d'un aristocrate injustement détenu.

Il me passa devant sans me regarder, puis alla directement vers Liora.

Bien sûr.

Je me plaçai entre lui et le canapé.

— Non.

Eugène s'arrêta.

Me regarda.

Regarda Liora.

Puis tenta de contourner par la gauche.

Je tendis le pied.

Il contourna par la droite.

— Eugène.

Il s'assit à trente centimètres du canapé.

Pile à la limite acceptable.

Il avait parfaitement compris.

Et il trouvait ça injuste.

Liora baissa la voix.

— Salut, criminel.

Il cligna des yeux.

— Ne l'encourage pas.

— Je lui fais juste constater son statut juridique.

— Il va plaider l'incompétence.

— Ça peut marcher ?

— Regarde-le.

Eugène se lécha une patte, longuement, comme si l'audience l'ennuyait.

Liora rit doucement.

Cette fois, elle ne grimaça pas.

Ou moins.

Le son resta dans le studio.

Il changea quelque chose de très discret.

Lapin sortit à nouveau le nez de son abri.

— Ton appartement est très vivant pour quelqu'un qui prétend aimer le calme, dit Liora.

Je regardai autour de moi.

Le canapé déplacé. La table basse de travers.

La poche de froid. Le verre d'eau.

Le chat coupable. Le lapin traumatisé.

La fille blessée.

— Il traverse une période.

— À cause de moi ?

Je m'arrêtai.

Elle avait dit ça sans sourire.

— À cause d'Eugène principalement.

— Aurèl.

Je baissai les yeux.

Ses doigts jouaient avec le bord du plaid que j'avais posé sur elle sans me souvenir exactement du moment.

— En partie, dis-je.

Elle hocha la tête.

Pas surprise.

Plutôt prête à recevoir le coup qu'elle s'était déjà donné.

— Je suis désolée.

Les mots vinrent doucement.

Dans le studio.

Au milieu du froid, de l'eau et du chat.

Je ne répondis pas tout de suite.

Je ne voulais pas d'une phrase préparée.

— Pour quoi ?

Elle eut un petit rire sans joie.

— Tu veux la liste ?

— Non.

— Si. Tu veux toujours les listes.

— C'est faux.

Elle me regarda.

— Tu as un carnet où tu as noté « capacité de saut supérieure aux prévisions » à propos d'Eugène.

Je me figeai.

— Comment tu sais ça ?

— Tu l'avais laissé ouvert une fois. Sur la table. La phrase était seule au milieu d'un schéma de balcon, c'était difficile à ignorer.

Je fermai les yeux une seconde.

— Très bien. J'aime parfois les listes.

— Voilà.

Son sourire s'effaça.

— Je suis désolée pour hier. Pour aujourd'hui. Pour le mail. Pour le muret. Pour ma manière de croire que si je fais quelque chose assez vite, ça compte comme aider.

Elle baissa les yeux vers sa cheville.

— Je voulais réparer.

Eugène se coucha au sol, à la limite.

Le menton sur ses pattes.

Toujours entre nous, mais d'une façon moins active.

— Réparer quoi ?

Liora respira.

Pas assez profondément.

Puis recommença.

Elle essayait.

Je le voyais.

— La dispute. Ton visage quand j'ai lu le mail. Le fait que je n'avais pas compris. Le fait que tu avais peur pour Eugène. Peut-être tout en même temps. Quand je t'ai vu dans le couloir, j'ai su que ce n'était pas l'exposition. Enfin... pas uniquement. Et après il y avait Eugène, et je pouvais faire quelque chose. Chercher. Descendre. Monter. Attraper. Peu importe. C'était mieux que rester là avec ce que j'avais raté.

Je restai immobile.

Il y avait dans sa voix quelque chose de nouveau.

Elle n'était pas devenue quelqu'un qui habitait le silence comme une pièce connue.

Elle luttait encore.

Mais elle ne fuyait pas la phrase.

— Je crois que j'ai confondu aider et faire à ta place, dit-elle.

La phrase tomba plus bas que les autres.

Elle ne me regarda pas en la disant.

Je fixai la poche de froid.

La condensation.

Le torchon.

La petite zone rouge près de l'os.

— Moi, je confonds parfois réfléchir et attendre que la situation disparaisse d'elle-même.

Elle releva les yeux.

— Parfois ?

— N'abusons pas de l'honnêteté.

Cette fois, elle sourit vraiment.

Petit. Mais vrai.

Je posai mes coudes sur mes genoux.

Mes mains étaient encore froides à cause de la poche.

— J'ai eu peur quand tu es montée.

— Je sais.

— Non.

Le mot sortit plus vite que prévu.

— Enfin, je crois que tu sais une partie. Mais moi non plus, je n'ai pas compris tout de suite. Quand Eugène était là-haut, j'avais peur pour lui. C'était simple. Terrible, mais simple. Il y avait un problème, un endroit, une solution à trouver.

Je passai une main sur mon visage.

— Et puis tu as mis le pied sur le muret.

Je revis la scène.

La manche. La grille. La semelle.

Le vide.

— Là, ça n'a plus été simple.

Liora me regardait sans parler.

— Je t'ai demandé d'attendre. Tu as dit que tu gérais. J'ai pensé à ta cheville, au sol, à ton championnat, à ton père derrière, à Eugène, à toi qui tombes. Je ne sais pas dans quel ordre.

Ma voix baissa.

— J'ai eu peur pour toi avant d'avoir le temps de décider si j'avais le droit d'avoir peur comme ça.

Silence.

Le studio sembla devenir très attentif.

Même Eugène ne bougea pas.

Ce qui était suspect.

Liora avala difficilement.

— Tu as le droit.

Je regardai mes mains.

— C'est nouveau.

— Quoi ?

— Avoir peur pour quelqu'un hors des catégories pratiques.

— C'est quoi, une catégorie pratique ?

— Voisine. Fille d'à côté. Personne allergique à mon chat. Personne qui parle trop vite près de ma table basse.

— Je parle normalement.

— Bien sûr.

Je la regardai.

Erreur.

Ses yeux étaient fatigués, brillants, et beaucoup plus proches qu'ils ne l'étaient réellement.

Ou bien c'était le studio qui s'était réduit.

— Je ne sais pas où te mettre.

La phrase sortit presque seule.

Liora resta immobile.

Puis elle répondit très bas :

— Tu n'es pas obligé de me ranger quelque part.

Évidemment.

Phrase simple.

Impossible.

Derrière nous, Eugène resta au sol.

Demitrius avait recommencé à manger.

Petit bruit sec.

Régulier.

Le monde reprenait par endroits.

Liora bougea légèrement.

Son visage se contracta.

— Tu as mal ?

— Six et demi.

— Très précis.

— Je fais un effort pour parler ta langue.

— Ma langue a des décimales ?

— Probablement.

Je me levai.

— Je vais remettre du froid.

— Tu viens de le faire.

— La poche chauffé.

— Tu l'as vérifiée il y a deux minutes.

— Tu veux que je ne fasse rien ?

Elle ouvrit la bouche.

La referma.

Puis sourit doucement.

— Touché.

Je pris une autre poche dans le petit congélateur, la frappai contre le bord du plan de travail pour détacher la glace interne.

Trop fort.

Toute la cuisine vibra.

Liora tourna la tête.

— Tu l'agresses ?

— Je négocie.

— Ça se passe mal ?

— Elle résiste.

Je l'enveloppai dans un torchon sec et revins.

En passant, je pris aussi un paquet de mouchoirs sur le bureau, sans savoir pourquoi.

Prévention générale.

Je reposai la nouvelle poche sur sa cheville.

Cette fois, elle ne dit pas que ce n'était pas nécessaire.

Elle serra simplement les dents une seconde.

Puis relâcha.

— Merci.

— De rien.

Je restai debout.

Elle leva les yeux vers moi.

— Tu peux t'asseoir.

— Je suis assis depuis une demi-heure.

— Tu es debout maintenant.

— Observation solide.

— Assieds-toi, Aurèl.

Je m'assis sur le sol, près du canapé, le dos contre le bord, pas trop près de sa jambe.

C'était plus simple.

Plus bas.

Moins médical.

Liora regarda le sommet de ma tête avec un angle probablement ridicule.

— Tu fais quoi ?

— Je m'assois.

— Par terre ?

— Oui.

— Tu sais qu'il y a des meubles ?

— Je connais le concept.

— Tu es étrange.

— Tu as grimpé sur un muret pour récupérer un chat qui est descendu parce qu'il avait faim.

— Il n'est pas descendu tout seul.

— Presque.

— Il est descendu parce que nous avons créé un environnement motivant.

— Très belle manière de dire « croquette ».

Elle rit.

Puis posa une main sur sa cheville.

Je me redressai.

— Ça va ?

Elle me regarda.

— Je suis en train de décider si je réponds bien ou honnêtement.

— Honnêtement.

— Ça lance un peu.

— Je peux appeler ta mère.

— Non.

Je la fixai.

Elle leva une main.

— Pas non parce que je minimise. Non parce qu'elle revient dans dix minutes et qu'il n'y a rien à faire de plus maintenant.

Je la regardai encore.

— D'accord.

Elle sembla presque surprise que j'accepte.

— Merci.

Le silence revint.

Moins raide.

Un silence avec une poche de froid, un chat allongé, un lapin qui mâchait, une lampe près de la bibliothèque, et Liora qui essayait de ne pas bouger toutes les trente secondes.

Elle tint deux minutes.

Peut-être.

Puis ses doigts tapotèrent le plaid.

Un. Deux.

Trois.

Elle s'arrêta.

Recommença.

Je tournai la tête.

Elle immobilisa sa main comme une enfant prise sur le fait.

— Désolée.

— Tu peux bouger les doigts.

— Merci pour cette autorisation généreuse.

— Pas la cheville.

— Je sais.

— Les doigts, oui.

— On devrait l'écrire.

— Je peux faire un tableau.

Elle sourit.

Puis son regard glissa vers la guitare posée près de la bibliothèque.

— Tu ne joues plus ?

La question arriva doucement.

Comme un fil trouvé dans la pièce.

Je suivis son regard.

— Si.

— Je t'entendais parfois.

Je restai immobile.

— À travers le mur ?

— Oui. Pas tout. Quelques accords. Souvent le soir.

— Je joue mal.

— Non.

— Tu es blessée, ton jugement est altéré.

— Peut-être. Mais non.

Je regardai la guitare.

Elle était là, à sa place.

Et moi, j'avais les mains vides.

Ce qui devenait difficile.

— Tu veux que je joue ?

Liora ne répondit pas immédiatement.

Elle regarda sa cheville.

Puis Eugène.

Puis moi.

— Oui. Mais pas pour remplir. Enfin... pas si tu n'as pas envie.

La précision me toucha.

Elle essayait de ne pas pousser.

Pas même une chanson.

Je me levai, pris la guitare, revins m'asseoir sur le bord de la table basse.

— Je ne promets rien.

— Je ne noterai pas.

— Dommage. J'avais préparé une fiche d'évaluation.

Elle s'installa un peu plus contre le dossier, sans déplacer sa jambe.

Je posai les doigts sur les cordes.

Je ne savais pas quoi jouer.

Donc je jouai la même chose que d'habitude.  
La mélodie incomplète.  
Quelques accords simples.  
Lents.  
Pas pour elle exactement.  
Pour que l'air arrête de trembler.  
Les premières notes sortirent trop hésitantes.  
Je recommençai. Plus bas.  
La guitare fit ce qu'elle faisait parfois, dans les bons soirs.  
Elle prit une partie du bruit intérieur et le transforma en quelque chose qui  
pouvait rester à l'extérieur de mon corps.  
Pas mieux. Moins serré.  
Liora ne parla pas.  
Pas une remarque. Pas une blague.  
Pas une question sur la fin du morceau.  
Elle écouta.  
Je le sentis avant de la regarder.  
Elle n'était pas immobile comme quelqu'un qui se force.  
Elle l'était comme quelqu'un qui reçoit quelque chose sans essayer de l'attraper.  
C'était nouveau.  
Ou je le voyais seulement maintenant.  
Je jouai le passage qui bloquait toujours.  
La transition manquante.  
Ce trou au milieu.  
D'habitude, je m'arrêtais là.  
Cette fois, je restai sur l'accord.  
Je le laissai durer.  
Puis je passai à un autre.  
Pas forcément le bon.  
Un autre.  
La mélodie continua un peu.  
Assez.  
Quand les dernières notes moururent, le studio ne redevint pas vide.  
Il garda une vibration basse.  
Liora avait les yeux posés sur mes mains.  
— C'est là que tu t'arrêtais, d'habitude.  
Je me figeai.  
— Quoi ?  
— Le passage. Tu bloquais toujours au même endroit.  
Je la regardai.  
— Tu écoutais vraiment.  
Elle leva les yeux vers moi.  
— Oui.  
Aucun humour.  
Aucune fuite.  
Juste oui.  
Mon cœur eut un comportement non professionnel.  
Je posai la guitare à côté de moi, plus lentement que nécessaire.  
— Je ne savais pas.  
— Je sais.

— C'est étrange.  
— Un peu.  
— Tu n'étais qu'un bruit derrière le mur, au début.  
Elle sourit faiblement.  
— Toi aussi.  
— Moi, je faisais moins de bruit.  
— Tu faisais de la musique.  
— Pas pareil.  
— Non. C'était plus discret. Mais ça restait.  
Je ne sus pas quoi faire de cette phrase.  
Alors je fis ce que je savais faire.  
Je regardai la poche de froid.  
— Elle doit être moins froide.  
Liora eut un sourire presque tendre.  
— Aurèl.  
— Quoi ?  
— Tu peux rester deux secondes avant de vérifier un objet.  
Je baissai les yeux.  
— Je peux essayer.  
— C'est déjà très ambitieux.  
Je reposai mes mains sur mes genoux.  
Une seconde. Deux.  
Trois.  
La phrase resta.  
Inconfortable.  
— Pour l'exposition, dis-je finalement.  
— Oui.  
— Je crois que ce qui m'a fait mal, ce n'est pas uniquement le texte.  
Je regardai le tapis.  
Un poil d'Eugène collé près du pied du canapé.  
Évidemment.  
Il participait à tout.  
— C'est ce qu'il faisait de mon calme.  
Liora écoutait.  
— J'ai passé des années à construire un endroit où je pouvais respirer. Le studio.  
Les images. Les habitudes. Les petits trucs qui se répètent. Ce n'est pas glorieux.  
Ce n'est pas très impressionnant. Mais ce n'est pas une prison.  
Je relevai les yeux vers elle.  
— Et le texte disait, en gros : regardez, il ne sort pas. Regardez, il est enrhumé.  
Regardez, son calme est un symptôme. Si mes images sont présentées de cette manière, je deviens une preuve contre ma propre vie.  
— J'ai cru que tu reculais.  
Elle ferma les yeux un instant.  
Puis les rouvrit.  
— Dans mon monde, quand tu t'arrêtes, tu perds. À l'entraînement, au travail, à la fac, même avec mon père parfois. Si tu n'avances pas, quelqu'un prend ta place. Si tu ralentis, tu sors de la course. Si tu attends, tu rates.  
Elle eut un rire bref.  
— Visiblement, si tu n'attends pas, tu peux aussi tomber d'un muret.  
— C'est une donnée nouvelle.

— À intégrer dans le modèle.

— Je vais faire un schéma.

Elle sourit.

Puis son visage redevint sérieux.

— Quand tu as voulu poser une limite, j'ai vu une sortie. Pas une limite. Une porte.

Je regardai la porte de mon studio.

Fermée.

— Dans mon monde, avancer trop vite ressemble parfois à se perdre.

Elle hocha la tête.

Pas vite.

Elle prit la phrase et la posa quelque part.

Peut-être que c'était ça, écouter.

Ne pas répondre immédiatement.

Laisser l'autre phrase exister avec son poids.

— On a des mondes très mal synchronisés, souffla-t-elle.

— Oui.

— C'est un problème.

— Oui.

— Tu pourrais dire un truc rassurant.

— Je pourrais.

— Tu ne le fais pas ?

— Je réfléchis à une formulation moins mauvaise.

Elle rit doucement.

Puis grimaça.

— Aïe.

— Tu vois. Même mes formulations peuvent blesser.

— Très puissantes.

Je me penchai vers la poche de froid.

Cette fois, elle ne m'arrêta pas.

Je la soulevai légèrement, vérifiai la peau autour.

Toujours gonflé.

Pas catastrophique.

Pas bien.

Quand je retirai ma main, Liora posa ses doigts sur mon poignet.

Pas fort.

Juste une seconde.

Mon corps oublia immédiatement la plupart de ses fonctions secondaires.

Elle aussi sembla surprise de son geste.

Ses doigts étaient chauds.

Les miens froids.

Je regardai sa main.

Puis elle.

Elle ne la retira pas.

Le silence changea.

Plus précis.

Eugène choisit ce moment pour soupirer.

Un vrai soupir de chat.

Long.

Accablé.

Comme s'il jugeait la lenteur générale des humains présents.  
Liora baissa les yeux vers lui.  
Un sourire trembla sur sa bouche.  
— Il désapprouve.  
— Il voulait une scène plus efficace.  
— Avec plus de croquettes.  
— Probablement.  
Je ne bougeai pas. Elle non plus.  
Sa main glissa un peu.  
De mon poignet vers mes doigts.  
Plus lentement qu'elle n'aurait fait n'importe quel autre geste.  
Comme si elle demandait avec le mouvement lui-même.  
Comme si elle avait appris, ce soir, que tout ne se prenait pas par vitesse.  
Je ne savais pas qui avança en premier.  
Peut-être elle. Peut-être moi.  
Peut-être que, pour une fois, la question n'avait aucune importance.  
Je me rapprochai du canapé.  
Elle ne bougea pas vite.  
Elle ne pouvait pas, déjà.  
Mais ce n'était pas seulement sa cheville.  
Son visage resta ouvert.  
Un peu inquiet.  
Un peu étonné.  
Je m'arrêtai avant.  
Assez près pour sentir son souffle.  
Assez loin pour qu'elle puisse ne pas.  
Mon cœur manquait clairement de professionnalisme.  
Encore.  
Liora regarda ma bouche.  
Puis mes yeux.  
— Là, tu réfléchis trop, murmura-t-elle.  
— Probablement.  
— Pas besoin.  
— Tu es sûre ?  
Elle sourit à peine.  
— Non.  
Très bien.  
Honnêteté absolue.  
Désastreuse.  
Parfaite.  
— Moi non plus, dis-je.  
Et c'est peut-être pour ça que je l'embrassai.  
Ou qu'elle m'embrassa.  
Je ne savais vraiment pas.  
Le baiser fut léger.  
D'abord.  
Presque une vérification.  
Un contact doux, prudent, un peu maladroit parce que j'étais mal placé, assis trop bas près du canapé, et qu'elle ne pouvait pas bouger la jambe sans grimacer.  
Très romantique.

Très nous.  
Elle eut un petit souffle contre ma bouche.  
Je reculai à peine.  
Juste assez pour comprendre que c'était arrivé.  
Liora avait les yeux ouverts maintenant.  
Moi aussi, probablement.  
Je n'avais pas reçu le manuel.  
Elle me regarda comme si elle venait de découvrir une information qui aurait dû être évidente depuis longtemps.  
Puis ses doigts serrèrent les miens.  
Alors je revins.  
Plus doucement.  
Cette fois, le baiser dura un peu plus.  
Juste assez pour que le studio disparaisse par couches.  
La lampe.  
Le tapis.  
Le bruit de Demitrius.  
Eugène au sol.  
La poche de froid contre sa cheville.  
La dispute.  
Le mail.  
Le muret.  
Rien ne s'effaça vraiment.  
Tout recula.  
Nous restâmes dans ce petit espace précis où aucun de nous n'allait plus vite que l'autre.  
C'était ça, le plus étrange.  
Le rythme.  
Le fait de le trouver en même temps.  
Quand on se sépara, personne ne parla.  
Heureusement.  
J'aurais pu dire quelque chose de catastrophique.  
Statistiquement, c'était même probable.  
Liora baissa les yeux sur nos mains.  
Puis vers Eugène.  
— Il a vu.  
Je suivis son regard.  
Eugène nous regardait.  
Très calme.  
Très rond.  
Témoin absolument non sollicité.  
— Il ne témoignera pas gratuitement.  
Liora rit.  
Vraiment.  
Puis grimaça.  
— Aïe. Toujours ta faute.  
— La cheville ou le rire ?  
— Les deux.  
Je restai près d'elle, nos mains encore presque ensemble, pas complètement lâchées.

La poche de froid glissa un peu.

Je la remis.

Geste très normal.

Après. Avant.

Pendant.

Je ne savais plus.

Liora me regarda faire.

— Tu sais, je ne peux pas fuir très vite, de toute façon.

Je relevai les yeux.

Phrase très elle.

Moitié blague.

Moitié aveu.

— C'est une menace assez peu sportive.

— Temporaire.

— On verra demain.

Elle plissa les yeux.

— Tu es avec ma mère maintenant ?

— Sur ce sujet, oui.

— Traître confirmé.

— Je construis une réputation.

Elle sourit.

Puis le sourire ralentit.

— Je vais devoir rentrer.

— Oui.

— Pas tout de suite, dit-elle.

— Non.

Eugène se leva et vint s'installer près de mes jambes, comme si la scène avait officiellement besoin de son poids.

Je le poussai doucement du genou.

— Pas vers elle.

Il s'assit.

À nouveau à la limite.

Liora le regarda.

— Tu es officiellement responsable de beaucoup trop de choses.

Eugène cligna des yeux.

Aucune défense.

Aucun remords.

— Pour une fois, l'accusation me semble juridiquement recevable.

Elle rit plus bas cette fois, pour ne pas réveiller sa cheville.

Nous restâmes comme ça.

Pas longtemps.

Ou peut-être longtemps.

La notion de durée avait perdu en fiabilité.

Son téléphone vibra sur le canapé.

— Ma mère.

Elle lut.

— Elle demande si je suis encore vivante.

— Réponds oui, mais sous supervision.

Elle tapa lentement. Plus lentement que d'habitude.

Je regardai ses doigts.

Elle s'arrêta.

— Quoi ?

— Tu écris moins vite.

— Je suis blessée à la cheville, pas aux pouces.

— Pourtant.

— Je ralentis pour t'impressionner.

— Ça marche.

Elle envoya le message.

Quelques secondes plus tard, on toqua doucement.

Liora ferma les yeux.

— Déjà.

Je me levai.

J'allai ouvrir.

Sa mère était là, avec une autre poche de froid, une paire de béquilles pliantes que je ne préfèrai pas questionner, et un regard qui passa de mon visage au sien avec une précision maternelle terrifiante.

Je fis de mon mieux pour avoir l'air normal.

Donc probablement coupable.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Liora.

Puis elle ajouta :

— Vraiment.

Sa mère entra, regarda sa cheville, changea la poche de froid, vérifia la bande, expliqua très calmement qu'elle monterait à cloche-pied avec de l'aide et qu'on appellerait le médecin demain si nécessaire.

Liora protesta trois fois.

Perdit trois fois.

Son père revint une minute plus tard.

Il portait son manteau maintenant, comme si la soirée avait officiellement franchi un seuil de gravité.

— Prête ?

— Non.

— Très bien. On y va.

— Papa.

— Je ne t'ai pas demandé si tu avais envie.

Je me tins près du canapé pendant qu'ils l'aidaient à se lever.

Liora posa un pied au sol.

L'autre resta levé.

Elle s'appuya sur son père, puis sur sa mère, puis brièvement sur moi quand il fallut contourner la table basse.

Sa main se posa sur mon bras.

Une seconde.

Pas comme avant. Pas comme le baiser.

Ou peut-être un peu.

Elle me regarda.

Rien d'énorme.

Pas de déclaration.

Juste un regard qui disait que ce qui venait de se passer restait là, même si ses parents étaient dans la pièce, même si sa cheville lançait, même si Eugène allait probablement recommencer à vivre comme un délinquant domestique.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte.  
Eugène tenta de suivre.  
— Non, dit tout le monde.  
Il s'arrêta.  
Encore surpris.  
Sur le seuil, Liora se tourna vers moi.  
— Merci.  
Le mot était simple.  
Trop petit pour tout contenir.  
Il le fit quand même.  
— De rien.  
Elle baissa la voix.  
— Pour le froid. Le canapé. La guitare. Le fait de ne pas me laisser gérer.  
— Ça fait beaucoup de services.  
— Je te ferai une facture de gêne plus tard.  
— Je pensais te facturer l'usage intensif de mon muret émotionnel.  
Elle sourit.  
— Très mauvais nom.  
— Je retravaillerais.  
Son père toussa légèrement.  
Pas pour interrompre.  
Enfin, si.  
Mais avec une certaine délicatesse.  
Liora leva les yeux au plafond.  
— J'arrive.  
Elle regarda Eugène derrière moi.  
— Toi, on reparlera.  
Il s'assit.  
Serein.  
Un homme innocent.  
Enfin, un chat innocent.  
Non.  
Un chat.  
Un gros chat.  
Elle s'éloigna dans le couloir, soutenue par ses parents.  
Lentement.  
Cette fois, le rythme était imposé. Elle ne l'aimait pas.  
Je le voyais à la raideur de ses épaules, à sa manière de vouloir aider même ceux  
qui l'aidaient.  
Elle avançait. Pas vite.  
Elle avançait quand même.  
Avant d'entrer chez elle, elle tourna la tête une dernière fois.  
Je levai vaguement la main.  
Très vaguement.  
Geste social minimal.  
Elle sourit.  
Puis la porte se referma.  
Je restai sur le seuil.  
Le couloir était calme.  
Pas vide.

Plus maintenant.

Je rentraï.

Refermai la porte.

Eugène se frotta immédiatement contre ma jambe, comme si nous n'avions pas frôlé l'effondrement collectif par sa faute.

— Non.

Il continua.

— Tu n'es pas pardonné.

Il ronronna.

Stratégie basse.

Je retournai dans le studio.

La table basse était de travers. Le plaid froissé.

Le verre à moitié plein. Le torchon humide oublié près du canapé.

La guitare posée contre la table.

Il y avait des traces partout.

De la peur. Du soin.

De Liora.

Je remis la table un peu droite.

Puis j'arrêtai.

Pas besoin. Pas tout de suite.

Je m'assis sur le canapé, à la place où elle n'avait pas été.

À côté du creux laissé par son corps.

Eugène sauta près de moi.

Je le regardai.

Il cligna lentement des yeux.

— Tu es officiellement responsable de beaucoup trop de choses.

Il posa sa tête sur le plaid.

Aucune objection.

Derrière le mur, j'entendis des voix.

Plus basses que d'habitude.

Son père.

Sa mère.

Puis Liora.

Je ne distinguai pas les mots.

Seulement le rythme.

Plus lent.

Je restai là, sans allumer la grande lumière.

Demitrius sortit enfin de son abri.

Il avança jusqu'à son foin.

Le frigo ronronnait.

La ville aussi, plus bas.

Le studio était calme.

Mais ce n'était plus le calme d'avant.

Il n'avait rien perdu.

Pas vraiment.

Il avait simplement gardé quelque chose en plus.

Une poche de froid oubliée.

Un accord qui avait continué.

Un baiser très doux, un peu maladroit, arrivé sans réussir à tout expliquer.

Et, derrière le mur, un bruit qui ne ressemblait plus seulement à la vie des autres.

## Chapitre 21

### *Le lendemain existe quand même*

Le lendemain matin, je me réveillai avec une information très claire.

J'avais embrassé Liora.

Le plafond, au-dessus de moi, ne semblait pas bouleversé par cette donnée.

Le studio non plus.

La lumière entrait par la fenêtre avec une banalité presque agressive. Le frigo ronronnait. Une voiture freina quelque part en bas. Demitrius mangeait son foin comme si le monde n'avait pas changé de forme pendant la nuit.

Eugène, lui, dormait au pied du canapé.

Je dormais encore sur le canapé.

Enfin, « dormais ».

J'avais passé une partie raisonnable de la nuit à rejouer mentalement trois secondes de ma vie avec une précision inquiétante, puis à me rappeler que mon chat avait failli disparaître, que Liora s'était blessée, que l'exposition existait toujours, que Mathilde n'avait pas encore répondu, et que le père de Liora avait désormais plusieurs raisons de considérer ma présence dans l'immeuble comme un dossier à surveiller.

Très reposant.

Je tournai la tête vers Eugène.

Il était roulé sur lui-même, parfaitement rond, une patte devant les yeux.

Aucun remords.

Aucune conscience de la complexité humaine qu'il venait de produire.

— Tu dors bien ?

Il ne bougea pas.

— Bien sûr.

Je me redressai lentement.

Mon dos exprima immédiatement son avis sur la nuit passée sur le canapé. Avis défavorable. Motifs solides. Recours possible devant une literie compétente.

Je passai une main sur mon visage.

La scène revint.

Pas la chute.

Pas le muret.

Pas le froid.

Le baiser.

Le premier, hésitant, presque trop léger pour porter ce qu'il avait déplacé.

Puis le second.

Plus calme.

Pas sûr de lui.

Sûr seulement de ne pas vouloir aller plus vite que l'autre.

Je fermai les yeux.

Erreur.

Mieux valait les garder ouverts.

Les choses sans image étaient moins faciles à contrôler.

Je pris mon téléphone sur la table basse.

L'écran s'alluma.

Aucun message.

Très bien.

Normal.

Il était huit heures douze.

Les gens normaux ne se précipitaient pas forcément au réveil pour clarifier leur statut relationnel après un accident de cheville lié à un chat.

Ou peut-être si.

Je n'avais aucune statistique.

Je déverrouillai.

Applications. Notifications. Mail.

Rien de Mathilde.

Messages.

Rien de Liora.

J'ouvris notre conversation.

Derniers messages :

Tu es là ?

Oui.

Je peux passer deux minutes ?

Oui.

Très sobre.

Très pré-baiser.

Rien, dans cet échange, n'indiquait que moins d'une heure après, elle serait assise sur mon canapé avec une poche de froid, mes doigts dans les siens et sa bouche contre la mienne.

Les conversations écrites avaient cette cruauté.

Je commençai à taper.

Ça va ce matin ?

Je regardai la phrase.

Trop simple.

Peut-être trop inquiète.

Pas assez ?

J'effaçai.

Ta cheville va comment ?

Correct.

Médical.

Presque froid.

J'effaçai.

Bonjour. Comment va la cheville compromise ?

Je relus.

Non.

Trop tôt.

Ou trop moi.

Je gardai la phrase.

Puis j'ajoutai :

Et toi, accessoirement.

Je regardai l'ensemble.

Ridicule.

Possiblement acceptable.

Mon pouce resta au-dessus de l'envoi.

Scénario un : elle trouvait ça drôle.

Scénario deux : elle trouvait ça trop léger.

Scénario trois : elle ne répondait pas parce qu'elle dormait.

Scénario quatre : son père lisait par-dessus son épaule, fronçait les sourcils, et ajoutait « juridiquement compromise » au dossier.

J'envoyai.

Je posai le téléphone face contre la table.

Puis le repris immédiatement.

Aucun changement.

Évidemment.

Lapin leva une oreille dans son coin.

— Ne commence pas.

Il retourna à son foin.

Je me levai pour faire du café.

Le studio portait encore les traces de la veille.

La table basse pas totalement droite.

Le plaid plié à moitié sur l'accoudoir.

Le torchon humide dans l'évier.

La guitare posée contre la bibliothèque, pas exactement à sa place.

Sur le canapé, le coussin où Liora avait posé sa jambe gardait une légère déformation.

Pas visible pour quelqu'un de normal.

Très visible pour moi.

Je le regardai.

Puis détournai les yeux.

Très adulte.

Le téléphone vibra.

Je faillis renverser le café.

Eugène leva la tête, vaguement outré par l'instabilité générale du personnel.

Message de Liora.

« La cheville plaide non coupable. Moi aussi. Les deux mentent probablement. »

Je fixai le message.

Un sourire arriva sans autorisation.

Puis un second message.

« Bonjour, au fait. »

Puis un troisième.

« Je ne sais pas si on dit bonjour normalement après hier ou si une procédure spéciale existe. »

Je restai debout au milieu de la cuisine, tasse vide à la main.

Voilà.

Elle aussi ne savait pas.

Ce qui, étrangement, aida.

Je répondis :

« Je n'ai reçu aucun formulaire. On peut commencer par bonjour. »

Trois points.

« Bonjour Aurèl. »

Mon prénom.

À l'écrit, cette fois.

Très dangereux.

Je répondis :

« Bonjour Liora. »

Je trouvai immédiatement cela trop simple.

Trop chargé.

Trop rien.

J'ajoutai :

« Sur dix ? »

Elle répondit presque aussitôt.

« Tu parles de la cheville ou du niveau de gêne ?

Les deux ont droit à un score séparé.

Cheville : 5 au repos, 7 si je pose le pied. Gêne : variable selon présence parentale dans un rayon de deux mètres. »

Je relus.

5 au repos, 7 si je pose le pied.

Je sentis mon corps se tendre.

« Tu as posé le pied ? »

Une seconde.

Deux.

« Aurèl. »

« Tu as posé le pied ? »

« Pour aller aux toilettes, pas pour faire un marathon. »

Je regardai l'écran.

Puis écrivis :

« Ton barème de décision est préoccupant. »

« Le tien inclut probablement un tableau Excel. »

« Faux. J'utilise aussi des carnets. »

Je le savais.

Je bus une gorgée de café.

Trop chaud.

Normal.

Je méritais probablement cette brûlure légère pour avoir souri comme une personne sans défense à une conversation sur une cheville gonflée.

Un nouveau message arriva.

« Ma mère veut appeler le médecin si ça ne dégonfle pas. Mon père veut déjà appeler le comité olympique, la copropriété, ton chat, et peut-être la préfecture. »

Je soufflai un rire.

Puis il se coinça un peu.

« Ton père m'en veut ? »

Les trois points apparurent.

Disparurent.

Réapparurent.

Pas comme ça.

Phrase très peu rassurante.

Elle continua :

« Il est inquiet. Donc il devient procédural. C'est sa langue maternelle. »

Je restai devant le téléphone.

Je voulais répondre quelque chose de léger.

Impossible.

« J'ai laissé la porte ouverte. »

Cette fois, la réponse mit plus longtemps.

« Aurèl. »

Je tapai :

« C'est vrai. »

Elle répondit :

« Et moi je suis montée. »  
Je regardai les mots.  
Puis le studio.  
Puis Eugène, qui s'était levé pour inspecter sa gamelle avec la gravité d'un diplomate découvrant une crise internationale.  
« On ne va peut-être pas réussir à établir un coupable unique sans créer une commission. »  
Elle envoya :  
« Dommage. Mon père aime les commissions. »  
Je souris.  
Puis un autre message arriva.  
« Tu veux venir deux minutes ? Il veut te parler. Rien de grave. Enfin, selon son échelle à lui, tout est toujours grave. »  
Je regardai la porte.  
Le couloir. Le mur. Mon café à moitié plein.  
Mes cheveux probablement dans un état encore négociable si la lumière restait faible.  
Je n'avais pas envie. Mais j'avais envie.  
J'avais très envie de la voir.  
Ce qui compliquait toute stratégie rationnelle.  
J'écrivis :  
Je passe.  
Puis j'ajoutai :  
« Je dois mettre un gilet ou un avocat ? »  
Elle répondit :  
« Gilet. L'avocat sera fourni si nécessaire. »  
Très bien.  
Je posai le téléphone.  
Regardai Eugène.  
— Toi, tu restes ici.  
Il me regarda.  
— Oui. Ici.  
Il cligna des yeux.  
Aucune garantie.  
Je vérifiai la fenêtre.  
Verrouillée.  
La baie vitrée.  
Fermée.  
La porte de la salle de bain.  
Ouvverte.  
Le placard.  
Fermé.  
Le monde entier était désormais une série de points d'évasion possibles.  
Je sortis.  
Le couloir du matin avait une autre odeur. Café, lessive, chaleur des appartements réveillés. Derrière la porte de Liora, j'entendis des voix.  
Son père.  
Sa mère.  
Puis Liora, plus basse.  
Je levai la main.  
Toquai.

La porte s'ouvrit presque aussitôt.

Sa mère.

— Bonjour, Aurèl.

— Bonjour.

Elle me regarda avec cette douceur pratique qui semblait capable de voir les choses sans les déshabiller.

— Entrez.

J'entrai.

L'appartement me sembla plus net le matin. Plus familial aussi. Des chaussures alignées près de l'entrée, un sac de sport posé contre un mur, une tasse oubliée sur une console, une pile de papiers que le père de Liora avait probablement classée selon une logique complexe et contestable.

Liora était dans le salon, assise sur une chaise, jambe posée sur un tabouret, cheville entourée d'une bande beige.

Elle leva les yeux.

Le baiser revint.

Pas dans le décor.

Dans mon corps.

Je m'arrêtai une demi-seconde de trop.

Elle le vit.

Bien sûr.

Son sourire apparut, très petit, presque prudent.

— Bonjour.

— Bonjour.

Voilà.

Deux adultes.

Très avancés.

Son père était debout près de la table, bras croisés, téléphone posé devant lui. Il portait des lunettes. Mauvais signe. Les lunettes donnaient à n'importe quelle conversation un risque de lecture de document.

— Aurèl.

— Monsieur.

Je ne connaissais toujours pas son prénom.

À ce stade, c'était devenu absurde.

Je ne pouvais plus demander.

Ou plutôt si, mais pas juste après que son chat avait blessé sa fille par ricochet narratif.

Il me désigna une chaise.

— Asseyez-vous.

Je regardai Liora.

Elle fit une grimace qui voulait dire : bienvenue au tribunal domestique.

Je m'assis.

Très droit.

Trop droit.

Ma colonne vertébrale venait d'entrer en fonction administrative.

Sa mère apporta du café.

— Personne n'est au tribunal, dit-elle.

Je la regardai.

— Je n'ai rien dit.

Liora baissa la tête pour cacher un sourire.

Son père s'assit en face de moi.

— Je veux d'abord être clair. Je ne considère pas que vous soyez responsable de la blessure de Liora.

Ah.

Phrase rassurante.

Donc inquiétante.

— D'accord.

— En revanche, la situation d'hier a mis en évidence plusieurs problèmes.

Liora leva les yeux au plafond.

— Papa.

— Laisse-moi terminer.

— Il vient à peine d'arriver.

— Justement.

Je pris la tasse de café pour occuper mes mains.

Elle était chaude.

Très bien.

Objet stable.

— Premier point, reprit-il. Le chat.

— Eugène, dit Liora.

— Le chat Eugène.

— On dirait son nom complet.

— Liora.

— Pardon.

Il reporta son attention sur moi.

— Il a déjà traversé votre balcon. Il a déjà accédé au nôtre. Maintenant, il semble avoir quitté votre appartement par la porte. Cela devient récurrent.

— Oui.

Le mot sortit immédiatement.

Pas d'excuse.

Pas d'humour.

Oui.

Son père sembla presque surpris de ne pas rencontrer de résistance.

Je continuai :

— Je vais sécuriser mieux le balcon. Et je vais installer une seconde barrière devant la porte quand je reçois quelqu'un ou quand j'ouvre longtemps. Il a tendance à passer quand l'attention est ailleurs.

Liora murmura :

— Il est très fort pour choisir ses moments.

— Ce n'est pas un talent, dit son père.

— Je n'ai pas dit que c'était moral.

Je regardai sa mère.

Elle cachait très mal un sourire derrière sa tasse.

Le père reprit :

— Je peux vous aider à poser un grillage plus solide si nécessaire.

Je clignai des yeux.

— Vous ?

— Oui.

— Vous voulez m'aider à sécuriser le balcon contre le chat qui a causé indirectement la blessure de votre fille ?

Il me fixa.

— C'est précisément parce qu'il l'a causée indirectement que je préfère que ce soit fait correctement.  
Logique. Implacable.  
Un peu terrifiante.  
— D'accord, dis-je. Merci.  
Il hocha la tête.  
— Deuxième point. La blessure.  
Liora se raidit.  
Très peu.  
Je le vis.  
Son père aussi.  
Sa mère davantage.  
— On va consulter cet après-midi si la douleur reste à sept à l'appui, dit sa mère.  
— Elle ne restera pas à sept, dit Liora.  
— Tu n'en sais rien.  
— Je connais mon corps.  
Le silence dura une seconde.  
Tout le monde pensa au muret.  
Personne ne dit le muret.  
Grand progrès collectif.  
Sa mère répondit doucement :  
— Justement, ton corps te donne une information. Il faut l'écouter.  
Liora regarda sa cheville.  
— Je l'écoute. Il exagère.  
— Ce n'est pas écouter, dit son père.  
Elle serra les lèvres.  
Le championnat arriva dans la pièce sans que personne le prononce encore.  
Comme une personne qu'on n'avait pas invitée, mais qui connaissait l'adresse.  
— L'entraînement est dans combien de temps ? demandai-je.  
Liora me regarda.  
Son père aussi.  
Je regrettai instantanément.  
— Ce soir, dit-elle.  
— Non, dit sa mère.  
— Je n'ai pas dit que j'y allais. J'ai répondu à la question.  
Son père croisa les bras plus fort, ce qui semblait anatomiquement impossible.  
— Et le championnat ?  
Elle ne répondit pas tout de suite.  
Son visage changea.  
Plus que pour la douleur.  
— Dans trois semaines.  
Je baissai les yeux vers sa cheville.  
Trois semaines.  
Assez loin pour espérer.  
Assez près pour paniquer.  
— Donc on évite de transformer une entorse légère en blessure sérieuse, dit sa mère.  
— On ne sait même pas si c'est une entorse.  
— On ne sait pas non plus que ce n'en est pas une.  
— Super. On avance beaucoup.  
Son père se tourna vers moi.

— Vous voyez le problème.  
Je levai les mains légèrement.  
— Je ne suis pas sûr d'être qualifié pour arbitrer.  
— Personne ne te demande d'arbitrer, dit Liora.  
Puis, plus bas :  
— Enfin, j'espère.  
Son père ne répondit pas.  
Sa mère, elle, me regarda avec une expression presque amusée.  
— On vous demande surtout de ne pas l'encourager si elle prétend pouvoir marcher normalement.  
— Je peux faire ça, dis-je.  
Liora me fixa.  
— Tu passes officiellement dans le camp adverse.  
— Il y avait des formulaires.  
— Je veux les voir.  
— Trop tard. J'ai signé.  
Elle essaya de retenir un sourire.  
Elle échoua.  
Cette petite chose entre nous circula au milieu du salon.  
Pas nommée. Pas claire.  
Présente.  
Son père nous regarda.  
Une seconde de trop.  
Ah.  
Très bien.  
Il avait vu quelque chose.  
Pas forcément le baiser.  
Pas précisément.  
Mais les pères semblaient capables de détecter certaines modifications atmosphériques sans preuve exploitable.  
Il se redressa.  
— Troisième point.  
Liora grogna.  
— Il y en a combien ?  
— Autant que nécessaire.  
— Phrase terrifiante.  
— Liora.  
Il me regarda.  
— Hier soir, vous avez gardé Liora chez vous le temps qu'elle se repose.  
Je sentis mon visage devenir complètement inutile.  
— Oui.  
— Merci.  
Je relevai les yeux.  
— De rien.  
Il y eut un silence.  
Différent.  
Moins procédural.  
— Vous étiez très inquiet pour elle, ajouta-t-il.  
Je ne sus pas quoi répondre.  
La mère de Liora regarda sa tasse.

Liora regarda son père.

Moi, je regardai le café.

Très beau café.

Couleur café.

Surface café.

Absolument passionnant.

— Oui, dis-je.

Le mot était trop nu.

Je posai la tasse.

— J'ai eu peur quand elle est montée.

Liora baissa les yeux.

Son père ne dit rien.

Alors je continuai, parce qu'il fallait peut-être ne pas disparaître exactement maintenant.

— Et je sais que c'est mon chat. Que c'est mon appartement. Que la porte était ouverte. J'aurais dû mieux prévoir. Mais elle est montée seule. Enfin, pas seule dans le sens où on était là, mais...

Je m'arrêtai.

Très clair. Vraiment.

Grande performance.

Liora releva la tête.

— J'ai décidé de monter.

Je la regardai.

Elle regardait son père.

— Personne ne m'a dit de le faire. Aurèl m'a dit d'attendre. Toi aussi. Maman aussi. J'ai décidé quand même.

Son père inspira lentement.

— Je sais.

— Alors ne lui fais pas porter ça.

— Ce n'est pas ce que je fais.

— Un peu.

— Non. Je cherche à comprendre comment éviter que cela se reproduise.

— En m'attachant à une chaise ?

— Je n'ai pas exclu cette possibilité.

Liora ouvrit la bouche.

Puis, contre toute attente, rit.

Sa mère aussi.

Moi, un peu.

Son père resta sérieux deux secondes de plus.

Puis son visage céda très légèrement.

Il avait fait exprès. Peut-être.

Difficile à prouver.

Il se tourna vers moi.

— Je ne vous accuse pas, Aurèl. Je veux simplement que vous compreniez que, lorsqu'elle décide d'aider quelqu'un, elle oublie parfois qu'elle a un corps.

Liora soupira.

— Je suis là.

— Je sais.

— Tu parles de moi comme d'un dossier.

— C'est pour t'éviter de devenir un dossier médical.

Elle se tut.  
Touché.  
Sa mère posa une main sur son épaule.  
— On va appeler le cabinet. Juste demander un avis.  
— D'accord.  
Le mot sortit de Liora plus bas que prévu.  
Son père la regarda.  
— D'accord ?  
— Oui.  
— Sans négociation ?  
— Ne gâche pas le moment.  
Il hocha la tête. Moment enregistré.  
Je bus une gorgée de café.  
Froid.  
Je méritais probablement ça aussi.  
Mon téléphone vibra dans ma poche.  
Tout mon corps se tendit.  
Liora le remarqua.  
— Mathilde ?  
Je sortis le téléphone.  
Mail.  
« Objet : Re: Texte de salle / série exposition »  
« Oui.  
Je restai immobile.  
Le père de Liora fronça les sourcils.  
— Mathilde ?  
— L'organisatrice de l'exposition, dit Liora.  
Il me regarda avec une attention nouvelle.  
— Ah.  
Ah.  
Le « ah » d'un père qui découvre qu'un autre dossier existe.  
Je déverrouillai le téléphone.  
Je n'ouvris pas tout de suite.  
Très adulte. Très lâche.  
Liora ne se pencha pas.  
Elle ne demanda pas : « Elle dit quoi ? »  
Elle resta assise.  
Silencieuse.  
Ce détail me toucha plus que prévu.  
Elle attendait que je choisisse.  
Hier, elle aurait peut-être déjà été debout derrière mon épaule, prête à lire avec moi, à réagir, à trouver une solution, à pousser l'air devant elle.  
Là, elle ne bougeait pas.  
Bon.  
D'accord, sa cheville aidait.  
Mais pas seulement.  
Je le sentais.  
— Tu veux le lire ? demanda-t-elle.  
Pas « montre ».  
Pas « ouvre ».

Tu veux.

Je hochai la tête.

J'ouvris le mail.

« Bonjour Aurèl,

Merci pour ton message, que je comprends. Je suis désolée que le texte t'ait donné cette impression, ce n'était évidemment pas l'objectif. L'angle « génération enfermée » vient de la cohérence générale de la section et du travail curatorial, mais je comprends que cette formulation puisse orienter trop fortement la lecture de ta série.

Je te propose qu'on retravaille le cartel et le paragraphe consacré à tes pièces, afin de clarifier ton intention au sein de l'exposition sans remettre en cause l'ensemble du texte de salle. Est-ce que tu pourrais m'envoyer une courte note d'intention, 800 à 1200 signes, avec tes mots, sur la série ? Cela nous aiderait à ajuster la présentation.

On peut aussi en discuter par téléphone si tu préfères.

Merci,

Mathilde »

Je relus.

Une fois. Deux.

Pas de refus. Pas d'annulation.

Pas de vexation visible.

Pas de « problème Aurèl ».

Je respirai.

Seulement là.

Liora me regardait.

Toujours sans demander.

Je lui tendis le téléphone.

Elle me regarda avant de le prendre.

— Tu es sûr ?

— Oui.

Elle lut.

Son visage changea doucement.

Pas de triomphe.

Pas de « tu vois ».

Pas d'énergie qui saute sur la solution.

Juste une forme de soulagement attentif.

— C'est bien, dit-elle.

— Oui.

— Elle t'écoute.

Je repris le téléphone.

— Elle demande surtout une note d'intention.

— C'est bien aussi.

Je fis un bruit peu convaincu.

Liora sourit.

— Quoi ?

— Écrire sur son travail est une activité conçue pour humilier les gens qui travaillent avec des images.

— Tu dessines parce que tu ne veux pas écrire ?

— Je dessine parce que certaines choses deviennent pires quand elles sont expliquées.

— Et parfois ?

Je la regardai.

Elle attendit.

Sans appuyer.

Très irritant, cette nouvelle compétence.

— Et parfois elles restent fausses si on ne les explique pas du tout, dis-je.

Elle hocha la tête.

— Oui.

Le père de Liora se pencha légèrement.

— Vous devez rédiger un texte pour votre exposition ?

— Une note courte, oui.

— Sur votre intention ?

— Oui.

— C'est important.

Liora ferma les yeux.

— Papa, ne lui fais pas une réunion maintenant.

— Je dis simplement que c'est important.

— Chez toi, « simplement » dure souvent trente minutes.

Il l'ignora avec une élégance remarquable.

— Vous avez déjà une base ?

Je pensai au mail.

À mes phrases. Aux traces.

Aux espaces choisis.

À la manière dont mon travail s'était défendu mieux que moi pendant des années.

— Un peu.

— Alors partez de là.

Je le regardai.

Conseil simple.

Étrangement correct.

Il ajouta :

— Et soyez précis.

Liora ouvrit un œil.

— Ah, nous voilà.

— La précision n'a jamais fait de mal à personne.

— Si, à certaines conversations.

— Pas aux textes d'exposition.

Je faillis sourire.

— Je vais essayer.

— Sans vous excuser à chaque phrase, ajouta-t-il.

Cette fois, je relevai vraiment les yeux.

Il me regardait avec sérieux. Pas dureté.

Sérieux.

— Si vous demandez à être lu correctement, il faut accepter d'écrire comme quelqu'un qui a quelque chose à dire.

Silence.

Même Liora ne fit pas de commentaire.

Peut-être parce qu'elle aussi entendait que la phrase dépassait le texte.

Je baissai les yeux vers mon téléphone.

— Oui.

Le mot ne trembla pas trop.

Correct.

Sa mère revint avec son propre téléphone à la main.

— Le cabinet peut la prendre à quatorze heures trente.

Liora gémit.

— Déjà ?

— Tu as préféré avant ou après aggravation imaginaire ?

— Très drôle.

— Merci.

Son père se leva.

— Je l'accompagne.

— Vous travaillez tous les deux, dit Liora.

— Et nous avons aussi une fille avec une cheville gonflée.

— Je peux y aller seule.

Personne ne répondit.

Elle soupira.

— D'accord. Message reçu.

Je regardai l'heure. Il fallait que je parte.

Pas parce qu'on me mettait dehors.

Parce que les limites existaient aussi dans les salons des autres.

Et parce que j'avais un texte à écrire.

Et parce que si je restais là plus longtemps, je finirais peut-être par regarder Liora assez longtemps pour que son père rédige mentalement un quatrième point.

Je me levai.

— Je vais te laisser te préparer.

Liora releva les yeux.

— Déjà ?

Le mot sortit trop vite.

Elle s'en rendit compte.

Moi aussi.

Son père aussi, probablement.

— Enfin, oui, tu as ton texte, ajouta-t-elle.

— Oui.

— Et moi j'ai mon procès médical.

— C'est seulement une consultation, dit sa mère.

— Avec vous trois, ça ressemble à une audience.

— Trois ? demanda son père.

Liora me désigna du menton.

— Il fait partie de l'accusation maintenant.

— Je suis plutôt témoin expert en mauvais choix félins, dis-je.

— Excellent titre.

Je me dirigeai vers l'entrée.

Elle prit sa béquille pour se lever.

Tout le monde dit :

— Non.

Elle se figea.

Puis me fusilla du regard.

— Même toi ?

— Surtout moi.

— Tu abuses de ton nouveau pouvoir.

Nouveau.

Le mot resta entre nous.

Pas « pouvoir ».

Nouveau.

Je ne savais pas ce qu'il désignait.

Je savais seulement qu'il avait trouvé quelque chose.

Je m'approchai à nouveau, juste assez.

— Ne te lève pas.

— Je voulais te raccompagner jusqu'à la porte. Il y a environ quatre mètres.

— Distance très dangereuse.

— Je te déteste.

— Tu mens.

Elle me regarda.

Une seconde.

Trop pleine.

Puis elle détourna les yeux vers ses parents avec un air beaucoup trop innocent.

— Je ne confirme rien en présence de témoins.

Sa mère toussa légèrement.

Son père regarda la fenêtre.

Très bien.

Le salon entier venait de devenir au courant sans qu'aucun fait précis soit déclaré.

Je reculai vers l'entrée.

— À plus tard ?

Je ne voulais pas faire de cette phrase une question immense.

Elle le devint quand même.

Liora sourit, plus doucement.

— Oui. À plus tard.

Son père ouvrit la porte.

Parce qu'évidemment, il était debout maintenant, très proche de la sortie, en position de contrôle du flux humain.

— Aurèl.

— Monsieur.

— Le balcon, quand vous voulez. Cet après-midi ou demain.

— Oui. Merci.

Il marqua une pause.

— Et votre texte. Écrivez-le avant de répondre trop vite.

Je le regardai.

— Vous donnez souvent des conseils aux voisins impliqués dans des incidents félins ?

— Seulement lorsqu'ils exposent leur travail.

Liora éclata de rire.

— Papa, c'est presque élégant.

Il parut satisfait.

À peine.

Je sortis.

La porte se referma.

Le couloir me sembla très silencieux.

Comme la veille.

Je rentrai chez moi.

Eugène m'attendait derrière la porte, assis, queue autour des pattes.

Exactement comme s'il était la victime principale de mon absence de dix minutes.

— Non, dis-je.

Il miaula.

— Non plus.

Je fermai derrière moi.

Le studio était calme.

La tasse froide sur le plan de travail.

Le plaid toujours froissé.

La guitare à sa place désormais.

La lumière du matin avait avancé sur le tapis.

Je posai mon téléphone sur le bureau.

Le mail de Mathilde était toujours ouvert.

Je le relus sur l'écran de l'ordinateur cette fois.

Courte note d'intention, 800 à 1200 signes, avec tes mots.

Avec tes mots.

Très drôle.

Mes mots étaient généralement soit trop nombreux, soit absents, soit cachés dans des dessins de tables vides.

Je rouvris le dossier de l'exposition.

Les images apparurent.

La table. La fenêtre.

Le couloir. Le studio.

Les traces.

Les endroits après.

Je les regardai une par une.

Pas pour vérifier si elles étaient bonnes.

Pas pour deviner ce que quelqu'un d'autre allait y voir.

Pour me rappeler ce que moi j'avais fait.

Le téléphone vibra.

Liora.

« Ne fais pas une note qui s'excuse d'exister. »

Je fixai le message.

Puis un deuxième arriva.

« Je n'interviens pas. Je dis juste ça. Ensuite je retourne ne rien faire de façon disciplinée. »

Je répondis :

« Tu viens littéralement d'intervenir. »

« Oui, mais lentement. »

Je souris.

« Je te laisse écrire. Vraiment. »

Je regardai l'écran.

Je tapai :

« Merci. »

Les trois points apparurent avant de disparaître.

Puis :

« Pour hier aussi. »

Je restai immobile.

Écrire quoi à ça ?

Merci pour le baiser ?

Merci pour la cheville ?

Merci pour avoir ralenti ?

Merci pour être restée dans le silence sans essayer de le transformer en couloir de sortie ?

Je répondis :  
« Moi aussi. »  
C'était incomplet.  
Évidemment.  
Mais elle répondit :  
« Je sais. »  
Je posai le téléphone face contre le bureau.  
Il était temps.  
J'ouvris un document vierge.  
Le blanc de la page me regarda avec la même cruauté tranquille que le curseur des mauvais jours.  
Sauf que cette fois, je n'étais pas en train d'écrire pour un client qui voulait une aubergine plus émotionnellement engageante.  
Je n'étais pas non plus en train d'écrire pour me retirer.  
J'écrivais pour dire ce que je voulais qu'on voie.  
Nuance terrifiante.  
Eugène sauta sur le bureau.  
— Non.  
Il s'assit à côté du clavier.  
Pas dessus.  
Progrès.  
Peut-être que la veille avait eu une fonction éducative.  
Probablement pas.  
Je le regardai.  
— Si tu touches à une touche, je t'inscris comme co-auteur.  
Il cligna des yeux.  
Lapin gratta doucement dans son coin.  
Derrière le mur, j'entendis des pas.  
Plus lents.  
Un bruit de béquille peut-être.  
Puis la voix de Liora, étouffée.  
Pas les mots.  
Le rythme.  
Il n'était pas devenu calme.  
Pas vraiment.  
Seulement contraint.  
Temporairement.  
Mais il existait encore.  
Je regardai mes images.  
Puis la page blanche.  
Je posai les doigts sur le clavier.  
La première phrase fut mauvaise.  
Je le sus immédiatement.  
« Ma série interroge l'espace domestique comme lieu de présence. »  
Affreux.  
On aurait dit que j'avais avalé un communiqué.  
Je supprimai.  
Deuxième tentative.  
« Je dessine des lieux calmes. »  
Trop pauvre.

Je ne supprimai pas.

Je la regardai.

Lieux calmes.

Ce n'était pas faux. Mais pas suffisant.

J'ajoutai :

« Je dessine des lieux calmes, mais je ne les vois pas comme des lieux vides. »

Je m'arrêtai.

Il y avait un « mais »...

Très bien. Le monde survivrait.

Je continuai.

« Une table, une fenêtre, un couloir ou un studio gardent souvent plus de traces qu'ils n'en ont l'air. Des gestes y passent. Des habitudes s'y déposent. Une présence peut rester dans une tasse, une chaise déplacée, une lumière sur le sol. »

Je relus.

Pas parfait. Pas terrible.

Je pensai à Liora sur mon canapé.

À la poche de froid.

Au plaid.

À la guitare.

À Eugène au sol, juridiquement compromis.

Au studio après son départ.

Calme.

Pas vide.

Je continuai.

« Mon travail ne cherche pas à montrer un enfermement. Il regarde plutôt la manière dont on habite un endroit, parfois discrètement, parfois avec très peu de choses. Le calme n'y est pas une absence. Il est une façon de laisser les traces apparaître. »

Je m'arrêtai.

Mon cœur battait plus fort que nécessaire.

Écrire trois phrases ne devrait pas produire cette impression.

Pourtant si.

Je n'avais pas réglé l'exposition.

Liora avait toujours mal.

Son championnat était peut-être compromis.

Son père existait toujours, avec ses lunettes et son sens dangereux de la précision.

Nous nous étions embrassés et aucun formulaire n'avait été fourni.

Tout restait ouvert.

Mais je n'étais pas en train de reculer.

Pas ce matin.

Je regardai la phrase.

« Le calme n'y est pas une absence. »

Je pensai au mur.

Aux bruits.

À elle.

Aux traces qu'une personne pouvait laisser dans un endroit sans même y être.

## Chapitre 22

### *Courir autrement*

À quatorze heures trente-sept, Liora m'envoya un message.

« Diagnostic officiel : cheville dramatique mais pas tragique. »

Je répondis :

« Traduction médicale ? »

Les trois points appaurent.

« Entorse légère. Pas de fracture. Pas d'appui forcé deux ou trois jours. Reprise progressive si douleur supportable. Glace. Bande. Repos. Ennui. Humiliation. Décès social. »

Je répondis :

« Pas de fracture, c'est bien. »

Elle répondit presque immédiatement.

« Réponse de quelqu'un qui a dormi correctement. »

Faux.

« Réponse de quelqu'un qui ne sait pas comment dire qu'il est soulagé sans faire un tableau. »

Elle mit un peu plus longtemps.

« Tu fais un tableau quand tu es soulagé ? »

« Mentalement, oui. »

« J'en étais sûre. »

C'était bien.

Vraiment.

Et ça ne réglait presque rien.

Liora avait besoin de son corps comme j'avais besoin de mon studio. Pas pour faire joli. Pour tenir. Pour se retrouver. Pour savoir quoi faire d'elle-même quand le monde devenait trop large.

Lui demander de ralentir, ce n'était pas lui demander de rester assise avec une poche de froid.

Enfin si.

Concrètement.

Mais dessous, c'était beaucoup plus violent.

Le téléphone vibra avant que je choisisse une autre phrase.

« Le médecin a dit que je pouvais marcher un peu si je ne force pas. Mon père a entendu 'immobilisation stricte en milieu surveillé'. Ma mère a entendu 'on observe'. Moi j'ai entendu 'peut-être stade demain' »

Je fixai le dernier morceau.

Peut-être stade demain.

Je posai le téléphone.

Je ne répondis pas tout de suite.

C'était ça, le problème avec l'inquiétude.

Elle se déguisait très vite en autorité.

Elle arrivait avec une raison valable, posait ses affaires, ouvrait les placards, et soudain vous étiez en train d'expliquer à quelqu'un comment vivre dans son propre corps.

Je repris le téléphone.

J'écrivis :

« Qu'est-ce que ton coach en pense ? »

Message prudent. Relativement.

Elle répondit :

« Il veut me voir demain matin. Séance test. Rien de violent. Je mets ça par écrit avant que tu développes une allergie. »  
Je souris malgré moi.  
« Aurèl : Trop tard. Premiers symptômes. »  
« Liora : Respire dans un sac en papier. »  
« Aurèl : Je n'ai que des sacs de croquettes. »  
« Liora : Encore mieux, Eugène validera. »  
« Aurèl : Tu veux venir ? »  
Je restai immobile.  
La question avait l'air simple.  
Elle ne l'était pas.  
Venir au stade.  
La voir courir.  
Ou essayer de courir.  
Être là dans un endroit qui n'était pas mon studio, pas le couloir, pas un accident, pas une urgence.  
Être là après le baiser.  
Avec son corps blessé et ma tendance préoccupante à transformer la peur en liste de recommandations.  
Je commençai à taper :  
« Si tu veux. »  
J'effaçai.  
Trop vieux réflexe.  
Je tapai :  
« Oui. »  
Puis j'ajoutai :  
« Si je deviens insupportable, tu as le droit de me le dire. »  
Elle répondit :  
« Tu l'étais déjà avant, mais c'était moins médical. »  
Je souris.  
Puis elle ajouta :  
« Merci. »  
Un simple merci.  
Très dangereux.  
Je posai le téléphone.  
Puis je regardai Eugène.  
— Demain, tu ne fais rien.  
Il cligna des yeux.  
— Rien du tout.  
Il posa sa patte sur ma souris.  
Le curseur bougea.  
— C'est exactement ce que je veux dire.  
Le lendemain, je partis trop tôt.  
Évidemment.  
La séance de Liora était à dix heures.  
À neuf heures vingt, j'étais déjà prêt.  
Avant de sortir, je vérifiai Eugène.  
Fenêtre fermée. Balcon verrouillé.  
Porte intérieure tirée.  
Gamelle remplie.

Lapin protégé.  
Eugène assis au milieu du tapis, l'air de trouver cette surveillance vexante.  
— Tu es la raison de cette ambiance carcérale.  
Il miaula.  
— Plainte rejetée.  
Je sortis.  
Liora m'attendait déjà sur le palier.  
Appuyée sur une béquille.  
Une seule.  
Sac de sport sur l'épaule opposée.  
Cheveux attachés.  
Veste ouverte.  
Elle avait l'air prête à partir en compétition et à assassiner quiconque lui  
proposerait une chaise.  
Sa cheville gauche était maintenue par une chevillère noire.  
Je regardai la chevillère.  
Puis son visage.  
Trop tard.  
Elle avait vu.  
— Bonjour à toi aussi.  
— Bonjour.  
— Elle va bien.  
— Je n'ai rien dit.  
— Ton regard a rédigé un rapport.  
— Il est encore en brouillon.  
— Supprime-le.  
Elle avait les joues un peu rosées.  
Surement à cause de l'effort.  
Je baissai les yeux vers la béquille.  
— Tu veux que je porte ton sac ?  
Elle me regarda.  
— Est-ce que tu demandes parce qu'il est lourd ou parce que tu veux gérer  
quelque chose ?  
Question scandaleusement précise.  
Je pris une seconde.  
Vraiment.  
— Les deux.  
Elle sourit.  
— Réponse acceptée à cinquante pour cent.  
— C'est mieux que prévu.  
— Tu peux le prendre dans les escaliers. Pas tout le trajet.  
— Marché conclu.  
Elle me tendit le sac.  
Nos doigts se frôlèrent.  
Rien de spectaculaire.  
Juste assez pour que mon cœur montre encore une fois son manque de  
formation professionnelle.  
Liora baissa les yeux vers nos mains, puis détourna la tête vers l'ascenseur avec  
une expression trop innocente.  
— On y va ?

— Oui.

Dans le hall, son père apparut près des boîtes aux lettres.

Bien sûr.

Ou alors il vivait maintenant dans les zones de passage pour superviser les flux.

— Vous partez ?

Liora s'arrêta.

— Papa.

— Je descends le courrier.

Il avait une enveloppe à la main.

Une seule.

Alibi mince.

— Bien sûr, dit-elle.

Il regarda la béquille. Puis moi.

Puis le sac de sport sur mon épaule.

— Séance test ?

— Oui.

— Rien de violent.

— Oui.

— Si douleur supérieure à cinq, arrêt.

Liora ferma les yeux.

— Tu as parlé au coach ?

— Oui.

Elle ouvrit les yeux.

— Papa.

— Il m'a appelé.

— Tu l'as appelé.

— Puis il m'a rappelé.

— Parce que tu l'avais appelé.

— Liora, la chronologie n'a pas d'importance.

Je regardai le sol.

Très bon sol.

Sol neutre.

Sol qui ne participait pas.

Son père se tourna vers moi.

— Vous l'accompagnez ?

— Oui.

— Vous n'avez pas besoin d'intervenir.

— Je sais.

Liora tourna la tête vers moi.

— Ah bon ?

— Théoriquement.

Son père ne sourit pas, mais quelque chose passa dans son regard.

— Très bien. Restez théorique.

— Je vais faire de mon mieux.

Liora soupira.

— Je suis présente.

— Nous savons, dit son père.

Elle s'approcha de lui et l'embrassa sur la joue avec une rapidité presque agressive.

— Je t'écris après.

— Pendant.

— Après.

— Avant de commencer, puis après.

— Tu négocies vraiment avec une blessée ?

— Oui.

Elle le fixa.

Puis céda.

— Avant et après.

— Merci.

Il sembla soulagé.

Pas satisfait. Soulagé.

Je vis alors ce que Liora voyait peut-être depuis toujours sans pouvoir le supporter complètement : son père n'essayait pas seulement de contrôler. Il cherchait une forme de prise sur la peur.

Je connaissais cette technique.

La mienne avait plus de carnets.

Nous sortîmes.

L'air était frais.

Liora avançait avec une vitesse contrariée. Même avec une béquille, elle donnait l'impression de trouver le trottoir trop lent.

Je marchais à côté.

Pas trop près.

Puis un peu plus près quand elle évitait une irrégularité du sol.

Elle le remarqua.

— Tu fais attention aux trous ?

— Non.

— Mensonge.

— Aux trous, aux grilles, aux feuilles glissantes, aux chiens, aux pigeons suspects.

— Pigeons suspects ?

— Tous les pigeons sont suspects.

Elle rit.

Puis regarda devant elle.

— Tu vas être invivable au stade.

— Probablement.

— Je te préviens, si tu fais une tête de père numéro deux, je te renvoie chez toi.

— D'accord.

— Vraiment.

— D'accord.

Elle ralentit légèrement.

— Tu ne vas pas argumenter ?

— Non.

— C'est inquiétant.

— J'apprends.

Elle me regarda.

Son expression changea.

Très peu.

— Moi aussi, je crois.

Puis elle reprit sa marche.

Un peu moins vite.

Le stade municipal était à quinze minutes à pied.

Vingt avec une béquille.

Vingt-deux avec Liora qui refusait de se comporter comme quelqu'un avec une béquille.

Il n'avait rien de spectaculaire.

Une piste rouge un peu usée. Des gradins bas.

Un terrain au milieu. Des vestiaires gris.

Des sacs posés contre un banc.

Quelques personnes s'échauffaient déjà, silhouettes en mouvement, foulées souples, jambes légères.

Je sentis Liora les regarder.

Pas avec envie seulement.

Avec une faim.

Son corps voulait rejoindre le rythme avant même qu'elle ait posé son sac.

Elle s'arrêta à l'entrée de la piste.

Sa main se resserra sur la béquille.

— Ça va ? demandai-je.

Elle ne me regarda pas.

— Oui.

Je ne dis rien.

Elle souffla.

— Non, d'accord. Ça fait bizarre.

Je regardai la piste.

— De revenir ?

— De revenir comme ça.

Comme ça.

Avec une cheville surveillée.

Une béquille. Un sac porté par quelqu'un d'autre.

Un corps qui n'arrivait pas en pleine possession de lui-même.

Je hochai la tête.

— Tu veux que je reste où ?

Elle tourna enfin les yeux vers moi.

Question importante.

Je le compris après l'avoir posée.

Pas « je viens avec toi ».

Pas « je te surveille ».

Où.

À quelle distance.

Quelle présence supportable.

Liora regarda les gradins.

Puis le banc près de la piste.

Puis moi.

— Là, dit-elle en montrant le banc. Pas trop loin. Et pas sur la piste.

— Banc. Pas piste.

— Et pas de visage catastrophe.

— Je vais mettre un visage neutre.

— Ton visage neutre ressemble parfois à un devis de réparation.

— Je peux travailler dessus.

— Merci.

Un homme d'une quarantaine d'années s'approcha. Grand, mince, survêtement bleu, sifflet autour du cou. Il avait le regard rapide des gens habitués à voir si un appui triche.

— Liora.

— Samir.

Il regarda la béquille.

Puis la cheville.

Puis son visage.

— Tu as mauvaise mine.

— Merci. Moi aussi je suis contente de te voir.

— Tu as dormi ?

— Question piège.

— Donc non.

Il me regarda.

— Et vous êtes ?

Moment intéressant.

Très mauvais.

— Aurèl.

Liora ajouta :

— Le voisin.

Puis elle se figea presque.

Le voisin. Très bien.

Catégorie pratique.

Ancienne. Pas fausse. Pas suffisante.

Je vis son visage traverser la même chose.

Elle reprit :

— Enfin, Aurèl.

Samir nous regarda l'un après l'autre.

Avec une intelligence désagréable.

— D'accord.

D'accord très peu dupe.

Je contemplai la piste.

Belle piste. Très rouge.

Samir revint à Liora.

— On va faire simple. Mobilité, marche, quelques éducatifs très doux si ça ne tire pas. Pas de vitesse. Pas de départ. Pas de virage en appui fort. Si douleur, tu t'arrêtes.

— Oui.

Il leva les sourcils.

— Je veux dire vraiment.

— Oui.

— Pas ton « oui » de compétition.

— J'ai plusieurs oui ?

— Au moins quatre. Celui-là était le mauvais.

Je baissai les yeux pour cacher un sourire.

Liora me vit.

— Ne t'allie pas avec lui.

— Je suis sur le banc.

— Reste-y.

Samir me lança un regard amusé.

— Bonne place.

Je lui tendis le sac.

Liora le reprit immédiatement.

— Je peux porter mon sac sur trois mètres.

— Oui, dis-je.

Elle me regarda, presque surprise que je ne lutte pas.

Puis elle posa elle-même le sac sur le banc.

Petite victoire. Très locale.

Je m'assis.

Elle alla vers Samir, enleva sa veste, puis sa béquille, qu'elle posa contre le banc avec une agressivité contrôlée.

Le stade avait ses bruits.

Chaussures sur la piste.

Respirations. Sifflet au loin.

Frottement des vestes.

Quelques voix.

Rien à voir avec le studio.

Ici, le corps était partout.

Dans les lignes peintes, les chronos, les sacs, la manière dont chacun secouait une jambe, vérifiait une lacet, tournait une cheville.

Je n'étais pas dans mon élément.

Pas mal. Juste ailleurs.

Liora, même blessée, y appartenait.

Ça se voyait immédiatement.

Les autres la saluaient. Un garçon lui demanda si ça allait. Une fille fit une grimace en voyant la chevillère. Liora répondit trop vite, plaisanta, minimisa.

Classique.

Puis son regard passa vers moi.

Je ne fis rien. Je ne levai pas les sourcils. Je ne pointai pas la chevillère.

Je restai simplement là. Sur le banc.

Sans visage catastrophe, j'espère.

Elle détourna les yeux.

Mais je crus voir sa bouche se détendre un peu.

Samir commença par la faire marcher.

Lentement.

Un aller sur la ligne droite.

Puis retour.

Liora avait l'air humiliée par l'activité.

Marcher sur une piste, pour elle, semblait être un usage insultant de l'infrastructure.

Elle fit pourtant l'aller.

Puis le retour.

Samir la regardait.

— Douleur ?

— Trois.

— Honnête ?

— Quatre.

— Bien.

Elle soupira.

— J'adore ce système où je suis récompensée d'avoir plus mal.

— Tu es récompensée de ne pas mentir.

— Très nouveau pour moi.

— Je sais.

Il lui fit faire des mouvements de cheville, des montées de genou très basses, quelques appuis légers.

Elle obéit.

Mal.

Enfin, techniquement bien.  
Emotionnellement mal.  
Chaque geste réduit semblait lui rappeler tout ce qu'elle ne faisait pas.  
Pas d'accélération. Pas de poussée. Pas de départ.  
Pas cette impression que le corps s'aligne soudain, que le souffle trouve sa place,  
que le monde devient une ligne à traverser.

À un moment, un autre groupe partit sur une série de lignes droites.

Liora les regarda.

Son corps avança d'un demi-pas sans permission.

Samir dit :

— Non.

Elle se figea.

— Je n'ai rien fait.

— Tu allais faire.

— Tout le monde me dit ça maintenant.

Je faillis sourire. Je ne le fis pas.

Maturité spectaculaire.

Samir croisa les bras.

— Tu veux courir le championnat ?

— Oui.

— Alors tu ne cours pas aujourd'hui comme si tu avais quelque chose à prouver.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je sais.

— Non. Tu détestes le savoir.

Elle ne répondit pas.

Il continua, plus doucement :

— Tu peux participer. Si tu respectes la reprise. Si tu acceptes de perdre quelques séances maintenant pour ne pas perdre trois semaines ensuite. Ça veut dire pas de séance dure cette semaine. Renforcement adapté. Vélo si pas de douleur. Ligne droite douce dans quelques jours. Pas de virage rapide avant validation. Et si ça gonfle, on stoppe.

Liora regarda la piste.

— Donc je vais arriver diminuée.

— Tu vas arriver avec une préparation différente.

— C'est une phrase de coach.

— Oui. Je suis coach.

— Elle est agaçante.

— Elle est vraie.

Elle se tourna un peu, regarda vers moi.

Pas pour demander de l'aide.

Peut-être pour vérifier si j'avais entendu.

J'avais entendu.

Tout.

Je sentis la phrase arriver en moi.

« Je te l'avais dit. »

Elle était là. Parfaitement disponible.

Bien construite.

Avec plusieurs arguments.

Un historique.

Une annexe muret.

Je la laissai passer.  
Sans la dire.  
Énorme performance.  
Invisible.  
Personne ne m'applaudit.  
Scandale.

Liora revint vers le banc quelques minutes plus tard. Samir partit chercher un élastique dans un sac plus loin.

Elle s'assit à côté de moi, pas trop près, puis trop près quand même parce que les bancs de stade avaient une conception approximative de l'espace personnel.

Son épaule toucha presque la mienne.

Presque.

Puis elle bougea un peu.

L'épaule toucha vraiment.

Elle ne s'écarta pas.

Moi non plus.

— Tu as ton visage neutre, dit-elle.

— Il fonctionne ?

— Tu as l'air d'un homme qui essaie très fort de ne pas avoir d'opinion.

— C'est exactement ce qui se passe.

Elle regarda droit devant elle.

Les autres couraient. Des foulées souples.

Faciles.

— J'ai l'impression d'être punie.

Je ne répondis pas tout de suite.

Parce que la mauvaise réponse était prête :

Ce n'est pas une punition, c'est une adaptation.

Phrase exacte. Inutile.

Je pris un peu plus de temps.

— Parce que tu ne peux pas faire ce que tu fais normalement ?

— Oui.

— Ou parce que tu dois faire autrement devant les autres ?

Elle tourna la tête vers moi.

Touché. Pas agréable.

— Les deux.

Je hochai la tête.

— Je sais que ce n'est pas grave. Enfin, c'est une entorse. Les gens ont des vrais problèmes. Je peux marcher. Je vais courir. Peut-être. Probablement. Donc je sais que je suis ridicule.

— Tu n'es pas ridicule.

Elle baissa les yeux vers sa chevillère.

— J'ai envie de pleurer parce qu'on m'interdit de faire des virages.

— C'est assez spécifique.

Un rire lui échappa. Petit.

— C'est mon endroit. Ici. Mon corps, la piste, les séances, tout ça. Même quand le reste est flou, ça, je sais faire.

Elle avala.

— Et là, je ne sais plus.

Je regardai les lignes blanches sur la piste.

Elles avaient l'air simples. Rectilignes.

Même les virages savaient où aller.

— Tu sais encore, dis-je.

— Tu viens de me voir marcher comme une retraitée prudente.

— Les retraitées prudentes ont probablement une excellente stratégie de longévité.

— Aurèl.

— Pardon.

Je posai mes mains entre mes genoux.

— Tu sais encore. Tu ne peux juste pas utiliser la même version de ce que tu sais.

Elle resta silencieuse.

Je sentis la phrase suivante.

La retins. La simplifiai.

— Tu peux changer la manière de courir sans décider que la course est foutue.

Liora regarda droit devant elle.

Longtemps.

Je regrettai presque.

La possibilité d'avoir dit trop.

Puis elle souffla :

— J'aime pas quand tu as raison aussi calmement.

— Moi non plus.

— Pourquoi toi non plus ?

— Parce que ça m'oblige à être cohérent.

Elle tourna la tête.

— Avec l'exposition ?

Je regardai la piste.

— Un peu.

— Tu ne refusais pas d'avancer.

— Non.

— Tu refusais d'avancer dans une phrase qui te tordait la cheville.

Je la regardai.

Elle aussi sembla surprise par sa comparaison.

— Désolée. Image médicale trop proche.

— Non.

Je souris un peu.

— Elle est assez juste.

Elle baissa les yeux.

Son épaule était toujours contre la mienne.

Maintenant, nous le savions tous les deux.

Aucun de nous ne bougea.

— Je crois que j'ai confondu ralentir et disparaître, dit-elle.

Ce fut dit sans grande musique.

Sans confession.

Presque avec agacement.

— Ça arrive, dis-je.

— À toi aussi ?

— Dans l'autre sens.

Elle sourit.

— Bien sûr.

Samir revint avec un élastique.

Il nous regarda.

Regarda nos épaules.

Regarda l'élastique.

Très professionnellement, il choisit de ne rien dire.

— Renforcement léger.

Liora se leva. Trop vite.

Elle grimaça.

Samir leva les sourcils.

Moi, je ne bougeai pas.

Ce fut extrêmement difficile.

— Quatre, dit-elle avant qu'on demande.

— Très bien, répondit Samir. Tu vois, la vérité n'a tué personne.

— Elle a blessé mon orgueil.

— Il survivra.

La suite de la séance fut lente. Très lente.

Élastique autour des chevilles.

Petits pas latéraux. Repos.

Mobilité. Repos.

Quelques foulées ridiculement courtes, selon l'avis visible de Liora.

Samir lui demanda de courir vingt mètres à très faible allure, seulement pour sentir l'appui.

Elle se plaça sur la ligne.

Sans béquille. Sans vitesse.

Je sentis tout mon corps se tendre.

Je respirai avant qu'elle puisse le voir.

Elle partit. Pas vite. Pas vraiment courir.

Plutôt un trot contrôlé.

Mais c'était déjà autre chose que marcher.

Son visage changea.

Pas de joie spectaculaire. Pas de victoire.

Une concentration totale.

Chaque appui comptait.

Chaque sensation.

Elle atteignit les vingt mètres.

S'arrêta. Pas brutalement.

Samir demanda :

— Douleur ?

Elle ferma les yeux.

Je la vis lutter.

Pas contre la douleur.

Contre le mensonge.

— Quatre.

Samir hocha la tête.

— Encore une fois. Pas plus.

Elle ouvrit les yeux.

— C'est tout ?

— C'est déjà beaucoup.

— C'est vingt mètres.

— C'est vingt mètres intelligents.

Elle fit une grimace.

— Phrase horrible.

— Je l'assume.

Elle revint au départ.

Cette fois, avant de partir, elle me regarda.

Je ne levai pas le pouce. Je ne fis pas de signe.

Je restai là.

Elle hocha presque imperceptiblement la tête.

Puis repartit.

Vingt mètres.

Lents. Contrôlés.

Très frustrants. Très réels.

Quand elle revint vers le banc, elle avait les joues rouges.

Pas d'effort physique intense.

Elle s'assit.

— Je hais la maturité.

— C'est assez nouveau comme discipline.

— Je suis nulle.

— Tu progresses vite.

— Ne sois pas fier de toi.

— Je fais attention.

Elle attrapa sa gourde.

Puis se pencha légèrement en arrière.

— Quatre.

— Encore ?

— Oui. Ça ne monte pas.

— C'est bien.

— Je sais.

Elle regarda la piste.

— Je le déteste un peu.

— Le « bien » ?

— Oui.

Samir donna les consignes finales.

Repos l'après-midi. Glace.

Mobilité douce le soir.

Pas d'entraînement normal avant avis.

Deux jours avant de retester une allure un peu plus soutenue.

Et surtout, arrêt si douleur.

Il répéta ça trois fois.

Liora leva trois fois les yeux au ciel.

À la quatrième, il dit :

— Si tu veux faire une bonne course dans trois semaines, il va falloir accepter de ne pas faire une belle séance aujourd'hui.

Elle ne répondit pas.

Puis, plus bas :

— D'accord.

Samir la regarda.

— Vrai d'accord ?

— Oui.

— Lequel ?

— Le deuxième.

— Acceptable.

Il partit voir un autre groupe.

Liora resta assise, la béquille contre son genou, ses chaussures de piste encore aux pieds.

— Une course intelligente, dit-elle.

— Pardon ?

— Je vais faire une course intelligente. Voilà. C'est dit.

Elle fit aussitôt une grimace profonde.

— Mon Dieu.

— Quoi ?

— J'ai l'impression d'avoir vieilli de trente ans.

Je la regardai.

Elle avait les cheveux un peu échappés de son élastique, la joue marquée par le vent, une chevellère noire, une expression de contrariété immense, et le regard brillant de quelqu'un qui venait de céder sans se rendre.

— Tu as l'air très contrariée par ta propre maturité.

— Je le suis.

— Ça te va plutôt bien.

Elle tourna la tête vers moi.

Le silence changea. Très légèrement.

Il y eut le stade autour. Les autres.

Samir. Les bruits de chaussures.

Le vent.

Rien d'intime, normalement.

Pourtant, sa main vint se poser sur le banc, entre nous.

Pas sur la mienne.

À côté.

Je regardai.

Puis je posai la mienne assez près pour que nos doigts se touchent.

Geste minuscule. Ridicule.

Absolument considérable.

Elle sourit sans me regarder.

— On fait quoi, là ?

— On touche des doigts sur un banc public.

— Très technique.

— Je décris les faits.

— Et hier ?

Je respirai.

Son doigt ne bougea pas.

Le mien non plus.

— Hier, on a dépassé le stade du banc public.

Elle eut un rire bas.

— Réponse de survivant.

— C'est ma spécialité.

Elle regarda nos mains.

— Je ne sais pas comment on fait.

Je sentis mon cœur se calmer. Un peu.

Parce qu'elle l'avait dit.

Parce que je n'étais pas seul avec cette phrase.

— Moi non plus.

— Ça te fait peur ?

— Oui.

Elle hochait la tête.

— Moi aussi.

Je la regardai.

— Toi ?

— Oui.

— Tu as l'air moins...

— Moins quoi ?

— Moins moi.

Elle sourit.

— Je suis terrifiée plus vite. Ça donne une impression de courage.

Je ris doucement.

— C'est possible.

Elle bougea son doigt contre le mien.

Un vrai contact maintenant.

Simple.

— On peut faire lentement ?

La question semblait lui coûter.

Lentement n'était pas sa langue habituelle.

Je répondis :

— Oui.

— Sans disparaître ?

Je la regardai.

Elle ne plaisantait pas. Pas entièrement.

— Oui.

Elle hochait la tête.

— D'accord.

Puis elle ajouta :

— Mais pas trop lentement non plus. Je reste moi.

— J'avais cru comprendre.

— Très bien.

Son téléphone vibra.

Elle le prit.

— Mon père.

Elle lut.

Puis soupira.

— « Compte rendu ? »

— Il met un point d'interrogation ?

— Oui.

— Donc il progresse.

— Je vais lui envoyer : vivante, contrariée, pas aggravée.

— C'est précis.

Elle tapa. Puis s'arrêta.

— Et toi, tu fais quoi cet après-midi ?

— Texte d'exposition.

— Tu as avancé ?

— Un peu.

— Tu veux m'en parler ?

La question était douce.

Et surtout, elle restait une question.

— Plus tard.

— D'accord.

Pas de déception visible. Pas d'insistance.

Une petite victoire.

Elle rangea son téléphone.

— Tu vois, moi aussi je peux ne pas monter sur le muret.

— Très belle métaphore.

— Merci. Je l'ai blessée moi-même.

Le vent soulevait légèrement les cheveux de Liora.

Son doigt était toujours contre le mien.

Rien n'était réglé.

Sa cheville existait. Le championnat existait. Mon texte existait.

Le baiser aussi.

Sans mode d'emploi. Sans déclaration.

Sans case.

Mais Liora avait couru vingt mètres sans tricher, ce qui, dans son monde, ressemblait peut-être à un exploit plus grand qu'un record.

Et moi, je n'avais pas dit « je te l'avais dit ».

Personne n'avait applaudi ça non plus.

Décidément, les progrès importants manquaient souvent de public.

Quand elle remit sa veste, elle s'appuya sur la béquille sans faire semblant de ne pas en avoir besoin.

Je pris son sac.

Elle ne protesta pas. Pas tout de suite.

Puis, au bout de trois pas, elle dit :

— Je te laisse le porter seulement parce que je fais une course intelligente.

— C'est cohérent.

— Et parce que tu as l'air content.

— Je maîtrise très bien mon visage.

— Pas du tout.

Nous sortîmes du stade. Plus lentement qu'à l'aller.

Elle ne s'énerva pas contre le rythme.

Enfin, moins.

À l'entrée, elle s'arrêta une seconde pour regarder la piste derrière elle.

Puis elle reprit la marche.

— Je vais courir autrement, dit-elle.

On aurait dit qu'elle l'annonçait autant à elle-même qu'à moi.

— D'accord.

— Intelligemment.

Elle grimaça aussitôt.

— Horrible.

— Très mature.

— Tais-toi.

Je souris.

Elle aussi.

Sa béquille frappa doucement le trottoir.

Un rythme nouveau.

Pas le sien. Pas encore.

Mais elle avançait.

Sans disparaître.

Et moi, à côté, j'essayais d'apprendre la même chose.

## Chapitre 23

### *La bonne légende*

La première phrase était toujours là.

Je dessine des lieux calmes, mais je ne les vois pas comme des lieux vides.

Elle n'était pas parfaite.

Elle n'était même pas vraiment élégante.

Elle avait ce côté un peu raide des gens qui entrent dans une pièce en faisant attention à ne rien toucher.

Pourtant, je ne l'avais pas supprimée.

Je restai assis devant l'écran, les mains posées près du clavier, pas dessus.

Eugène dormait sur le canapé.

Lapin mâchait quelque chose dans son coin avec une discrétion exemplaire.

Le studio était calme.

Je regardai la phrase. Encore.

Elle tenait. Un peu.

Pas assez.

Je descendis dans le document.

« Une table, une fenêtre, un couloir ou un studio gardent souvent plus de traces qu'ils n'en ont l'air. Des gestes y passent. Des habitudes s'y déposent. Une présence peut rester dans une tasse, une chaise déplacée, une lumière sur le sol. »

D'accord. Cette partie allait.

Peut-être.

Elle ressemblait à mes images.

Pas à moi en train d'essayer d'avoir l'air intelligent devant des gens qui buvaient du vin blanc dans des gobelets transparents.

Progrès important.

Puis venait :

« Mon travail ne cherche pas à montrer un enfermement. Il regarde plutôt la manière dont on habite un endroit, parfois discrètement, parfois avec très peu de choses. Le calme n'y est pas une absence. Il est une façon de laisser les traces apparaître. »

Je lus à voix basse.

Erreur.

Entendre ses propres phrases avait quelque chose de violent.

À l'écrit, elles semblaient presque acceptables. À voix haute, elles entraient dans l'air avec leurs chaussures sales.

Je grimaçai.

Eugène leva la tête.

— Ce n'était pas pour toi.

Il cligna lentement des yeux.

— Oui, je sais. Tout est pour toi.

Il reposa la tête.

Très bien.

Critique littéraire indifférent.

Je sauvegardai, puis créai une nouvelle version du texte.

Version 4 semi final.

Mon processus inspirait une confiance très limitée.

Je relus les premières tentatives.

« Mon travail interroge la domesticité comme espace paradoxal de retrait et de persistance. »

Non.

Cette phrase devait être emmenée loin, dans une forêt, puis abandonnée avec un peu d'eau.

Je supprimai.

« À travers des compositions silencieuses, je cherche à faire émerger la poésie discrète du quotidien. »

Je fermai les yeux.

Poétique discrète. Très grave.

Probablement un homme inquiet, sous influence légère d'un cartel d'exposition.

Je supprimai aussi.

« Mes images ne parlent pas d'enfermement. Elles ne parlent pas d'une génération coupée du monde. Elles ne parlent pas de solitude forcée. »

Trop défensif.

On aurait dit une personne arrivant dans une réunion en disant directement :

— Je ne suis pas coupable.

Mauvaise stratégie.

Même quand c'était vrai.

Je supprimai moins vite, cette fois.

La colère dedans n'était pas fausse.

Elle était seulement mal placée.

Je ne voulais pas que le texte soit une réponse au mauvais texte.

Je voulais qu'il tienne sans lui.

Nuance insupportable.

Je revins à la version qui me déplaisait le moins, puis j'ouvris les images en grand sur l'autre partie de l'écran.

La table. La fenêtre. Le couloir. La chaise.

Le coin de pièce avec la lampe éteinte.

Le rebord de fenêtre où une plante penchait légèrement vers la lumière.

La tasse. Le rideau. Le sol.

Des choses ordinaires.

Pas héroïques. Pas bruyantes.

Pas assez spectaculaires pour se défendre seules si quelqu'un leur collait une mauvaise phrase sous le nez.

Je zoomai sur le dessin du couloir.

Un trait de lumière venait d'une porte entrouverte.

On ne voyait personne.

On devinait seulement que quelqu'un avait traversé.

Ou allait traverser.

Ou vivait là sans être obligé d'apparaître pour prouver qu'il existait.

Je pensai à Liora sur le banc du stade.

« Tu refusais d'avancer dans une phrase qui te tordait la cheville. »

Elle avait dit ça en grimaçant, comme si l'image était trop proche.

Elle avait pourtant raison.

Ce n'était pas à elle de trouver le sens de mon travail.

Elle ne le trouvait pas à ma place.

Elle m'avait seulement renvoyé une chose que je savais déjà, mieux formulée par accident, ce qui était très vexant.

Mon téléphone vibra.

« Je respecte officiellement ton processus et je n'écris pas 'alors ?' toutes les dix minutes. Je veux que cette maturité soit reconnue. »

Je souris.  
Reconnaissance officielle accordée. Niveau remarquable.  
Elle répondit :  
« Tu veux que je lise ? »  
Le message resta à l'écran.  
Court. Simple.  
Pas de pression.  
Pas « envoie ».  
Pas « montre-moi ».  
Pas « je vais t'aider ».  
« Tu veux. »  
Je posai les doigts sur le téléphone.  
Je pourrais lui envoyer.  
Elle dirait probablement quelque chose d'intelligent. Ou de trop direct.  
Ou les deux.  
Les deux étaient possibles.  
Je regardai le document.  
Puis le message.  
« Pas encore. »  
La réponse arriva quelques secondes plus tard.  
« D'accord. »  
Puis :  
« Je vais lutter contre moi-même en silence. »  
Puis :  
« Enfin en relatif silence. »  
Je soufflai un rire.  
« Merci pour ton sacrifice. »  
Elle envoya :  
« Il est immense. »  
Je posai le téléphone face contre le bureau.  
Elle avait accepté.  
Sans se vexer. Sans entrer.  
Sans vouloir faire à ma place.  
Petit geste.  
Énorme.  
Je repris le clavier.  
« Je dessine des lieux calmes, mais je ne les vois pas comme des lieux vides. »  
Le « mais » me gênait.  
Pas grammaticalement.  
Émotionnellement.  
Grammaticalement aussi.  
Il plaçait déjà la phrase en défense, comme si le vide était l'accusation naturelle  
et que je devais répondre.  
Je supprimai.  
Réécrivis.  
« Je dessine des lieux calmes. Je les regarde comme des espaces habités, même  
lorsque personne n'apparaît dans l'image. »  
Mieux.  
Plus simple.  
Je continuai.

« Une table, une fenêtre, un couloir ou un studio gardent les traces de gestes très ordinaires. Une chaise déplacée, une tasse, une lumière sur le sol, un rideau entrouvert : ces détails indiquent une présence sans la montrer directement. »

Je m'arrêtais.

Deux points. Liste. Très propre.

Trop propre ?

Non. Ça allait.

Je repris.

« Cette série ne parle pas d'enfermement. Elle s'intéresse à des espaces choisis, à des refuges modestes, à des habitudes qui se répètent et construisent une manière d'habiter. Le calme n'y est pas une absence. Il permet de voir ce qui reste. »

Je lus à voix basse.

Cette fois, ça ne me donna pas envie de quitter mon propre corps.

Signe encourageant.

Je sauvégardai.

Puis je fis ce que toute personne raisonnable aurait fait après avoir obtenu une version légèrement moins mauvaise.

J'ouvris un nouveau document pour tout recommencer.

Très bien.

À ce stade, il fallait peut-être prévenir quelqu'un.

Je travaillai encore quarante minutes.

Le temps devint flou.

Pas agréable. Pas désagréable.

Un temps de concentration vraie.

J'écrivais. Je coupais. Je remettais.

Je supprimais les mots qui avaient trop envie d'être remarqués.

« Domesticité » devint « lieux ».

« Présence résiduelle » devint « ce qui reste ».

« Temporalité suspendue » disparut, avec soulagement général.

La note finit par tenir en un bloc court.

Huit cent quatre-vingt-dix signes.

J'avais compté.

Évidemment.

Je la relus.

« Je dessine des lieux calmes. Je les regarde comme des espaces habités, même lorsque personne n'apparaît dans l'image. Une table, une fenêtre, un couloir ou un studio gardent les traces de gestes très ordinaires. Une chaise déplacée, une tasse, une lumière sur le sol, un rideau entrouvert : ces détails indiquent une présence sans la montrer directement.

Cette série ne parle pas d'enfermement. Elle s'intéresse à des espaces choisis, à des refuges modestes, à des habitudes qui se répètent et construisent une manière d'habiter. Le calme n'y est pas une absence. Il permet de voir ce qui reste. Je cherche moins à montrer des corps qu'à dessiner les endroits où leur passage continue d'exister. »

Je restai devant.

Longtemps.

Puis je pris mon téléphone.

« Tu veux lire ? »

J'envoyai à Liora.

Réponse immédiate.

« Oui. »

Puis :

« Attends, je prends une posture de lectrice responsable. »

Puis :

« C'est bon. J'ai l'air insupportable. Envoie. »

Je copiai la note dans le message.

Mon pouce hésita.

Pas autant qu'avec Mathilde.

Différemment.

La montrer à Liora n'était plus la même exposition.

C'était plus intime, d'une manière étrange.

Elle avait vu le studio.

La table. La tasse.

Le plaid. La poche de froid.

La guitare.

Elle savait maintenant que le calme n'était pas un décor.

Je lui envoyai.

Les trois points apparurent.

Disparurent.

Réapparurent.

Très mauvais système.

Je posai le téléphone.

Puis le repris immédiatement.

Toujours rien.

Le téléphone vibra.

Je revins trop vite.

« Là, je te reconnais »

Je restai immobile.

La phrase était courte.

Pas un compliment spectaculaire.

Pas « c'est magnifique ».

Pas « tu as gagné ».

Pas « je suis fière de toi ».

« Là, je te reconnais »

Je dus m'asseoir.

Ce qui était excessif.

Je m'assis quand même.

Une seconde plus tard, elle ajouta :

« Et je reconnais les images. Elles ne sont pas en train de s'excuser. Toi non plus. »

Je regardai le message.

Puis l'écran. Puis mes mains.

Une chaleur basse monta dans ma poitrine.

Quelque chose qui se posait.

Je répondis :

« Merci. »

Puis, parce que c'était trop petit :

« Vraiment. »

Elle répondit :

« De rien. Vraiment aussi. »

Puis :

« Je ne propose aucune virgule. Admire ma retenue. »

Je souris.

Elle ruina presque le moment en ajoutant :

« Bon, il y en a une que j'aurais déplacée, mais je me tais par amour du progrès. »

Je fixai le mot.

Amour.

Non.

Pas dans ce sens.

Formule.

Humour.

Respiration.

Je répondis :

« Ta maturité est fragile. »

Elle répondit :

« Ma cheville aussi. On fait avec. »

Le téléphone vibra à nouveau.

Cette fois, ce n'était pas Liora.

Mathilde.

Elle appelait.

Ah.

Donc nous étions là.

Mon cœur se redressa comme un employé surpris pendant une fausse pause.

Je laissai sonner deux fois.

Puis je décrochai.

— Allô ?

— Bonjour Aurèl, c'est Mathilde.

— Bonjour.

Ma voix était presque normale.

Très suspect.

— Je ne te dérange pas ?

— Pas du tout.

Mensonge.

Elle me dérangeait énormément.

Existentiellement.

— Je voulais faire un point avec toi au sujet de ton mail et de la note d'intention.

Tu as eu le temps d'y réfléchir ?

Je regardai le document ouvert.

— Oui.

— Super. Déjà, je voulais te dire que j'ai relu ton message, et je comprends mieux ce qui te gênait dans la présentation. Le texte général était peut-être un peu trop englobant.

Trop englobant.

Très belle manière de dire qu'il gober mon travail sans mâcher.

— D'accord.

— Après, il faut qu'on garde une cohérence pour la section. On ne pourra pas supprimer totalement l'angle autour de la génération, du retrait, du rapport à l'espace domestique. Ça fait partie du projet.

— Je comprends.

Le mot sortit.

Automatique.

Je le regrettai un peu.

Parce qu'il risquait de tout absorber.

Je repris.

— Je comprends la cohérence générale. Je ne demande pas que tout le texte soit réécrit autour de moi.

— Oui, bien sûr.

Elle semblait soulagée.

Je continuai avant que ce soulagement ne referme la porte.

— Par contre, pour ma série, je ne veux pas qu'elle soit présentée comme un travail sur l'enfermement. Ça oriente trop le regard. Les pièces peuvent être dans une section qui parle d'espaces domestiques, de retrait ou de calme, je ne contrôle pas tout ce que les gens vont lire dedans. Mais je veux que la première phrase sous mon nom ne dise pas le contraire de ce que j'ai fait.

Silence.

Pas long.

Assez pour que mon système nerveux s'organise en cellule de crise.

— Oui, dit Mathilde. C'est clair.

C'est clair.

Deux mots.

Pas « je comprends ton ressenti ».

Pas « c'est compliqué ».

« C'est clair. »

Je me redressai légèrement.

Eugène ouvrit un œil.

— Et ta note ? demanda-t-elle. Tu as quelque chose ?

— Oui.

— Tu peux me l'envoyer après l'appel ?

Je regardai le texte.

— Je peux même te la lire, si tu veux.

Pourquoi avais-je proposé ça.

Pourquoi.

Lire ses propres phrases au téléphone.

Activité interdite par toutes les conventions de protection personnelle.

— Oui, bien sûr, répondit Mathilde.

Trop tard.

Je pris une inspiration.

Puis je lus.

Lentement.

Pas trop.

J'entendis chaque mot sortir dans le studio, cette fois pas seulement pour moi, pas seulement pour Liora derrière un message.

Pour quelqu'un qui allait peut-être les mettre près de mes images.

Je lus la table.

La fenêtre.

Le couloir.

Les refuges modestes.

Les habitudes.

Ce qui reste.

Quand je terminai, je gardai les yeux sur l'écran.

Mathilde ne répondit pas tout de suite.

Je détestai de nouveau le silence.

— C'est bien.

Je ne bougeai pas.

— C'est simple, reprit-elle. Ça situe ton travail sans le fermer. Et je vois comment l'intégrer.

Je notai mentalement « sans le fermer ».

Je choisis de ne pas devenir insupportable.

Effort.

— Tu penses que ça peut remplacer le paragraphe actuel ?

— Le paragraphe qui t'est consacré, oui. On devra peut-être l'ajuster un peu pour le format, mais pas le fond. Pour le cartel, je verrais bien une version très courte de ta phrase sur les espaces habités et les traces.

— D'accord.

Puis je me repris.

— Je veux relire la version avant validation.

Silence. Plus court.

— Oui, évidemment.

Je regardai ma main sur le bureau.

Elle ne tremblait pas.

Ou presque pas.

— Merci.

— C'est normal. Et tu as bien fait de me le dire clairement.

Phrase étrange.

Presque trop simple.

Je ne savais pas quoi en faire.

— J'avais peur que ça complique tout, dis-je.

Très malin.

Pourquoi avouer ça.

Mathilde eut un petit rire, pas moqueur.

— Ça complique un peu.

— Ah.

— Mais dans le bon sens. Enfin, pour le texte. Pas pour mon planning.

— Désolé.

— Ne t'excuse pas. Enfin, pas pour ça. C'est ton travail. Et aussi le mien.

Je baissai les yeux.

« C'est ton travail. »

Oui.

— Je t'envoie la note tout de suite, dis-je.

— Parfait. Je te renvoie une proposition d'ici demain.

— Merci.

— À très vite, Aurèl.

— À bientôt.

Je raccrochai.

Le silence revint. Pas vide.

Encore cette nuance.

Je restai assis, téléphone dans la main.

Je venais de lire mon texte.

À voix haute.

À Mathilde.

Sans mourir.

Sans qu'elle annule l'exposition.

Sans qu'un comité secret déclare que j'étais un artiste difficile.

Enfin, peut-être que le comité se réunissait plus tard.

Mais pour l'instant, rien.

Je posai le téléphone.

Eugène sauta sur le bureau.

— Non.

Il posa une patte sur la feuille imprimée de la première version.

— Celle-là, tu peux.

Il s'assit dessus.

Très bien.

Il venait d'émettre un avis éditorial.

Je copiai la note dans un mail.

Objet : Note d'intention série

Bonjour Mathilde,

Merci pour ton appel. Je t'envoie ci-dessous la note lue ensemble.

Puis le texte.

Puis :

Je reste disponible pour relire la version ajustée du cartel et du paragraphe avant validation.

Merci,

Aurèl

Je relus.

Pas trop poli.

Pas trop sec.

Acceptable.

J'envoyai.

Message envoyé.

Encore ces deux mots.

Moins cruels cette fois.

Je pris mon téléphone.

C'est envoyé.

Liora répondit vite.

Évidemment.

« Déjà ? Tu as appelé ? Elle a accepté ? »

Je souris.

« Je vois que ta retenue a quitté la pièce. »

Elle répondit :

« Elle est partie chercher une poche de froid. »

Puis :

« Alors ? »

Je tapai :

« Elle va remplacer le paragraphe consacré à ma série. Elle garde l'angle global, mais ma note servira de base pour mes pièces. Je relirai avant validation. »

Réponse de Liora :

« C'est bien. »

Puis :

« Non, attends. »

Puis :

« C'est vraiment bien. »

Je regardai le message.

Elle ajouta :

« Tu l'as dit. »

Ces trois mots restèrent plus longtemps que les autres.

Tu l'as dit.

Pas « tu as gagné ».

Pas « ils ont accepté ».

Pas « j'avais raison ».

Tu l'as dit.

Je répondis :

« Oui. »

Puis :

« Ma voix n'a presque pas eu besoin d'évacuation médicale. »

Elle envoya :

« Très fière de cette voix survivante. »

Je fixai l'écran.

Elle était fière de la voix.

Je pouvais l'accepter.

Presque.

Je répondis :

« Elle te remercie avec une dignité limitée. »

Elle :

« Je l'imagine très bien. »

Puis :

« Tu vas faire quoi maintenant ? »

Je regardai autour de moi.

Le studio.

Les images.

Le chat sur mes anciennes phrases.

Lapin qui sortait prudemment de son coin.

— Bonne question, dis-je.

Eugène tourna une oreille.

Je répondis :

« Probablement rester cinq minutes sans modifier le texte. »

Elle :

« Ambitieux. »

Moi :

Très.

Elle :

« Je peux passer plus tard ? Pas pour corriger. Pour voir la version imprimée. Et peut-être voler une place sur le canapé. Médicalement. »

Je regardai la phrase.

Le canapé.

Le creux du coussin n'était plus visible.

Ou peut-être que si.

Je tapai :

« Oui. »

Puis :

« Médicalement. »

Elle répondit :

« Excellent. Je marche toujours lentement, donc tu as le temps de paniquer. »  
Je souris.  
Je posai le téléphone.  
Puis je restai réellement cinq minutes sans toucher au texte.  
Enfin, quatre minutes et demie.  
À peu près.  
Je relus quand même la note, mais sans modifier.  
C'était différent.  
Lire sans vouloir corriger tout de suite.  
Laisser les phrases être imparfaites, parce qu'elles étaient assez justes.  
Le calme n'y est pas une absence.  
Je regardai mes œuvres encore une fois.  
Je ne pouvais pas empêcher quelqu'un de voir de la solitude.  
De l'enfermement. Du retrait.  
De la tristesse.  
Les gens apportaient leurs propres pièces dans les pièces des autres. Le regard n'arrivait jamais vide.  
Je ne pouvais pas contrôler ça.  
Et, pour la première fois depuis le début de cette histoire d'exposition, cette impossibilité ne me donna pas envie de tout retirer.  
Je pouvais poser la première phrase.  
La bonne légende.  
Pas celle qui verrouillait l'image.  
Celle qui ouvrait au bon endroit.  
Ça ne rendait pas le vernissage simple.  
Ça ne rendait pas mon nom plus facile à voir sur un mur.  
Ça ne réglait pas mon corps qui aurait probablement envie de disparaître derrière une plante dès qu'un inconnu dirait « j'aime beaucoup ce que vous faites ».  
Mais il y aurait mes mots.  
Pas ceux de quelqu'un qui avait décidé trop vite.  
Les miens.  
Un peu tremblants.  
Assez droits.  
Je me levai.  
Allai jusqu'à l'imprimante.  
Elle fit un bruit très dramatique pour une seule feuille.  
La note sortit lentement.  
Je la pris.  
Le papier était tiède.  
Je restai debout avec cette page dans les mains.  
Quelques lignes.  
Pas un manifeste. Pas une victoire héroïque.  
Juste une manière de ne plus laisser mon travail entrer seul dans une phrase qui ne l'aimait pas.  
On toqua doucement.  
Je sursautai.  
Très digne.  
Liora n'aurait pas pu arriver aussi vite.  
Je regardai l'heure.  
Si.

En boitant lentement, elle avait quand même trouvé le moyen d'être en avance.

J'ouvris.

Elle était sur le palier, béquille sous le bras, chevillère visible, veste trop grande, cheveux attachés n'importe comment.

Elle avait l'air contrariée par l'existence de la gravité.

Et contente d'être là.

Les deux à la fois.

— J'ai marché lentement, dit-elle.

— Faux.

— Selon mes nouveaux standards.

— Donc faux.

Elle sourit.

Son regard descendit vers la feuille dans ma main.

— C'est elle ?

Je regardai la note.

Puis elle.

— Oui.

Elle ne tendit pas la main tout de suite.

— Je peux ?

Je lui donnai la feuille.

Elle la prit avec une attention qui me sembla disproportionnée.

Ou parfaitement adaptée.

Elle entra.

Je refermai.

Eugène descendit du bureau pour venir inspecter la visiteuse.

— Non, dit-elle avant moi.

Il s'arrêta.

Surpris.

Je la regardai.

— Impressionnant.

— Je travaille mes limites.

— Sur lui, c'est ambitieux.

— J'aime les défis absurdes.

Elle alla jusqu'au canapé avec sa béquille et s'assit en faisant moins semblant que la veille que tout était simple.

Ça aussi, je le remarquai.

Elle posa la feuille sur ses genoux et lut.

Je restai debout.

Puis je réalisai que rester debout devant elle pendant qu'elle lisait était probablement une méthode d'interrogatoire.

Je m'assis sur la table basse.

Pas trop près.

Puis trop près.

Puis je décidai de ne pas bouger.

Elle lut la note entière.

Une fois. Puis une deuxième.

Elle était silencieuse.

Chez Liora, le silence avait toujours quelque chose d'actif.

Il travaillait.

Il ne remplissait pas le vide.

Il le regardait.

Quand elle leva les yeux, elle ne souriait pas vraiment.

Ou pas seulement.

— Là, dit-elle, on sait où regarder.

Je sentis quelque chose descendre en moi.

Une tension. Une ancienne.

— C'est trop simple ?

— Non.

— Pas trop... pauvre ?

Elle secoua la tête.

— Aurèl.

Je baissai les yeux.

Elle posa la feuille sur la table basse, près de moi.

— Tu n'as pas besoin de faire plus grand pour que ça compte.

Je restai silencieux.

Elle ajouta, plus doucement :

— C'est exactement ça, ton travail. Les trucs qui restent quand personne ne force la pièce à parler plus fort.

Je regardai la note.

Puis elle.

— Tu vas devenir insupportable si je te laisse faire des phrases comme ça.

— Trop tard.

— Oui.

Elle sourit.

Puis grimaça légèrement en réajustant sa jambe.

Je me penchai instinctivement.

— Ça va ?

Elle me regarda.

Une seconde.

Puis répondit :

— Quatre.

Je m'arrêtai.

— Merci de ne pas avoir dit « ça va ».

— Tu vois, je progresse aussi.

— Très impressionnant.

— Je suis une athlète de la maturité maintenant.

— Discipline récente.

— Terrible discipline.

Nous restâmes là. La note entre nous.

Eugène au sol, à distance contrôlée.

Demitrius dans son coin.

La lumière sur le tapis.

Liora prit la feuille et en relut quelques lignes.

— Tu vas être nerveux au vernissage, dit-elle.

— Oui.

— Très ?

— Probablement de manière innovante.

— Tu voudras que je sois là ?

La question me prit au dépourvu.

Parce que la réponse était trop évidente.

— Oui.

Elle hocha la tête.

— D'accord.

Puis, après une petite pause :

— Pas pour te pousser.

Je la regardai.

— Je sais.

— Pour être là.

Je souris très légèrement.

— D'accord.

Elle sembla satisfaite.

Ou touchée.

Ou les deux.

Puis elle se redressa, attrapa sa béquille, et dit :

— Maintenant, je dois rentrer avant que mon père lance un avis de recherche pour personne blessée dans un rayon de huit mètres.

— Tu veux que je t'accompagne ?

Elle plissa les yeux.

— Tu demandes pour porter quelque chose ou pour gérer quelque chose ?

— Les deux.

— Honnête.

Elle regarda sa cheville.

Puis soupira.

— Tu peux m'accompagner jusqu'à la porte. Pas jusqu'à mon canapé. Il faut préserver un minimum de souveraineté territoriale.

— Très bien.

Je me levai.

Elle aussi, plus lentement.

Elle prit la feuille, puis hésita.

— Je peux la garder ?

— La note ?

— Oui.

— Pourquoi ?

Elle haussa une épaule.

— Pour la relire. Et pour ne pas déplacer de virgule.

— Tu as besoin de support matériel pour ne pas modifier un texte ?

— Chacun ses faiblesses.

Je la laissai prendre la feuille.

Nous allâmes jusqu'à la porte.

Pas vite.

Son rythme imposé par la cheville créait encore une nouvelle version d'elle-même.

Elle n'était pas calme.

Elle était Liora, contrariée par la lenteur, faisant quand même avec.

Sur le seuil, elle se tourna.

— Tu as écrit la bonne légende.

Je restai immobile.

— Ce n'est pas une légende.

— Si.

— C'est une note d'intention.

— Je ne connais pas la différence.

— La légende est sous une image.

— Exactement.

Elle leva la feuille.

— Tu as écrit ce qu'il fallait mettre sous les tiennes pour qu'on ne commence pas au mauvais endroit.

Je ne répondis pas.

Elle sourit doucement.

— Et là, je ne corrige pas. Je constate.

Je baissai les yeux.

— Merci.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Elle sembla vouloir dire autre chose.

Peut-être.

Puis elle se contenta de se pencher légèrement et de déposer un baiser très bref au coin de ma bouche.

Assez rapide pour rester elle.

Assez doux pour me rendre inutile plusieurs secondes.

— À plus tard, Aurèl.

— À plus tard.

Elle traversa les deux mètres du palier avec sa béquille, tenant ma note d'intention comme un document médical fragile.

Sa porte s'ouvrit avant qu'elle toque.

Son père apparut.

Évidemment.

Il regarda Liora.

La feuille.

Puis moi.

— Tout va bien ?

Liora répondit :

— Oui. Il a écrit un bon texte.

Son père hocha la tête, très sérieux.

— Bien.

Puis il ajouta, après un bref regard vers la béquille :

— Et elle a marché lentement ?

Je répondis avant elle :

— Relativement.

Liora me lança un regard scandalisé.

Son père sembla considérer cette réponse comme acceptable.

— Bien.

Il la laissa entrer.

Avant de disparaître, Liora agita la feuille dans ma direction, comme si elle avait remporté quelque chose.

Puis la porte se referma.

Je rentrai dans mon studio.

Eugène était monté sur le bureau.

Encore.

Il s'était installé à côté de l'ordinateur, à l'endroit exact où la page imprimée avait été quelques minutes plus tôt.

— Elle l'a prise, dis-je.

Il me regarda.

— Oui, je sais. Très rude.

Je retournai au bureau.

Le document était toujours ouvert.

Le mail envoyé. La note sauvegardée.

La confirmation de Mathilde n'était pas encore arrivée, pas complètement.

Il faudrait relire, ajuster, valider, aller au vernissage, se tenir près des images, répondre à des gens, respirer.

Ne pas se cacher derrière une plante.

Beaucoup trop d'étapes.

Une minute plus tard, un nouveau mail arriva.

« Objet : Re: Note d'intention série »

Je l'ouvris.

« Bonjour Aurèl,

Merci, c'est très clair. Je pense qu'on peut partir sur cette base pour ton cartel et le paragraphe dédié à la série. Je t'envoie une proposition mise en forme demain matin, mais le fond me paraît juste et plus fidèle à ton travail.

À bientôt,

Mathilde »

Je lus. Puis relus.

Le fond me paraît juste.

Plus fidèle à ton travail.

Je restai devant l'écran.

Pas euphorique. Pas renversé.

Pas soudain transformé en homme capable de parler devant une salle.

Juste un peu plus droit, quelque part à l'intérieur.

Pas beaucoup.

Assez.

Je pris mon téléphone.

C'est accepté.

Liora répondit tellement vite que c'en était presque inquiétant.

Je savais que tu pouvais le dire.

Je regardai le message.

Puis le mur.

Derrière, j'entendis sa voix, plus lointaine, probablement en train de répondre à son père.

Je tapai :

« Insupportable."

Elle répondit :

« Oui. Et ? »

Je souris.

Ce qui ruina légèrement la crédibilité de mon agacement.

Je posai le téléphone.

La page était encore là, sur l'écran.

Mes mots aussi.

## Chapitre 24

### *Deux tours*

Le matin du championnat, je vérifiai l'heure sept fois en vingt minutes.

Ce qui était inutile.

Très inutile.

L'heure ne changeait pas selon le niveau d'attention qu'on lui portait. J'avais déjà testé avec des deadlines clients. Le temps avait toujours gardé une indépendance vexante.

Il était neuf heures seize.

La course de Liora était à quinze heures quarante.

Donc, naturellement, mon corps agissait comme si je devais partir dans douze minutes pour une convocation militaire.

Je restai debout devant mon armoire ouverte.

Jean.

T-shirt.

Pull.

Veste.

Question simple : comment s'habillait-on pour assister au championnat régional d'une fille qu'on avait embrassée, qui s'était blessée à cause de votre chat par ricochet, dont le père vous regardait désormais avec une forme de tolérance surveillée, et qui vous avait demandé de venir sans officiellement dire dans quelle catégorie vous veniez ?

Réponse : aucune tenue n'était prévue pour ça.

Je pris un pull gris.

Trop neutre.

Un autre.

Trop noir.

Une chemise.

Ridicule.

J'allais dans un stade, pas soutenir une thèse sur les conséquences sociales des murets Eugène, assis sur le lit en mezzanine, me regardait d'un air parfaitement calme.

— Toi, tu n'as pas d'opinion.

Il bâilla.

— Oui. Très bien. Tu as une opinion sur la condition humaine, mais elle manque de précision.

Je choisis finalement le pull gris.

Correct.

Pas sportif.

Pas trop non sportif.

J'avais l'air d'un homme pouvant rester debout près d'une piste sans être immédiatement arrêté par le service de sécurité.

Suffisant.

Sur la table basse, j'avais préparé un sac.

Bouteille d'eau. Mouchoirs.

Batterie externe. Carnet. Stylo.

Deux barres de céréales, parce que la première avait l'air isolée.

Une petite poche de froid souple, sortie du congélateur et mise dans une pochette isotherme.

Je regardai cette dernière.

Trop.

Très clairement trop.

Je la retirerai du sac.

Puis je la remis.

On ne savait jamais.

Ce genre de phrase avait justifié beaucoup trop d'objets dans l'histoire humaine.

Mon téléphone vibra.

Liora.

« Tu es déjà en train de vérifier si les gradins ont des issues de secours ? »

Je souris.

« Pas encore. Je choisis une tenue de supporter non menaçant. »

Réponse immédiate.

« Impossible. Tu es naturellement menaçant quand tu penses à la sécurité d'une cheville. »

Je regardai l'écran.

J'effaçai un « Tu as mal ? »

« Comment va l'accusée ? »

Elle répondit :

« La cheville plaide l'insolence modérée. Coach dit OK. Père dit surveillance accrue. Mère dit respiration. Moi je dis que tout le monde parle trop. »

Elle avait l'air vivante.

Trop vivante pour quelqu'un censé préserver son énergie.

Très rassurant. Très inquiétant.

« Aurèl : Tu veux que je vienne à quelle heure ? »

« Liora : La course est à 15h40. Si tu viens à 15h39, je n'aurai pas le temps de voir ta tête paniquée. Donc 15h ? »

« Aurèl : Ma tête n'est pas paniquée. »

« Liora : Aurèl. »

« Aurèl : 15h. »

« Liora : Merci. »

Puis, après quelques secondes :

« Je suis contente que tu viennes. »

Je fixai le message.

Il n'y avait rien à analyser.

Donc, naturellement, j'analysai quand même.

« Je suis contente que tu viennes. »

Pas que tu sois là. Pas de te voir.

Venir. Le choix.

Moi aussi.

Incomplet.

Pas faux.

« Enfin, je suis content de venir. Pas de courir. Je précise. »

« Dommage. Je t'avais inscrit en 400 haies. »

Je regardai mon salon. Mes plantes. Mon chat.

Mon existence entière.

« Je refuse. »

« Prévisible. »

Puis :

"À tout à l'heure. »

Je posai le téléphone.

La fin de la matinée fut une imitation très médiocre du travail.  
J'ouvris un fichier client.  
Je dessinaï un trait.  
Je le supprimai.  
Je vérifiai l'adresse du stade trois fois, alors que Liora me l'avait envoyée la veille et qu'une carte avait une mémoire supérieure à la mienne dans ce domaine précis.  
À quatorze heures dix, je décidai qu'il était raisonnable de partir.  
Le trajet indiquait trente-cinq minutes.  
Donc j'arriverais à quatorze heures quarante-cinq.  
Tôt.  
Mais pas criminel.  
Je fis le tour du studio.  
Fenêtre. Balcon.  
Porte. Gamelle.  
Eugène. Demitrius.  
Encore fenêtre.  
J'étais en train de devenir l'homme que le père de Liora espérait peut-être depuis le début.  
Pensée préoccupante.  
Je sortis.  
Le trajet en tram fut court et beaucoup trop long.  
Autour de moi, des gens vivaient des vies qui n'avaient aucun rapport avec une course de huit cents mètres, ce qui me parut presque indécent.  
Moi, je tenais mon sac sur mes genoux comme s'il contenait un organe.  
À l'arrêt du stade, plusieurs groupes descendirent.  
Adolescents en survêtement. Parents.  
Sacs de sport. Vestes de clubs.  
Baskets propres. Baskets sales.  
Je suivis le mouvement avec la sensation d'entrer dans un territoire codé.  
Le stade était plus grand que celui des entraînements.  
Pas immense.  
Mais assez pour donner l'impression que chaque bruit avait un écho officiel.  
Piste rouge. Gradins en béton.  
Drapeaux. Tables d'organisation.  
Micro qui grésillait.  
Bénévoles avec des talkies-walkies et l'air d'avoir compris quelque chose à la logistique du monde.  
Je m'arrêtai près de l'entrée.  
Très bien.  
J'étais là.  
Étape suivante : ne pas avoir l'air d'un homme arrivé par erreur dans une compétition sportive en cherchant un rayon papeterie.  
Mon téléphone vibra.  
« T'es où ? »  
« Entrée principale. Près d'un panneau qui dit 'chambre d'appel', ce qui me semble inquiétant. »  
« Bouge pas. Ma mère arrive. »  
Sa mère.  
Très bien.  
Je fus immédiatement soulagé.

Puis légèrement vexé d'être soulagé.

Deux minutes plus tard, la mère de Liora apparut dans la foule, gilet clair, sac à l'épaule, expression calme. Elle me repéra avec une facilité inquiétante.

— Aurèl.

— Bonjour.

— Vous avez trouvé sans problème ?

— Oui.

— Vous avez l'air d'avoir trouvé un problème quand même.

— C'est mon visage standard.

Elle sourit.

— Venez. On est installés en haut, près du virage.

Les gradins étaient à moitié remplis. Des clubs regroupés par couleurs, des parents debout avec des appareils photo, des sacs partout. L'odeur de plastique chaud, de café, d'herbe humide et de crème chauffante.

Le père de Liora était assis au deuxième rang depuis le haut, dos droit, programme plié en quatre dans la main.

Il se leva quand il me vit.

— Aurèl.

— Bonjour.

Il me serra la main.

Vraiment.

Pas longtemps.

Mais assez pour que je note mentalement l'événement.

Poignée de main du père de Liora.

Statut : non hostile.

À surveiller.

— Vous êtes en avance, dit-il.

— Oui.

— Bien.

J'étais donc validé par le comité horaire.

La mère de Liora s'assit.

— Il est surtout nerveux.

— Je ne suis pas nerveux, dis-je.

Le père de Liora me regarda.

— Vous tenez votre sac comme une preuve.

Je baissai les yeux.

Effectivement.

Je desserrai les doigts.

— Il y a de l'eau dedans.

— Une seule bouteille ?

Je le regardai.

Il resta sérieux une seconde.

Puis sa femme soupira.

— N'encourage pas son anxiété.

— Je pose une question logistique.

— Tu as déjà trois bouteilles dans ton sac.

— Précisément. On ne sait jamais.

Un accord tacite passa entre nous.

Terrible.

Nous étions deux versions d'un même problème, avec des outils différents.

Liora n'était pas encore visible sur la piste.  
Je la cherchai malgré moi.  
— Elle est à l'échauffement derrière les vestiaires, dit son père.  
— Elle va bien ?  
Sa femme répondit avant lui :  
— Elle va.  
Réponse parfaite.  
Pas rassurante.  
Pas inquiétante.  
Elle va.  
— Le coach a validé ? demandai-je.  
Le père de Liora déplaça son programme.  
— Sous conditions. Échauffement réduit. Pas de douleur à l'appui. Strapping.  
Course contrôlée. Si douleur vive, elle abandonne.  
Il prononça abandonne avec la difficulté d'un homme qui savait que sa fille détesterait le mot même en son absence.  
— Elle a accepté verbalement, précisa-t-il.  
— C'est déjà beaucoup, dit sa mère.  
Puis, plus bas, il ajouta :  
— Elle avait l'air sérieuse.  
Sa voix changea sur la dernière phrase.  
Moins gestionnaire.  
Plus père.  
Je regardai la piste.  
Des filles couraient sur la ligne opposée, légères, rapides, comme si leurs corps n'avaient jamais négocié avec la peur.  
— Elle a dit qu'elle allait faire une course intelligente, dis-je.  
Son père tourna lentement la tête.  
— Elle a dit ça ?  
— Oui.  
— Volontairement ?  
— Elle a grimacé après.  
Sa mère sourit.  
— Ça ressemble à Liora.  
Le micro grésilla.  
Je ne compris pas ce qu'on annonçait.  
Le stade entier semblait fonctionner avec des codes où les gens savaient quand regarder, quand applaudir, quand s'inquiéter.  
Je ne savais rien. Alors j'observai.  
C'était au moins une compétence transférable.  
À quinze heures dix, Liora apparut enfin près de la piste.  
Cheveux attachés haut.  
Dossard sur le maillot.  
Short noir.  
Chevillère discrète mais visible, strapping sous la chaussette.  
Elle marchait sans béquille.  
Son pas était presque normal.  
Presque.  
Une infime prudence sur l'appui gauche.  
Rien que quelqu'un d'extérieur aurait remarqué.

Donc, évidemment, je le remarquai avec la force d'un projecteur de police.  
Elle parlait avec Samir.  
Moins vite que d'habitude.  
Elle écoutait.  
Samir montrait la piste, les virages, un point au bout de la ligne opposée.  
Elle hocha la tête.  
Une fois.  
Puis deux.  
Pas d'argument visible.  
Le père de Liora souffla très lentement par le nez.  
— Elle écoute.  
— Oui, dit sa mère.  
— C'est nouveau.  
— Profite sans commenter.  
Il se tut.  
Liora fit quelques foulées courtes sur le côté de la piste.  
Je sentis mon corps entier évaluer son appui avec une expertise imaginaire.  
Terrible.  
Je ne savais pas ce que je regardais, et pourtant chaque mouvement me semblait porteur d'une annonce médicale.  
Puis son regard remonta vers les gradins.  
Elle chercha. Trouva ses parents.  
Puis moi.  
Son visage changea. Pas beaucoup.  
Assez.  
Elle leva deux doigts.  
Petit signe rapide.  
Sa mère lui répondit.  
Son père aussi, beaucoup trop sérieusement, comme s'il validait un document à distance.  
Moi, je levai la main.  
Geste simple.  
Presque normal.  
Liora sourit. Pas longtemps.  
Puis elle détourna les yeux et reprit son échauffement.  
À quinze heures vingt-huit, elle monta jusqu'à la barrière en bas de notre bloc.  
Son père se leva immédiatement.  
Sa mère posa une main sur son bras.  
— Laisse-la respirer.  
Il resta debout quand même.  
Compromis paternel.  
Je descendis deux rangs, puis je m'arrêtai.  
Peut-être qu'elle voulait ses parents.  
Pas moi.  
Elle leva les yeux.  
— Tu peux descendre, Aurèl. Je ne vais pas te faire courir.  
Très bien.  
Message reçu.  
Elle était juste en dessous, de l'autre côté de la barrière.  
— Salut, dit-elle.

— Salut.

— Tu as ton sac de survie ?

— Oui.

— Poche de froid ?

Je me figeai.

Elle sourit.

— Je savais.

— C'est une précaution.

— C'est une déclaration d'amour à la logistique.

Je ne répondis pas assez vite.

Le mot amour resta dans l'air une demi-seconde de trop.

Elle le remarqua.

Ses joues prirent une couleur très légère.

Ou c'était l'échauffement.

Très probablement l'échauffement.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Je faillis rire.

— Tu me demandes à moi ?

— Oui.

— Concept intéressant.

— Réponds.

Je la regardai vraiment.

Ses épaules étaient basses.

Sa mâchoire un peu serrée.

Ses yeux vifs, mais plus concentrés que brillants.

L'énergie était rentrée.

Tenue. Pas éteinte.

Je cherchai une phrase utile.

Très mauvaise idée.

— Ne te bats pas contre ton propre pied, dis-je.

Elle me fixa.

Je fermai les yeux une demi-seconde.

— Pardon. On dirait un calendrier de motivation pour podologues.

— Non.

— Si.

— Un peu.

Elle baissa les yeux vers sa chaussure gauche.

Puis releva la tête.

— C'est pas faux.

Autour de nous, le stade vivait.

Des coureurs passaient derrière elle.

Un bénévole criait un numéro.

Son père, dans les gradins, faisait semblant de ne pas écouter.

Sa mère ne faisait même pas semblant.

Liora posa les mains sur la barrière.

— Samir a dit premier tour placé, pas subi. Pas de départ stupide. Pas de grand extérieur dans le virage. Si ça tire, je laisse partir. Si ça va, j'accélère seulement dans les deux cents derniers.

— Je n'ai compris que « pas de départ stupide ».

— C'est déjà le plus important.

— Tu vas y arriver ?

Elle me regarda.

Question idiote.

Elle inspira.

— Je vais faire la course d'aujourd'hui.

Je sentis la phrase revenir vers moi.

Modifiée.

À elle.

— D'accord.

Elle sourit.

— Tu vois, j'ai retenu.

— Je suis impressionné.

— Tu devrais.

Elle hésita. Très court.

Puis ses doigts touchèrent les miens sur la barrière.

Pas une main prise.

Pas devant tout le monde.

Juste deux doigts.

Une seconde.

— Merci d'être là.

— Je suis content d'être là.

— Même avec le bruit ?

— Même avec le bruit.

— Même avec mon père ?

Je jetai un regard vers lui.

Il regardait le programme avec une intensité peu crédible.

— Ton père fait partie de l'expérience régionale.

— Il serait ravi de cette formulation.

— Je m'abstiendrai.

Samir l'appelait.

Elle recula.

— Je dois y aller.

— Oui.

Elle fit deux pas.

Puis revint d'un demi.

— Si je pars trop vite, tu peux avoir une pensée très jugeante. Mais discrète.

— C'est mon domaine.

— Je sais.

Elle partit.

Je remontai vers les gradins.

Le père de Liora me regarda.

— Elle a dit quoi ?

— Qu'elle allait faire la course d'aujourd'hui.

Il resta silencieux.

Sa mère posa une main sur son genou.

— C'est bien.

— Oui.

Il regarda Liora rejoindre les autres filles près de la chambre d'appel.

— C'est très bien.

Sa voix disait autre chose.

De l'inquiétude.  
De la fierté, peut-être.  
Une peur qui cherchait une chaise où s'asseoir.  
Les minutes avant la course eurent une durée illégale.  
Liora disparut derrière un groupe.  
Réapparut avec les autres concurrentes.  
Huit filles. Peut-être dix.  
Je comptai mal parce que mon attention revenait toujours à elle.  
Elles se placèrent près de la ligne de départ du huit cents mètres.  
Deux tours. C'était tout.  
Deux tours de piste.  
Huit cents mètres.  
Une distance ridiculement courte pour contenir autant de tension.  
Le père de Liora murmura :  
— Elle est au couloir cinq.  
— Je vois, dit sa mère.  
— Son appui a l'air correct.  
— Oui.  
— Elle serre trop les épaules.  
— Elle va les relâcher.  
— Tu crois ?  
— Oui.  
Il inspira.  
— D'accord.  
Je ne savais pas si elle allait relâcher les épaules.  
Je ne savais pas si son appui était correct.  
Je savais seulement que, de loin, elle avait l'air très seule au milieu des autres.  
Pas seule parce qu'elle n'avait personne.  
Seule parce que courir, au moment du départ, semblait ramener chacun dans son propre corps.  
Le starter leva le bras.  
Le stade sembla baisser de volume.  
Pas vraiment.  
Mon corps, lui, coupa le reste.  
Coup de pistolet.  
Les filles partirent.  
Le bruit des pointes sur la piste arriva avec un léger décalage.  
Liora ne partit pas devant.  
Je le vis immédiatement.  
Elle aurait pu.  
Son corps semblait vouloir jaillir plus fort, prendre l'espace, chasser la frustration dans la première ligne droite.  
Mais elle resta placée.  
Quatrième ou cinquième.  
À l'extérieur d'une fille en maillot bleu.  
Pas coincée.  
Pas libre non plus.  
— Bien, souffla son père.  
Très bas.  
Puis, comme s'il s'était rappelé qu'il n'était pas le coach :

— Enfin, je crois.

Premier virage.

Je ne respirais plus correctement.

Chaque appui de Liora semblait se poser quelque part dans ma poitrine.

Elle resta à sa place.

Pas d'accélération inutile.

Pas de grand détour.

Ses bras bougeaient vite, mais pas trop.

Je ne savais pas si c'était bon.

J'avais l'impression que oui.

Au deux cents mètres, le groupe s'étira.

Deux filles devant.

Trois ensemble derrière.

Liora dans ce groupe-là.

— Elle pourrait passer maintenant, murmura son père.

— Tu as dit que tu ne commentais pas, dit sa mère.

— Je constate intérieurement à voix basse.

— C'est un commentaire.

Liora sembla vouloir se décaler.

Un espace s'ouvrit sur la droite.

Elle pouvait prendre l'extérieur.

Son corps sembla dire oui.

Puis elle ne le fit pas.

Elle resta.

Une demi-seconde de retenue.

Presque invisible.

Mais je le vis.

— Elle s'est retenue, dis-je.

Le père de Liora me regarda.

— Oui.

Son ton avait changé.

Peut-être parce que je n'avais pas dit une bêtise.

Ou parce que nous avions vu la même chose.

Premier passage devant nous.

Le groupe arriva avec un bruit de souffle, de pointes, de maillots, de corps lancés.

Liora passa.

Vite.

Beaucoup trop vite pour quelqu'un qui faisait une course « intelligente », selon mes critères personnels basés sur la vitesse d'un humain moyen au supermarché.

Son visage était concentré.

Pas fermé. Pas souffrant.

La mâchoire serrée, oui.

Les yeux sur la ligne.

Elle ne regarda pas les gradins.

Évidemment.

Elle passa devant nous en quatrième position.

Peut-être cinquième.

Je perdis le compte parce que mon cerveau avait décidé que les nombres étaient secondaires face à l'existence de sa cheville gauche.

La cloche sonna.

Je détestai immédiatement ce bruit.  
Il annonçait une fin.  
Ou une catastrophe.  
Ou simplement le dernier tour, ce qui était déjà excessif.  
Les deux premières accélérèrent dans la ligne opposée.  
Liora resta derrière le petit groupe.  
Elle ne se lança pas tout de suite.  
Je sentis son père bouger à côté de moi.  
Son genou montait et descendait rapidement.  
Très digne. Très discret.  
Pas du tout.  
— Elle doit attendre, dit-il.  
— Elle attend, dit sa mère.  
— Oui.  
— Alors respire.  
Il inspira. Fort.  
Beaucoup trop fort.  
Un homme devant nous se retourna.  
Le père de Liora lui lança un regard qui découragea toute remarque.  
Trois cents mètres restants.  
Une fille devant Liora ralentit légèrement.  
Ou Liora accéléra.  
Je ne savais pas.  
Mais l'écart changea.  
Liora se décala.  
Cette fois, elle passa.  
Pas brutalement.  
Pas en jetant tout son corps dehors.  
Elle glissa à côté, prit l'espace, revint dans la trajectoire.  
Un geste propre.  
Même moi, je le compris.  
— Voilà, dit son père.  
Sa mère avait les mains jointes maintenant.  
Très calme en apparence. Mauvaise comédienne, finalement.  
Le dernier virage arriva.  
Je ne savais pas pourquoi on autorisait des virages à la fin d'une course avec une cheville récente.  
Concept douteux.  
Liora entra dedans en troisième position du groupe de chasse.  
Quatrième au total, peut-être.  
Une fille derrière elle se rapprocha.  
Ma gorge se serra.  
Liora accéléra.  
Un peu. Pas trop.  
Je crus voir son pied gauche protéger l'appui.  
Pas franchement.  
Juste une prudence dans l'angle.  
Elle ne luttait pas contre. Elle courait avec.  
Cette idée me traversa pendant qu'elle sortait du virage.  
Courir avec.

Pas contre.

Ligne droite finale.

Là, le stade changea.

Les voix montèrent.

Parents. Coachs. Coéquipiers.

Des prénoms. Des « allez ».

Des cris qui se superposaient jusqu'à ne plus rien vouloir dire.

Le père de Liora se leva.

— Allez, Liora.

Pas crié. Pas vraiment.

Enfin si.

À sa manière.

Sa mère se leva aussi.

Moi, je restai assis une demi-seconde de trop, puis je me levai.

Liora avançait.

Vite.

Moins vite que la fille de tête.

Plus vite que celle derrière.

Ou l'inverse.

Je ne comprenais plus.

Il y avait seulement son visage, ses bras, ses épaules enfin basses, son pied qui tenait, son corps entier qui avait envie d'aller plus loin que ce qu'il devait.

À cinquante mètres, elle sembla vouloir lancer plus fort.

Je le vis.

Cette envie de tout donner.

De prouver. De brûler le reste.

Puis son visage changea.

Pas beaucoup.

Un choix minuscule.

Elle accéléra quand même.

Pas n'importe comment.

Pas avec rage. Pas contre sa cheville.

Avec ce qu'elle avait.

Elle franchit la ligne quatrième.

Ou cinquième.

Je dus attendre l'annonce pour le savoir.

Elle continua quelques pas.

Ralentit.

Ne tomba pas.

Ne se tint pas immédiatement la cheville.

Respira, penchée en avant, mains sur les cuisses.

Samir la rejoignit.

Il posa une main brève entre ses épaules.

Elle hocha la tête.

Puis elle se redressa.

Je n'entendis rien.

Je vis seulement son visage.

Frustré. Très frustré.

Vivant.

Le père de Liora resta debout.

— Quatrième, dit-il.

Sa mère regardait le tableau.

— Quatrième.

— Elle n'a pas forcé dans le dernier virage.

— Non.

— Elle aurait pu prendre la troisième.

— Peut-être.

Il se tut. Longtemps.

— Elle a bien couru.

Sa mère le regarda.

— Oui.

Il hocha la tête, comme s'il venait d'accepter un résultat complexe.

— Très bien couru.

Sur la piste, Liora marchait maintenant, Samir à côté d'elle.

Elle boitait un peu. Très peu.

Ou je le voulais très peu.

Samir lui parlait.

Elle répondit avec un geste agacé.

Il sourit. Elle secoua la tête.

Puis, finalement, elle sourit aussi.

Pas grand. Pas vainqueur.

Un sourire contrarié.

Un sourire qui disait qu'elle détestait avoir fait ce qu'il fallait.

— On descend ? demanda sa mère.

Le père de Liora avait déjà commencé.

Nous descendîmes vers la sortie des athlètes.

Mon sac cognait contre ma hanche.

J'avais oublié qu'il existait.

Très vexant pour une préparation aussi complète.

Liora arriva près de la barrière quelques minutes plus tard, serviette autour du cou, souffle encore haut, joues rouges, cheveux échappés de partout.

Elle avait l'air épuisée. Et furieuse.

Et belle d'une manière qui me prit au dépourvu.

Belle comme une personne revenue d'un endroit où elle avait dû choisir en plein effort.

Sa mère l'enlaça brièvement.

— Ça va ?

— Oui.

Puis elle se reprit.

— Quatre. Peut-être cinq.

Sa mère eut un sourire immense.

Pas à cause du chiffre.

À cause de la correction.

— Bien.

Son père posa les mains sur les épaules de Liora.

Elle leva un doigt.

— Papa, non.

— Je n'ai rien dit.

— Tu allais.

— Je voulais dire que tu as très bien couru.

Elle se figea.

La phrase entra.

On le vit.

Elle voulut probablement la repousser.

Trop compliment. Trop père.

Trop difficile à recevoir quand elle n'avait pas gagné.

— Je suis quatrième.

— Oui.

— Donc pas très bien.

— Si.

— Papa.

— Tu as couru avec ta blessure, sans te désorganiser, sans forcer quand il ne fallait pas. Tu es restée dans ta course. C'était très bien.

Liora baissa les yeux.

Elle avait l'air plus touchée par cette phrase que par une médaille.

Ce qui la contraria sûrement.

Samir arriva derrière elle.

— Ton père a raison.

— Pitié, pas vous deux en même temps.

— Course intelligente, dit Samir.

Elle ferma les yeux.

— Je vais brûler cette expression.

— Tu vas la garder. Elle t'a évité de finir sur une table de soins.

Il regarda sa cheville.

— Glace en rentrant. Pas de décrassage en courant. Marche douce. Et tu viens me voir demain.

— Oui.

— Quel oui ?

— Le deuxième.

— Bien.

Samir partit.

Le père de Liora le suivit pour demander quelque chose, probablement un rapport verbal complet en quatre parties.

Sa mère s'éloigna chercher à boire.

Très discrètement. Trop discrètement.

Liora et moi restâmes près de la barrière.

Autour, tout continuait.

Courses suivantes.

Annonces. Sacs.

Rires. Cris.

Le monde sportif ne s'arrêtait pas parce qu'une fille venait de finir quatrième.

Elle me regarda.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— C'était lent ?

Son ton était léger.

Son visage pas complètement.

Elle voulait une blague. Elle voulait peut-être une vérité.

Les deux.

Je repensai au premier tour.

Au moment où elle s'était retenue.

À son dernier virage.

À l'accélération contrôlée.

À son corps qui n'avait pas cassé pour prouver.

— Non, dis-je. Ça avait l'air difficile.

Elle ne bougea plus.

Puis elle baissa les yeux.

Un petit rire sortit.

Pas joyeux. Pas triste.

— Oui.

Je continuai, parce que parfois une phrase en appelait une autre avant que mon cerveau puisse l'empêcher.

— Tu n'as pas couru moins. Enfin, peut-être en temps, je ne sais pas. Je n'ai pas de compétences. Mais ça n'avait pas l'air moindre. Ça avait l'air plus... tenu.

Elle leva les yeux.

— Tenu ?

— Oui.

— Tu fais de la critique d'art sur ma course ?

— Je peux dire « bravo » si tu préfères.

— Non.

Elle essuya son front avec la serviette.

Ses mains tremblaient un peu, d'effort probablement.

— Continue mal.

Je souris.

— Tu avais envie de partir plusieurs fois.

— Ça se voyait ?

— Un peu.

— Super.

— Et tu ne l'as pas fait. Enfin, tu es partie, évidemment. C'était une course. Mais pas n'importe comment.

Elle me regarda.

Le bruit autour sembla reculer.

— Tu as regardé ça ?

— Je ne comprenais pas grand-chose d'autre.

Elle sourit.

Puis son visage se froissa une seconde.

— J'aurais voulu le podium.

— Je sais.

— J'aurais pu le prendre sans la cheville.

Je ne répondis pas.

Parce que peut-être. Parce que non.

Parce que ça n'avait aucune importance de discuter une réalité qui n'avait pas eu lieu.

Elle reprit :

— J'ai failli y aller dans le dernier virage.

— J'ai vu.

— J'ai failli me dire tant pis.

Elle souffla.

— Et j'ai entendu Samir. Et mon père. Et toi, un peu, beaucoup.

Je me figeai.

— Moi ?

— Ne te bats pas contre ton propre pied !

Je fermai les yeux.

— Mon héritage verbal sera donc celui-là.

— C'était nul.

— Oui.

— Mais utile.

J'ouvris les yeux.

Elle me regardait avec une fatigue très douce maintenant.

— J'avais envie de prouver que j'étais encore moi.

— Et ?

— Et je crois que j'étais encore moi quand même.

Elle semblait presque agacée par cette découverte.

— Très contrariant, dis-je.

— Extrêmement.

Puis elle posa son front contre mon épaule.

Simplement. Sans prévenir.

Pas longtemps.

Son corps était chaud, encore fiévreux de la course.

Je ne bougeai pas tout de suite.

Je n'osai pas.

Puis je levai une main et la posai dans son dos.

Très doucement.

Pas pour la retenir. Pour être là.

Elle resta.

Une seconde.

Deux.

Autour de nous, des gens passaient.

Le micro grésillait.

Le père de Liora pouvait revenir à tout moment avec une analyse de performance et une bouteille d'eau.

Et pourtant, la scène resta petite.

Protégée par sa brièveté.

Liora murmura contre mon pull :

— Je suis quand même dégoûtée.

— Oui.

— Et un peu fière.

— Oui.

— C'est désagréable d'être deux choses à la fois.

— Je connais.

Elle releva la tête.

Ses yeux étaient brillants.

Pas de larmes, ou pas seulement.

— Tu as apporté une poche de froid ?

Je la fixai.

— Non.

Elle plissa les yeux.

— Mensonge.

— Oui.

Elle éclata de rire, puis se reprit avec une grimace.

— Aïe. D'accord. Donne.

Je sortis la pochette isotherme du sac.

Elle la regarda comme si elle venait de découvrir une preuve d'affection très embarrassante.

— Tu es impossible.

— Prévoyant.

— Impossible et prévoyant.

— J'accepte.

Elle s'assit sur un banc près de la barrière et posa la poche contre sa cheville.

Je m'assis à côté. Pas trop près.

Puis, comme au stade l'autre jour, son épaule vint toucher la mienne.

Cette fois, ni l'un ni l'autre ne fit semblant.

Son père revint avec Samir.

Il vit la poche de froid.

Puis moi. Puis Liora.

Puis notre proximité.

Il s'arrêta une fraction de seconde.

Très courte.

Assez pour que je prépare mentalement trois explications, deux excuses et une sortie par les gradins.

Il ne dit rien.

Rien du tout.

Il se contenta de tendre une bouteille d'eau à sa fille.

— Tiens.

— Merci.

Il regarda la poche de froid.

— Bonne initiative.

Je ne savais pas s'il parlait à elle ou à moi.

Peut-être aux deux.

— Merci, dis-je.

Sa mère revint quelques secondes plus tard avec des barres de céréales.

Elle nous regarda, sourit doucement, puis fit comme si elle n'avait rien vu.

Ce qui était très différent de ne rien voir.

Liora but. Puis elle me regarda.

— Tu sais que maintenant, il va t'associer officiellement aux fournitures médicales.

— C'est une place stable.

— Pas très romantique.

— On a commencé avec un chat disparu et une entorse. La barre était particulière.

Elle rit, plus doucement cette fois.

Son père parlait avec Samir de récupération, de reprise, de semaine allégée.

Liora les regarda.

— Ils vont faire un plan de bataille.

— Oui.

— Tu vas participer ?

— Je peux prendre des notes.

Elle me donna un léger coup d'épaule.

— Ne sois pas trop heureux.

— Je suis neutre.

— Tu es ravi.

— Un peu.

Elle secoua la tête.

Puis son sourire revint.

Fatigué.

Vrai.

— Deux tours, dit-elle.

— Oui.

— C'est court, hein ?

Je regardai la piste.

Les lignes. Le virage.

La ligne d'arrivée.

— Non.

Elle tourna la tête vers moi.

— Pour moi, ça ne l'était pas.

Elle resta silencieuse.

Puis elle posa sa main sur la mienne, sur le banc.

Pas cachée. Pas annoncée.

Simple.

Je refermai doucement mes doigts autour des siens.

Le stade continuait autour.

Je ne comprenais pas tout à ce monde.

Les chronos. Les stratégies. Les points.

Les séries. Les gestes.

Les mots exacts.

Mais je comprenais que Liora y avait couru avec quelque chose de plus difficile que la vitesse.

Elle avait accepté une course qui ne ressemblait pas à celle qu'elle voulait.

Sans se casser pour corriger l'écart.

C'était peut-être ça, la victoire de justesse.

Pas monter sur le podium. Pas prouver que rien ne l'atteignait.

Faire deux tours avec son corps réel, sa frustration réelle, son feu réel, et franchir la ligne sans avoir menti à tout ça.

Elle serra ma main.

— Alors, monsieur critique d'art sportif ?

— Oui ?

— Tu reviendras ?

Je la regardai.

La réponse était simple.

Cette fois, même moi je n'eus pas besoin de la compliquer.

— Oui.

Elle sourit.

— Même si je ne gagne pas ?

— Surtout si tu fais des courses difficiles.

Elle détourna les yeux.

Peut-être parce que la phrase avait trouvé un endroit trop précis.

Puis elle regarda la piste, la poche de froid contre sa cheville, ma main dans la sienne, ses parents à quelques mètres, son coach en train de parler de récupération.

— Très bien, dit-elle. Mais la prochaine fois, je gagne quand même.

Je souris.

— Évidemment.

## Fin

Le jour de l'exposition, je changeai trois fois de t-shirt.

Pas parce que les deux premiers étaient objectivement mauvais.

Le premier était noir.

Le deuxième aussi, avec une coupe légèrement différente, ce qui pouvait justifier une crise si l'anxiété collaborait assez.

Le troisième était gris.

Je le gardai.

Décision forte.

Lapin mâchait tranquillement son foin, étranger à la violence du choix vestimentaire humain. Eugène, lui, était assis sur le canapé et me regardait avec cette curiosité vague des chats qui observent un homme en train de perdre dignement contre un cintre.

— Quoi ?

Il cligna des yeux.

— C'est une exposition. Tu ne peux pas comprendre.

Il se lécha l'épaule.

Très bien.

L'art contemporain n'avait aucune influence sur son programme.

Je retournai devant le miroir.

Le t-shirt gris allait. La veste aussi.

Les chaussures étaient propres.

Trop propres ?

Non.

Chaussures propres acceptables.

Je passai une main dans mes cheveux.

Erreur.

Je venais d'annuler dix minutes d'efforts incertains.

Il était dix-sept heures douze.

Le vernissage commençait à dix-neuf heures.

Le lieu était à vingt-cinq minutes en métro.

Donc, techniquement, je pouvais encore fuir, changer d'identité, devenir gardien de phare, ou rester dans le studio en prétendant avoir été retenu par une urgence.

Aucune de ces options n'était adulte.

Certaines avaient pourtant un charme logistique.

Mon téléphone vibra.

Liora.

« Tu es encore chez toi ou déjà caché sous une table de la galerie ? »

Je souris.

« Pas encore parti. Je cherche une tenue qui dit 'artiste présent mais pas disponible pour expliquer son rapport à la lumière'. »

Elle répondit presque aussitôt.

« Je recommande le gris. Le noir dit 'je souffre en silence', le gris dit 'je souffre mais j'ai envoyé ma note d'intention'. »

Je regardai mon t-shirt.

Très inquiétant.

« Tu es dans mon appartement ? »

« Non. Je lis ton âme textile. »

Je soufflai par le nez.

Puis un autre message arriva.

« Tu veux que je passe avant ? »

Je restai avec le téléphone dans la main.

Elle pouvait passer.

Entrer.

S'asseoir sur le canapé.

Faire une blague sur ma veste.

Regarder Eugène avec reproche.

M'embrasser peut-être.

Puis il faudrait partir.

Et je savais que si elle passait, une partie de moi aurait envie qu'elle reste ici avec moi plutôt que d'aller dans une salle remplie de gens qui allaient regarder mon travail en tenant des verres de jus de pomme bio ou de vin blanc tiède.

Je répondis :

« Non. Je vais y aller seul. »

Les trois points apparurent.

Disparurent.

Réapparurent.

« D'accord. »

Puis :

« Je te rejoins là-bas. »

Puis :

« Je serai en retard de manière raisonnable. Pour préserver ton autonomie dramatique. »

Je souris.

« Merci pour ce soutien très structuré. »

Elle :

"Je progresse. »

Je posai le téléphone.

Mon cœur battait trop vite.

Pas seulement parce que j'allais montrer mes dessins.

Parce qu'elle allait les voir là-bas.

Pas dans mon studio.

Là-bas.

Dans le monde.

La note d'intention avait été acceptée.

Mathilde avait tenu parole.

Le texte général parlait encore d'espaces domestiques, de retrait, de jeunesse et de mondes intérieurs. Certains termes me donnaient toujours envie de tousser légèrement.

Mais sous mon nom, il y avait mes mots.

Pas tous.

Une version ajustée.

Juste.

« Aurèl dessine des lieux calmes et habités, même lorsque personne n'apparaît dans l'image. Une table, une fenêtre, un couloir ou un studio gardent les traces de gestes ordinaires. Son travail s'intéresse aux refuges modestes, aux habitudes, à ce qui reste après le passage des corps. »

Ce n'était pas parfait. C'était fidèle.

Différence majeure.

Je regardai l'heure.  
 Dix-sept heures vingt-six.  
 — Bon.  
 Eugène leva une oreille.  
 — Je vais y aller.  
 Aucune réaction.  
 Il se leva, s'étira, puis descendit du canapé pour aller boire dans sa gamelle.  
 Fin du discours.  
 Je vérifiai le balcon. Fermé.  
 La fenêtre. Fermée.  
 La porte. Bientôt fermée.  
 Demitrius.  
 Vivant, méfiant, immobile.  
 Eugène.  
 Occupé à boire avec l'air d'un animal innocent.  
 Je pris mes clés.  
 Puis je sortis.  
 Le couloir était calme.  
 La porte de Liora fermée.  
 Derrière, aucun bruit.  
 Ou presque.  
 Je restai une seconde sur le palier.  
 Au début, il y avait eu ce mur.  
 Les pas rapides.  
 Les rires.  
 Une existence à côté de la mienne, sans visage.  
 Maintenant, il y avait des messages.  
 Des blessures.  
 Des baisers.  
 Des phrases encore mal rangées.  
 Et ce soir, elle viendrait.  
 Pas pour me pousser vers la salle.  
 Pas pour me tirer par la manche.  
 Pour être là.  
 Je descendis.  
 Le métro me sembla plus bruyant que d'habitude.  
 Ou peut-être que j'avais moins de peau.  
 Chaque conversation me frôlait.  
 Un homme regardait une vidéo sans écouteurs, crime contemporain très sous-sanctionné.  
 Je tenais mon téléphone dans ma poche sans le sortir.  
 Grande victoire.  
 À l'arrêt, je faillis vérifier mes messages.  
 Je ne le fis pas. Deuxième victoire.  
 Personne n'applaudit.  
 Le lieu d'exposition était dans une petite rue près du canal.  
 Pas une grande galerie blanche et intimidante.  
 Plutôt un espace culturel indépendant, ancienne boutique transformée en salle d'exposition, avec une grande vitrine, un sol en béton ciré, des murs blancs et une table où les biscuits allaient probablement devenir mous à vingt heures quinze.

À travers la vitre, je voyais déjà des gens bouger.

Mathilde.

Deux artistes croisés au montage.

Un homme avec une veste beige.

Une femme portant des boucles d'oreilles rouges immenses, très courageuses.

Je restai sur le trottoir.

Pas longtemps.

Assez pour que la porte puisse remarquer ma lâcheté.

Puis je rentrai.

La chaleur m'enveloppa aussitôt.

Lumière douce.

Voix.

Odeur de peinture fraîche, de vin, de papier imprimé.

Mathilde me vit immédiatement.

Elle traversa la salle.

— Aurèl ! Tu es là.

Phrase étrange.

Évidemment que j'étais là.

Sauf que non, justement.

Il y avait eu plusieurs versions de moi qui n'étaient pas venues.

— Oui.

Réponse brillante.

Elle sourit.

— Ça va ?

— Oui.

Elle me regarda.

— Un peu non, mais globalement oui ?

— Voilà.

— Parfait. C'est souvent l'état normal d'un vernissage.

Elle me fit signe de la suivre.

— Tes pièces sont au fond, à droite. Le cartel est imprimé. Je t'ai mis la version courte qu'on avait validée.

La salle était divisée en trois zones.

À gauche, des photographies.

Au centre, des petites sculptures ou installations, je ne savais pas quel terme était le moins offensant.

À droite, mes images.

Je les vis avant d'être prêt.

Ce qui était logique.

Les œuvres n'attendent pas qu'on soit prêt.

Elles étaient accrochées en ligne irrégulière, avec assez d'espace entre chaque pour respirer.

La table.

La fenêtre.

Le couloir.

Le coin de studio.

La chaise déplacée.

Et la dernière.

Celle que j'avais ajoutée plus tard.

Pas prévue au départ.

Un balcon intérieur, presque.  
Pas vraiment un balcon.  
Une pièce vue depuis l'intérieur, baie vitrée ouverte sur une rambarde, lumière chaude sur le sol, une paire de chaussures de course posée près de l'entrée, un plaid froissé sur un canapé, un verre oublié sur une table basse.  
Aucune silhouette.  
Personne.  
Mais quelque chose venait d'entrer.  
Ou de partir.  
Ou de rester.  
Je ne savais pas exactement.  
Je savais seulement que je n'aurais pas dessiné cette image avant Liora.  
Pas comme ça.  
Mathilde s'arrêta à côté de moi.  
— Ça rend bien.  
Je ne répondis pas tout de suite.  
Mes images étaient là.  
Dans une salle.  
Sous des lumières.  
Pas sur mon écran.  
Pas dans mon studio.  
Pas à l'abri de moi.  
Je regardai le cartel.  
Mon nom.  
Aurèl.  
Puis le texte.  
Mes mots.  
Enfin, une version de mes mots.  
Je lus tout, lentement, comme si je ne l'avais pas déjà relu dix fois.  
La phrase était toujours correcte.  
Elle ne s'était pas transformée en trahison pendant l'impression.  
Soulagement technique.  
— Merci, dis-je.  
Mathilde hocha la tête.  
— Tu as bien fait d'insister. Le texte est plus juste comme ça.  
Cette phrase, prononcée dans la salle, près de mes images, avait plus de poids que par mail.  
— Merci de l'avoir changé.  
— C'était normal.  
Elle regarda mes pièces.  
— Tu vas voir, les gens entrent bien dedans. Il y a quelque chose de très accessible, mais pas facile. Enfin, je veux dire, pas simpliste.  
Je souris un peu.  
— Je prends accessible et pas simpliste.  
— Très raisonnable.  
Elle fut appelée près de l'entrée.  
Je restai seul devant mes œuvres.  
Erreur. Ou pas.  
Je ne savais pas où me mettre.  
Près des images, c'était prétentieux.

Loin des images, c'était lâche.  
Entre les deux, je gênais probablement la circulation.  
Très bien.  
J'étais devenu un meuble mal placé.  
Des gens commencèrent à entrer davantage.  
Les conversations se densifièrent.  
Verres.  
Manteaux.  
Rires.  
Chaussures sur le béton.

Je repérai immédiatement plusieurs profils de visiteurs : ceux qui lisaient tous les cartels avec un sérieux presque religieux, ceux qui hochaient la tête devant chaque pièce comme si l'art était une réunion à valider, ceux qui cherchaient la bonne zone avec une affection mal dissimulée.

Je me demandai à quelle catégorie appartiendrait Liora.

Probablement celle qui arrivait en retard, lisait trop vite, puis s'arrêtait soudain à un détail.

Hypothèse. Très fondée.

Deux femmes s'arrêtèrent devant ma série.

Je fis semblant de regarder mon téléphone sans l'allumer.

Très subtil.

— C'est doux, dit la première.

— Oui, répondit l'autre. Un peu triste aussi.

Je me raidis.

Triste.

D'accord.

Possible.

Pas interdit.

— Je ne trouve pas que ce soit triste, reprit la première. Plutôt comme après le départ de quelqu'un.

— Oui, mais pas abandonné.

Je respirai.

Pas abandonné.

J'avais envie de lui offrir un biscuit mou en signe de reconnaissance.

Elles lurent le cartel.

— Oui, voilà. Les traces.

Elles passèrent à la pièce suivante.

Je survécus.

Un homme en veste beige arriva ensuite.

Il regarda le dessin de la table, très longtemps, puis dit à la personne à côté de lui :

— C'est très génération post-confinement.

Ah.

Le vieux monstre.

Sous une autre forme.

Je sentis mon ventre se contracter.

La personne avec lui lut le cartel.

— Peut-être. Mais je crois que ce n'est pas exactement le sujet. C'est plus intime.

L'homme haussa les épaules.

— Oui, enfin c'est l'époque.

C'est l'époque.

Formule pratique.

On pouvait y ranger toute œuvre qui refusait de se défendre immédiatement.

Je respirai.

Il avait le droit de lire ça.

Je ne pouvais pas entrer dans chaque regard avec un stylo rouge.

Mais cette fois, il y avait le cartel.

Il y avait mes mots.

L'homme pouvait projeter autre chose.

Il ne m'effaçait pas entièrement.

Je restai debout.

Un peu plus droit.

Pas beaucoup.

Assez.

Mon téléphone vibra.

Liora.

Je suis devant. Je marche lentement pour une entrée dramatique responsable.

Je regardai vers la vitre.

Elle était là.

Dehors.

Veste sombre.

Cheveux attachés.

Pas de béquille.

Chevilles toujours protégées, je le savais, même si je ne la voyais pas encore.

Elle ne se précipita pas.

Elle regarda à travers la vitre.

Me vit.

Sourit.

Puis entra.

Le bruit de la salle sembla changer.

Pas parce que tout le monde la remarqua.

Parce que moi, oui.

Elle marcha vers moi plus lentement que dans les premiers jours.

Pas à cause d'une faiblesse évidente.

À cause d'une attention nouvelle.

Son corps n'avait pas perdu son énergie.

Elle la tenait autrement.

— Salut, dit-elle.

— Salut.

Nous étions au milieu d'une salle pleine de gens, donc il fallait décider comment deux personnes qui s'étaient embrassées plusieurs fois, sans formulaire de situation, se disaient bonjour en public.

La réponse fut : maladroitement.

Elle sembla hésiter entre me prendre dans ses bras, m'embrasser, me donner un coup d'épaule ou faire un salut militaire.

Je ne fis rien d'utile.

Finalement, elle posa deux doigts contre mon poignet.

Bref.

Discret.

Assez.

— Tu es là, dit-elle.

— Oui.

— Vraiment là.

Je regardai la salle.

— Pour l'instant.

— Ça compte.

Elle ne plaisantait pas.

Pas entièrement.

Je baissai les yeux vers sa cheville.

— Et toi ?

— Trois.

Je relevai les yeux.

Elle sourit.

— Tu vois, je réponds directement maintenant.

— Très impressionnant.

— J'ai failli dire « ça va ». J'ai résisté.

— Progrès majeur.

— Je sais.

Elle regarda derrière moi.

Mes œuvres.

Son expression changea immédiatement.

La vitesse sortit de son visage.

La vitesse.

Elle ne dit rien.

C'était rare.

Donc important.

— Tu veux... commençai-je.

Je ne finis pas.

Elle secoua légèrement la tête.

Pas non.

Pas maintenant.

Elle avança vers le mur.

Je restai un peu en retrait.

C'était difficile.

De la voir voir.

Nouvelle catégorie de malaise.

Elle commença par la première image.

La table.

Elle lut le cartel général.

Puis mon nom.

Puis la note.

Elle lut lentement.

Vraiment lentement.

Je la regardais lire.

Ce qui était une activité beaucoup trop intime pour un lieu public.

Ses yeux suivirent les lignes.

Lieux calmes.

Espaces habités.

Traces de gestes ordinaires.

Refuges modestes.

Ce qui reste.

Elle regarda ensuite les images une par une.  
Devant la fenêtre, elle pencha légèrement la tête.  
Devant le couloir, son visage s'adoucit.  
Devant le coin de studio, elle sourit à peine.  
Puis elle arriva à la dernière.  
La baie vitrée.  
La rambarde.  
Les chaussures de course.  
Le plaid.  
Le verre.  
La lumière.  
Elle resta immobile.  
Longtemps.  
Trop longtemps pour être simplement polie.  
Je sentis mon cœur monter dans ma gorge.  
Elle avait compris.  
Je ne savais pas quoi exactement.  
Mais elle avait compris qu'elle était là sans y être.  
Pas elle en portrait.  
Une trace.  
Une manière dont le monde avait changé de position après son passage.  
Liora se retourna vers moi.  
Ses yeux étaient brillants.  
Pas beaucoup.  
Pas de manière dramatique.  
Assez pour que je veuille immédiatement faire semblant de vérifier un cartel.  
— C'est mon bordel ? demanda-t-elle doucement.  
Je regardai l'image.  
— Ce n'est pas du bordel.  
— Mes chaussures.  
— Des chaussures inspirées de chaussures.  
— Mon plaid ?  
— C'est mon plaid.  
— Déplacé par moi.  
— Probablement.  
Elle sourit.  
Puis regarda de nouveau l'image.  
— Il n'y a personne.  
— Non.  
— Mais on sait.  
Je ne répondis pas.  
Elle avait trouvé la phrase.  
Encore.  
Très irritant.  
Très important.  
— On sait que quelqu'un vient d'entrer trop vite, dit-elle.  
Je baissai les yeux.  
— Peut-être.  
— Et que la pièce n'a pas détesté ça.  
Je relevai les yeux.

Elle regardait encore le dessin.

Pas moi.

Heureusement.

— Non, dis-je.

Ma voix était basse.

— Elle n'a pas détesté.

Liora relut le cartel.

— Là, ça va.

— Quoi ?

— Le texte. Il commence au bon endroit.

Je regardai le mur.

Mon nom.

Mes images.

Mes mots.

— Oui.

— Tu vois ?

Elle tourna la tête.

— Je ne dis pas « tu vois » comme « je te l'avais dit ».

— Heureusement.

— Je dis « tu vois » comme... tu vois ?

— Formulation solide.

— Tais-toi.

Elle sourit, puis ses doigts cherchèrent les miens, brièvement, dans l'espace entre nous.

Pas assez pour attirer l'attention.

Assez pour que je sente la chaleur.

Elle lâcha avant que quelqu'un nous parle.

Très bien.

Le monde extérieur continuait d'exister.

Ses parents arrivèrent quinze minutes plus tard.

Je les vis entrer avant Liora.

Son père portait une veste sombre, très droite, bien sûr.

Sa mère avait un foulard coloré et ce regard tranquille des gens qui peuvent traverser une pièce sans essayer de la contrôler.

Liora leva la main.

Son père nous repéra.

Puis la salle.

Puis mes œuvres.

Puis moi.

Ordre d'analyse probable.

— Bonsoir, Aurèl.

— Bonsoir.

Sa mère m'embrassa sur la joue.

Je ne l'avais pas anticipé.

Je survivrai.

— Félicitations, dit-elle.

— Merci.

Son père regarda ma série.

Directement mes images.

Il prit le temps.

Vraiment.  
Il lut le cartel.  
Je le regardai lire avec un niveau de tension supérieur à celui ressenti devant certains clients ayant le pouvoir de ne pas me payer.  
Il passa d'une image à l'autre.  
La table.  
La fenêtre.  
Le couloir.  
Le studio.  
Le balcon.  
Devant la dernière, il resta plus longtemps.  
Il remarqua les chaussures.  
Bien sûr.  
Ses yeux descendirent vers la cheville de Liora, revinrent au dessin, puis vers moi.  
Il ne sourit pas.  
Ou très peu.  
— C'est précis, dit-il.  
Deux mots.  
Venant de lui, c'était peut-être une accolade complète.  
— Merci.  
Il relut le cartel.  
— On comprend mieux ce que vous vouliez dire.  
Je ne sus pas quoi faire de cette validation.  
Mon corps proposa plusieurs options inutiles.  
Rire.  
Dire « ce n'est rien ».  
Me cacher.  
Je choisis :  
— J'espérais.  
Sa mère regarda son mari.  
— Il a aussi bien fait de demander à changer le texte.  
Je me figeai.  
Le père de Liora hocha la tête.  
— Oui.  
Puis, après une petite pause :  
— Vous avez bien fait.  
Je restai immobile.  
Liora ne dit rien.  
Je sentis pourtant sa présence à côté.  
Comme si elle retenait volontairement toutes les phrases qu'elle aurait pu ajouter.  
C'était peut-être ça, sa manière de me laisser recevoir.  
Ne pas accélérer.  
Ne pas traduire la validation à ma place.  
Son père regarda encore les images.  
— Vous êtes resté dans quelque chose de sobre.  
Je ne savais pas si c'était positif.  
Sa femme sourit.  
— Chez lui, c'est positif.

— Bien sûr que c'est positif, répondit-il.

Liora murmura :

— On ne sait jamais, avec toi.

Il lui lança un regard.

— Je sais formuler un compliment.

— Tu viens de dire « sobre ».

— Précis et sobre.

— Ah oui. Là, c'est presque indécent.

Sa mère rit doucement.

Je souris.

Un peu.

Quelques visiteurs s'approchèrent, et la conversation se dispersa.

Mathilde présenta Liora à une autre artiste.

Sa mère alla voir les photographies.

Son père resta près de ma série, puis posa une question sur la technique.

Une vraie question.

Je répondis.

Mal au début.

Puis mieux.

Il écouta sans m'interrompre.

Quand je terminai, il hocha la tête.

— C'est donc très construit, malgré l'apparence calme.

Je souris malgré moi.

— Oui.

— Cela se voit.

Encore une phrase simple.

Elle compta.

La soirée continua.

Je parlai à des gens.

Vraiment.

Pas beaucoup.

Pas bien à chaque fois.

Mais je répondis.

Une femme me demanda si les lieux étaient réels.

Je dis que certains portaient de mon studio, d'autres de souvenirs, d'autres d'endroits recomposés.

Un homme me parla de solitude.

Je ne me refermai pas.

Je dis que oui, il pouvait y en avoir, mais pas forcément comme une absence. Parfois comme un espace où les traces devenaient visibles.

Il hocha la tête.

Peut-être qu'il comprit.

Peut-être qu'il nota mentalement « jeune homme un peu compliqué ».

Les deux étaient acceptables.

Un autre visiteur resta devant la dernière image et dit :

— On a l'impression que quelqu'un vient de poser ses affaires et qu'il va revenir.

Je ne répondis pas immédiatement.

Puis je dis :

— Oui.

Simple.

Suffisant.  
Je ne contrôlais pas tout.  
Certains passaient vite.  
D'autres s'arrêtaient trop près.  
Quelqu'un confondit mon dessin de fenêtre avec une photographie.  
Quelqu'un dit que ça lui rappelait le confinement.  
Peu à peu, la salle devint plus chaude, plus bruyante.  
Les verres se vidaient.  
Les biscuits ramollissaient, effectivement.  
Mathilde courait d'un groupe à l'autre avec un sourire professionnel qui devait lui fatiguer les joues.  
Je perdis Liora un moment dans la salle.  
Pas vraiment.  
Je savais toujours où elle était.  
Près des sculptures, puis des photographies, puis avec sa mère près de l'entrée.  
Elle marchait prudemment, mais elle marchait.  
Elle parlait moins vite que dans mon souvenir du début.  
Ou peut-être que je l'entendais autrement.  
À un moment, je la vis devant ma série avec une fille que je ne connaissais pas.  
Elle montrait le cartel.  
Puis elle dit quelque chose.  
Je ne l'entendis pas.  
Elle n'expliquait pas pour moi.  
Je le compris à sa posture.  
Elle ne traduisait pas.  
Elle disait seulement ce qu'elle avait vu.  
Nuance.  
Encore.  
Vers vingt et une heures, j'eus besoin d'air.  
Pas fuite. Pause.  
Important.  
Je sortis par la petite porte latérale, traversai un couloir étroit, puis une cour intérieure minuscule entre deux bâtiments. Une fenêtre haute, des caisses empilées, une plante en pot, deux marches en pierre.  
La ville était derrière, plus basse.  
Les bruits de la galerie traversaient la porte fermée.  
Étouffés.  
Verres.  
Voix.  
Rires.  
Pas complètement contre moi.  
Je m'assis sur une marche.  
Respirai.  
L'air était frais.  
Mon corps se rappelait qu'il existait après deux heures passées à tenir une posture sociale approximative.  
La porte s'ouvrit doucement.  
Je tournai la tête.  
Liora.  
Bien sûr.

— Je peux ?

— Oui.

Elle entra dans la cour et referma derrière elle.

Le bruit diminua encore.

Elle descendit les deux marches avec prudence.

Je me levai par réflexe.

Elle me lança un regard.

— Je gère deux marches.

Je restai debout.

— D'accord.

Elle descendit.

Sans problème.

Puis elle s'assit à côté de moi.

— Tu peux te rasseoir maintenant.

— Merci.

Je m'assis.

Nos épaules ne se touchaient pas.

Pas encore.

La cour était à peine éclairée par la fenêtre et par la lumière qui passait sous la porte.

— Ça va ? demanda-t-elle.

Je réfléchis.

— Oui.

Elle tourna la tête.

— Vrai oui ?

— Oui. Fatigué. Nerveux. Mais oui.

— Bien.

Elle sourit.

— Tu n'as pas fui.

— J'ai techniquement quitté la salle.

— Pour respirer.

— Oui.

— Donc ça compte pas.

— Merci pour cette décision réglementaire.

— Je suis très stricte.

— Depuis ta course intelligente, oui.

Elle fit une grimace.

— Ne prononce pas cette expression dans une cour sombre. On ne sait pas ce que ça peut attirer.

Je souris.

Le silence vint.

Calme.

Pas vide.

Elle regarda ses chaussures.

Pas celles du dessin.

Les vraies.

— C'était étrange de les voir.

— Les chaussures ?

— Oui. Enfin, pas seulement. La pièce. Le plaid. La lumière. Ce n'est pas moi, mais c'est... après moi.

Je regardai la cour.

— Oui.

— Tu l'as dessinée quand ?

— Après la poche de froid.

Elle eut un petit rire.

— Très grand moment romantique.

— La condensation était intéressante.

Elle tourna la tête vers moi.

— Évidemment.

Je haussai une épaule.

— Et le reste aussi.

Le silence revint.

Plus précis.

Elle ne combla pas.

Je lui en fus reconnaissant.

À travers la porte, quelqu'un rit fort.

Un verre tinta.

Le monde continuait.

Liora posa ses mains autour de son genou, sans tirer sur sa cheville.

— J'aime bien voir ton monde ici.

Elle chercha.

— Enfin, pas ton monde entier. Je sais que ce n'est pas ton studio. C'est public.

Il y a trop de gens et un monsieur m'a expliqué pendant trois minutes que « la chaise dans l'art contemporain est toujours politique ».

— C'est faux ?

— Aucune idée. J'ai pensé à Eugène assis dessus, donc ça a tout ruiné.

Je ris.

Doucement.

— Mais je reconnais ton silence, reprit-elle. Même avec tout le bruit.

La phrase aurait pu être trop belle.

Elle ne l'était pas.

Peut-être parce qu'elle la disait comme une chose constatée, pas comme une phrase préparée.

Je baissai les yeux vers mes mains.

— Moi, je n'étais pas sûr qu'on puisse le reconnaître dehors.

— Si.

Elle ne développa pas.

Juste si.

Confiance dangereuse.

Je respirai.

— Je crois que j'aime bien quand tu es là.

Elle me regarda.

Immédiatement.

Très bien.

La phrase venait de sortir.

J'aime bien.

Je passai une main sur mon visage.

— Non. Attends.

Elle ne parla pas.

Elle attendit.

Je détestai et aimai ça.

— J'aime quand tu es là, dis-je.

Mieux.

Pas encore assez.

Mon cœur battait plus fort.

Derrière la porte, les voix existaient toujours.

— Et quand tu n'es pas là, maintenant, je le remarque.

Je gardai les yeux sur la cour.

Sur la plante.

Sur les caisses.

Sur n'importe quoi sauf elle.

— Pas seulement comme un bruit en moins. Pas seulement parce que le mur est plus calme. Je le remarque vraiment.

Ma voix était basse.

Pas stable. Acceptable.

— Voilà.

Mot final très élégant.

Immense conclusion sentimentale.

Voilà.

Liora ne répondit pas tout de suite.

Je ne savais pas si j'allais survivre.

Puis elle posa sa main sur la mienne, sur la marche.

— Moi, je crois que j'ai arrêté de faire semblant que je venais seulement pour le chat depuis longtemps.

Je tournai la tête vers elle.

Ses yeux étaient doux.

Vifs quand même.

Toujours elle.

— Même quand c'était pour le chat, ajouta-t-elle.

— Il va être insupportable s'il l'apprend.

— Il l'est déjà.

— Oui.

Elle rapprocha son épaule de la mienne.

Cette fois, elles se touchèrent.

— Je te remarque aussi, dit-elle. Même quand tu fais peu de bruit.

La phrase entra doucement.

Elle trouva de la place.

Je tournai ma main sous la sienne et pris ses doigts.

Pas caché.

Pas public non plus.

À notre échelle.

— On est quoi ? demanda-t-elle.

Je la regardai.

— Tu poses vraiment la question maintenant ?

— Oui.

— Dans une cour, pendant mon vernissage ?

— C'est un bon lieu neutre.

— Il y a des caisses.

— Les caisses ne jugent pas.

Je souris.

Elle aussi.

Puis elle redevint plus sérieuse.

— Je ne demande pas pour mettre une étiquette parfaite. Je demande parce que je ne veux pas faire comme si ce n'était rien, juste parce qu'on ne sait pas encore tout faire.

Je la regardai.

Elle venait de ralentir jusque-là.

Jusqu'à une question difficile.

Sans courir devant la réponse.

Je serrai un peu ses doigts.

— Je ne veux pas faire comme si ce n'était rien.

— D'accord.

— Et je ne sais pas encore tout faire.

— Moi non plus.

— Ça se voit moins chez toi.

— C'est parce que je parle plus vite.

— Oui.

Elle sourit.

Puis son regard descendit vers ma bouche.

Le geste était minuscule.

Je le remarquai évidemment.

Je m'approchai.

Elle aussi.

Pas comme la première fois.

Pas avec la même surprise.

Ce baiser-là ne vérifiait pas si une porte existait.

Il l'ouvrait doucement.

Il avait encore de la maladresse, parce que nous étions assis sur des marches inconfortables dans une cour intérieure à côté d'une plante fatiguée, pendant que trente personnes buvaient à côté de mes dessins.

Mais il était plus sûr.

Pas spectaculaire.

Pas long.

Juste assez pour confirmer ce que les phrases avaient laissé debout.

Quand on se sépara, Liora resta proche.

— Tu sais, dit-elle, pour une déclaration, « je le remarque » est très toi.

Je fermai les yeux.

— Je sais.

— J'aime bien.

— Le « bien » est autorisé maintenant ?

— Chez moi, oui. Chez toi, je surveille.

Je ris.

Elle posa son front contre mon épaule, comme après sa course.

Moins essoufflée cette fois.

Plus tranquille.

À l'intérieur, quelqu'un ouvrit la porte.

Nous nous séparâmes légèrement.

Un homme apparut, verre à la main.

Il nous vit.

— Ah, pardon.

Il hésita.

— Vous savez où sont les toilettes ?

Je le regardai.

Liora aussi.

Très grande scène romantique.

— À gauche dans le couloir, dis-je.

— Merci.

Il disparut.

La porte se referma.

Liora me regarda.

Puis éclata de rire, doucement, pour ne pas attirer d'autres visiteurs urinaires.

— Parfait.

— Très fidèle au ton général de ma vie.

— Oui.

Nous restâmes encore un peu dehors.

Pas longtemps.

Le vernissage continuait.

Il fallait rentrer.

Y retourner.

Avec elle.

Quand nous revînmes à l'intérieur, le bruit me frappa moins fort.

Il était là.

Dense. Chaud.

Imparfait.

Des conversations trop proches.

Des commentaires imprévus.

Des gens devant mes images.

La voix de Mathilde.

La mère de Liora parlait avec une artiste.

Son père se tenait devant mon dernier dessin, encore, comme s'il vérifiait une dernière fois la précision du monde.

Liora marcha à côté de moi.

Pas devant.

Pas derrière.

À côté.

Son épaule frôla mon bras.

Personne ne fit d'annonce.

Personne ne remarqua vraiment, sauf peut-être sa mère, qui sourit dans son verre, et son père, qui nous regarda une seconde avant de reporter son attention sur le cartel avec une discrétion assez honorable.

Je retournai près de mes œuvres.

Un jeune homme lisait la note.

Puis il regarda la série.

— Vous êtes l'artiste ? demanda-t-il.

J'eus encore ce petit mouvement intérieur vers la sortie.

Moins fort.

Je hochai la tête.

— Oui.

— J'aime beaucoup celle-là, dit-il en montrant la dernière. On dirait qu'il vient de se passer quelque chose, mais qu'on arrive après.

Je regardai l'image.

Puis Liora, à côté de moi.

Elle ne dit rien.

Elle me laissa répondre.

— Oui, dis-je. C'est un peu ça.

Le jeune homme hocha la tête.

— C'est calme, mais pas immobile.

Je sentis Liora sourire sans la regarder.

— Merci, dis-je.

Il passa à l'image suivante.

Je restai là.

Présent.

Mal à l'aise, encore.

Mais présent.

La soirée dura encore.

Je ne répondis pas toujours bien.

Je perdis le fil d'une question sur mes influences.

Je dis « euh » trop souvent.

Je bus un verre d'eau en pensant que c'était du jus de pomme, expérience décevante.

Je surpris Mathilde dire que la série avait trouvé une place plus juste après discussion avec l'artiste.

L'artiste.

Moi.

Très étrange.

Liora resta par moments avec moi, par moments ailleurs.

Elle ne me gardait pas.

Elle ne me poussait pas.

Elle occupait la salle à sa manière, plus attentive, mais toujours vive. Elle parlait avec des gens. Elle riait. Elle revenait. Elle regardait parfois mes images comme si elles avaient encore quelque chose à lui dire.

Et chaque fois qu'elle revenait près de moi, le bruit changeait un peu.

Pas moins fort.

Moins contre moi.

Vers la fin, les visiteurs se dispersèrent.

Les verres vides s'accumulèrent.

Les artistes parlaient entre eux avec la fatigue étrange des soirs importants.

Mathilde me remercia encore.

Les parents de Liora partirent avant elle.

Son père me serra la main.

— Bonne exposition, Aurèl.

— Merci.

Il marqua une pause.

— Et bon texte.

Je souris.

— Merci.

Sa mère m'embrassa encore sur la joue.

Cette fois, j'anticipai presque.

— Reposez-vous, dit-elle.

— Vous dites ça à moi ou à Liora ?

— Aux deux.

— Je suis en pleine forme, dit Liora.

Sa mère la regarda.

— Quatre ?

Liora soupira.

— Trois et demi.

— Donc pas pleine forme.

— Vous êtes tous très pénibles.

Son père répondit :

— Précis.

— Non, pénibles.

Ils partirent.

Liora resta.

Elle regarda la porte se refermer derrière eux, puis se tourna vers moi.

— Tu veux rentrer ?

Je regardai la salle.

Mes images étaient toujours là.

Elles y resteraient après moi.

Sans que je puisse contrôler qui les regarderait demain.

Ou comment.

Cette idée me fit encore peur.

Un peu.

Mais elle ne m'enleva plus l'envie de les laisser là.

— Pas encore, dis-je.

Liora sourit.

— D'accord.

Nous restâmes encore quelques minutes devant la série.

Sans parler.

La galerie était presque vide.

Mathilde rangeait des verres avec quelqu'un.

Une chaise racla le sol.

La rue brillait derrière la vitrine.

Liora se plaça devant la dernière image.

— Tu sais, dit-elle, je trouve qu'Eugène devrait être crédité.

— Surtout pas.

— « Avec la participation involontaire d'un chat juridiquement douteux ».

— Trop long pour le cartel.

— Dommage.

— Et il demanderait des droits.

— En croquettes.

— Ruineux.

Elle rit doucement.

Puis elle passa sa main dans la mienne.

Naturellement.

Comme si le geste avait enfin trouvé sa place.

Je regardai nos doigts.

Puis le mur.

Puis les images.

Je pensai au prologue de tout ça, même si la vie n'annonce jamais ses débuts correctement.

Un bruit derrière un mur.  
Un chat sur une tablette graphique.  
Une voix de fille.  
Des pas trop rapides.  
Un balcon.  
Un couloir.  
Un père dans l'encadrement d'une porte avec Eugène dans les bras.  
À l'époque, mon monde avait l'air petit parce que je l'avais fait à ma taille.  
Je croyais que l'agrandir voulait dire le perdre.  
Ce soir, mes images étaient sur un mur public.  
Des gens les lisaient parfois mal.  
Parfois juste.  
Liora tenait ma main dans une salle qui n'était pas mon studio.  
Son rire existait à côté de mon silence.  
Et rien ne s'était effondré.  
Pas vraiment.  
Le bruit n'avait pas disparu.  
Il y en avait partout.  
Dans la salle.  
Dans la rue.  
Dans les verres qu'on rangeait.  
Dans la voix de Mathilde.  
Dans les pas de Liora près de moi.  
Dans mon propre cœur, encore peu professionnel.  
Mais ce bruit n'était plus seulement quelque chose qui entraînait chez moi sans demander.  
Il était devenu une présence que je reconnaissais.  
Quelqu'un.  
Un rythme.  
Un choix.  
Liora posa sa tête contre mon épaule une seconde.  
— Alors ? demanda-t-elle.  
— Alors quoi ?  
— C'est fini ?  
Je regardai mes images.  
Puis elle.  
Puis la salle.  
— Non.  
Elle sourit.  
— Bonne réponse.  
Nous quittâmes la galerie un peu plus tard.  
Ensemble.  
Dans la rue fraîche, elle marcha à mon rythme pendant quelques mètres.  
Puis je ralentis un peu pour le sien.  
Aucun de nous ne le commenta.  
Ce qui était peut-être mieux.  
Le canal reflétait les lumières de la ville.  
Une voiture passa.  
Quelqu'un riait plus loin.  
Liora glissa sa main dans la mienne.

Je la gardai.

Et pour la première fois depuis longtemps, je ne pensai pas que mon monde était en train de changer de taille comme une menace.

Il s'agrandissait.

Simplement.

Avec du bruit.

Avec du calme.

Avec quelqu'un à côté.

## Epilogue

### *Promener Eugène*

Six semaines après l'exposition, Liora découvrit qu'on pouvait promener certains chats en harnais.

Le problème était dans le mot certains.

Je le signalai.

Plusieurs fois.

Avec calme, au début.

Puis avec une documentation visuelle, parce que Liora avait cette capacité rare à écouter une réserve, hocher la tête, dire « oui, je comprends », puis continuer exactement dans la direction opposée avec une énergie renouvelée.

— Certains chats, répétai-je, ne signifie pas tous les chats.

Elle était assise sur mon canapé, une jambe repliée sous elle, l'autre allongée sur le tapis. Sa cheville allait mieux. Pas parfaite, selon elle. Parfaite, selon son envie de courir trop vite. Le compromis actuel consistait à dire qu'elle était « fonctionnelle », ce qui avait le mérite de ne satisfaire personne.

Elle tenait son téléphone devant moi.

Sur l'écran, un chat roux marchait sur un trottoir avec un harnais vert, l'air d'avoir compris la démocratie.

— Regarde, dit-elle.

— Je regarde.

— Il a l'air heureux.

— Il a l'air suspectement coopératif.

— Eugène pourrait aimer.

À son nom, Eugène leva la tête depuis le fauteuil.

Il nous regarda.

Longtemps.

Puis il se remit à dormir.

Réponse claire.

— Eugène a déjà exprimé son avis, dis-je.

— Il ne sait pas encore ce qu'on lui propose.

— C'est précisément ce qui m'inquiète.

Liora posa son téléphone sur la table basse et se pencha vers le chat.

— Eugène, tu veux découvrir le monde ?

Eugène ouvrit un œil.

Un seul.

Même pas le bon.

— Tu vois, dit-elle. Il réfléchit.

— Il prépare une plainte.

— Il a besoin d'enrichissement.

— Il a déjà enrichi notre immeuble d'une disparition, d'une entorse et de plusieurs discussions familiales.

— Justement. Il a du potentiel.

Je la regardai.

Elle me sourit.

Pas comme au début.

Enfin si, un peu.

Toujours ce sourire qui arrivait avant la prudence.

Mais maintenant, elle savait attendre ma réponse.

Parfois.

Quand l'idée ne concernait pas un harnais pour chat.

— Tu as déjà acheté le harnais ?

Elle se figea.

Très peu.

Trop peu.

— Non.

— Liora.

— Je l'ai commandé.

— C'est différent ?

— Juridiquement, peut-être.

Je posai une main sur mon visage.

Eugène, qui n'avait aucun accès à la notion de commande en ligne, se leva et descendit du fauteuil avec une lourdeur insultante.

Il vint jusqu'à nous, monta sur le canapé entre Liora et moi, puis s'installa sur mon genou droit.

Il n'était jamais neutre.

Liora baissa la voix.

— Il vient de donner son accord affectif.

— Il vient de m'immobiliser.

— C'est proche.

Lapin, dans son coin, mâchait une tige de foin avec la sagesse d'un animal qui avait toujours su éviter les grandes aventures.

Je le regardai.

— Toi, au moins, tu as une éthique.

Il bougea le nez.

Liora suivit mon regard.

— Demetrius ne veut pas de harnais ?

— Demetrius veut que cette conversation se termine.

— Je respecte.

— Eugène aussi voulait ça.

— Eugène ne sait pas ce qui est bon pour lui.

Je caressai le chat, qui ronronnait maintenant avec une absence de cohérence morale remarquable.

— Personne dans cette pièce ne sait ce qui est bon pour Eugène. Surtout Eugène.

Le harnais arriva deux jours plus tard.

Rouge.

Je n'avais pas été consulté sur la couleur.

Liora affirma que le rouge allait très bien au gris et blanc.

Je répondis qu'Eugène n'était pas un canapé à assortir.

Elle dit que c'était exactement ce que dirait quelqu'un refusant le progrès esthétique.

Le dimanche suivant, nous organisâmes donc la première sortie officielle d'Eugène.

Le mot organisâmes était important.

Ce n'était pas une promenade.

C'était une opération.

Le père de Liora était venu.

Je n'avais pas compris pourquoi au départ.

Puis je l'avais vu sortir de sa poche une petite lampe, un rouleau de sacs plastiques, une bouteille d'eau, et une fiche manuscrite intitulée « sortie chat ».

À ce moment-là, j'avais cessé de questionner sa présence.

Sa mère l'accompagnait, bien sûr.

Elle avait apporté des biscuits.

Pour nous.

Pas pour le chat.

Précision nécessaire, puisque Liora avait demandé.

Nous étions tous dans mon studio.

Moi, Liora, ses parents, Eugène, Demitrius, et le harnais rouge posé sur la table basse comme un objet de cérémonie.

— Il faut commencer dans le calme, dit le père de Liora.

Je regardai autour de moi.

Quatre humains debout autour d'un chat, dont un avec une fiche.

— Nous sommes peut-être déjà au-delà du calme.

— Il ne faut pas lui transmettre de stress, continua-t-il.

Liora me regarda.

— Aurèl, arrête de transmettre.

— Je suis immobile.

— Tu transmets intérieurement.

Sa mère sourit dans son thé.

— Elle n'a pas tort.

— Merci, madame.

— Vous pouvez m'appeler Marianne, vous savez.

Je me figeai.

Le prénom avait été proposé plusieurs fois depuis l'exposition.

Chaque fois, mon système avait classé l'information dans « à traiter plus tard ».

Liora leva les yeux au plafond.

— Maman, tu vas le tuer.

— Avec mon prénom ?

— Il n'était pas prêt.

Le père de Liora replia légèrement sa fiche.

— Il peut aussi m'appeler Alain.

Silence.

Je les regardai.

Marianne.

Alain.

Très bien.

Les parents avaient des prénoms.

Information logique.

Déstabilisante.

— D'accord, dis-je.

Liora sourit.

— Tu vas les utiliser en 2029.

— C'est possible.

Eugène sauta de la table basse avant que quelqu'un puisse commencer.

Le harnais resta seul.

Très digne.

— Il a compris, dit Alain.

— Il anticipe, répondis-je.

— C'est un signe d'intelligence.

— Ou de mépris.

Liora s'accroupit devant Eugène, qui s'était assis près de la bibliothèque.

— Mon grand, viens.

Il la regarda.

Il adorait Liora.

À sa manière.

C'est-à-dire qu'il acceptait d'exister près d'elle quand cela présentait un bénéfice tactile ou alimentaire.

Elle sortit une friandise de sa poche.

Trahison.

— Tu avais des friandises ?

— Bien sûr.

— Depuis quand ?

— Depuis que j'ai décidé de réussir.

Eugène se leva.

Vendu.

Très vite.

Nous réussîmes à lui passer le harnais en trois étapes, deux négociations, un mensonge, et une phrase d'Alain sur l'importance de ne pas tordre les sangles.

Eugène se figea aussitôt.

Totalement.

Pattes écartées.

Corps bas.

Tête droite.

Regard fixé sur moi.

Ce regard disait :

Tu as permis cela.

Je baissai les yeux.

— Je suis désolé.

Liora, elle, était émue.

— Il est magnifique.

— Il a l'air de porter une dette.

— Il découvre une sensation.

— Il a perdu l'usage de ses convictions.

Eugène tenta un pas.

Son corps entier suivit avec retard, comme si le harnais avait modifié les lois de la coordination féline.

Il s'arrêta.

Regarda le sol.

Puis nous.

Puis le sol.

— Il faut lui laisser le temps, dit Marianne.

— Oui, dit Alain. Phase d'adaptation.

Je le regardai.

— Il y a des phases ?

Il leva sa fiche.

— Trois.

Liora éclata de rire.

Eugène s'aplatit légèrement.

— Ne riez pas, dis-je. Il est en crise institutionnelle.  
La sortie de l'appartement prit huit minutes.  
Le trajet jusqu'à l'ascenseur, trois.  
Eugène marcha jusqu'au paillason, puis s'assit dessus avec fermeté.  
Liora tenait la laisse.  
Pas tendue.  
Elle avait appris ça dans une vidéo, probablement.  
— Il faut qu'il choisisse, dit-elle.  
— Il choisit de rester ici.  
— Il évalue.  
— Le paillason ?  
— Son territoire.  
Alain s'accroupit près du chat.  
— Eugène, il faut avancer.  
Je regardai la scène.  
Un homme adulte, anciennement redouté comme gestionnaire de copropriété émotionnelle, était en train de négocier avec mon chat dans un couloir.  
La vie avait pris plusieurs virages.  
Eugène détourna la tête.  
Alain se redressa.  
— Il ne répond pas à l'instruction verbale.  
— Quelle surprise, dis-je.  
Marianne posa une main sur mon bras.  
— Il répond peut-être à l'ambiance.  
— L'ambiance lui doit déjà beaucoup.  
Finalement, Eugène accepta de sortir du paillason parce que Liora posa une friandise deux mètres plus loin.  
Manipulation.  
Efficace.  
Nous prîmes l'ascenseur.  
Cinq personnes, un chat en harnais, une laisse rouge, une fiche pliée, un paquet de biscuits, et moi au milieu, tenant le sac de transport au cas où.  
Le voisin du troisième monta avec nous.  
Il regarda Eugène.  
Puis nous.  
Puis Eugène.  
— Bonjour.  
— Bonjour, répondit Liora avec un sérieux parfait.  
Il désigna le chat.  
— Promenade ?  
— Tentative, dis-je.  
Eugène s'assit sur mes chaussures.  
Le voisin hocha la tête comme si cela répondait à tout.  
— Courage.  
Il sortit au rez-de-chaussée avant nous.  
Très sage.  
Dans le hall, Eugène retrouva un peu de mobilité.  
Il avança jusqu'aux boîtes aux lettres.  
S'arrêta.  
Renifla le pied d'un porte-parapluie.

Longtemps.

Très longtemps.

— Il découvre le monde, murmura Liora.

— Il découvre un meuble qui existe depuis sept ans.

— Pour lui, c'est nouveau.

— Pour nous, c'est humiliant.

Alain consulta sa fiche.

— Les premières sorties doivent être courtes. On ne cherche pas la distance.

— Bonne nouvelle, dis-je. Il non plus.

Marianne rit doucement.

Lapin, lui, était resté au studio.

Je l'avais vu avant de partir, assis dans son coin, paisible, exempté de toute modernité.

Cette pensée me rassura.

Le studio existait encore.

Son calme n'avait pas été envahi par le monde.

Il attendait.

Avec le foin.

Le tapis.

Les dessins sur le bureau.

Une vie ouverte n'était pas forcément une vie où tout sortait en même temps.

Nous franchîmes enfin la porte de l'immeuble.

La rue était douce.

Un après-midi clair, ni chaud ni froid.

Des passants, des vélos, une poussette, un chien très petit qui portait un manteau disproportionné, une voiture garée trop près du passage piéton.

Eugène posa une patte sur le trottoir.

Puis la deuxième.

Puis il s'arrêta.

Il regarda à gauche.

À droite.

Puis derrière lui.

Comme un propriétaire inspectant un quartier avant investissement.

— Il est impressionné, dit Liora.

— Il juge.

— C'est sa manière d'être impressionné.

Nous restâmes immobiles devant l'immeuble.

Très longtemps.

Un homme passa, nous contourna, regarda Eugène, sourit.

— C'est un chat ?

Je baissai les yeux vers l'animal gris et blanc en harnais rouge, au bout d'une laisse tenue par Liora.

— Nous pensons.

L'homme rit et continua.

Eugène fit trois pas.

Trois.

Puis s'arrêta devant un caillou.

Petit.

Gris.

Sans intérêt visible.

Il baissa la tête.

Le renifla.

Le contourna.

Revint.

Le renifla encore.

— Moment historique, dit Liora.

— Contact avec minéral.

— Ne te moque pas.

— Je documente.

Alain se pencha.

— Il semble hésiter sur la direction.

— Il hésite sur tout, dis-je. C'est son éthique.

Marianne ouvrit le paquet de biscuits.

— Quelqu'un en veut ?

Liora prit un biscuit.

Moi aussi.

Alain refusa, puis en prit un deux secondes plus tard, ce qui fit sourire sa femme d'une manière extrêmement mariée.

Eugène décida soudain de marcher vers la gauche.

Nous suivîmes.

Enfin, nous fîmes deux pas.

Puis il changea d'avis.

Direction droite.

Liora tourna doucement avec lui.

— Il faut respecter son rythme.

— Son rythme ressemble à un débat parlementaire.

— Tu es de mauvaise foi.

— Il a avancé d'un mètre vingt en quatre minutes.

— C'est un début.

— C'est un relevé cadastral.

Elle rit.

Son épaule toucha la mienne.

Naturellement.

Sans question.

Alain marchait derrière nous, à deux mètres, prêt à intervenir si la promenade basculait en incident.

Marianne avançait près de lui, biscuit à la main, très consciente de l'absurdité générale, mais heureuse de l'habiter.

Eugène atteignit le pied d'un arbre.

Il sembla bouleversé.

L'arbre, lui, conserva une attitude professionnelle.

Le chat posa une patte sur une racine.

Puis une autre.

Renifla l'écorce.

Leva la tête.

Pendant une seconde, je vis dans ses yeux un projet vertical.

— Non, dis-je.

Liora tira très légèrement sur la laisse.

— Pas l'arbre.

Eugène nous regarda.

— Pas après tout ce qu'on a vécu, ajoutai-je.

Alain s'approcha.

— Il pourrait essayer de grimper.

— Merci, Alain.

Le prénom sortit.

Tout le monde se tourna vers moi.

Terrible.

Je venais de l'utiliser.

Alain sembla satisfait, presque imperceptiblement.

Liora me regarda avec un sourire immense.

— Tu l'as fait.

— Accidentellement.

— Trop tard.

Marianne sourit aussi.

— Progrès remarquable.

Je regardai Eugène.

— Tout ça est de ta faute.

Il ignora la remarque et redescendit de la racine.

Nous reprîmes la promenade.

Le mot restait généreux.

Eugène avançait par séquences de trente centimètres, entrecoupées de longues études de terrain.

Une feuille.

Une trace d'eau.

Un mégot.

Une grille d'aération.

Cette dernière provoqua un arrêt complet.

Il fixa les trous comme s'ils contenaient une réponse fondamentale.

Liora s'accroupit à côté de lui.

— Tu entends quelque chose ?

Eugène ne bougea pas.

— Peut-être des tuyaux, dis-je.

— Il est sensible à la ville.

— Il est sensible aux endroits où il ne devrait pas aller.

Un scooter passa dans la rue.

Eugène se baissa immédiatement, ventre près du sol.

Je fis un pas.

Liora leva la main, sans me regarder.

Pas maintenant.

Elle ne dit pas les mots.

Elle les fit sentir.

Elle resta accroupie, calme.

— Ça va, mon grand.

Sa voix était basse.

Pas la voix qui poussait.

Pas la voix qui voulait déplacer le monde plus vite.

Une voix qui restait avec.

Eugène releva la tête après quelques secondes.

Je regardai Liora.

Elle avait les cheveux qui tombaient près de sa joue, la laisse dans une main, son manteau un peu ouvert, la cheville encore prudente quand elle se redressa.  
Elle était toujours elle.  
Vive.  
Impatiente parfois.  
Capable de décider qu'un chat devait découvrir la civilisation extérieure.  
Mais elle savait maintenant attendre trois secondes de plus.  
Parfois, c'était énorme.  
Elle se releva.  
— Tu vois ? Il gère.  
— Il récupère d'un scooter.  
— Chacun ses traumatismes.  
— Lui, il a surtout traumatisé les autres.  
Alain vérifia l'heure.  
— On ne devrait pas dépasser dix minutes dehors pour une première fois.  
Liora regarda autour d'elle.  
— On est sortis depuis combien ?  
— Dix-sept minutes, répondit-il.  
Silence.  
— Pourquoi tu n'as rien dit ?  
— J'observais.  
— Tu as une fiche.  
— Justement. Je collecte des données.  
Marianne rit franchement cette fois.  
— Alain, laisse ce chat vivre son exploit.  
— Je le laisse vivre. Dans un cadre.  
— Naturellement.  
Eugène fit encore deux mètres.  
Puis il s'assit au milieu du trottoir.  
Net.  
Définitif.  
Corps droit.  
Queue autour des pattes.  
Regard vers la rue.  
La promenade était terminée.  
Pas parce que nous l'avions décidé.  
Parce que lui l'avait décrété.  
Une dame avec un cabas s'arrêta.  
— Oh, il est beau.  
Eugène ne réagit pas.  
— Merci, dit Liora, comme si elle l'avait produit.  
— Il se promène bien ?  
Je regardai le chat immobile.  
Liora répondit :  
— Il débute.  
Formulation charitable.  
La dame sourit et continua.  
Nous restâmes tous les quatre autour d'Eugène.  
Alain étudia la situation.  
— On peut essayer de l'appeler.

— Eugène, dit Liora. Viens.

Rien.

— Eugène, dis-je.

Rien.

Marianne proposa :

— Peut-être le porter ?

Alain fronça légèrement les sourcils.

— Il faut éviter de conclure chaque refus par un portage, sinon il apprendra que l'immobilité donne un résultat.

Je le regardai.

— Vous pensez qu'il ne le sait pas déjà ?

Alain considéra Eugène.

— Point valable.

Liora s'accroupit devant le chat.

— Mon grand, si tu avances jusqu'à la porte, je te donne une friandise.

Eugène cligna des yeux.

— Il négocie, dit-elle.

— Non, il attend que l'offre augmente.

— Deux friandises.

Eugène se lécha.

— Il est dur en affaires, dit Marianne.

Je m'accroupis à mon tour.

— Eugène.

Il me regarda.

Je pris un ton très sérieux.

— Il va falloir rentrer avant que tu découvres la liberté.

Liora tourna la tête vers moi.

Son sourire arriva doucement.

— Trop tard. Il a découvert un caillou. C'est déjà beaucoup.

— Il ne s'en remettra pas.

— Nous non plus.

Alain finit par se baisser avec précaution.

— Je vais le porter jusqu'au hall.

— Attention aux pattes arrière, dit Liora.

— Je sais porter un chat.

Elle me regarda.

— Il sait ?

— Je ne peux pas répondre sans créer de tension familiale.

Alain prit Eugène dans ses bras.

Eugène se laissa faire avec une dignité offensée, comme si l'idée venait de lui et que nous n'étions que les exécutants.

La laisse pendait.

Le harnais rouge brillait au soleil.

Un chat adulte, parfaitement capable de marcher mais moralement indisponible, était transporté sur quatre mètres par un homme sérieux pendant que sa fille riait et que sa femme prenait un biscuit.

Je regardai la scène.

Absurde.

Ordinaire.

Exactement à la bonne taille.

Liora se plaça à côté de moi.  
Sa main chercha la mienne.  
Je la pris.  
Pas pour marquer quelque chose.  
Parce que c'était là.  
Autour de nous, la rue continuait.  
Un vélo passa.  
Une porte claqua.  
Une conversation monta d'une fenêtre.  
Alain expliquait à Eugène qu'une promenade devait avoir un sens de retour, pas seulement un sens d'exploration.  
Marianne souriait en silence.  
Liora riait doucement près de moi.  
Le quartier faisait son bruit normal.  
Il y avait eu un temps où j'aurais entendu tout ça comme une invasion.  
Une preuve que le monde ne savait pas rester à sa place.  
Maintenant, je l'entendais autrement.  
Pas toujours facilement.  
Pas sans fatigue.  
Pas sans avoir parfois envie de rentrer, fermer la porte, retrouver Demitrius, mon bureau, la lampe, le calme du studio.  
Mais je n'avais pas besoin que ça s'arrête.  
C'était nouveau.  
Et plutôt bien.  
Dans le hall, Alain reposa Eugène au sol.  
Le chat marcha immédiatement vers l'ascenseur avec une assurance scandaleuse.  
— Ah, dit Liora. Maintenant il sait marcher.  
— Il économisait ses forces, répondit Alain.  
— Pour appuyer sur le bouton ?  
Eugène s'assit devant les portes.  
Je soupirai.  
— Il va demander à être porté jusqu'au canapé.  
— Il a des standards élevés, dit Liora.  
— Il nous juge.  
— Normal. Il nous a toujours jugés.  
Elle posa sa tête contre mon épaule une seconde.  
Très vite.  
Comme elle faisait parfois maintenant, au milieu d'une phrase, d'un couloir, d'un bruit.  
Je regardai Eugène, le harnais rouge, la laisse, les parents de Liora, le reflet de nous tous dans les portes de l'ascenseur.  
Lapin nous attendait en haut.  
Le studio aussi.  
Avec son calme.  
Avec assez de place, maintenant, pour que d'autres présences y entrent sans tout déplacer.  
L'ascenseur arriva.  
Eugène entra le premier.  
Évidemment.

Nous le suivîmes.

À côté de moi, Liora riait encore. Alain expliquait quelque chose sur la durée optimale des prochaines sorties. Marianne lui disait qu'on verrait bien. La ville continuait derrière les portes vitrées.

Je n'avais pas besoin que ça s'arrête.

Je serrai un peu la main de Liora.

Elle serra la mienne en retour.

Et Eugène, au milieu de l'ascenseur, s'assit sur mes chaussures avec l'air très satisfait d'un animal qui venait de promener quatre humains.

# Nos étés sous la pluie

La pluie avait cette façon très personnelle de tomber à Port-Luhan.

Ailleurs, elle tombait simplement.

Ici, elle semblait avoir des intentions.

Elle arrivait de travers, remontait parfois sous les capuches, entrait dans les manches, trouvait la nuque avec une précision assez humiliante. On pouvait sortir équipé, parapluie, veste imperméable, chaussures correctes, elle gagnait quand même.

Toujours.

Ce mercredi-là, elle avait gagné avant même que j'atteigne la supérette.

Mes chaussettes étaient humides, mon jean collait un peu au niveau des genoux, et un sac plastique trop fin me coupait les doigts avec la détermination d'un objet rancunier.

J'avais acheté du pain, des tomates, un paquet de café, deux yaourts, une éponge, et du liquide vaisselle.

Programme absolument vertigineux.

À vingt-trois ans, je pensais encore parfois que ma vie finirait par ressembler à quelque chose de net. Une trajectoire. Une ambiance. Une bande-son décente.

Puis je me retrouvais sous une pluie horizontale avec du liquide vaisselle parfum citron et je devais admettre que l'existence gardait un certain sens de l'humour.

Je m'arrêtai sous l'auvent de la pharmacie pour réorganiser le sac.

Mauvaise idée.

Le pain dépassait dangereusement d'un côté. Les tomates menaçaient de s'échapper par le fond. Le paquet de café avait pris l'eau, ce qui me sembla profondément injuste. Le café était précisément censé régler ce genre de situation, pas y participer.

Une voiture passa dans une flaque.

Je reculai juste à temps.

Pas assez pour sauver ma chaussure droite.

Évidemment.

— Très bien !

Personne ne répondit...

C'était le problème avec les petites humiliations quotidiennes. Elles manquaient souvent de public.

Je levai les yeux vers la rue principale.

Port-Luhan en plein mois d'août avait normalement quelque chose de bruyant. Des familles en cirés colorés. Des enfants qui couraient en tenant des crêpes beaucoup trop grandes. Des couples en vacances qui se disputaient doucement sur le GPS. Des chiens mouillés qui regrettaient visiblement leur confiance envers l'humanité.

Là, la pluie avait vidé les trottoirs.

Les terrasses étaient repliées contre les façades. Les stores claquaient. Le marchand de journaux avait installé une serpillière devant son entrée, déjà

condamnée à l'échec. Plus loin, l'enseigne du Rialto tremblait dans le vent, les lettres rouges un peu floues derrière le rideau d'eau.

Je regardai le cinéma quelques secondes.

Sans raison.

Enfin.

Avec une raison, probablement.

Je faisais beaucoup de choses sans raison officielle.

C'était très pratique.

Le sac glissa encore dans ma main.

Je le rattrapai contre moi, écrasant au passage les tomates avec mon torse.

Un bruit mou.

Sinistre.

Je n'eus pas le courage de vérifier les dégâts.

— Tu viens de faire quoi, exactement ?

La voix venait de ma gauche.

Je tournai la tête.

Alizée se tenait sous le même auvent, à deux mètres de moi, les cheveux trempés jusqu'aux pointes, un sweat gris sous une veste trop légère, et cette expression très particulière qu'elle avait quand elle hésitait entre rire et me juger.

Souvent, elle faisait les deux.

— Rien.

Elle baissa les yeux vers mon sac.

— Malo.

— J'ai sécurisé les tomates.

— Avec ton sternum ?

— Méthode artisanale.

Elle pinça les lèvres.

Ses épaules tremblaient à peine. Elle essayait de ne pas rire.

Je détestais beaucoup quand elle essayait de ne pas rire, parce que ça me donnait envie de continuer à être ridicule. Ce qui n'était pas une bonne stratégie long terme.

Elle s'approcha et prit le sac sans me demander mon avis.

— Montre.

— Je maîtrise.

— Oui. C'est l'impression générale.

Elle ouvrit le sac.

Les tomates avaient effectivement connu une fin difficile.

Pas une catastrophe totale. Plutôt un accident de circulation à faible vitesse.

Alizée sortit le paquet de café, l'éponge, puis contempla les tomates fendues avec le sérieux d'un médecin légiste.

— Elles sont encore utilisables.

— Merci.

— Pour une sauce.

— J'avais prévu de les manger normalement.

Elle releva les yeux vers moi.

— Tu viens de les assassiner contre ton pull. Il n'y a plus de « normalement ».

C'était difficile à contester.

La pluie continuait de tomber devant nous, épaisse, bruyante, presque solide. Une goutte descendit du bout de ses cheveux jusqu'à sa mâchoire. Elle l'essuya du revers de la main avec agacement.

— Tu fais quoi ici ? demandai-je.

Question stupide.

Elle était dans une rue.

Les gens avaient encore le droit d'être dans les rues sans fournir un dossier.

— J'allais à la librairie.

— Sous cette pluie ?

— Non, Malo, je participais à une reconstitution historique de naufrage.

Je hochai la tête.

— Ambitieux.

— Merci.

Elle remit les courses dans le sac avec beaucoup plus d'ordre que moi. Ce qui ne voulait pas dire grand-chose, puisqu'un goéland paniqué aurait probablement fait mieux que moi.

— La librairie est fermée, ajouta-t-elle.

— Ah.

— Pause déjeuner prolongée. Ou décès du libraire derrière son comptoir, impossible à confirmer à travers la vitre.

— Tu veux que je t'aide à enquêter ?

— Avec ton sac de tomates traumatisées ?

— Elles peuvent témoigner.

Elle sourit.

Pas longtemps.

Mais juste assez.

Je baissai les yeux vers le trottoir, parce que parfois la regarder directement demandait une énergie que je n'avais pas anticipée en sortant acheter du liquide vaisselle.

On resta là un moment.

Sous l'auvent trop court d'une pharmacie fermée entre midi et deux, avec un sac de courses abîmé, la pluie devant nous, et cette espèce de silence confortable qui n'existait pas toujours.

Avec Alizée, les silences changeaient souvent de nature.

Il y avait ceux qui reposaient.

Ceux qui attendaient.

Ceux qui disaient déjà trop.

Celui-là était entre les trois.

Elle tendit la main hors de l'abri pour tester la pluie, comme si elle pouvait avoir changé d'avis en deux minutes.

Elle ne l'avait pas fait.

— J'avais oublié que Port-Luhan était aussi nul en été, dit-elle.

— C'est une station balnéaire conceptuelle.

— Le concept, c'est quoi ? Attraper une otite romantique ?

— Probablement.

Elle rit un peu.

Puis elle regarda en face, vers le Rialto.

— Ils repassent « Au temps le Temps s'arrêta » vendredi.

Je suivis son regard.

L'affiche était collée de travers dans la vitrine du cinéma. Les couleurs semblaient plus vives que tout le reste autour, presque agressives dans ce gris.

— Logique.

— Très subtil, comme programmation.

— Ils auraient pu passer Titanic.

— Trop sec.

Je souris.

Elle aussi.

La pluie faisait ce bruit constant autour de nous, sur les toits, les gouttières, les capots des voitures garées. Elle remplissait les blancs à notre place. C'était parfois confortable, de laisser quelque chose parler plus fort que soi.

Alizée croisa les bras contre elle.

— T'as froid ?

— Un peu.

Je regardai sa veste.

Clairement inutile.

— Tu veux ma veste ?

Elle tourna la tête vers moi.

— T'as déjà l'air d'un rescapé.

— Ça n'empêche pas la générosité.

— Non, ça la rend juste moins crédible.

Je commençai à ouvrir ma veste.

Elle posa sa main sur mon poignet.

Geste bref.

Presque rien.

Sauf que mon cerveau, lui, ne connaissait pas « presque rien ».

Il prit le geste, l'isola, l'éclaira, ajouta probablement un fond musical discret, puis me le présenta comme une information capitale.

Je restai immobile.

Alizée retira sa main une seconde plus tard.

— Garde-la, dit-elle. On va traverser.

— Maintenant ?

— À moins que tu veuilles fonder une famille sous cet auvent.

Je regardai la pluie.

— C'est un peu rapide.

— Je parlais d'une famille de champignons.

— Plus réaliste.

Elle ajusta son sac sur son épaule, récupéra le mien dans un mouvement décidé, puis me le tendit autrement, mieux réparti.

— Tiens. Et ne serre pas les tomates contre ton cœur cette fois.

— Elles en avaient besoin.

— Elles avaient besoin de distance.

Je pris le sac.

Nos doigts se frôlèrent.

Cette fois, ce fut encore moins qu'un geste.

Une erreur de passage.

Une microseconde.

Mon cerveau applaudit quand même.

Je commençais à lui en vouloir.

— On va où ? demandai-je.

— Je te raccompagne jusqu'à chez toi.

— Pourquoi ?

— Parce que tu transportes du café mouillé et des légumes blessés. Clairement, tu es vulnérable, Malo.

— Je suis presque touché.

— Tu devrais.

Elle partit la première.

Je la suivis dans la pluie.

Évidemment, en trois secondes, l'auvent devint une idée lointaine. L'eau entra partout. Dans mes cheveux, dans mon col, le long de mon dos. Alizée avançait vite, tête baissée, sans chercher à éviter les flaques. Elle avait cette manière d'aller quelque part comme si le monde devait s'écarter ou assumer les conséquences.

Moi, je calculais encore où poser les pieds.

Résultat : je marchai dans la plus grande flaque de la rue.

Jusqu'à la cheville.

Alizée tourna la tête.

Elle n'avait rien entendu, normalement.

Impossible.

La pluie couvrait tout.

Pourtant, elle sut.

— T'as fait exprès ?

— Pour renforcer mon lien avec l'Atlantique.

— Très beau.

— Merci.

On traversa la place du marché. Les bâches des étals vides claquaient au vent. Une caisse retournée glissa sur quelques centimètres, poussée par l'eau. Devant la boulangerie, une petite fille en bottes jaunes sautait dans les flaques pendant que son père lui répétait d'arrêter avec l'autorité fragile d'un homme qui savait déjà qu'il avait perdu.

Alizée ralentit un peu.

— Regarde, dit-elle.

— Quoi ?

— Elle, au moins, elle assume.

La petite fille sauta encore.

Énorme éclaboussure.

Son père ferma les yeux, vaincu.

— Elle a cinq ans, dis-je. C'est plus facile d'assumer quand personne n'attend de toi un projet professionnel cohérent.

— Tu crois ?

— J'espère.

— Moi, je trouve que les enfants ont plus de courage que nous.

Je la regardai.

Elle continuait d'avancer, les yeux sur la rue.

— Ils veulent sauter dans une flaque, ils sautent, ajouta-t-elle. Nous, on reste trois heures au bord à se demander si nos chaussettes vont sécher.

Je ne répondis pas tout de suite.

C'était le genre de phrase qu'Alizée lançait presque au hasard, avec un air de ne rien toucher d'important, puis qui venait se planter exactement au bon endroit.

Ou au mauvais.

Je n'avais jamais su.

— Les chaussettes mouillées, c'est sérieux, dis-je finalement.

Elle me lança un regard.

— Voilà.

— Quoi ?

— Exactement.

Je faillis demander ce qu'elle voulait dire.

Puis je ne le fis pas.

Il y avait des jours où je me fatiguais moi-même à force d'arriver trop tard dans mes propres conversations.

On tourna dans la rue des Tamaris.

Enfin, l'ancienne rue des Tamaris. Le nouveau nom n'avait pas encore réussi à entrer dans ma tête. Certains changements avaient besoin de plus de temps que d'autres. Ou de meilleure signalétique.

La maison n'était plus très loin.

Je sentis une déception idiote monter avec la fin du trajet.

On avait simplement traversé Port-Luhan sous la pluie avec des courses. Rien de plus. Aucune scène. Aucun aveu. Aucun moment assez net pour être raconté un jour sans avoir l'air de quelqu'un qui exagère.

Pourtant, j'aurais voulu que la rue soit plus longue.

C'était peut-être ça, le plus dangereux avec Alizée.

Elle ne transformait pas seulement les grands moments.

Elle rendait aussi les trajets ordinaires difficiles à quitter.

Devant le portail, elle s'arrêta.

La pluie coulait sur son visage. Elle avait les joues rouges à cause du vent. Son sweat gris était plus foncé aux épaules. Une mèche collait près de sa bouche.

Je serrai le sac contre moi.

Moins fort qu'avant.

Par respect pour les tomates survivantes.

— Merci pour l'escorte humanitaire, dis-je.

— De rien. Essaie de ne pas mourir en préparant une sauce.

— Je ne promets rien.

Elle regarda la maison derrière moi.

— Tes parents sont là ?

— Non. Demain.

— Ok.

Un petit mot.

Pas grand-chose.

Il resta pourtant entre nous une seconde de trop.

Je voulais dire quelque chose.

« Tu veux entrer ? »

Phrase simple.

Trois mots.

Enfin, trois mots et un niveau de panique interne absolument disproportionné.

Ce n'était pas une déclaration. Ce n'était pas un contrat. Ce n'était même pas forcément ambigu. On pouvait inviter quelqu'un à entrer pour boire un café sans convoquer toutes les grandes questions de l'existence.

Sauf que le café était mouillé.

Et moi aussi.

Et elle aussi.

Et parfois, les choses les plus ordinaires devenaient soudain trop pleines.

Alizée sembla attendre.

Ou je l'imaginai.

C'était possible aussi.

J'étais assez doué pour prêter aux silences des intentions qu'ils n'avaient pas demandées.

— Tu veux...

Je m'arrêtai.

Bravo.

Début très solide.

Elle haussa légèrement les sourcils.

— Je veux ?

— Du café.

Je levai le sac.

— Enfin, si le paquet a survécu. Et si la cafetière accepte encore de collaborer avec l'humanité.

Elle me regarda.

Puis elle sourit.

Pas son grand sourire de groupe. Pas celui qu'elle donnait facilement quand elle parlait vite et que les autres riaient autour d'elle.

Un autre.

Plus calme.

— J'ai vingt minutes, dit-elle.

Vingt minutes.

C'était peu.

C'était immense.

Je poussai le portail.

Il grinça comme toujours.

Alizée entra derrière moi dans l'allée, en essayant ses chaussures sur les graviers déjà trempés, ce qui ne servait absolument à rien.

Je la laissai passer devant sur les marches.

Elle se retourna vers moi avant que j'ouvre la porte.

— Au fait.

— Oui ?

— Si ton café a le goût de pluie, je te le dirai.

— Je n'en attends pas moins de toi.

— Bien.

J'ouvris la porte.

La maison sentait le bois humide et l'été en pause.

Alizée entra.

Pas comme une apparition.

Pas comme un souvenir revenu au bon moment.

Comme quelqu'un qui avait froid, qui avait marché sous la pluie, qui avait vingt minutes devant elle, et qui allait probablement critiquer mon café avec une précision injuste.

Je refermai la porte derrière nous.

Dehors, la pluie continua.

À l'intérieur, pour une raison que je n'avais pas envie d'analyser tout de suite, la journée parut soudain moins ratée.

**o-okun**

## **LE BRUIT D'À CÔTÉ**

Aurèl vit seul dans un studio où chaque chose a trouvé sa place : ses carnets, sa guitare, son lapin Demitrius, son chat Eugène, ses silences bien rangés et ses commandes d'illustration à terminer.

De l'autre côté du mur, il y a Liora.

Il ne la connaît pas encore, mais il entend déjà sa vie : ses pas rapides, sa voix vive, ses retours tardifs, les conversations familiales, les objets qu'elle pose un peu trop fort. Un bruit d'à côté devenu familier. Presque rassurant.

Puis Eugène, gros chat, diplomate douteux et criminel de balcon, décide de franchir la frontière entre les deux appartements.

À partir de là, les murs ne suffisent plus vraiment.

Entre un illustrateur qui préfère observer le monde à distance et une athlète qui court comme si attendre était une erreur, quelque chose s'installe. Pas brutalement. Pas simplement. Par petites intrusions, par silences partagés, par dessins trop personnels, par musiques entendues sans être écoutées, par une façon nouvelle de rester à côté sans forcer l'autre à avancer plus vite.

Mais quand il faut apprendre à être vu, à poser une limite, à ralentir sans fuir, aimer devient moins une évidence qu'un rythme à trouver.

Une romance contemporaine douce, drôle et sensible, sur les gens qu'on entend avant de les rencontrer, les espaces qu'on habite, et les présences qui agrandissent le calme au lieu de le briser.

---